
7-22

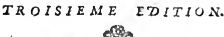


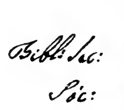
SERMONS
PRÊCHEZ
DEVANT
SON ALTESSE ROIALE
MADAME
LA DUCHESSE D'YORK,

Par le R.P. CLAUDE LA COLOMBIERE, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME QUATRIE'ME.

TROISIEME EDITION.







A LYON,
Chez ANISSON, & POSUEL.

M. DC. LXXXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

DES SERMONS CONTENUS en ce quatriéme Volume.

SERMON SOIXANTE-TREIZIE'ME, De l'humilité d'un Chrêtien.

Tous les Chrétiens ont un sujet continuel de s'aneantir devant Dieu dans leurs cheûtes passées; j'ai peché, je puis pecher, ce sont deux considerations, qui doivent étouffer l'orgueil.

SERMON SOIXANTE-QUATORZIE'ME,

Du jeûne & de l'abstinence du Carême.

Le Chrétien qui n'observe pas ou l'abstinence ou les jeûnes de l'Eglise, fait un fort grand peché; où comme dans le peché d'Adam il entre de la désobeïssance & de l'infidelité, il est comme celui du premier homme, la source de plusieurs pechez & dans nous & dans les autres.

SERMON SOIXANTE-QUINZIE'ME, Des Adversitez.

Les Adversitez nous sont utiles si nous sommes bons; Elles nous sont méme necessaires si nous sommes mauvais.

SERMON SOIXANTE-SEIZIE'ME De la Prédication.

La plûpart des fideles qui assistent à la Prédication n'en sont nullement touchez; Quelques-uns de ceux qui en sont touchez, ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers, & la lenteur ou la lâcheté des autres.

DEUXIE'ME MEDITATION,
De la charité de Jesus souffrant.

Jesus souffre ce qu'il ne devoit pas souffrir, il a souffert plus qu'il ne falloit souffrir; il a souffert pour des gens pour qui il n'avoit pas sujet de souffrir.

TROISIE'ME MEDITATION,
De la patience de Jesus souffrant.

La patience lie la langue de Jesus souffrant par le silence qu'il garde; elle compose son visage par la tranquillité qu'il fait paroître, elle calme son cœur par la douceur qu'il témoigne à ses ennemis.

QUATRIE'ME MEDITATION,
Du mépris du monde par Jesus souffrant.

Jesus témoigne dans sa Passion un grand mépris des discours du monde: Vn grand mépris des jugemens du monde: Vn grand mépris des mépris mémes du monde.

CINQUIE'ME MEDITATION,
De l'abnegation entiere de la propre volonté de Jesus souffrant.

Jesus a dans sa Passion une conformité parfaite à la volonté de son Pere: Il renonce à sa propre volonté pour suivre celle de ses superieurs: Il l'a conforme à celle de ceux à qui il ne devoit nulle obeïssance.

SIXIE'ME MEDITATION,
Du zele de Jesus souffrant.

Jesus a étendu son zele & est mort pour toutes

Fin de la Table du quatriéme Volume.

SERMON



SERMON XLV.

DE LA CONFESSION.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

Preparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers par lesquels il doit venir. S. Luc, c. 3.

Deux erreurs où nous tombons presque tous, rendent la plûpart de nos Confessions inutiles: nous nous croions plus innocens que nous ne sommes; nous nous croions vraiment penitens, quoi que nous ne le soions point du tout.



Ous voici enfin à la veille de nôtre bon-heur. Le desiré des nations vient à nous, & nos cœurs commencent à s'épanoüir à l'odeur de ses parfums. Il n'est point nécessaire d'observer le ciel, pour sçavoir que l'heure de sa naissance est

fort proche, nous en avons un infaillible présage en cette joie si douce & si pure qui a coûtume de la préceder & de se répandre dans l'ame de tous les fidelles. Je ne sçai, Messieurs, si vous ne vous étes jamais appliqué à rechercher la cause d'une si grande allegresse. Il est visible que la foi du Redempteur, que le souvenir d'un mistére aussi tendre & aussi devot que celui que nous allons bientôt célebrer, en est la premiére source; mais je ne doute point qu'elle ne vienne encore de la sainte disposition où la plûpart des Chrétiens sont en ce tems ici, de se reconcilier avec Dieu. Comment est-ce que la paix & la consolation du saint Esprit ne se répandroit pas sur toute l'Eglise en un jour où presque tous ses enfans songent à se purifier par la penitence, & à arracher de leurs cœurs le peché, cette racine amere de tous les maux & de tous les chagrins de la vie?

Voila quelle est ma pensée, Chrétiens Auditeurs, & je vous avoüe que dans cette veüe je suis monté en chaire aujourd'hui beaucoup plus volontiers qu'à l'ordinaire. De tous ceux qui m'entendront, me suis-je dit à moi-même, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit dans le dessein d'aller à Confesse ou dés ce soir même ou demain, ou du moins avant que les fêtes soient passées. Quelle disposition plus avantageuse peut-on souhaitter dans des Auditeurs? Quand est-ce que la parole de Dieu fera du fruit, si elle est stérile dans une conjoncture si favorable? mais quel sujet pourrois-je choisir ou plus-agréable, ou plus-utile à des personnes qui se préparent, pour se confesser que la confession même? C'est la

voie par laquelle JESUS doit venir à eux, c'est cette voie qu'il m'ordonne de lui préparer & de rédresser, s'il est possible, *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.*

Que je m'estimerois heureux, Chrêtienne Compagnie, si par l'instruction que je m'en vais faire, je pouvois vous aider à vous approcher dignement au moins une fois du Sacrement de Penitence. Au reste ce mot d'instruction ne vous doit point rebuter, je sçai que je parle à des personnes qui sçavent leur catéchisme, c'est pourquoi je tâcherai de ne rien dire de trop commun, j'ose me promettre que si l'on daigne bien m'écouter avec quelque attention, il y aura peu de mes Auditeurs, qui ne profitent de ce discours, & qui ne se confessent ensuite un peu mieux qu'ils ne faisoient. Vierge sainte, je ne m'engage que dans la confiance que j'ai en vôtre protection. Je vous la demande humblement au nom de toute cette assemblée. *Ave Maria.*

A entendre les terribles menaces que Dieu fait au pecheur presque dans toutes les pages de l'Ecriture, à voir les supplices qu'il tient tout prêts pour nous punir, ce semble, aussi-tôt que nous aurons commis quelque crime, il n'est personne qui n'ait sujet de croire qu'il est perdu sans ressource, s'il est assez malheureux pour l'offencer. Mais n'est-ce pas une chose bien digne d'admiration, Chrétiens Auditeurs, que tandis que le Seigneur tonne, qu'il semble tout prêt à foudroier d'une part, qu'il allume des brasiers, des étans de feu pour l'homme rebelle, il lui prépare en même-tems un bain d'un prix infini, pour

le guerir de tous les maux que sa desobéïssance lui pourroit causer ?

Lors que nonobstant toutes ces menaces, tout cét appareil de terreur, nous venons à tomber dans quelque crime, il ne laisse pas de se trouver auprés de nous, pour nous secourir, pour nous relever avec douceur, pour nous laver dans son propre sang ! ô amour ! ô misericorde ! ô severité même pleine de tendresse ! Il me semble de voir une bonne mere, qui dans la crainte qu'elle a que son enfant ne se blesse, lui arrache en colere le coûteau des mains, lui defend sous de griéves peines de le reprendre, vous diriez alors qu'elle n'a ni tendresse ni amitié, mais si nonobstant ces précautions le pauvre enfant vient à se blesser; elle se sent comme frappée elle-même, elle court à lui toute émûë, & bien-loin d'exécuter ces menaces, elle ne songe qu'à laver la plaie, qu'à la panser, qu'à le consoler lui-même & à essuier ses larmes. Que seroit-ce de nous, Chrétiens Auditeurs, si l'on en usoit avec nous d'une autre maniére ! si nous ne recevions le remede de nos offences de celui là-même que nous offençons.

Le demon qui n'ignore pas qu'étans fragiles comme nous sommes, nous ne pourrions manquer de perir sans ce remede; le demon, dis-je, n'oublie rien ou pour nous le ravir, ou pour nous le rendre inutile. Il est venu à bout de l'ôter entiérement à ceux qui sont hors de l'Eglise Romaine, il porte nos catholiques à ne s'en servir que rarement, & lors qu'ils y ont recours, il tâche de le leur tourner en poison par le peu de préparation qu'ils y apportent. C'est un grand

mal-heur sans doute, que dans le même Sacrement qui a été établi pour nôtre reconciliation, nous trouvions le sujet d'une plus-grande disgrace, qu'il nous arrive la même chose qu'à ceux qui se noient en prenant le bain qui leur étoit ordonné pour leur santé: mais quelle peut être la source d'un si grand mal-heur? Ce n'est pas pour l'ordinaire, qu'on manque de sincerité, il est peu de penitens à qui la confusion ferme la bouche au tribunal de a penitence; non, si je ne me trompe, c'est plûtot qu'on se flatte, & qu'on s'aveugle soi-même; mais il arrive trés-souvent que nous trompons nos confesseurs, parce que nous sommes trompez les premiers.

Il y a donc deux erreurs où nous tombons presque tous, & qui nous rendent la plûpart de nos Confessions inutiles. Pour vous obliger à les éviter, Chrétiens Auditeurs, il suffit de vous les découvrir, & c'est ce que je tâcherai de faire dans ce discours. La premiére erreur, c'est que nous nous attribuons beaucoup plus d'innocence que nous n'en avons effectivement, & la seconde c'est que nous nous flattons d'une penitence que nous n'avons pas; nous nous croions plus innocens que nous ne sommes; voila le prémier point, nous nous croions vraiment penitens quoique nous ne le soions point du tout, ce sera le second point. C'est tout le sujet de nôtre entretien.

On voit quelque-fois des Chrétiens, qui s'excusent de se confesser souvent, sur ce qu'ils ne trouvent pas de quoi s'accuser, à moins qu'ils ne laissent couler un espace de tems considerable aprés chaque Confession. Et en effet il peut ar-

river qu'aprés avoir receû l'absolution du Prêtre, on passe quelques jours dans une assés grande innocence par la vertu de la grace qu'on a receûë dans ce Sacrement, laquelle venant ensuite à se rallentir, on retombe dans les mêmes fautes. Si cela est, par cette même raison qu'on n'a rien à dire aprés quelques jours, il faudroit reïterer souvent la Confession pour n'avoir jamais rien à dire, & pour passer ainsi sa vie dans un parfait éloignement du peché. Mais il est bien plus probable selon la parole du savant Abbé de Celles, que ceux qui ne trouvent point de pechez en eux, ne soient dans cette peine que parce qu'il y en-a trop. *Revera tales inopes copia fecit*, ce sont des personnes qui dans l'examen qu'elles font d'elles-mêmes, ne vont point jusqu'au fond de l'ame, parce que dans ce fond elles entrevoient un amas de corruption, qu'elles craignent de découvrir entiérement, de peur qu'une plus-grande connoissance ne les oblige à se réformer. C'est pourquoi on se contente de passer légerement sur ce qu'on a fait depuis le dernier examen, on ne s'attache qu'aux fautes qu'on peut retrancher sans donner atteinte à certain plan de vie qu'on s'est tracé à soi-même sur les regles du monde, & de l'amour propre, & qu'on n'a pas envie de changer.

Ce plan auquel on ne touche point quand on s'examine, renferme mille maximes contraires aux maximes de Jesus-Christ. L'avarice, l'ambition, la vanité, l'amour du plaisir y reglent toutes les actions de la journée. Il ne faut rien oublier pour s'enrichir, pour s'élever, pour plaire, pour passer le tems agréablement. Il faut avoir

la réputation d'honnéte homme, d'homme galant, d'homme de cœur en quelque ſens qu'il plaiſe au ſiécle corrompu de prendre ces termes ; il faut paroître dans les aſſemblées, y briller, y effacer s'il eſt poſſible, le reſte du monde, & pour cela il ne faut rien négliger, il faut ſe ſervir de tous les artifices que le monde a coûtume de mettre en uſage. Enfin il faut tacher de mener une vie gaie & commode, & de goûter toutes les douceurs qu'elle nous préſente. Tout cela ne ſe peut faire, qu'on ne coure mille hazars de pecher, qu'on ne peche effectivement en mille maniéres, tout cela eſt formellement oppoſé à la Sainteté du Chriſtianiſme, à laquelle châque Chrêtien eſt obligé d'aſpirer, à proportion de ſon état ; ce n'eſt pas là une vie ſimplement à reformer, mais à changer de fond en comble. Cependant de peur d'être obligé effectivemét de changer de vie, ou de reveiller les réproches de la conſcience, leſquels troubleroient enſuite tous les divertiſſemens, on ferme les yeux à tous ces deſordres, on ſe perſuade que ce n'eſt rien, que ſi l'on peche quelquefois en vivant de la ſorte, ce ſont des effets de la fragilité plûtôt que des occaſions, où l'on s'engage. En un mot que c'eſt une neceſſité de vivre ainſi.

Cela ſuppoſé, Chrêtiens Auditeurs, il ne faut pas s'étonner qu'on ait peu de choſes à dire en Confeſſion. Quand on a poſé pour principe que c'eſt une neceſſité de vivre, comme l'on vit dans le monde, & que pour être Chrêtien il ſuffit d'en avoir le nom ; je comprens comment c'eſt qu'on ſe trouve fort innocent, & qu'on eſt embaraſſé, quand il faut aller à confeſſe. Mais ſi l'on

vouloit y proceder avec sincerité, si l'on vouloit examiner à fond la vie qu'on méne, voir un peu sur quels principes, sur quelles maximes elle roule, ce qu'elle a de conformité ou d'opposition avec la vie de Jesus-Christ, si, dis-je, on vouloit remuer cette cloaque, percer cet abcez, où il se fait un si grand amas de pourriture, on seroit bien-tôt hors de cét embarras prétendu, pour tomber dans un embarras tout contraire, où nous jetteroit la veuë d'un nombre presque infini de desordres.

Pour sortir entiérement d'une erreur si dangereuse, il me semble que quand on se prépare pour se confesser, il n'y auroit qu'à jetter les yeux sur la vie de quelque Saint ou de quelque Sainte de même condition que nous, car il y en a de toutes les conditions, & remarquer en combien de choses nôtre conduite se trouve directement opposée à leur conduite. Comparez-vous un peu, Chrétiens Auditeurs, avec quelque personne d'une vértu éminente, & d'une pieté exemplaire. Voiez de combien de choses elle fait scrupule, dont vous ne vous confessez pas. Comparez ses prieres avec vos prieres, ses discours avec les vôtres, ses repas avec vos repas, ses habits avec vos habits, ses occupations avec vôtre oisiveté, si cette personne avoit vécu seulement un jour de la maniére que vous vivez, elle se croiroit la plus miserable de toutes les créatures, elle se croiroit perduë, & cependant vous ne vous croiez coupable de rien, vous êtes Chrétien toute-fois aussi bien qu'elle, & par consequent vous avez les mêmes obligations.

Mais ce ne sont pas seulement ceux qui sont

extrémemeut dans le monde qui s'aveuglent ainſi volontairement, il y a quelque-fois des perſonnes qui ſe croient elles-mêmes délicates juſqu'au ſcrupule, qui omettent de s'accuſer de leurs principales fautes, parce qu'elles ne peuvent ſe reſoudre à croire que ce ſoient des fautes. Par exemple on doit au Marchand, on doit aux Ouvriers, aux domeſtiques, on doit à d'autres, deſquels on a autrefois ou emprunté, ou peut-être même uſurpé le bien, & néanmoins on ne veut rien retrancher de la depēſe, pour ſe mettre en état de paier, ou quoi qu'on pût paier ſur l'heure, on differe à un autre tems, on croit que c'eſt aſſez d'être dans le deſſein de le faire, on ſe trompe: c'eſt une injuſtice manifeſte, on s'en doute, & ſi l'on n'eſt pas tout-à-fait certain, c'eſt qu'on eſt bien aiſe de l'ignorer. Cependant on met ſon eſprit à la torture pour dire des pechez, où l'on trouve à peine matiere d'abſolution, & l'on ne dit mot de ces choſes qui ſont tout-à-fait eſſentielles; il y a des familles entiéres toutes diviſées qui ne veulent point entendre parler de réconciliation, ce ſont au reſte des gens-de bien, mais ils ont perſuadé à leur conſcience qu'ils ne ſont pas obligez de faire nulle demarche; qu'on a des raiſons de ne ſe point voir, de ſe plaindre éternellement les uns des autres, & de faire ſçavoir ces raiſons à toute la terre, on s'en confeſſe deux fois, trois fois quatre fois, mais enfin comme on ſent bien qu'on n'a pas envie de s'amander, on ne s'en confeſſe plus, & on ſe fait accroire à ſoi-même qu'il n'y a pas d'obligation de s'en confeſſer. Combien de perſonnes addonnées à la dévotion ſont ſujettes à des

impatiences, dont elles prétendent se faire un mérite auprés de Dieu? qui bien-loin de s'accuser du trouble qu'elles causent dans leur maison, veulent faire passer leur chagrin pour un effet de leur vigilance, & du soin qu'elles prennent de leurs domestiques; combien de zelés sous prétexte d'avoir à cœur la religion & la justice, de ne pouvoir rien souffrir qui ne soit dans l'ordre, sous prétexte de faire des leçons aux foibles & aux ignorans, ou de se consoler avec les bons du malheur de ceux qui perissent, s'abandonnent à une cruelle médisance qu'ils aiment-mieux colorer, & déguiser de la sorte que de combattre l'inclination qu'ils ont à ce vice?

Que si ces défauts quoi que grossiers échapent à ceux qui n'ont pas trop d'envie de les connoître, combien de mouvemens interieurs seront omis dans l'examen de la conscience, si l'on ne s'applique à sonder le cœur, pour en découvrir toutes les plaies? Vous dites que Dieu merci; vous êtes sans passions; quoi sans amour, sans haine, sans envie, sans nul desir de vangeance, sans aversion? d'où vient donc ce secret empressement que vous avez de voir je ne sçai quelle personne, de lui plaire, & de lui faire du bien? c'est un effet me direz-vous de vôtre amitié. Oüi, mais vous savez bien qu'en toutes ces amitiez prétenduës il y a toûjours quelque chose d'impur & de sensuel, & si vous voulez bien nous dire ce qui en est, ce n'est plus amitié mais un amour tres-dangereux. Que veut dire cette joie que sent vôtre cœur, lors qu'il arrive à cét homme quelque petite disgrace? d'où vient que vous prenez

tant de plaisir à voir cette femme humiliée ? d'où vient que vous souffrez, que vous êtes à la torture quand on dit du bien de cet autre? je veux que cela n'aille pas plus loin, il est certain que ces sentimens sont contraires à la charité Chrétienne.

Que si vous me dittes que vous vous étes examiné sur tous ces points & de la meilleure foi du monde, que vous êtes remonté jusqu'a la source, jusqu'aux motifs de vos actions, que vous étes descendu jusqu'au fond de vôtre ame, & que vous avez tout dit au confesseur. Dieu en soit loûé mille fois, si vous continuez de vous faire ainsi justice à vous même, je vous répons qu'en peu de tems vous tirerez un grand fruit de l'usage de la Confession. Mais aprés vous étre redemandé un compte si exact de ce que vous aviez fait, avez-vous eû le courage de jetter la veûë sur ce que vous n'aviez pas fait ; je demande si vous avez eû assez de courage pour cela, parce que je crains que ce ne soit pour vous un abîme, une mer inépuisable. Pour une action que l'on fait, & qu'on ne devroit pas faire, il est seûr qu'il y en a cent qu'on devroit faire, & qu'on ne fait pas. Avez vous eû soin que vos sujets, que vos serviteurs ne fissent rien d'injuste sous vôtre nom & sous vôtre autorité ? vos domestiques savent-ils ce qu'il faut sçavoir pour étre sauvez ? prient-ils Dieu & le matin & le soir, observent-ils les jeûnes de l'Eglise? se confessent-ils ? sont-ils reservez dans leurs actions & dans leurs paroles? vous n'en savez rien, me dittes vous. Hé bien cette ignorance est une matiére de Confession. Quand toutes les choses se trouveroient

heureusement fort reglées, vous ne laisseriez pas d'être coupable pour ne vous être pas informé de l'état où elles étoient: si vous n'avez soin de ceux qui sont à vôtre service, que deviendront-ils; sur tout en un païs où ils n'ont ni Evéque, ni Curé, ni Catechiste, où ils ne peuvent apprendre les devoirs du Christianisme que de vous même, ou de ceux à qui vous en donnerez la charge. Vous n'ignorez pas les obligations que vous avez à l'égar de vos enfans, vous sçavez que ce n'est pas assez qu'ils soient instruits aux lettres humaines, ou aux exercices du corps, mais qu'il faut leur apprendre à connoître Dieu, à le craindre, à l'aimer de tout leur cœur, à qui les confiez vous ces enfans? sçavez vous bien qu'ils n'ont nul principe de pieté? qu'on ne songe à rien moins qu'à les mettre en voie de salut?

De plus, il y a des occasions où vous étes obligé de corriger vos fréres, de les conseiller charitablement, n'y avez vous point manqué en quelque rencontre? Le principal usage que vous étes obligé de faire de vôtre autorité, de vos biens, de vôtre prudence, c'est pour empécher que le Seigneur ne soit offencé, vous devez, quand il est en vôtre pouvoir, aller au devant des querelles, les éteindre, reprimer les personnes injustes, violentes, imposer silence aux impies & aux médisans. Vous étes-vous bien acquitté de tous ces devoirs? Cette Demoiselle qui écoute si patiemment des discours qui blessent la pudeur chrêtienne, cette Demoiselle, dis-je, sçait bien qu'en le prenant sur un certain ton, elle fermeroit la bouche à tous ceux qui osent parler de la sorte

en sa présence, si elle ne l'a pas fait, elle a manqué à son devoir, elle s'est renduë coupable de toutes les fautes qu'elle auroit pû empécher. Vous n'avez point arrêté vos yeux sur ce tableau, vous n'avez point lû ce mauvais livre, ce n'est pas assez, il falloit brûler l'un & l'autre, & ne faire pas difficulté de sacrifier un meuble de quelque prix qu'il pût être, au salut des ames pour lesquelles Jesus-Christ a donné son Sang jusqu'à la derniere goute.

Davantage quand vous n'auriez point fait de mal depuis vôtre derniere Confession, il faudroit encore examiner quel bien c'est que vous avez pratiqué, quel usage vous avez fait de vôtre loisir & de vos biens. C'est un article de foi que vous devez rendre compte à Dieu de toutes vos paroles oiseuses : *Rationem reddet de omni verbo otioso.* Mais si Dieu est si rigoureux à rechercher vos paroles inutiles, croiez-vous qu'il vous pardonnera vos dépences inutiles, vos ajustemens inutiles, vos actions inutiles, toute vôtre vie que vous passez toute entiére dans une inutile oisiveté ? Je sers mon Prince, me dira quelcun, dans un emploi qui m'occupe extrémement ; & moi, dira un autre, je rens la justice avec toute sorte d'équité, & moi je suis engagé dans un grand trafic que j'exerce de bonne foi. On peut avoir toutes ces occupations & mener une vie oiseuse & tout-à-fait inutile. Comment cela ? si c'est la vanité, ou l'ambition qui vous attâche au service de vôtre maître, si vous n'êtes équitable que parce que vous aimez la gloire, ou que vous avez naturellement l'esprit droit ; enfin si le desir du bien

est le ressort qui fait aller tout ce commerce; non seulement vous ne faites rien, mais encore vous êtes injuste envers Dieu, qui doit étre le but de toutes les pensées des hommes, tout ce qui ne se rapporte pas à lui, manque d'une circonstance essentielle pour étre bon, vous offrez à Dieu dés le matin toutes les actions de la journée, voila qui est bien; mais cette offrande n'est qu'une routine, qu'un vain compliment, si dans le fond ce n'est pas le desir de lui plaire & d'accomplir sa volonté qui vous fait agir, si vous vous recherchez vous-mêmes en toutes vos actions.

Enfin il ne faut pas oublier qu'au dernier jugement nôtre procés ne nous doit étre fait que sur nos omissions. Allez maudits, dira le Sauveur du monde, allez au feu éternel; mais pourquoi, Seigneur, qu'i a-t-il eû en mes actions de contraire à vos Saints Commandemens ? Ce n'est pas de vos actions que je me plains, mais j'ai eû faim & vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai été malade, & vous n'avez pas daigné me visiter, j'ai eû froid & vous ne m'avez pas révétu, vous avez mieux aimé joüer l'argent dont vous pouviez m'asister; vous avez mieux aimé le consumer en ornemens & en repas inutiles. Voila quel est le sujet de mes plaintes & de vôtre condamnation. *Esurivi & non dedistis mihi manducare, sitivi & non dedistis mihi potum : hospes eram, & non collegistis me, nudus, & non cooperuistis me, infirmus & in carcere, & non visitastis me.* Il faut donc que je dise à mon Confesseur, si pouvant faire l'aumône je l'ai refusée à une seule personne, si j'ai négligé les pauvres malades, si j'ai se-

couru mes freres en quelque néceſſité que la Providence les ait reduits. Il le faut, dis-je, ſi je ne me trompe, il le faut, ou je ne comprens ni Jesus-Christ, ni l'Evangile. Ce qui me perſuade entiérement que nous nous flattons pour la plûpart dans l'examen que nous faiſons de nos conſciences, c'eſt que lors qu'il arrive que Dieu nous touche tout de bon, qu'il nous inſpire une veritable réſolution de changer de vie, de ne vivre deſormais que pour bien mourir; alors, dis-je, il n'eſt perſonne qui ne ſe croie obligé de commencer par faire une Confeſſion générale, & qui dans cette Confeſſion ne s'accuſe de cent choſes, dont il n'avoit fait nulle mention dans toutes les Confeſſions précedentes.

Voila ce que j'avois à vous dire pour vous donner quelque entrée en la connoiſſance de vous-même. Mais c'eſt de vous, ô mon Dieu, que nous attendons les veritables lumieres, dont nous avons beſoin pour nous connoître parfaitement. Sans ces lumiéres, tout ce que je viens de dire ne ſera qu'une inſtruction vaine & infructueuſe, j'aurai appris à mes Auditeurs à connoître les autres, à les juger, à les cenſurer, mais nullement à ſe juger & à ſe condamner eux-mêmes. Sans ces lumiéres nous verrons ſans voir, comme vous nous l'avez dit vous-même ; nous verrons aſſez pour être coupables ; mais non pas aſſez pour reconnoître que nous le ſommes: plûtôt que de l'avoüer, nous croirons qu'on nous préche des hiperboles, & que la verité méme uſe d'exaggeration. En un mot, nous nous ferons toûjours plus innocens que nous ne ſommes,

nous vous croirons même de vrais penitens, sans avoir souvent nulle raison de le croire, c'est la seconde erreur qui peut rendre nos confessions inutiles, & que je dois découvrir en la seconde partie.

La penitence interieure, qui est celle dont-il s'agit en ce lieu, consiste en un repentir amer d'avoir peché, joint à une résolution sincere de ne pecher plus. C'est de cette penitence que Saint Ambroise a bien osé dire cette terrible parole. *Plures reperi, qui innocentiam servaverint, quàm qui rectè pœnitentiam egerint.* On trouve rarement des personnes qui n'aient jamais perdu l'innocence du Batéme, mais cependant le nombre de ceux qui aprés l'avoir perduë font une veritable penitence, est encore beaucoup plus petit, & ce n'est point une imagination, c'est une chose que je sçai par ma propre experience, j'ai plus trouvé de personnes vraiement innocentes, que je n'ai trouvé de vrais penitens: *Plures reperi, qui innocentiam servaverint, quàm qui rectè pœnitentiam egerint,* Or comment cela seroit il vrai, s'il n'y avoit qu'à lire en son livre un acte de contrition, & à frapper deux ou trois fois sa poitrine.

Pour le repentir qui est la premiere partie de la penitence, une preuve que la plûpart des gens ne sçavent pas même ce que c'est, c'est qu'on ne craint gueres de s'y exposer. Il n'est rien de si cruel au monde qu'un veritable repentir, il faut avoir une grande force d'esprit pour souffrir ce genre de douleur & n'en être pas accablé, on voit tous les jours des personnes qu'elle porte jusqu'au desespoir: Il faut que se soit quelque chose de bien

amer,

amer, puisque Dieu l'accepte à la place des supplices éternels qui sont deûs nos pechez ; c'est pour cela que cette douleur est appellée Attrition ou Contrition : parce qu'elle ne blesse pas simplement le cœur, elle le brise, elle le broie en quelque sorte, elle lui fait, pour ainsi dire, autant de plaies qu'il a d'atomes qui le composent. Mais quoique cela soit ainsi, voit-on que l'appréension d'un si grand mal détourne les Chrètiens d'offencer Dieu ? Au contraire ne se détermine-t-on pas tous les jours à l'offencer par l'esperance de rentrer en grace par cette voie ? Je m'en confesserai, dit-on. Je le crois, s'il n'y avoit que cela à faire, je comprens comment c'est que pour contenter une passion, on s'exposeroit volontiers à toute la honte que peut causer l'aveû du peché, mais ce n'est pas assez de s'en confesser, il faudra s'en répentir. Aussi m'en repentirai-je, repliquez vous; Vous vous en repentirez, & vous ne laissez pas de le commettre ? Dittes-moi, Chrêtiens Auditeurs, hors du peché avez-vous jamais rien fait en vôtre vie, dont vous fussiez bien asseûrés de vous repentir. La seule crainte du repentir n'est-elle pas le motif le plus fort, pour détourner un homme de quelque action que se puisse être ; comment donc l'asseûrance que vous avez de souffrir ce même mal, vous est-elle un motif d'agir contre vôtre consience ? Si ce n'est, parce que ce n'est pas en effet le même mal, parce que le repentir que vous avez du peché est d'une autre nature que les autres, qu'il n'a que le nom du veritable repentir.

La deuxiéme raison que j'ai de croire que cet-

te douleur eſt feinte, ou du moins qu'elle eſt tres-foible, c'eſt la lâcheté avec quoi on ſe comporte ordinairement, ſoit à confeſſer ſes pechez, ſoit à en demander, ou à en recevoir la penitence. Si cette faute nous faiſoit autant de peine à l'eſprit qu'elle a cauſé de plaiſir à la chair, qui eſt la regle que donne Saint Auguſtin, pour diſcerner une veritable contrition, non-ſeulement nous n'héſiterions pas à la déclarer cette faute, mais nous aurions de la peine à la retenir. Balancerions-nous à rejetter un charbon ardent que nous aurions dans le ſein, ou un Aſpic qui nous piqueroit cruellement? Le même Saint Auguſtin reſſentoit ſans doute ce veritable regret, auſſi ne ſe contente-t'il pas de s'accuſer en ſecret des deſordres de ſa jeuneſſe, il les publie hautement, il veut que toute la terre, que toute la poſterité ſache qu'il a été ſujet à cent paſſions, & ſur tout à la plus honteuſe de toutes les paſſions, trop heureux ſi rendant ainſi ſa confuſion & publique & immortelle, il peut ſe venger lui-même de lui même, & adoucir un peu la douleur que lui cauſe le ſouvenir de ſes crimes

Nous liſons dans l'Hiſtoire des Conciles de Tolede, qu'un Evêque de Brague nommé Potamie vénerable par ſon âge, celebre dans toute l'Eſpagne par ſa vertu, & ſur tout par le zele avec lequel il s'étoit déclaré pluſieurs fois contre les impudiques, étant tombé lui-même par une étrange fragilité en une ſecrete fornication, il en fut touché ſi vivement qu'il ne pût jamias s'empécher de faire éclater ſa douleur. Mais quelle occaſion prit-il, Dieu du ciel, pour ſe ſatisfaire?

Messieurs, ce fut en un Concile où il présidoit lui-même. Ce Concile étoit composé de cinquante Evéques, d'un grand nombre d'Abbez, de Docteurs, & d'autres Ecclesiastiques ; ce fut en présence d'une si nombreuse & si illustre assemblée, que ce grand homme, protecteur public de la chasteté, se prosternant contre terre, confessa son incontinance à haute voix, tout le monde frémissant à ce spectacle, & ne pouvant comprendre quel motif si pressant le pouvoit porter à essuier volontairement une si horrible confusion.

Que ne fait-ont point, Chrêtienne Compagnie, pour appaiser une douleur fort aiguë ? Jugez donc, s'il vous plaît quelle est la foiblesse de la nôtre, non-seulement on excuse, on déguise, on diminuë ses pechez par des expressions foibles & ambiguës ; mais encore aprés les avoir à peine avoûez, on dispute au Confesseur un jeûne de deux ou trois jours, on se défend de faire une aumône, on ne peut consentir à se priver d'une légere satisfaction. Quelle penitence ? quel repentir est celui-ce ? On en voit quelquefois de vrais penitens se venir jetter au piés du Prêtre, mais il est bien aisé de les distinguer. Il me semble voir des malades qui ne peuvent plus supporter le mal qui les tuë, & qui veulent guerir à quelque prix que ce soit ; Qu'on perce, qu'on coupe, qu'on brûle, pourveû qu'on me soûlage, il n'importe par quel tourment on mette fin à mon supplice. On est obligé de gronder les autres, pour les rendre sensibles à leurs propres maux ; ceux-ci nous tirent à nous-mêmes les larmes des yeux, il faut les consoler au lieu de leur

faire des réproches, ils n'ont jamais assez fortement exprimé la malice de leurs pechez, quelque rigoureuse que soit la peine qu'on leur impose, ils n'en sauroient être satisfaits.

Je comprens, Chrêtienne Compagnie, comment c'est que JESUS-CHRIST triomphe, & que tous les Anges tressaillent de joie à la veuë d'un homme qui fait une pareille penitence, je comprens comment c'est que Dieu oublie ses déreglemens, qu'il l'embrasse, qu'il le comble de faveurs, qu'il aime cét enfant encore plus tendrement qu'il ne faisoit avant sa desobeïssance. Mais que ce Chrêtien insensible, lequel aprés avoir peché mortellement, a eû le courage de s'endormir entre les bras du demon, qu'il a pû supporter la haine de Dieu durant un mois, durant plusieurs mois, & attendre froidement que les Fêtes fussent venuës pour sortir d'un état si funeste & si dangereux; que cét homme, dis je, pour m'être venu conter sa vie, comme il feroit une histoire, sans larmes, sans sentiment, ait fait cette admirable penitence qui chasse les demons, qui fait descendre le saint Esprit, qui éteint les flammes de l'enfer, qui force le ciel, qui desarme la colere du Tout puissant, non, Messieurs, je ne puis me le persuader, & je suis seûr que vous en doutez vous-mêmes.

Ce que j'ai dit du repentir, je le dis encore de la résolution de ne pecher plus; tout le monde sait qu'elle doit être ferme & sincere, mais helas que peu de gens mettent en pratique ce qu'ils savent sur ce point. Il ne suffit pas, Chrêtiens Auditeurs, que la bouche prononce certaine for-

mule qui exprime cette résolution en trois ou quatre paroles, il faut que le cœur parle, & qu'il s'accorde avec la langue. Faisons y un peu de réflexion ce soir lors que nous nous préparerons pour nous confesser, tâchons d'entrer dans ce cœur, & de découvrir quels sont ses veritables sentimens, nous trouverons peut-être quil ne prend gueres de part à tous les bons desseins que nous avons de nous convertir; Vous promettez donc de ne vous plus vanger de vos ennemis, vous promettez de ne plus medire, sur tout de certaines personnes de qui vous detractez souvent par un esprit ou de vangeance ou d'envie; vous le promettez, dittes-vous, prenez garde à ce que vous dittes, le cœur ne s'engage point du tout à cela, au contraire il sent tres-bien qu'à l'avenir il en usera comme il a fait auparavant. Quel moien de recevoir une injure sans en tirer la vengeance, & de quoi parleroit-on si l'on ne méditoit plus? Vous vous accusez de vous être trouvé à des divertissemens, dans des assemblées, où toutes les choses, du moins à vôtre égar, ne se passent pas dans une aussi grande innocence qu'on nous le veut faire accroire. Vous vous accusez d'y avoir jetté des regars lascifs, d'y avoir entretenu volontairement des pensées impures, d'y avoir veû des objets, d'y avoir entendu des discours qui ont été dans vôtre ame comme la semence de plusieurs pechez que vous avez commis même, dans la solitude. Etes vous bien resolu de vous corriger de tout cela; n'étes vous pas tout resolu au contraire de passer le carnaval dans ces mêmes divertissemens, dans ces mêmes com-

pagnies, ou vôtre foiblesse vous expose à tant de perils d'offencer Dieu ? Vous ne jeûnates pas hier, il n'y a point eû de quatre-tems pour vous, vous dittes que vous vous amanderez, mais pourquoi le dittes-vous ? Vous n'observâtes pas le dernier Caréme, & vous sçavez bien que vous trouverez un prétexte pour ne faire pas celui qui vient, il y a déja plusieurs années que vous en usez de la sorte, & vous n'étes point tout-à-fait resolu de changer si tôt. Vous promettez de vous corriger de vos emportemens, de vos blasphémes, mais de bonne foi, croïez-vous, que cette promesse ait un autre effet que celle que vous aviez faite à la derniere Confession, n'étes-vous pas tout persuadé que la premiére fois que vous reviendrez, vous aurez encore ces mêmes pechez à dire ?

Je ne m'étonne pas Chrétiens Auditeurs, que de toutes les resolutions qu'on fait dans la vie, il n'y en ait aucune dont on se ressouvienne moins que de celles qu'on fait quand on se confesse; c'est que dans la verité quand on se confesse on ne fait nulle résolution. Au contraire on est tres résolu de vivre comme on a fait jusqu'alors ; & quoi qu'on dise on ne doute pas que les choses ne doivent toûjours aller de même. De là vient, qu'à la premiere occasion qui se présentera, & peut-être se présentera-t-elle deux jours aprés; non seulement on sera vaincu, mais on ne daignera pas même combattre, on ne déliberera pas pour se rendre ; Si l'on avoit conceû un veritable desir de s'amander, on se garderoit bien d'aller de plein gré chercher le peril où l'on

n'ignore pas qu'il ſe rencontre. Dans les occaſions qu'on n'auroit pas recherchées, on ſe reſſouviendroit du propos qu'on a formé, la crainte d'irriter Dieu par une ſi grande perfidie combattroit en nôtre cœur l'attrait au peché, on conſentiroit du moins plus difficilement qu'on ne faiſoit autrefois. Et ne dittes pas qu'on eſt fragile, qu'il eſt impoſſible de reſiſter aux tentations; car je connois cent perſonne qui aprés s'être plaint dix & vingt ans de leur impuiſſance & de leur fragilité, ont fait enfin une réſolution de ne plus offencer Dieu, qu'elle n'ont jamais violée depuis, que j'oſe aſſeûrer qu'elles ne violeront jamais.

Mais qu'eſt-il neceſſaire de chercher ſi loin des preuves de nôtre peu de ſincerité, dans le propos que nous faiſons de changer de vie, puiſque dans le tems même qu'on fait ce propos, on eſt encore bien ſouvent dans le deſordre dont on s'accuſe. Vous avez chez vous une perſonne dont tout le monde eſt ſcandaliſé, vous étes dans une maiſon où vous avez une occaſion prochaine d'offenſer Dieu, vous dittes que vous étes dans le deſſein d'ôter ce ſcandale, de ſortir de ce peril, mais pourquoi ne l'avez-vous pas fait avant que de venir à Confeſſe ? Comment oſez-vous paroître aux yeux de vôtre Juge ſans lui avoir donné cette preuve de vôtre repentir ? Comment oſez-vous dire que vous ne retomberez plus dans le crime, aprés vous être confeſſé, puiſque vous ne le quittez pas même pour vous confeſſer ? N'étoit-il pas plus-à-propos, n'y

avoit-ils pas plus de bien-séance de commencer par vous reconcilier avec vôtre ennemi, de restituer cét argent qui n'est pas à vous, pour reparer le tort que vous avez fait à la réputation de vôtre frere ? Pourquoi voulez-vous attendre aprés la Confession de vous acquitter de ces obligations indispensables ? Voulez-vous que je vous le dise, c'est parce que vous avez une volonté secrette de ne rien faire de tout cela ? Sans doute il étoit plus-naturel de détruire avant toutes choses l'ouvrage d'iniquité, mais il vous plaît encore cét ouvrage, & vous ne pouvez vous déterminer à le détruire, le cœur espere qu'il subsistera, s'il peut le sauver seulement jusqu'aprés la Confession.

Voiez, Mesdames, en quel état Magdelaine se jetta aux piés du Fils de Dieu, lors qu'elle se fut résoluë à la penitence. Elle se garda bien d'y porter les mêmes ajustemens qui avoient rendu sa vertu suspecte à toute la ville de Jerusalem, elle y parût toute négligée, toute échevelée, elle n'auroit osé se montrer à JESUS-CHRIST en l'état où elle avoit été veuë jusqu'alors, elle auroit été bien ridicule, bien extravagante de le faire, ce n'auroit pas été un fort bon moien de faire oublier son luxe & sa vanité passée, que de l'aller étaler aux yeux du Sauveur. Mais combien d'hommes & de femmes tomberont demain dans une faute toute semblable à celle qu'ils auroient condamnée en cette sainte penitente. C'est se tromper soi-méme, Messieurs, de penser qu'on nous doive remettre des pechez que nous aimons, où nous avons encore quelque attache, c'est se mo-

quer de Dieu, que de lui faire une promesse, à quoi l'on manque dans le tems-même qu'on la fait. *Irrisor, est*, dit saint Isidore, *& non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet.*

Pour la conclusion & pour le fruit de ce discours, vous me demanderez peut-être, par quel moien on peut exciter en son cœur, & ce regret d'avoir peché, & cette résolution de ne pecher plus? D'où vient me direz-vous, que nous sommes si insensibles en une occasion, ou nous devrions mourir de douleur? Saint Chrysostôme dit que le peché est l'unique mal qu'on puisse guerir avec des larmes, on peut dire encore que c'est l'unique mal qui merite d'être pleuré; d'où vient donc qu'il est l'unique qu'on ne pleure point? Est-il possible qu'on sache bien toutes les raisons qu'on a de s'en affliger? Oui, Chrétienne Compagnie, on les sçait, mais on ne les comprend pas. Ce petit enfant sçait bien qu'il a perdu son pere, que la mort vient de le lui enlever, il ne laisse pas de joüer toutefois & de rire dans le plus-grand dueil de sa famille, parce que le pauvre enfant ne connoît pas la perte qu'il vient de faire; Cét ainé en qui l'âge a déja meuri la raison, ne peut pas s'en consoler. Toutes les fois que nous commettons ce peché mortel, nous nous faisons à-peu-prés autant de mal que s'en fit saint Pierre en renonçant Jesus-Christ, que s'en étoit fait Magdelaine en s'attachant trop au monde. Les larmes de ce grand Penitent ne tarirent point jusqu'à sa mort, quoi qu'il ne pût pas douter du pardon qu'il avoit reçeû, & nous qui ne sçavons ni si l'on nous a pardonné, ni si l'on nous par-

donnera jamais, nous ne sommes nullement touchez de nos desordres. Ceux qui sont en en cette disposition, ont peut-être besoin d'un plus grand remede que je ne le puis donner en si peu de tems. Je vous dirai neanmoins que ceux qui sont en cette disposition, aprés avoir pris un tems raisonnable pour examiner leur consience, en doivent prendre un beaucoup plus long pour demander instamment à Dieu la grace de sentir leur mal ; il faut que par la consideration de cette Majesté infinie qu'ils ont osé outrager, par la considération de JESUS-CHRIST crucifié pour leur amour, à la veûë du Paradis auquel ils ont renoncé, de l'enfer qu'on leur prépare, ils tâchent d'exciter en leur cœur cette veritable componction, sans quoi il n'y a point de grace pour eux.

Que si toutes les considérations de la grandeur, de la bonté, de la justice de Dieu ne sont pas capables de les émouvoir, qu'ils éprouvent un peu si la veûë de leur propre dureté ne pourroit point les attendrir. Malheureux que je suis, ai-je donc perdu la raison & le sentiment en perdant la grace ? Rien ne me touche, ni amour, ni crainte, ni bienfaits, ni châtimens ? N'est-ce point que j'ai mis le comble à mes infidelitez, & que le Seigneur m'abandonne ? Un ver de terre a osé se lever contre le Créateur de l'Univers, & il ne sauroit se repentir de sa felonie ? J'ai méprisé, j'ai outragé mille fois celui qui m'a donné la vie, celui qui a donné sa vie pour moi, & je n'ai point d'horreur d'une ingratitude si ènorme ? Je me vois sur le bord de l'enfer, je puis mourir dans

l'état funeste où je me trouve, & je ne tremble pas,& je ne meurs pas de crainte? Je ne faisois pas ces reflexions dans le tems que j'offençois Dieu,& quand je les aurois faites,la passion étoit si forte alors qu'on n'auroit pas deû trouver si étrange si je n'y eusse pas été sensible;mais à cette heure,c'est de sens froid que j'envisage ces veritez,& elles ne font nulle impression sur mon esprit. Qu'y a-t-il donc,ô mon aimable Redempteur,suis je perdu sans ressource? Mon Dieu,n'y auroit-il plus de misericorde pour moi, seroit-il bien possible que vous m'eussiez réjetté pour toûjours; helas que deviendrai-je si vous me delaissez de la sorte?

Ces mêmes motifs nous peuvent encore aider à former un propos sincere d'amandement, on peut aussi s'y exciter par la juste crainte que nous devons avoir de pousser à bout la patience de nôtre juge, & de nous fermer par la premiére recheûte tout retour à la clemence.

Mais ce qui doit avoir,ce me semble, plus de force que tout cela, du moins sur les cœurs qui ne sont pas entierement endurcis,c'est la facilité étonnante avec laquelle nous voïons que Dieu nous fait grace aprés tant de perfidies. *Tu fornicata es cum amatoribus multis*,nous dit-il par la bouche du Prophete Jeremie, Ame Chrétienne, tu m'as offencé cruellement, & non pas une seule fois,mais cent,mais mille, mais deux mille fois. *Leva oculos tuos in directum, & vide ubinam prostituta sis*: Jette les yeux sur ta vie passée,à peine trouveras-tu une année, un jour, ou même une heure d'innocence, tu n'as eû égar ni à tems, ni

à lieu, tu as peché même aux jours destinez à mon service, & jusques dans les temples où je faisois ma demeure. *Posuisti terram in fornicationibus tuis, & in malitiis tuis.* Tu as abusé de toutes mes créatures, tu m'as débauché mes serviteurs, tu les as corrompus par tes scandales? *Quamobrem prohibitæ sunt stillæ pluviarum & serotinus imber non fuit*: Pour t'obliger à rentrer dans ton devoir, je t'ai envoié des afflictions, j'ai rendu ton travail inutile, j'ai confondu tes desseins, tout cela n'a servi de rien: *Frons meretricis facta est tibi, noluisti erubescere.* Bien loin d'avoir honte de tes desordres, tu t'en es glorifiée devant les hommes, je n'ai pû même t'obliger à en rougir en ma présence: *Tamen revertere ad me, dicit Dominus.* Retourne toute-fois pauvre égarée, me voici tout prêt à te recevoir. *Saltem amodo voca me pater tuus.* N'est-il pas tems que tu revienne enfin à moi, ne sçais tu pas que je suis ton Pere, pourquoi veux-tu l'ignorer, quoi-que tu reçoive de moi châque jour, & la vie, & tous les biens de la vie?

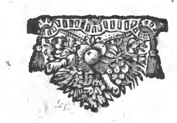
Voila, Messieurs, de quelle maniére en use avec nous le Créateur du Ciel & de la terre, au lieu de nous mépriser, de nous détruire, de nous damner, comme il en a damné tant d'autres bien plus innocens, & moins opiniatres que nous ne sommes, il nous a attendu jusqu'aujourd'hui, & le voila qui nous presse lui-même amoureusement de lui demander pardon, *saltem amodo*; au moins à ces Fêtes que tous les Chrêtiens songent à me donner quelque marque de leur pieté, à ces Fêtes que tout le monde se reconcilie, que

les plus durs ſont touchez par le ſouvenir de ma naiſſance, appelle moi ton Pere, je me laiſſerai flechir par un nom ſi tendre, je viendrai à toi, je te reconnoîtrai pour mon fils, *Saltem amodo voca me pater tuus.*

Non Seigneur, je ne ſuis pas digne d'être comté parmi vos enfans, c'eſt beaucoup que vous daignez bien me recevoir au nombre de vos ſerviteurs, mais je jure aujourd'hui en preſence de tout le ciel, que j'ai irrité, que vous n'aurez jamais de ſerviteur plus fidelle. C'eſt trop abuſer d'une miſericorde ſi exceſſive, il n'y a plus moyen de vous réſiſter, ô mon Dieu, je confeſſe que toute ma dureté ne ſauroit tenir plus long tems contre une tendreſſe ſi paternelle. Que vous êtes bon, Seigneur ! de ne m'avoir pàs fait mourir dans mon peché, quoi qu'il ſemblât que j'euſſe deſſein de vous y forcer par mon audace & par mon obſtination ! Que je vous ſuis obligé de ce que vous me rappellez encore une fois, mais combien vous dois-je ſavoir plus de gré de ce que vous me rappellez enfin, pour ne vous abandonner jamais plus; Je vous l'ai promis cent fois, mon bon Maître, & cent fois j'ai manqué à ma promeſſe, mais je ne l'ai jamais promis comme je le fais préſentement, & je ſens bien que deſormais je vais vous être fidelle. Ce deſir que j'ai non-ſeulement d'éviter le peché, mais toutes les occaſions & les apparences même du peché : Ce degoût où je me trouve de tout ce qui m'a charmé autrefois, ce courage que vous m'inſpirez, pour déclarer une guerre immortelle à mes paſſions, cét amour de la retraite, de la priére, de la mor-

tification que vôtre amour commence à produire en mon cœur ; tout cela sont des graces qui me répondent en quelque sorte de ma constance. Rejouïssez-vous hardiment, Esprits bien-heureux, non ce n'est point ici une fausse joïe que je vous donne, je ne suis plus ce que j'ay été, & si vous daignez bien m'assister de vos priéres, je serai éternellement ce que je suis.

Si vous étes dans cette disposition, Chrêtiens Auditeurs, allez à la bonne heure, allez vous plonger dans le Sang de Jesus-Christ, allez réprendre dans ce bain sacré une beauté qui doit ravir les Anges, & vous gagner le cœur de Dieu même: Allez plein de foi, de douleur & de confiance vous prosterner aux piés du Prêtre, ouvrez-lui vôtre consience avec humilité & avec courage, acceptez avec joïe la penitence qu'il voudra vous imposer, forcez-le de vous en donner une qui ait un peu plus de porportion avec vos pechez & avec vôtre douleur, & ne doutez pas que l'absolution que vous recevrez ensuite ne soit ratifiée dans le ciel. *Ainsi soit-il.*





SERMON LXVI.

DE LA MISERICORDE De Dieu envers le Pecheur.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Voici vôtre Roi qui vient à vous plein de douceur. S. Math. c. 21.

Dieu n'est point rebuté par la perfidie du pecheur, & il ne le rebute point dans sa penitence : il court aprés lui dans sa fuite, à son retour il vient au devant de lui.



'EST un sentiment assez commun parmi les Maîtres de l'éloquence Chrêtienne, que les Prédicateurs ne doivent parler qu'avec réserve de la misericorde de Dieu ; de peur que les pecheurs, qui ne sont déja que trop disposez à user de délai & de remise, ne prennent occasion de ce discours, de differer encore davantage leur penitence. Ce n'est pas qu'on ne sache tres-bien, qu'il n'est rien

de plus-déraisonnable que de se determiner à déplaire à Dieu, parce qu'il est bon. On sait d'ailleurs qu'il n'est point de pecheur plus desesperé que celui qui peche sur l'esperance qu'on lui fera grace, & que se servir de la pensée de la misericorde comme d'un motif pour perseverer dans le mal, c'est à vrai dire se fermer tout retour à cette même misericorde; on le sait, Chrêtiens Auditeurs, mais comme il est mal-aisé de le bien faire entendre à tout le monde, on craint de scandaliser les foibles en leur parlant d'une chose qu'ils n'entendent pas; on craint de les porter à offencer Dieu en leur répresentant sa facilité à pardonner nos offences.

Mais quoi, Seigneur, ferons-nous donc muets sur la plus aimable de vos divines perfections; ne dirons-nous rien de cette misericorde, dont toute la terre est remplie? selon ce mot de David. *Misericordia Domini plena est terra.* Cette misericorde paroît en tout ce que vous avez fait, & en tout ce que vous faites, elle est elle-même le plus admirable de tous vos ouvrages, *miserationes ejus super omnia opera ejus.* Et elle sera la seule, qu'il ne nous sera pas permis de loüer? elle nous prévient, elle nous accompagne par tout, nous en sommes tout environnez; c'est à elle que nous devons tout ce que nous sommes; c'est d'elle que nous attendons tous ce que nous esperons, & nous ne la ferons pas connoître à tout l'univers, & nous n'oserons pas même en parler! Non Chrêtienne Compagnie, je ne puis m'empécher de vous dire mes pensées sur ce sujet. Je ne saurois retenir l'admiration que me cause

cause cette bonté infinie, & puisque nôtre Evangile me donne occasion de vous en entretenir, je suis resolu de me satisfaire. Bien-loin de hazarder quelque chose en m'attâchant à ce dessein, j'ai sujet de m'en promettre beaucoup de fruit. Je parlerai de la misericorde à des personnes, ou qui l'ont déja obtenuë, ou qui la demandent actuellement, ou du moins qui songent tout de bon à la demander. Or pour toutes ces sortes de personnes, rien ne peut être plus utile, plus édifiant que le discours, que je m'en vais commencer. Aidez moi divin esprit à étaler les richesses de cét amour infini, que vous avez pour les pecheurs, je vous demande cette grace au nom de MARIE qui est vôtre Epouse, & leur Avocate, *Ave Maria.*

Le peché est comme une route perduë, par laquelle en s'éloignant de la loi de Dieu, l'homme s'éloigne en même-tems de Dieu-même, & s'en éloigne jusqu'à une distance infinie. La penitence est comme un sentier tout opposé, par où l'on tâche de revenir de ce funeste égarement. Dans la premiére de ces deux voïes, le pecheur est un insensé, qui court aprés de chetives creatures, dont il fait plus d'état que du Créateur. Dans la seconde c'est un mal-heureux qui s'étant apperçeû de sa folie, voudroit bien, s'il étoit possible, la reparer. Il est certain que dans sa fuite il mérite les plus rigoureux, châtimens parce qu'elle est extrémement outrageuse à Dieu, & que même à son retour il est indigne de la misericorde qu'il demande, parce qu'il a peché avec une malice extrême & contre une majesté

infinie. De-sorte que si le Seigneur n'étoit infiniment bon, le plus doux traittement à quoi j'aurois sujet de m'attendre, ce seroit d'étre abandonné à moi même quand je me retire; & d'étre rejetté lors que je reviens. Mais admirez l'amour de ce bon pasteur, de ce bon maître; il n'est point rebutté par la perfidie du pecheur, & il ne le rebutte point dans sa penitence. Bien davantage, soit que nous nous éloignions, ou que nous cherchions à nous r'approcher, nous le trouvons toûjours en nôtre chemin, ou il nous poursuit si nous le fuions, ou il se présente lui même si nous le cherchons. C'est, Messieurs, ce que j'ai dessein de vous faire voir dans les deux parties de ce discours. Je veux vous montrer avec quelle bonté nôtre Dieu en use avec le pecheur en quelque disposition qu'il le trouve. Comment dans sa fuite il court aprés lui, ce sera le premier point; comme à son retour il vient au devant de lui, ce sera le second. C'est tout ce que j'ai à dire.

Dans la séparation qui se fait de l'ame d'avec Dieu par le peché, nulle langue ne peut exprimer, nul esprit ne peut comprendre quelle est la perte que nous faisons, puisque nous perdons l'amitié de Dieu, puisque nous perdons Dieu méme. Cependant c'est merveille de voir avec quelle indifference on fait cette perte du plus grand de tous les biens. Cela ne me surprend gueres, c'est que nous ne sçavons ce que nous faisons, nous ne connoissons presque pas Dieu; & la passion étouffe en nous le peu de connoissance que nous en avons, ce qui m'étonne, c'est que Dieu à qui nôtre néant est parfaitement connu, qui

ne fait nulle perte effective, lorsque nous nous separons de lui, que Dieu dis-je, témoigne à cette separation une si grande douleur, & qu'il s'empresse si fort pour nous faire revenir. Et ceci, Messieurs, n'est point une reverie ; c'est de l'Evangile, c'est de Jesus Christ lui-même que nous l'apprenons. Voulez-vous savoir, ame Chrêtienne, quels sont les sentimens du Sauveur du monde toutes les fois que vous perdez la grace de Dieu ? il en est affligé jusqu'au fond de l'ame, il en est aussi troublé qu'un pauvre Pasteur qui a perdu une de ses brebis? Autant qu'une pauvre femme qui n'ayant que dix pieces d'or en tout son bien, s'apperçoit qu'une de ces pieces lui manque. Voila les deux comparaisons dont le Fils de Dieu se sert, pour nous faire entendre le regret qu'il a de nous perdre.

Réprésentez vous donc s'il vous plaît la desolation d'un pauvre berger dont la brebis s'est égarée. On n'entend dans toutes les campagnes voisines que la voix de ce mal-heureux, lequel ayant abandonné le gros du troupeau, court dans les bois & sur les collines, brosse à travers les hailliers & les buissons, en se lamentant & criant de toute sa force, & ne pouvant se resoudre à se retirer qu'il n'ait rétrouvé sa brebis, & qu'il ne l'ait ramenée à la bergerie. Voila ce qu'à fait le Fils de Dieu, dit Saint Cirille, lorsque les hommes s'étant soûtraits par leur desobéïssance à la conduite de leur Créateur, il est descendu sur la terre, & n'a épargné ni soins ni fatigues, pour nous rétablir dans l'état, duquel nous étions décheûs. C'est ce qu'il fait encore tous les jours

pour ceux qui s'éloignent de lui par le peché, il les suit, pour ainsi dire, à la trace, ne cessant de les rappeller qu'il ne les ait remis en voïe de salut. Et certes s'il n'en usoit pas de la sorte, vous savez que ce seroit fait de nous aprés le premier peché mortel, il nous seroit impossible d'en revenir. Il faut que ce soit lui qui fasse toutes les avances, qu'il nous présente sa grace, qu'il nous poursuive, qu'il nous invite à avoir pitié de nous-mêmes, sans quoi nous ne songerions jamais à lui demander misericorde.

C'est pour cette raison que David disoit à Dieu, Seigneur, je me suis égaré comme une brebis perdue, aïez la bonté de chercher vôtre serviteur. *Erravi sicut ovis quæ periit: quære servum tuum.* Cette priére paroît d'abor assez incivile, c'est au serviteur à chercher son maître, dont il a perdu les bonnes graces, & non pas au maître à chercher le serviteur, qui lui a été infidele. Mais nous sommes si mal-heureux qu'aprés avoir fait tant de chemin en fort peu de tems, pour nous égarer nous ne saurions faire un seul pas, pour nous remettre dans la voie, & si nôtre Dieu n'a la bonté de courir aprés nous, pour nous arrêter dans nôtre fuite, nous fuirons éternellement, & ne retournerons jamais à son service.

Mais admirez, s'il vous plaît, le zele & l'amour de ce bon maître: nous navons pas plûtôt perdu son amitié en l'offençant, que tout allarmé de ce malheur qui nous est pourtant arrivé par nôtre faute, il se met à nous poursuivre avec des cris, qui nous marquent admirablement bien l'émotion de son cœur. Cette con-

ſience qui ſe trouble, tout-d'un-coup éclatte en mille plaintes, en mille reproches cette con-ſience n'eſt pas la voix du demon, puiſqu'elle nous porte au bien; ce n'eſt pas nôtre propre voix, puiſqu'elle parle malgré nous & contre nous: il faut donc que ce ſoit la voix de Dieu. Et c'eſt pour cela que tout ce quelle dit eſt comme infaillible, que ce ſont comme autant de lois, ſur leſquelles nous ſerons jugez. Que ne vous dit elle point cette voix ſecrette? Si Dieu avoit quelque grand intereſt à vous conſerver, ſi en vous perdant il avoit pour ainſi dire, perdu la moitié de ſon Royaume, ſeroit-il ou plus prompt à vous rappeller, ou plus aſſidu à vous répreſenter le peril extréme où vous étes, ou plus ſouple pour s'inſinuer dans vôtre cœur, ou plus conſtant à rechercher vôtre amitié? N'eſt-il pas vrai qu'il ne ceſſe de vous mettre devant les yeux tout ce qui eſt capable de vous toucher; L'incertitude de la mort, les peines de l'autre vie, ſes bien-faits, ſes récompenſes; ſa juſtice, ſon amour, ſa miſericorde. N'eſt-il pas vrai qu'il vous pourſuit en tout tems & en tous lieux, au Sermon, à la Meſſe, dans la ſolitude au milieu même des aſſemblées, qu'il ſe trouve par tout, que par tout il renouvelle ſes gemiſſemens & ſes plaintes? N'eſt-il pas vrai qu'il prend occaſion de tout ce qui ſe préſente à vous ou d'édifiant ou de terrible, pour vous parler de réconciliation. Etes vous malade, le voila à vôtre chevet, pour vous faire reſſouvenir qu'il peut & vous rendre la ſanté, & vous ôter auſſi la vie, mais que vous courez encore un plus grand peril par le peché, dont

vôtre ame est mortellement blessée, que par la fievre qui consume vôtre corps. Si quelque accident trouble le cours de vos affaires; si quelque disgrace vous est arrivée, il se trouve incontinent auprés de vous, pour vous faire entendre que la source de tous vos maux est en vous même, & que vous ne serez jamais heureux que vous ne retourniez à lui, qui est la source de tous les biens; enfin il me semble qu'il ne prend point de rélâche & qu'il ne vous donne point de tréve.

Mon Dieu, vous est-il donc si important de recouvrer ce serviteur inutile? Est-ce que vous ne sauriez vous passer de moi? Quand vous m'abandonneriez à ma mauvaise volonté & à mon sens réprouvé, en seriez-vous pour cela plus-mal heureux, pour une ame perduë n'en pourriez-vous pas créer dix-mille, que vous santifieriez; & que vous attacheriez à vôtre service par des nœus indissolubles?

Cette ardeur avec laquelle il nous poursuit, est sans doute un effet d'une tres-grande misericorde, mais la douceur dont ce zele est accompagné, marque une bonté encore plus admirable. Nonobstant le desir extréme qu'il a de nous faire revenir, il n'use jamais de violence, il n'emploie pour cela que les voies de la douceur. Je ne vois nul pecheur en toute l'histoire de l'Evangile qui ait été invité à la penitence, autrement que par des caresses & par des bienfaits. Il attira saint Matthieu, Zachée, & les autres Publicains, en s'invitant lui-méme à manger chez eux, & témoignant qu'il ne les fuioit point, comme faisoient les Pharisiens, qui les regardoient comme

des infames; il toucha Magdelaine, non point en lui reprochant ses desordres & sa vanité. Mais en lui permettant de l'aborder toute decriée qu'elle étoit, en disant du bien d'elle, & prenant sa defence en toutes rencontres. Un autre auroit ordonné qu'on observât contre la Femme adultere la loi qui la condamnoit à la mort. JESUS-CHRIST au contraire la sauva par un miracle, il obligea les juges & les accusateurs de se retirer, & la voiant toute seule, Femme, lui dit-il, personne ne vous a donc condamné? Non, Seigneur. Allez je ne vous condamnerai pas non plus, ne retombez plus dans vôtre peché. Il ne fit point rougir la Samaritaine, en lui disant d'abord ce qu'il sçavoit de sa vie scandaleuse, il l'engagea adroittement à commencer elle-méme sa Confession, aprés quoi il s'insinua peu-à-peu si avant dans son esprit, qu'elle lui avoüa tout, qu'elle le reconnût pour ce qu'il étoit, & le fit connoître à toute la Ville de Samarie. Que ne fit-il point pour gagner Judas? il fit tout hors de le confondre, & de le traitter durement. Il lui dit qu'il sçavoit son crime, mais il le lui dit de telle sorte qu'il le pût comprendre sans que les autres s'en apperçeussent, il lui lava les piés, il les lui essuia, il se laissa baiser à ce perfide, il ne le traitta ni d'apostat, ni de traître, il l'appella son ami, & ensuite, par son nom, pour marque de familiarité & de tendresse. Pour porter Saint Pierre à la penitence, il se contenta de le regarder, & ce ne fut point d'un œil terrible qu'il le regarda, ce fut un regar plein de douceur & d'amour. Enfin pour vaincre l'opiniâtreté de S. Thomas, il

lui prit lui-même la main, & la porta dans la plaie de son côté.

Si lors que Dieu nous veut convertir, il travailloit pour ses propres interests, je ne m'étonnerois pas qu'il en usât avec tant de moderation & tant de bonté; mais il est admirable que son zele n'aiant pour but que de nous retirer de la mort & de l'enfer, il garde tant de mesures, qu'il nous épargne, qu'il nous ménage de la sorte. Quand un pere voit son fils qui se noie, ou qui est en danger d'être envelopé dans un incendie, il ne considere pas si c'est par le pié ou par la main, si c'est par les habits ou par les cheveux qu'il le saisit pour le tirer de ce peril, il croit qu'il aura beaucoup fait, s'il peut lui sauver la vie, quand même il le blesseroit un peu. Mais nôtre Dieu a égar à nôtre foiblesse même dans ces pressantes occasions. Il étudie nôtre humeur, nos inclinations, nos passions-mêmes, & nos mauvaises habitudes, afin de nous prendre par l'endroit qu'il nous fera le moins de peine. A cét homme qui aime l'argent, il offre les trésors du Ciel, il le fait ressouvenir de l'extréme pauvreté où il se doit trouver en l'autre vie. s'il n'y envoie par les mains des pauvres ce qu'il posséde en celle-ci. Il propose à ce voluptueux les délices & la tranquilité d'une vie pure & éloignée de toutes sortes de crimes. A cette personne qui est fort sensible aux plus-légeres douleurs, il lui met les supplices des damnez devant les yeux; à cét autre qui a du cœur & de l'amitié, il lui répréfente tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il fait encore pour elle.

David avoit enlevé la femme d'Urie,& de plus il avoit fait mourir le mari : Voila deux grans crimes, sur tout pour un homme extrémement éclairé & favorisé de Dieu. Dieu lui envoie Nathan pour l'obliger à se reconnoître ; car le pauvre Prince ne songeoit nullement à la penitence. Que fera-t-on pour le réveiller de cét assoupissement, & pour lui donner une grande horreur de son peché. David aimoit beaucoup l'équité, & par consequent il avoit une grande horreur du vice contraire,il faut donc lui répré-senter sa faute comme l'action la plus-injuste qui ait jamais été faite, & de peur qu'on ne lui fasse trop de peine, si on lui va dire ouvertement en quoi consiste son injustice, Dieu veut que le Prophete lui expose son crime sous une espece de parabole, feignant qu'un de ses Sujets fort riche en troupeaux,avoit ravi à son voisin la seule brebis qu'il avoit,laquelle faisoit tout son plaisir & tout son trésor : afin que David s'étant condamné lui-même à la mort, comme il le fit en la personne de ce riche injuste, il n'eust pas de peine à connoître qu'il étoit coupable & digne de châtiment.

Je suis asseûré, Messieurs, que si nous faisons un peu de réflexion sur ce qui se passe en nous-même,sur ce qui s'y est passé autrefois, lors qu'il nous a retiré du desordre, ou d'une vie tiéde & imparfaite ; si vous vouliez un peu examiner les moiens dont il s'est servi pour vous vaincre, avec quelle doucéur il vous a disposé à la penitence, comme insensiblement il vous a adouci l'exercice de la vertu,comme sans effort, & sans

bruit, il s'est rendu le maître de tous vos desirs, comme il a profité de vos petites adversitez, comme il s'est même servi de vos défauts & de vos passions, pour vous engager à son service, je suis asseuré que vous remarqueriez que tout ce que j'ai dit, vous est arrivé, & peut-être quelque chose encore de plus-aimable que tout ce que je vous pourrois dire.

Que si vous n'avez pas fait de réflexion à la douceur admirable dont il a usé pour vous attirer à lui, vous ne pouvez pas ne vous être point apperçeu de sa constance. Nous ne pouvons nier que nous ne l'aions pour la plû-part étrangement exercée. Vous avez été long-tems que vous ne daigniez pas même écouter Dieu. Ensuite vous avez déliberé long-tems, si vous deviez vous rendre à ses pressantes & amoureuses sollicitations. Lors que vous avez été persuadé que le meilleur parti pour vous étoit de vous donner tout à lui, combien a-t'il fallu qu'il livrât encore de combats à vôtre cœur, pour l'obliger de suivre les lumiéres de vôtre esprit? combien de termes pris les uns aprés les autres? combien de paroles données & traïes? combien d'engagemens violez? combien d'années d'obstination & de recheûtes, avant que vous vous soiez rendu de bonne foi & pour toûjours?

Mon Dieu vôtre amour s'est trouvé à l'épreuve de cette longue & outrageuse résistance! tout cela n'a pas été capable de vous refroidir! Vous avez continué de me poursuivre, de m'appeller, de me solliciter, de m'aimer! Que sçait-on, vous étes-vous dit à vous-même, que sçait-on? si ce

cœur ne se laissera point fléchir aprés avoir été long-tems inflexible? Je vois bien que ce ne sera pas si-tôt, qu'il ne me tiendra non plus la parole qu'il me donne aujourd'hui, que celle qu'il me donna il y a six mois; qu'aprés ce délai il en demandera encore un autre: que ce demain où il me renvoie, ne reviendra peut-être de plusieurs années. Mais peut-être aussi que si je ne me lasse pas de le suivre, il se lassera enfin de me fuir: Je voudrois bien que dés ce moment il fût tout à moi, mais j'aime encore mieux l'attendre long-tems, que de le desesperer pour toûjours.

Voila quel est l'amour que nôtre Dieu a pour les pecheurs. Rien de plus pressant, rien de plus doux, rien de plus constant que les instances qu'il leur fait pour le retirer du mal-heur où ils se sont précipitez. Quand aprés avoir examiné avec attention ce zele infatigable & plein de tendresse, je jette les yeux sur ce même pecheur qui en est l'objet; je vous avoüë, Messieurs, que je tombe dans un étonnement dont je ne puis revenir. David considerant nôtre bassesse, & l'opposant en son esprit à la Majesté infinie de Dieu, s'écrioit, Helas Seigneur, qu'est-ce que c'est que l'homme, que vous daigniez bien vous en ressouvenir? *Quid est homo, quod memor es ejus?* Mais voici bien un autre sujet d'admiration; Dieu se ressouvient de l'homme, lorsque l'homme l'a entiérement oublié; bien davantage, il semble oublier tout le reste, pour ne se ressouvenir que de cét ingrat, il laisse les nonante neuf brebis dans le desert, & court aprés celle qui s'est égarée, aimant mieux exposer tout le troupeau que d'a-

bandonner cette malheureuse. Il nous aime tout pecheurs que nous sommes, c'est-à-dire, quoique nous le haïssions, & ce qui est encore plus admirable, quoiqu'il haïsse infiniment nos pechez.

Oüy, Messieurs, Dieu hait naturellement le peché, & l'ame qui en est soüillée est quelque chose de si affreux à ses yeux ; qu'un chien pourri, c'est la comparaison de Saint Augustin, qu'un chien pourri fait infiniment moins d'horreur aux personnes les plus délicates : *Quam tolerabilius canis putridus fœtet hominibus quam anima peccatrix Deo* ! Jugez donc quelle doit être la force de son amour, puisqu'il peut vaincre une si grande aversion. Cela me fait ressouvenir de ces amans insensez que l'on dit avoir déterré eux-mêmes les corps à demi-corrompus des personnes qu'ils avoient aimées, & s'être attachez à ces cadavres infects & defigurez, avec les mêmes emportemens que si elles eussent été vivantes, la passion étouffant en eux l'horreur que nous avons tous naturellement de cette corruption. Toutes ces idées de cadavre & de pourriture expriment si impaifaitement l'état hideux d'une ame qui est en peché mortel, que ce n'est qu'à regret que j'use de ces foibles comparaisons. Et cependant Dieu ne laisse pas de l'aimer en cét état, de lui tendre les bras, de lui présenter le baiser de paix, de courir aprés elle comme aprés la beauté du monde la plus parfaite.

Quem persequeris Rex Israël, disoit autrefois David à Saül, & nous le pouvons bien dire à Dieu, au sujet de l'amour qu'il nous témoigne.

Quem persequeris ? canem mortuum persequeris. Aprés qui courèz-vous Roi d'Israël, Roi du ciel & de la terre, vous courez aprés un chien mort, qui bien-loin de mériter vos empressemens, n'est pas même digne de vôtre colere, & ne peut que vous causer de l'horreur ? Mais nous, Chrêtiens Auditeurs, qui est-ce que nous fuions ? A quoi pensons-nous de mépriser Dieu, de nous moquer de son amour, d'exercer si long-tems sa patience, de refuser son amitié, qu'il nous offre, & qu'il nous presse de recevoir ? Nous croions que cette voix secrette que nous entendons au fond du cœur, qui nous invite à la penitence, qui nous répresente avec tant de douceur & tant de force le danger où nous sommes de perir éternellement ; nous croyons, dis-je, que cette voix est la voix de Dieu, & nous n'en faisons point de cas, & nous osons bien le faire taire ? Quoi, nous n'appréendons point de rebuter cette Majesté infinie ? Nous ne nous ressouvenons point ni de ce qu'il est, ni de ce que nous sommes ? Nous ne sommes point effraïez de voir le Maître de l'Univers, aprés avoir été offencé cent fois, venir lui-même à nôtre porte récher cher nôtre amitié ? Nous le laissons frapper, nous le faisons attendre depuis si long-tems, sans daigner lui ouvrir, ou lui répondre ? Que dois-je admirer ici davantage, ó mon Dieu ? ou vôtre patience, ou nôtre opiniâtreté ; ou vôtre amour, ou la dureté de nôtre cœur ? Quelle sera la confusion de cette ame ingrate, & audacieuse, si jamais vous lui ouvrez bien les yeux ! osera-t-elle paroître en vôtre présence aprés vous avoir traité de la sorte ? mais

quand nous aurions la hardiesse de nous présenter devant lui, voudroit-il bien nous recevoir, aprés avoir été réjetté d'une maniére si indigne.

Oüy, Messieurs, il ne laisse pas de recevoir le pecheur, lors qu'aprés un long égarement; aprés beaucoup de mépris; il veut enfin revenir à son devoir. Je dis bien davantage, le même amour, qui porte Dieu à courir aprés lui dans sa fuite l'engage à aller au devant de lui à son retour. C'est ma seconde partie.

Quand je dis que Dieu va au devant du pecheur qui retourne à lui par la penitence, je ne veux dire autre chose, Chrêtienne Compagnie, si ce n'est qu'il pardonne les plus grans crimes avec une facilité incroiable. Il les pardonne promptement, il les pardonne avec joie, il les pardonne de bonne foi, & sans reserve, il fait même de nouvelles graces au lieu de punir. Je m'en vais toucher en passant chacun de ces points.

Sur sa promptitude à pardonner, je remarque qu'il traite le pecheur d'une maniére bien opposée à celle dont il en a été traité lui-même. Le pecheur l'a laissé frapper long-tems, il l'a laissé gemir, crier à la porte de son cœur. Il seroit bien juste que Dieu se ressouvint de ces rebuts, & qu'il laissât le penitent soûpirer, & se morfondre à son tour. Mais non, il ne peut se resoudre à en user de la sorte, dés que j'ai avoûé mon crime, j'en reçois incontinent le pardon. Le Seigneur n'attend pas même toûjours cét aveû, à peine ai-je conceû le desir de rentrer en grace, que j'y suis reçeû sur l'heure, sans caution, sans asseûrance pour l'avenir, quoi-que j'aie cent fois

manque de parole, & que ce soit tous les jours à recommencer. Il semble que nôtre Dieu se laisse aveugler par le desir qu'il a de se réconcilier avec nous ; il aime-mieux s'exposer à une infidelité, qu'il a si souvent éprouvée, que de differer un moment sa grace pour prendre ses seûretez. En un mot S. Augustin dit qu'il est dans une plus grande impatience de pardonner au pecheur, que n'est le pecheur de recevoir le pardon. *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* Mon Dieu que vous nous avez bien fait entendre cette verité dans la parabole de l'enfant prodigue !

L'enfant prodigue étoit un jeune libertin, qui avoit traité son pere de la maniére du monde la plus indigne, il l'avoit contraint de faire le partage de tous ses biens, & de lui donner la part qu'il avoit droit d'y prétendre. Ensuite il étoit sorti de la maison paternelle, & étoit allé pour passer ses jours dans une region si reculée, qu'il étoit visible, que son intention étoit alors de ne revenir jamais ; *abiit in regionem longinquam.* Je n'oserois vous dire la vie infame & scandaleuse qu'il mena dans ce païs étranger, il y consuma tout son bien en des débauches honteuses, & une famine horrible étant survenuë, il se vit reduit à garder les pourceaux, souhaittant tous les jours d'appaiser sa faim avec du gland, mais il le souhaittoit inutilement, personne ne lui en vouloit donner. Une si grande disgrace le fit revenir à lui. Il se ressouvint de l'abondance, où il avoit vécu, lors qu'il s'étoit tenu dans son devoir. Combien, dit-il en lui-

même ? Combien mon Pere a-t-il de personnes à son service lesquelles ne manquent de rien, qui ont même toutes choses avec abondance, pendant que je meurs ici de faim ? Il faut que je me resolve à l'aller trouver, & que je lui dise, Mon Pere, j'ai peché contre le Ciel & contre vous, je ne suis plus digne d'être appellé vôtre Fils;mais cevez moi dans vôtre maison en qualité de serviteur, & traittez moi comme les autres qui sont à vos gages. *Iam non sum dignus vocari filius tuus, fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il n'est rien de plus juste que cette histoire pour exprimer les égaremens du pecheur, les maux que ses desordres lui attirent, la condition vile & honteuse, où il se reduit, le peu de satisfaction qu'il trouve dans ses plaisirs sensuels, comme il en est toûjours affamé, comme il est plus charnel, & plus miserable que les bestes, comme aprés bien de cheûtes & des recheûtes, étant enfin touché de Dieu, il commence à envier l'innocence & la tranquilité des gens de bien, à se dégoûter de sa vie dereglée & à concevoir le desir de mettre fin par quelque voie que ce puisse être, à son mal-heur & à ses desordres.

Voila donc ce jeune homme qui part pour s'en retourner, mais qui part dans un équipage bien different de celui auquel il étoit venu, non-seulement à pié & sans argent, mais à demi-nu, foible, extenué, tout crasseux, tout couvert d'ordures. Comment croiez vous qu'aiant mangé comme il a fait le bien de son Pere en toutes sortes de débauches; il doive être receû à son arrivée ? Il étoit encore bien loin, dit l'Evangile,

lorsque

lors-que son Pere l'aiant apperceû dans le pitoiable état, où il étoit, il se sentit emeû de compassion, & sans attendre qu'il vint se jetter à ses piés, il court promptement au devant de lui, il se jette lui-même sur son col, il l'embrasse, il le baise, il pleure sur lui pendant que ce pauvre mal-heureux lui fait le compliment qu'il avoit prémedité. Ce compliment étoit fort court, mais cependant le bon Pere ne lui donne pas le loisir de l'achever; c'est assez, ceſt trop de la moitié de ce qu'il avoit à dire: *Citò, citò proferte stolam primam, & induite illum.* Vîte, vîte, qu'on m'apporte le plus bel habit de ma garde-robe, & qu'on l'en révête, qu'on amene le veau gras, qu'on le tuë, & qu'il ne se parle aujourd'hui que de joie & de bonne chere, parce que ce pauvre enfant étoit mort, & il est ressuscité; je l'avois perdu, & voila que je le retrouve. *Mortuus erat, & revixit, perierat & inventus est.* Messieurs, je sai ce que c'est que la tendresse d'un Pere. Je sai qu'il est mal-aisé de l'étouffer de telle sorte qu'elle ne se réveille bien-tôt, lors qu'un enfant se soûmet, & qu'il reconnoît sa faute. Mais cependant il est de certaines fautes si considerables & si importantes; qu'on ne les pardonne qu'avec peine: Un autre pere, quelque facile, quelque tendre qu'il eust été, auroit non-seulement attendu chez soi ce prodigue, mais il auroit du moins fait semblant d'être en colere, il auroit dissimulé son empressement, il ne l'auroit receu qu'à la priére de ses amis, il lui auroit fait des leçons & des réproches en le recevant, & la prudence auroit, ce semble, demandé qu'il en usât de la sorte,

mais nôtre Dieu répréſenté par ce Pere dont nous parlons, a trop d'amour pour pouvoir le diſſimuler un ſeul moment.

L'impatience où il eſt de voir ſon fils au mémé état où il étoit autrefois, ne lui permet pas de garder toutes ces meſures. *Cito, cito*, vite, vite. On ne ſauroit en cette occaſion le ſervir aſſez promptement à ſon gré, il s'en faut beaucoup que le fils ne ſouhaite ſon rétabliſſement avec autant d'ardeur que le pere le deſire : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipſi peccatori accipere.* Voila, Meſſieurs, comment c'eſt que JESUS-CHRIST a voulu depeindre lui même la facilité & la promptitude avec quoi il reçoit les plus-grands pecheurs à penitence.

Pour la joie que cette même penitence lui cauſe, il ſemble qu'il ait manqué & de ſimbole & de termes, pour l'exprimer. Quelle ſeroit la joie d'une mere à qui la mort auroit enlevé ſon enfant, ſi dans le plus fort de ſa douleur, on lui rémettoit ce cher enfant entre les bras, plein de vie & de ſanté ? Voila à-peu-prés quelle eſt la joie que Dieu reſſent à noſtre converſion ; *Mortuus erat & revixit* ; c'eſt comme s'il étoit mort, & enſuite reſſuſcité. Je ne dis rien du regal qui fut fait à l'enfant prodigue, de la muſique, des dances, de la bonne chere où toute la journée ſe paſſa. Mais rien ne me touche comme ce tranſport du bon Paſteur, lors qu'aiant trouvé ſa brebis, il s'en revient triomphant, & ne pouvant contenir toute ſa joie, il appelle tous ſes amis & tous ſes voiſins : & les conjure d'y prendre part: *Congratulamini mihi*, leur dit-il, *quia inveni ovem,*

quæ perierat. Réjouïssez vous avec moi, car j'ai récouvert la brebis que j'avois perduë. Ne diroit-on pas, Messieurs, que nôtre Dieu a fait quelque grande conqueste; qu'il est devenu maître d'un nouveau Roiaume; Ce n'est qu'une pauvre ame qui se retire du desordre, & il veut que tous les Anges l'en felicitent, qu'on en fasse fête dans le Paradis: & ce qui semble incroiable & plein d'une exageration excessive, il témoigne être plus-satisfait du repentir de cette ame pecheresse, que de la perseverance de nonante-neuf personnes justes, qui n'ont rien jamais fait dont elles aient sujet de se repentir.

Nous aurions de la peine à croire toutes ces choses, si tous les jours nous n'en avions des preuves sensibles à la conversion des Chrêtiens les plus-dereglez. Ce ne devroit être que larmes, que deüil, qu'amertume, & cependant ce n'est qu'allegresse, ce n'est que douceur & que consolation. Dieu y fait d'abor au pecheur un festin délicieux, qui lui fait oublier toutes les voluptez passées, si la douleur y fait quelquefois verser des larmes, Ames penitentes, je vous prens à témoin, que dans la plus-grande joie du monde il n'est rien de plus agréable que ces pleurs! Avez-vous jamais eû une plus belle journée que celle où vous avez déchargé vôtre conscience du pesant fardeau qui l'accabloit, où vous avez dit un adieu éternel au peché & à toutes les créatures qui vous y tenoient assujetties?

J'ai dit en troisiéme lieu, que Dieu pardonnoit entiérement & sans réserve. En éffet, il perd jusqu'au souvenir des plus grands outrages, il n'en

tire nulle vengeance. Lors-que le bon Paſteur a retrouvé ſa brebis, il ne la mal-traitte point, dit Saint Gregoire de Niſſe, il ne l'oblige point en la pourſuivant à grands coups de retourner au troupeau; au contraire il la prend ſur les épaules, il lui épargne toute la fatigue du chemin, & la remet doucement avec les autres. Je vous fis déja remarquer il y a quelque-tems, de quelle maniére le Sauveur du monde en avoit uſé envers Saint Pierre & tous les autres Diſciples qui lui avoient été infidelles à ſa Paſſion. Il leur avoit prédit à tous leur lâcheté, mais il ne la reprocha à aucun d'eux, il ne laiſſa pas de les voir, de les inſtruire; de les careſſer aprés la réſurrection. Saint Pierre qui l'avoit renoncé, ne laiſſa pas d'être le premier des Apôtres, & le chef viſible de toute l'Egliſe; on peut dire qu'il n'en fut pas moins Saint, pour avoir été pecheur. Non, Chrétiens Auditeurs, nôtre Dieu ne fait point comme les hommes, il ne pardonne point à demi. Quand on nous a trahi, qu'on nous a offencé fort cruellement, quelque paix, quelque réconciliation qui ſe faſſe, quoi qu'au déhors les choſes ſe rétabliſſent aſſez bien, quoi-qu'on ait envie de pardonner de bonne foi, & qu'on faſſe des efforts ſur ſoi-même pour cela, cependant on a bien de la peine à revenir à cette même-tendreſſe, à cette méme confiance; malgré qu'on en ait, il reſte au fond de l'ame, je ne ſçai quelle amertume, qui ſe fait ſentir de tems en tems, lors-qu'on ſe reſſouvient de ce que l'on nous a fait. Nôtre bon Maître n'eſt point ſujet à cette foibleſſe. Je voudrois que tous les pecheurs qui ſe

repentir de leurs desordres, pussent voir dans son cœur les sentimens qu'il a pour eux, comme, il n'y reste nul ressentiment, nulle aigreur, avec quelle sincerité il leur pardonne, avec quelle franchise il leur remet toute la peine qu'il pourroit leur imposer.

Il ne s'en tient pas là, il ne se contente pas d'oublier nos fautes, de nous rendre tout le mérite de nos bonnes œuvres que nous avions perdu en perdant sa grace; mais il nous rend & cette grace & ces mérites avec un notable accroissement, il nous met dans un état plus avantageux que celui duquel nous étions décheûs. De là vient cette ferveur des penitens, laquelle comme l'a observé le grand Saint Gregoire, surpasse souvent celle des ames les plus innocentes *Sape ferventiores pœnitentes innocentibus.* C'est dans cette veûë que le Saint Esprit a dit ces belles paroles de l'ame penitente sous la figure de Jerusalem: *Consolamini, consolamini popule meus, loquimini ad cor Jerusalem, completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius, suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis.* Consolez-vous mon peuple, & faites entendre à Jerusalem les sujets qu'elle a de se réjoüir, il est vrai que sa malice étoit arrivée à son comble, mais tous ces pechez lui ont été remis, & pour toute vengeance elle a receû le double des biens qu'elle possedoit auparavant: *Suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis.*

Aprés, cela, je ne m'étonne point que durant l'espace de trente ans, Magdelaine n'ait cessé de pleurer ses déreglemens, quoiqu'elle ne pût pas

douter qu'ils ne lui eussent été pardonnez, Je ne m'étonne point que Saint Pierre ait été inconsolable jusqu'à la mort, d'avoir manqué de fidelité à Jesus-Christ, quelque asseûrance qu'il eût de la rémission de son crime. Peut-on se ressouvenir qu'on a offencé un si bon Maitre, sans avoir le cœur percé de douleur, sans concevoir une haine mortelle contre soi-même? Peut-on penser qu'on l'a outragé de sens froid sans nulle raison, ayant au contraire mille raisons de l'aimer, qu'on a si long-tems abusé de ses biens, de sa patience, de son amour; sans mourir de regret & de repentir;

Mais tout cela vous a été pardonné, le Seigneur vous a donné sa parole, qu'il ne s'en ressouviendra jamais, bien-loin d'en avoir du sentiment, il vous aime encore plus qu'il ne faisoit avant vôtre cheûte: & c'est cela-même qui aigrit & qui redouble ma douleur, d'avoir si cruellement offencé un Dieu qui me pardonne si facilement, si parfaitement, qui me rend le bien pour le mal, & toutes sortes de biens pour toutes sortes de maux. Se peut-il faire que j'oublie jamis des ingratitudes, qu'il a si-tôt oubliées, que je me pardonne des perfidies dont il m'a accorcé, dont il m'a offert, dont il m'a même pressé de recevoir le pardon. Enfin que je me console de l'avoir haï si long-tems, lui qui ne m'aime pas moins aujourd'hui, qui m'aime encore plus qu'il ne faisoit avant que je l'eusse jamais offencé? Mon Dieu, que vous vous vengez cruellement ce me semble, en ne prenant nulle vengeance de tant d'infidelitez! Que vôtre misericorde me pa-

roît bien plus severe, que ne le pouvoit être vôtre justice ! A quel bourreau auriez-vous pû me livrer, qui m'eût été plus cruel que le déplaisir, que je sens d'avoir choqué cette infinie misericorde ? Combien cette excessive bonté me rend-elle haïssable à moi-même, qui n'ai rien oublié pour m'attirer vôtre colere pour pousser à bout vôtre patience ? Faut-il, ô mon Dieu, que je vous aie traîté si indignement, vous qui ne me traitez pas pour cela avec moins de douceur, vous qui ne vous plaignez pas même de ma conduite passée ?

Que vous êtes dur pecheur, qui que vous soiez, qu'une si grande facilité ne touche point, qu'elle n'attire point à la penitence ? Mais que vous êtes déraisonnable, si elle vous porte à commettre de nouveaux crimes ? C'est une inhumanité qu'on ne peut souffrir, de prendre avantage de la foiblesse d'un homme pour le mal-traîter, de le fraper parce qu'il ne peut pas se défendre, mais que doit-on dire de ceux qui offencent Dieu parce qu'il ne veut pas nous punir, parce que nous savons qu'il nous cherir, & qu'il apprêende de nous perdre. On a raison d'esperer beaucoup d'une si grande misericorde, mais malheur à ceux qui s'en défient, en quelque état qu'ils se soient réduits eux-mêmes par leur obstination, quelque énormes que soient leurs pechez, quelque grand qu'en soit le nombre, quand il ne resteroit plus qu'un moment de tems, quand on n'auroit plus qu'un souffle de vie. Mais malheur & double malheur à ceux qui different d'y recourir, parce qu'elle les attend avec patience

qui ne veulent pas se hâter de lui demander grace, parce qu'elle est toûjours prête de l'accorder, qui sont méchans parce que Dieu est bon, qui pechent facilement parce qu'il pardonne facilement, qui se déterminent à lui déplaire parceque ce n'est qu'avec peine qu'il se resoud à les châtier.

Comment est ce que la misericorde sauveroit des gens à qui elle est un motif de perseverer dans le crime, à qui elle est une occasion de se damner ? La misericorde nous doit sauver, il est vrai, mais est-ce par le peché, ou par la penitence qu'elle le doit faire ? Elle sauve ceux qui veulent bien en profiter, mais sauvera-t-elle ceux qui n'en profitent pas, ceux qui en abusent, ceux qui se la changent en un poison mortel, par le mauvais usage qu'ils en font ? Elle doit défendre le pecheur du desespoir, j'en conviens : mais il est certain qu'il n'est point de pecheur plus desesperé que celui qu'elle porte à l'impenitence.

Seigneur, consommez, s'il vous plaît, en nous l'ouvrage de cette misericorde infinie. Ne permettez pas qu'elle nous devienne funeste, ou qu'elle nous soit inutile, ne souffrez pas que nous nous perdions dans cette source de salut. Faites que l'amour infini que vous avez pour le pecheur, l'oblige à haïr le peché d'une haine en quelque sorte infinie, qu'elle l'oblige à vous aimer constamment en ce monde, afin qu'il vous aime éternellement en l'autre. *Amen.*



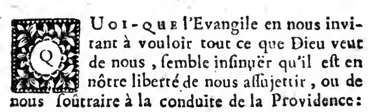
SERMON LXVII.

DE LA SOUMISSION à la volonté de Dieu.

Quicunque fecerit volontatem Patris mei qui in cœlis eſt, ipſe mèus frater, & ſoror, & mater eſt.

Quiconque aura fait la volonté de mon Pere qui eſt au ciel, celui-la me tiendra lieu de frere, de ſœur, & de mere. Saint Math. c. 12.

La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement bien-heureux dans le Ciel, & nôtre ſoûmiſſion nous rend bien-heureux dés cette vie.



QUOI-QUE l'Evangile en nous invitant à vouloir tout ce que Dieu veut de nous, ſemble inſinuër qu'il eſt en nôtre liberté de nous aſſujettir, ou de nous ſoûtraire à la conduite de la Providence:

Il est vrai toute-fois qu'il faut obéir de gré ou de force, & que la volonté du Seigneur s'exécute également à l'égard de ceux qui lui résistent & de ceux qui s'y soûmettent : *Consilium meum stabit , & omnis voluntas mea fiet* , nous dit Isaïe : Mes desseins subsisteront, & vôtre rebellion n'empéchera pas que mes ordres ne s'accomplissent, vous n'agréez pas ce que j'ordonne, je ferai malgré-vous ce qu'il me plaît, & vous serez entraînez lorsque vous refuserez de suivre. Que prétend donc le Fils de Dieu, lorsqu'il nous exôrte à faire la volonté de son Pere puis qu'elle se fait toûjours nécessairement, & qu'il n'est nullement au pouvoir de l'homme de s'y opposer ? Il veut nous engager à porter de bonne grace un joug que nous ne saurions secouër. Il veut nous porter à aimer nos chaînes, afin qu'elles en soient plus-légeres, & qu'il ait lieu de récompenser nôtre obéïssance. De sorte que quand on nous préche la conformité au bon plaisir de nôtre Maître, ou que nous déliberons en nous-mêmes si nous devons nous abandonner entiérement à sa Divine Providence, savez-vous bien de quoi il s'agit, Messieurs, il s'agit de savoir, si dans la nécessité où nous sommes d'en passer par où il lui plaît, il vaut mieux se faire un mérite auprés de lui d'une soûmission indispensable, que de s'attirer sa colere par une résistance inutile ; s'il vaut mieux que nôtre cœur soit dans la loi de Dieu, comme parle le Prophete, ou qu'il gemisse sous cette loi, s'il vaut-mieux s'y attacher comme des serviteurs zelez, & des amis complaisans, ou y être

liez comme les eſclaves : En un mot, s'il vaut mieux faire la volonté du Seigneur en la maniére qu'elle ſe fait au ciel, comme nous le demandons tous les jours en l'Oraiſon Dominicale, ou bien comme elle s'accomplit dans les Enfers. Je ſuis aſſeûré que de tous ceux qui m'entendent, nul n'héſitera entre deux partis ſi inégaux ; & ainſi c'eſt pour vous confirmer dans vos ſentimens, plûtôt que pour vous en inſpirer de nouveaux, que je m'en vais vous exôrter à preferer une ſoumiſſion libre & amoureuſe à l'obéiſſance forcée & involontaire. La Sainte Vierge, dont la vie a été un exercice continuel de cette vertu, nous obtiendra les lumiéres dont nous avons beſoin, pour en découvrir les avantages. Demandons lui cette grace avec confiance. *Ave Maria.*

Si tous les hommes ſe conduiſoient par les lumiéres de la raiſon, il eſt certain qu'entre leurs volontez & celle de Dieu, il y auroit toûjours une conformité tres parfaite. Car ſe peut-il faire qu'il y ait au monde une perſonne aſſez déraiſonnable, pour nier qu'il eſt juſte que Dieu ſoit le Maître, & que tout plie ſous les ordres de ſa Providence ? Lorſque ſes deſirs ſe trouvent oppoſez à nos deſirs, eſt il quelcun qui oſaſt ſoûtenir que c'eſt au Seigneur à ceder & à ſe regler ſelon nos caprices? La folie des hommes eſt-elle jamais allé juſqu'à penſer que deux volontez contraires puiſſent être également droites, & ſuppoſé que l'une des deux ſoit neceſſairement dereglée, qui fut jamais ſi préſomptueux que de croire que c'eſt la volonté de Dieu qui s'égare, & qui doit être réformée ſur nôtre aveugle & incon-

stante volonté ? Tout le monde est donc persuadé qu'il faut que l'homme obeïsse, & qu'il trouve bon tout ce qui vient de la part de son Créateur. *Justum est subditum esse Deo*, disoit le mal-heureux Antiochus, il est juste que l'homme soit soûmis à Dieu. D'où vient donc que nonobstant cette persuasion on a tant de peine à se soûmettre : D'où vient qu'on se plaint, qu'on s'afflige, qu'on se desespere, lorsqu'il arrive quelque chose qui n'est pas conforme à nos desirs. Ce n'est pas que les dispositions de Dieu nous paroissent injustes, non, nous avons trop de lumiéres pour former un jugement si faux & si ridicule : mais c'est que nous croyons qu'elle ne nous sont pas avantageuses, c'est pourquoi on ne les condamne pas ces dispositions saintes, mais on ne peut se resoudre à les aimer, ce n'est pas la raison, c'est le cœur qui se revolte : En un mot, on calme l'esprit assez aisément, toute la peine est de reduire la volonté. Mais pourra-t-on refuser de la soûmettre cette volonté, & de la soûmettre même avec plaisir, si je vous fais voir que celle de Dieu nous est aussi favorable en toutes choses, qu'elle est équitable en elle-même, si je vous prouve qu'il n'est pas moins de nôtre interêt que de nôtre devoir de nous assujettir ?

Je m'en vais vous en convaincre, Messieurs, & pour cela je n'ai que deux raisons à vous proposer, dont la premiére est tirée de la volonté même de Dieu, & la deuxiéme de nôtre soûmission. Je dis que nous avons interêt à nous soûmettre parfaitement à ce que Dieu veut, parce que sa volonté ne tend qu'à nous rendre éternellement

bien-heureux dans le Ciel, c'est le premier point. En second lieu, parce que nôtre soûmission nous rend bien-heureux dés cette vie, c'est le second.

Je suppose d'abord une verité des mieux établies & des plus consolantes qui nous aient jamais été révelées, c'est qu'à la réserve du peché rien ne nous arrive ici-bas, que parce que Dieu le veut; c'est lui qui donne les richesses, & c'est lui qui envoie la pauvreté; si vous étes malade, Dieu est la cause de vôtre maladie, si vous avez recouvert la santé, c'est lui qui vous l'a renduë, si vous vivez, c'est uniquement à lui que vous devez ce grand bien, & lors que la mort viendra terminer vôtre vie, ce sera de sa main que vous en recevrez le coup mortel. *Bona & mala*, dit l'Ecclesiastique, *vita & mors, paupertas & honestas, à Deo sunt.*

Les libertins qui attribuent au hazar la plûpart des évenemens de la vie, sont des aveugles qui font pitié à quiconque s'applique un peu à rechercher les causes des effets les plus impréveûs. Pour les rendre muets sur ce point je ne veux que l'exemple de Saul. Vous savez que ce Prince fut éleû Roi par le sort, qui de toutes les elections est celle où la raison & la volonté humaine ont moins de part: Le sort fut jetté premiérement sur les douze Tribus & celle de Benjamin l'emporta. On le jetta ensuitte sur les familles de cette Tribu, la famille de Metri fut la bien-heureuse. On vint aux particuliers qui composoient cette famille, & le sort tomba sur Saül qui en étoit, & que son air & sa taille rendoit

plus-digne du Trône que nul autre des Israëlites. On ne manqua pas de s'écrier d'abor, quel hazar quelle fortune! Et cependant il y eût si peu de hazar à tout cela, que Saül avoit déja été sacré par le Prophete Samuël sept jours avant qu'on s'assemblât pour l'élection. Tout ceci ne fut qu'une céremonie par laquelle Dieu voulut déclarer à tout son peuple le choix qu'il avoit fait de cet homme. *Sortes mittuntur in sinum*; dit le sage, *sed à Domino temperantur.* C'est bien souvent un enfant qui met les billets dans le pan de sa robe, & qui les tire à l'aveugle & sans savoir ce qu'il fait, mais c'est le Seigneur qui couduit sa main selon qu'il le juge plus à propos pour faire sortir tel Prince, ou tel Magistrat qu'il lui plaît. *Sortes mittuntur in sinum, sed à Domino temperantur.*

Mais lorsque les méchans nous persecutent avec injustice, devons-nous encore alors nous en prendre à Dieu, & l'accuser du mal que nous endurons? Oui, Chrêtiens Auditeurs, vous devez l'en accuser uniquement. Il n'est pas la cause du peché que fait vôtre ennemi en vous maltraittant, mais il est la cause du mal que cet homme vous fait souffrir en pechant. Cét homme injuste est comme un torrent qui du haut d'un rocher vient fondre sur une vaste campagne, ce n'est pas le laboureur qui donne à ce torrent rapide le mouvement qui l'emporte, mais c'est le laboureur qui tantôt rompant une digue, tantôt comblant un fossé, ou élevant une chaussée, fait entrer ces eaux dans un champ plûtôt qu'en un autre, soit qu'il prétende engraisser ce champ,

ou le desoler par cette voie ? ou si vous aimez-mieux, ce méchant homme est entre les mains de Dieu comme un poison entre les mains d'un Operateur habile : ce n'est pas l'Operateur qui a donné à cette herbe ou à ce mineral la vertu maligne qui leur est propre, mais c'est lui qui les a mélez dans ce breuvage qu'il vous présente, soit qu'il ait dessein de vous donner la mort, ou comme il se peut faire, de vous guerir. Ainsi ce n'est pas Dieu qui a inspiré à vostre ennemi la mauvaise volonté qu'il a de vous nuire ; mais c'est lui qui lui en a donné le pouvoir, c'est lui qui a détourné sur vous la malice de cette personne, qui a disposé les choses de-telle-sorte, qu'elle s'est trouvée en état de troubler vostre repos, qu'elle l'a troublé effectivement. Le Seigneur a bien voulu que vous tombassiez en ce piége, puisqu'il ne l'a pas empêché, puisqu'il a même presté la main à ceux qui vous le tendoient, c'est lui qui vous a livré à eux sans défence, & qui a conduit, pour ainsi dire, tous les coups qu'ils vous ont portez. *Prorsus ad Deum tuum,* dit saint Augustin, *refer flagellum tuum.* N'en doutez nullement, si vous recevez quelque plaie, c'est Dieu lui-méme qui vous a blessé. Quand toutes les créatures se ligueroient contre vous, si le Créateur ne le vouloit pas, s'il ne se joignoit à elle, s'il ne leur donnoit & la force & les moiens, d'exécuter leurs mauvais desseins, elles n'en viendront jamais à bout. *Non haberes potestatem in me ullam nisi tibi datum esset desuper*, disoit le Sauveur du monde à Pilate. Nous pouvons dire le même & aux demons &

aux hommes, & aux choses-mémes qui sont privées de raison & de sentiment. Non, vous ne m'affligeriez pas, vous ne m'incommoderiez pas comme vous faites, si Dieu ne l'avoit ainsi ordonné. C'est lui qui vous envoie avec pouvoir de me tenter, & de me faire souffrir. *Non haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset desuper.*

Si de tems en-tems nous meditions un peu cét article de nôtre créance, il n'en faudroit pas davantage pour étouffer tous nos murmures dans toutes les pertes, dans tous les mal-heurs qui nous arrivent. *Dominus dedit, Dominus abstulit.* C'est le Seigneur qui m'avoit donné ces biens, c'est lui même qui me les a ôtez, ce n'est ni cette partie, ni ce Juge, ni ce voleur qui m'a ruiné, ce n'est point cette femme qui m'a noirci par ses médisances. Si cét enfant est mort, ce n'est ni pour avoir été mal-traitté, ni pour avoir été mal-servi : c'est Dieu à qui toutes ces choses appartenoient, qui n'a pas voulu que j'en joüisse plus long tems. *Dominus dedit, Dominus abstulit.*

C'est donc une verité de foi que Dieu fait tout le mal dont on se plaint dans le monde. Je passe plus avant, je dis non seulement qu'il le fait, mais encore qu'il le fait avec raison, puis-que tout ce qui se passe ici bas à nôtre égar, est un effet de sa providence, c'est-à-dire, de sa sagesse divine appliquée à nous gouverner. De cette proposition il est aisé de conclurre que tout ce qui nous arrive est infailliblement pour nôtre avantage: & voici comment je le prouve.

C'est

C'est un principe de morale, dont tout le monde convient, que tout gouvernement juste & reglé a pour sa fin le bon-heur de ceux qui y sont soûmis. Or de tous les gouvernemens il n'en est point de plus reglé que celui que Dieu exerce sur nous par sa providence, qui ne tend qu'à nous rendre bien-heureux. D'ailleurs la foi nous enseigne que cette providence est universelle, c'est-à dire, que tout ce qu'il y a dans l'univers, tout ce qui s'y fait par la volonté absoluë ou par la permission de Dieu, tout cela se rapporte au bon gouvernement des hommes, & par consequent il se rapporte à leur bon-heur.

De sorte que nous ne pouvons douter, que tous les maux que Dieu nous envoie de quelque nature qu'ils puissent être, nous ne pouvons douter, dis-je, qu'ils ne nous soient trés-utiles, sans soupçonner Dieu méme, ou de tirannie ou d'imprudence, sans l'accuser d'avoir des veûës contraires à celles que doit avoir un bon Souverain, ou de manquer de lumiéres pour discerner ce qui nous est avantageux. Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est nous qui nous trompons, qui ignorons, & ce qui nous est bon & ce qui nous est mauvais, qui desirons souvent tout ce que nous devrions craindre, & qui craignons tout ce que nous devrions desirer? C'est un signe d'un orgueil insupportable, dit saint Basile, de croire qu'en ses propres affaires on n'a besoin de prendre avis de personne, & qu'on a de soi-même assez de prudence pour choisir le meilleur parti. Mais si aux choses qui nous regardent, tout autre voit mieux que nous ce qui nous est plus utile,

quelle folie de penser que nous le voions mieux que Dieu même; que Dieu, dis-je, lequel est exemt des passions qui nous aveuglent, qui pénetre dans l'avenir, qui prévoit les evenemens & l'effet que chaque cause doit produire; vous sçavez que les accidens les plus-fâcheux ont quelquefois d'heureuses suites, & qu'aucontraire les succez les plus favorables peuvent enfin se terminer à de funestes issuës : C'est même une regle que Dieu garde assez ordinairement d'aller à ses fins par des voies toutes opposées à celles que la prudence humaine a coutume de choisir.

Or ignorant comme nous faisons, ce qui doit arriver dans la suite, comment osons-nous murmurer de ce que nous souffrons par la permission de Dieu? n'apprehendons-nous point de nous plaindre à faux, & lorsque nous aurions le plus de sujet de nous loüer de la Providence? On vend Joseph, on l'emmeine en servitude, on le jette dans une prison, s'il s'afflige de ces disgraces apparentes, il s'afflige en effet de son bonheur, car ce sont autant de marches qui l'élevent insensiblement jusques sur le trône d'Egypte. Saül a perdu les anesses de son Pere, il faut les aller chercher fort loin & fort inutilement; c'est bien du tems & de la peine perduë, il est vrai, mais si cette peine le chagrine, il n'y eût jamais de chagrin plus déraisonnable, veû que tout cela n'a été permis que pour le conduire au Prophete, qui doit l'oindre de la part de Dieu, pour étre le Roi de son peuple. Que nous serons confus lors que nous paroîtrons devant Dieu, & que nous verrons les raisons qu'il aura euës de nous envoïer ces croix, dont nous lui

savons si mauvais gré. J'ai regretté ce fils unique qui m'est mort à la fleur de l'âge, helas s'il eût encore vécu quelque mois, quelques années, il auroit été tué mal-heureusement, & seroit mort en peché mortel! Je n'ai pû me consoler de la rupture de ce mariage, si Dieu eût jamais permis que l'affaire se fût concluë, j'allois passer mes jour dans le dueil, & dans la misere. Je dois trente ou quarante ans de vie à cette maladie que j'ai soufferte avec tant d'impatience; je dois mon salut éternel à cette confusion qui m'a coûté tant de larmes. Mon ame étoit perduë si je n'eusse perdu cét argent. De quoi nous mélons nous, Chrétiens Auditeurs, Dieu se charge de nôtre conduite, & nous sommes dans l'inquiétude; on s'abandonne à la bonne foi d'un Medecin, parce qu'on suppose qu'il entend sa profession, il ordonne qu'on vous applique le trepan, qu'on vous taille, qu'on vous coupe le bras ou la jambe, pour arrêter la gangreine, qui pourroit enfin gagner jusqu'au cœur, on souffre toutes ces cruelles operations, on lui en sait gré, on l'en récompense liberalement, parce qu'on juge qu'il ne le feroit pas s'il n'étoit bien necessaire, & qu'il faut croire châcun en son art, & nous ne voulons pas faire le même honneur à nôtre Dieu. On diroit que nous nous défions de sa sagesse, & que nous craignons qu'il ne nous égare, en pensant nous conduire à nôtre fin. Quoi vous livrez vôtre corps à un homme qui peut se tromper, & dont les moindres erreurs pourroint coûter la vie, quoi qu'il vous tourmente, qu'il vous cause d'horribles dou-

leurs, vous le laissez faire tout comme il l'entend, & vous ne pouvez laisser faire Dieu, vous prétendez lui faire leçon en un art où il est si savant, & où ni les hommes, ni les Anges-mêmes ne voient goute.

Mais c'est pour cela même que nous murmurons, parce que nous n'avons jamais pénetré dans les misteres de sa Providence, parce que nous ignorons les motifs qu'il a d'en user comme il en use : Si nous voions tout ce qu'il voit, nous voudrions infailliblement tout ce qu'il veut ; on nous verroit lui demander avec larmes les mêmes afflictions, que nous tâchons de détourner par nos vœux & par nos priéres. C'est pour cela qu'il nous dit à tous en la personne des enfans de Zebedée : *Nescitis quid petatis.* Pauvres gens, vôtre aveuglement me fait pitié, vous ne savez ce que vous me demandez, laissez-moi gouverner vôtre fortune, je connois mieux ce qui vous est necessaire que vous-mêmes ; si jusqu'ici je vous avois conduits par vos sentimens & selon vos goûts, vous seriez déja perdus sans ressource. *Nescitis quid petatis.* Mon Dieu, que vous étes bon de n'avoir nul égar à nos aveugles priéres, que deviendrons nous, si pour punir nostre peu de soûmission, vous vous determiniez enfin à contenter tous nos desirs. Que d'égaremens, que de cheûtes, que de playes mortelles & incurables ! En quels embarras, en quels abîmes de maux ne serions nous pas bien-tost plongez ! Continuez Seigneur, à mépriser nos volontez & à faire regner la vostre : nous sommes bien déraisonnables si nous refusons de

nous y soûmettre, puis qu'elle fait toutes choses avec tant de sagesse, avec tant de raison, que la raison même l'engage à ne rien faire contre nos veritables interêts.

Mais, Messieurs, Dieu ne fait pas seulement avec raison tout ce qu'il a fait à nôtre égar, il le fait encore avec amour. Oüy Chrêtiens tout ce qui nous arrive en cette vie, arrive par l'ordre ou la permission d'un Dieu, qui nous a toûjours aimé, & qui nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Il nous regarde comme ses créatures, comme ses enfans, comme ses héritiers, comme ses images. Les bienfaits que nous avons reçeûs de lui ont surpassé tous nos desirs, il surpassent même nos conceptions, & ceux que nous en recevons tous les jours sont sans mesure, & sans nombre. Il nous a tiré du néant, & il est continuellement appliqué à nous conserver l'ètre & la vie. Il nous a lavé dans le sang de son propre Fils, & il nous nourrit aujourd'hui de la chair de ce Fils unique : un cœur si tendre & si amoureux pourroit-il se resoudre à nous faire le moindre mal, pourroit-il même permettre qu'on nous en fit, pouvant l'empécher comme il le peut ? Mon Dieu plûtôt que de le penser, je croirai que les plus grans maux sont de tres-grans biens, & que vos coups les plus pesans, sont de tres douces & tres-magnifiques caresses.

Voulez-vous donc, Chrêtiens Auditeurs, voulez vous être persuadez qu'en tout ce que Dieu permet qu'il vous arrive, il n'a en veuë que vos veritables avantages & vôtre bon-heur éternel,

faites un peu de réflexion à ce qu'il a fait pour vous. Vous étes presentement dans l'affliction, songez que celui qui en est l'auteur, est celui-là même qui a bien voulu passer toute sa vie dans les douleurs, pour vous en épargner d'éternelles, que c'est celui dont l'Ange est toujours à vos côtez, veillant par son ordre sur toutes vos voyes; & s'appliquant à détourner tout ce qui pourroit blesser vôtre corps ou soüiller vôtre ame, songez que celui qui vous cause cette douleur est celui qui sur nos autels prie sans cesse, & se sacrifie mille fois le jour pour expier vos crimes, & pour appaiser le courroux de son Pere à mesure que vous l'irritez, que c'est celui qui vient à vous avec tant de bonté dans le Sacrement de l'Eucharistie, qui n'a pas de plus grand plaisir que de s'unir à vous, & de converser avec vous. Quelle ingratitude aprés de si grandes marques d'amour de se défier encore de lui, de rejetter ses presens comme suspects, de douter si c'est pour nous faire du bien, ou pour nous nuire qu'il nous visite! Mais il me frappe cruellement, & appesantit sa main sur moi. Que craignez vous d'une main qui a été percée, qui s'est laissé attâcher à la croix pour vous? Il me fait marcher par un chemin fort épineux; & s'il n'y en a pas d'autre pour aller au ciel, malheureux que vous étes, aimez-vous mieux perir pour toûjours que de souffrir pour quelque tems? N'est-ce pas cette même voie, qu'il a tenuë avant vous, & pour l'amour de vous? Y trouverez-vous une seule épine, qu'il n'ait foulée, qu'il n'ait émoussée, qu'il n'ait rougie de son sang. Il me presente un

Calice plein d'amertume. Oui, mais songez que c'est vôtre Redempteur qui vous le présente, que vous aimant autant qu'il le fait, pourroit-il se resoudre à vous traitter de la sorte, s'il n'y voioit ou une utilité extraordinaire, ou une pressante nécessité. Vous avez oui parler de ce Prince qui aima mieux s'exposer à étre empoisonné que de refuser le brevage que son Medecin lui avoit ordonné, parce qu'il avoit toûjours reconnu ce Medecin fort fidele & fort attaché à sa personne: Et nous, Chrétiens Auditeurs, nous faisons cét outrage à nostre bon Maître, que de refuser le Calice qu'il nous a préparé lui-même. Je vous prie de n'oublier pas cette consideration ; elle suffit, si je ne me trompe, pour nous faire agréer les plus fâcheuses dispositions de la volonté divine.

Lors que le demon vous suggerera des pensées d'impatience & de blasphéme ; lors que la nature se revoltera dans vous contre les ordres du Seigneur, lors que les hommes, comme il arrive quelquefois, voudront vous porter au murmure, ou à la vengeance, répondez à ces dangereux conseillers, ce que le Sauveur dit à saint Pierre, pour l'obliger à remettre son épée dans le fourreau. *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum?* Quoi donc, vous prétendez m'empécher de boire le Calice que mon Pere m'a donné ; vous voudriez que je le refusasse de sa main, de cette main qui m'a creé, qui me soûtient, qui me conduit, qui me protege, qui m'a toûjours été si douce, & si liberale ? *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum.* Si c'étoit

un ennemi qui me le présentât ce Calice, s'il me venoit d'une main suspecte ou inconnuë, vous auriez raison de me porter, à le rejetter, mais c'est mon Pere, c'est le meilleur, le plus tendre, le plus passionné de tous les Peres; c'est celui de qui j'ai tout receû, & de qui j'attens toutes choses? *Vade post me satana scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt.* Taisez-vous pensées rebelles & seditieuses, & vous faux amis, hommes charnels, retirez-vous, vous m'étes à scandale; on voit bien que vous n'avez nul discernement, nulle prudence; c'est vous qui étes mes veritables ennemis, puisque vous voulez me détacher de l'ami le plus genereux, le plus constant que j'aie au monde, puisque vous me voulez rendre suspect mon bon Pere. Mais vous avez beau dire, je suis asseûré qu'il m'aime, qu'il ne veut que mon bien, qu'il veut me rendre éternellement heureux, & que je le serai même dés cette vie, si je me soûmets à tout ce qu'il veut. C'est ma seconde Partie.

Saint Augustin au vingt-deuxiéme livre de la Cité de Dieu, parlant de la felicité des Saints, dit que dans le ciel, il n'y aura dans tous les bien-heureux qu'une seule volonté, laquelle sera accompagnée de quatre prérogatives qui composeront tout leur bon heur. En premier lieu, cette volonté sera parfaitement libre & indépendante: En deuxiéme lieu, elle sera affranchie de tout mal: En troisiéme lieu: elle joûira de toutes sortes de biens; enfin elle en joûira pour toûjours & sans crainte de les perdre: *Erit illius civitatis, & una in omnibus, & inseparabilis in sin-*

gulis voluntas libera, ab omni malo liberata, impleta omni bono, fruens indeficienter æternorum jucunditate gaudiorum. Voila sans doute tout ce qu'on peut souhaitter pour rendre la felicité accomplie. Mais est-il bien vrai que sur la terre, en cette valée de larmes, en cette region si fertile en maux & en douleurs, où regne la fortune & l'inconstance, en cette vie qui n'est que tentation, que guerre continuelle; est-il vrai, dis-je, qu'on y puisse rassembler ces avantages? Ouï, Messieurs, cela se peut, mais pour en venir à bout, il n'y a qu'une seule voie à prendre, c'est de soûmettre parfaitement sa volonté à celle de Dieu.

Je suppose donc, qu'une personne Chrétienne s'étant guerie par ses réflexions, & par les lumiéres qu'elle a receuës de Dieu, de toutes les illusions du monde, voiant que tout n'est que vanité, que rien ne peut rassasier son cœur, que ce quelle a souhaité avec plus d'empressement, est souvent ce qui lui fait plus de peine. Qu'on ne sauroit quasi distinguer ce qui nous est bon de ce qui nous est contraire, le bien & le mal se trouvant presque par tout mélez ensemble, & ce qui étoit hier le meilleur, se trouvant aujourd'hui le pire; Voyant que ses desirs ne font que la tourmenter, que les soins qu'elle prend pour réüssir, la consument, & nuisent même quelquefois à ses desseins au lieu de les avancer, qu'aprés tout c'est une necessité que la volonté de Dieu s'accomplisse, qu'il ne nous arrive rien que par ses ordres, & qu'il ne peut rien ordonner à nôtre égar qui ne soit à nôtre avantage.

Je suppose, dis-je, qu'aprés toutes ces veuës

une personne se jette entre les bras de Dieu comme à l'aveugle, qu'elle se livre à lui, pour ainsi dire, sans condition & sans reserve, bien resoluë de se rapporter à lui desormais de toutes choses, & de ne rien plus desirer; de ne rien plus craindre; en un mot, de ne plus rien vouloir que ce qu'il voudra, & de vouloir également tout ce qu'il voudra. Je dis que dés ce moment cette heureuse créature s'aquiert une liberté parfaitte, qu'elle ne peut plus être gênée ni contrainte par qui que ce soit, qu'il n'est nulle autorité, nulle puissance sur la terre, qui soit capable de lui faire violence, ou de lui donner un moment d'inquiétude.

Comment est-ce que vous m'obligerez à faire ce que je ne veux pas, disoit un saint Homme, dont un ancien rapporte les sentimens? *Nulla res cogere me magis potest quam ipsum Deum.* Il faudroit pouvoir contraindre Dieu même, pour me pouvoir faire faire quelque chose contre mon gré; car tandis que Dieu fera tout ce qu'il voudra, je ne puis manquer d'être fort libre, puis que je ne veux que ce qu'il fait. Dieu veut-il que je sois malade, la maladie m'est plus agréable que la santé, que je sois pauvre, je ne voudrois pas être riche, que je sois le rebut de tout le monde, je consens que le monde me méprise, je mets à cela toute ma gloire, faut-il que je vive ici ou ailleurs, que je passe mes jours dans le repos ou dans l'embarras des affaires, que je meure fort jeune ou fort vieux, je ne saurois dire ce que j'aime le mieux de toutes ces choses; mais du moment que Dieu aura fait son choix, & qu'il

m'aura fait connoître quel côté son cœur panche, le mien pourra embrasser ce parti-là, & il y trouvera sa felicité, *Nulla res cogere me magis potest quam ipsum Deum.* Je dis, en second lieu, que cette personne est hors d'atteinte à toutes sortes de maux, & à celui qu'on appelle moral, qui n'est autre chose que le peché, & à celui qu'on appelle naturel. Le peché n'est autre chose qu'une rebellion de nôtre volonté contre la volonté de Dieu, or il est visible qu'il ne peut y avoir de rebellion, où il y a une soûmission parfaite. Tous les autres maux ne sont des maux pour nous, que par l'opposition qu'ils ont avec nôtre propre volonté; car du moment que nous voulons une chose quelque mauvaise qu'elle soit dãs l'estime des autres hommes, elle est bonne à nôtre égar. C'est dans ce sens qu'on peut prendre les paroles de saint Bernard, quand il dit qu'il n'y auroit point d'enfer s'il n'y avoit point de volonté propre: *Cesset voluntas propria & infernus non erit*, parce que la grande peine des dannez est en ce qu'ils auront éternellement tout ce qu'ils ne voudront pas, qu'ils n'auront jamais rien de ce qu'ils voudroient avoir. De sorte que si je veux tout ce que Dieu veut, je seray infailliblement exemt de tous maux, rien ne pouvant arriver en la vie qui soit contraire à la volonté de Dieu, ni par consequent à la mienne. Mais n'est-ce point une chimere, qu'un homme sur qui les biens & les maux font une égale impression; Non ce n'est point une chimere, je connois plusieurs personnes qui se trouvent également bien dans la maladie & dans la santé, dans

les richesses & dans l'indigence, j'en connois même qui préferent l'indigence & la maladie aux richesses & à la santé. Et combien y en a-t-il qui vont encore plus loin, qui se font un plaisir de la douleur, & qui sont plus jaloux de leur pauvreté, que les plus avares ne le sont de leur trésors.

C'est baucoup pour cette mal-heureuse vie, que de n'avoir plus rien à souffrir. Ce n'est pourtant pas assez pour une felicité entiére, il faut encore n'avoir rien à desirer ; c'est l'état de tous ceux qui veulent aveuglement tout ce que Dieu veut, comme leurs desirs sont les mêmes que ceux de Dieu, ils ne peuvent manquer d'avoir tout ce qu'ils desirent, puisque Dieu ne desire rien inutilement. Mais de plus il n'est rien de si vrai que ce que je m'en vais dire. Autant que nous avons de soûmission pour la volonté de Dieu, autant Dieu a-t-il de condescendence pour nos volontez ; il semble que du moment qu'on s'attache uniquement à lui obéir, il ne s'étudie plus lui-même qu'à nous contenter. Non seulement il exauce nos prieres ; mais il les prévient, il va chercher jusqu'au fond du cœur ces mêmes desirs qu'on tâche d'étouffer pour l'amour de lui, & il les accomplit, il les comble, il les surpasse tous de beaucoup.

Enfin le bon-heur de celui dont la volonté est soûmise à celle de Dieu, est un bon-heur constant, inalterable, éternel. Nulle crainte ne trouble sa felicité, parce que nul accident ne le peut détruire. Je me le présente comme un homme assis sur un rocher au milieu de l'Ocean, il voit

venir à lui les plus furieuses vagues sans en être effraié, il prend plaisir à les considerer & à les conter à mesure qu'elles se viennent briser à ses piés. Que la mer soit calme ou agitée, que le vent pousse les flots d'un costé, ou qu'il les repousse d'un autre, il est également immobile, parce qu'il s'est attaché à quelque chose de ferme & d'inébranlable.

De-là vient cette paix, ce calme, ce visage toûjours serein, cét humeur toûjours égale, que nous remarqûons aux vrais serviteurs de Dieu. Vous avez bien raison, Ames saintes, d'étre sans inquietude, vous avez trouvé dans la volonté de vostre Dieu une retraite inaccessible à tous les mal-heurs de la vie : *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum, & flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Vous vous êtes élévez bien-haut au dessus de la region des tempêtes. Il n'est point de trait qui puisse aller jusques-là. Vous ne devez craindre ni les hommes, ni les demons. Quoi qu'on fasse, quoi qu'il arrive, vous aurez toûjours vostre compte, ou Dieu méme se trouvera loin du sien. *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum, & flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.*

Il reste à voir comment c'est que nous pourrons aquerir cette heureuse soûmission, cela ne se peut faire, Messieurs, que par l'exercice fréquent de cette vertu ; & parce que les grandes occasions de la pratiquer sont assez rares, tout le secret consiste à profiter des petites qui sont journalieres, & dont le bon usage nous auroit bien-tost mis en état d'essuier les plus grands re-

vers, sans en être ébranlez le moins du monde. Il n'est personne à qui châque jour il n'arrive cent petites choses contraires à ses desirs & à ses inclinations; soit que nôtre imprudence ou nôtre peu d'esprit nous les attire, soit qu'elles nous arrivent par l'inconsideration ou par la malignité d'autrui; soit enfin que ce soit un pur effet du hazar & du concours impréveû de certaines causes nécessaires. Quoi qu'il en soit, toute nôtre vie est semée, pour ainsi dire; de ces menuës épines, lesquelles produisent en nôtre cœur mille mouvemens involontaires de haine, d'envie, de crainte, d'impatience, mille petits chagrins passagers, mille inquiétudes légeres, mille troubles, qui du moins pour un moment alterent la paix de l'ame: Par exemple, il échappe une parole qu'on ne voudroit pas avoir ditte, on nous en dit une autre qui nous choque, un domestique vous sert mal, ou avec trop de lenteur, un enfant vous incommode, un fâcheux vous arrête, un étourdi vous heurte, un cheval vous couvre de bouë, il fait un tems qui vous déplait, vôtre ouvrage ne va pas comme vous souhaitteriez, un petit meuble se casse, un habit se tâche ou se déchire. Je sçai bien que ce n'est pas de quoi exercer une vertu fort heroïque, mais je dis que ce seroit assez pour l'aquerir infailliblement si nous le voulions. Je dis qu'une personne qui seroit sur ses gardes pour offrir à Dieu toutes ces petites contrarietez, & pour les accepter comme étant ordonnées par la Providence, outre qu'elle aquerroit par cette pratique un grand nombre de mérites, que par ce moien elle se disposeroit insen-

siblement à une tres-grande union avec Dieu. Je dis qu'en peu de tems elle seroit capable de soûtenir les plus tristes & les plus funestes accidens de la vie.

On peut ajoûter à cét exercice, qui est aisé & néanmoins plus-utile pour nous, & plus-agréable à Dieu que je ne puis vous le dire ; on peut, dis-je, y en ajoûter encore un autre. Quoi que les grandes disgraces n'arrivent pas tous les jours, on peut s'offrir tous les jours à Dieu, pour les endurer quand il lui plaira. Si Dieu vouloit vous ôter ou ce fils, ou ce mari, s'il permettoit que vous perdissiez ce procés, ou cét argent que vous avez mis à interest, vous auriez besoin d'une grande force pour supporter de si rudes coups, vous ne sçavez pas encore quelle sera sa volonté sur ce point. Prévenez ses ordres, & dés-ici soûmettez-vous à tout ce qu'il a resolu de faire. Renoncez souvent en sa présence à tous les desirs que vous pouvez avoir d'augmenter, ou de conserver vos biens, vôtre santé, vôtre réputation, & protestez lui que vous êtes prêt de vous passer de toutes choses, s'il le veut ainsi. Pensez tous les jours dés le matin à tout ce qui peut vous arriver de plus fâcheux, durant le cours de la journée, il se peut faire que dans ce jour, on vous apportera la nouvelle d'un naufrage, d'une banqueroute, d'un incendie ; peut-être qu'avant la nuit, vous recevrez quelque affront insigne, quelque horrible confusion, peut-être que la mort vous ravira la personne du monde que vous aimez davantage. Vous ne sçavez pas si vous ne mourrez point vous-même subitement & d'une

mon pouvoir d'y resister, je ne laisserois pas de m'y soûmettre; *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* J'agrée cette calamité & en elle-même & dans toutes ses circonstances, je ne me plains ni du mal que je souffre, ni des personnes qui me le causent, ni de la maniére qu'il m'est arrivé, ni de la conjoncture du tems ou du lieu dans laquelle il m'a surpris; je suis asseuré que vous avez voulu toutes ces choses, & j'aimerois mieux mourir que de m'opposer en rien à vôtre tres sainte volonté. *Fiat voluntas tua:* Ouï, mon Dieu, tout ce que vous voudrez en moi, & en tous les hommes, & aujourd'hui & en tout tems, & dans le Ciel & sur la terre, qu'elle se fasse vôtre volonté; mais qu'elle se fasse sur la terre comme elle s'accomplit au Ciel. *Ainsi soit-il.*





SERMON LXVIII.

DE LA CONFIANCE en Dieu.

Fides tua te salvum fecit.

C'est vôtre confiance qui vous a gueri. S. Luc. c. 17.

Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance, & quand il ne s'y seroit pas engagé lui-même, cette confiance l'y engageroit.



Essieurs, je ne sai si je dois admirer davantage ou la vertu infinie de cette confiance qui opere tant de miracles, ou l'invincible dureté des hommes en qui tant de miracles ne peuvent faire naître cette confiance. Ce second prodige me paroit d'autant plus digne d'admiration, qu'on ne peut pas l'attribuer du moins universellement à certaine crainte naturelle qui porte les esprits

timides à se defier de tout, & à croire que les plus fermes appuis sont fragiles. Au contraire, nous sommes pour la plû part dans une disposition toute opposée, les plus foibles soûtiens nous paroissent inébranlables. Les sages du monde s'appuient sur leur prudence, comme si elle étoit infaillible. Les riches content sur leur or, les jeûnes gens sur leur âge, les personnes robustes sur leur santé comme sur de tres-solides fondemens. On fait un si grend fonds sur la faveur, sur l'autorité, sur les amis qu'on croit avec cela pouvoir se passer de Dieu-méme. Nous expérimentons tous les jours l'impuissance & l'infidelité des créatures, sans que cela puisse donner nulle atteinte à la confiance que nous y avons. Nous ne laissons pas de retourner à ces roseaux qui ont plié, qui se sont brisez si souvent entre nos mains. D'où vient donc que nous esperons si peu au Seigneur, en lui, dis-je, dont le pouvoir est immense & la fidelité si éprouvée? D'où vient que quoi que la nature ait mis en nos cœurs des semences de cette vertu, comme il paroît aux plus impies, qui dans les grans perils & aux accidens inopinez, ne peuvent s'empécher de lever les mains au Ciel, & appeller Dieu à leur secours? D'où vient, dis je, que nonobstant cét instinct, nous avons tant de peine à mettre nostre confiance au Créatur? Comme cela est tout-à-fait déraisonnable, il est impossible d'en rendre aucune raison. Ce que l'on peut dire; c'est que nous n'avons jamais bien consideré celles que nous aurions d'en user tout autrement. Je m'en vais vous les proposer ces rai-

ſons, Chrétiens Auditeurs, avec cette ferme eſperance que le ſaint Eſprit me donnera les lumiéres, dont j'ai beſoin pour le faire avec quelque utilité, & que je lui demande au nom de MARIE. *Ave Maria.*

Il faut avoüer que la Religion Chrétienne demande de ceux qui en font profeſſion, des vertus bien-hautes & bien heroïques, croire aveuglément ce qu'on ne peut concevoir, aimer de toutes ſes forces ce que l'on n'a jamais veû, eſperer fermement contre toute ſorte d'eſperance. C'eſt à quoi nous appelle le Chriſtianiſme, & ce que Dieu exige de châcun de nous. Il eſt le maître, Chrétiens Auditeurs, & il eſt juſte que tout plie ſous les ordres d'une Majeſté ſi abſoluë. Mais n'avez-vous jamais fait réflexion qu'encore que d'une part il demande une ſoûmiſſion tout-à-fait aveugle, il uſe d'ailleurs de tant de condeſcendance pour nous y porter, qu'il ſemble ſe défier de ſon autorité ſouveraine, & vouloir nous perſuader plûtôt que de nous forcer de nous y ſoumettre. Ainſi quoi que les myſtéres qu'il nous oblige de croire, ſoient extrémement obſcurs; néanmoins il en établit la verité par des preuves ſi fortes & ſi convaincantes, qu'à moins d'avoir renoncé à toute raiſon, nous ne pouvons pas en douter. Il fait la même choſe pour nous engager à ſon amour, quoi qu'il veüille être aimé ſans être veû, cependant il ne veut pas être aimé ſans nous avoir convaincu qu'il eſt aimable; c'eſt ce qu'il fait par les divers portraits qu'il a tracez dans les créatures, de ſes infinies perfections & par les marques effectives

qu'il nous donne tous les jours de sa bonté. Je m'en vais vous faire voir qu'il garde la même conduite à l'égar de l'esperance. Il veut qu'elle soit ferme & inébranlable, lors même que tous ses appuis semblent ruinez, & que nous ne voyons plus de ressources. Mais alors quoiqu'il nous cache les voyes par où le secours nous doit venir, il ne nous cache pas les motifs qui nous persuadent qu'il viendra infailliblement, de sorte que bien loin qu'il y ait des conjonctures, où l'exercice de cette vertu soit impossible, il est impossible qu'on ne l'exerce en toutes rencontres, pour peu qu'on s'applique à considerer ces motifs. Je les raporte tous à deux, qui feront les deux parties de ce discours : Le premier c'est que Dieu s'est étroittement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance, ce sera la premiére partie : Le deuxiéme, c'est que quand il ne s'y seroit pas engagé lui-même, cette confiance l'y engageroit infailliblement, c'est la seconde partie.

Les hommes s'engagent en plusieurs maniéres soit à faire, soit à donner ; ils y engagent quelque chose, leur honneur en promettant, leur consience en le promettant avec serment, leurs biens en donnant des gages réels de leur parole, enfin leur liberté & leur vie en livrant leurs propres personnes jusqu'à ce qu'ils se soient aquittez de leur promesse. Or, Messieurs, Dieu s'est engagé à nous assister en tous nos besoins, à nous proteger en tous nos perils, à nous accorder tout ce que nous voudrons attendre de sa bonté, & il s'y est engagé en toutes les maniéres que je viens

de dire. Il nous l'a promis, le Dieu du ciel & de la terre, le Tout-puissant nous a donné sa parole, & il l'a donnée en des termes si clairs & si forts, qu'on ne peut douter de l'effet de sa promesse, sans le soupçonner de la plus lâche infidelité, & de la fourberie la plus insigne. Je suis asseuré, Chrêtiens Auditeurs, que nous ne faisons pas assez de réflexion sur ce motif, car si nous en avions un peu pénetré la force, nous ne flotterions pas comme nous faisons entre l'esperance d'obtenir, & la crainte de n'obtenir pas. Le Seigneur a dit, que dans la nature divine il y a une Trinité de Personnes qui ne détruit point l'unité d'essence, quoique cela passe toutes nos conceptions, nous ne laissons pas de le croire aussi fermement que si nous le voyons de nos yeux, parce que nous sommes persuadez que Dieu ne sauroit mentir. Le même Dieu dit en termes encore plus clairs, qu'il nous accordera tout ce que nous lui demanderons, que sans attendre même qu'on le prie, il veille sur tous nos besoins pour y pourvoir. La chose n'est pas plus incroiable que le Mistére de la Trinité, & Dieu ne peut non plus mentir en ce point qu'en tous les autres, pourquoi donc refuserions-nous d'ajoûter une creance parfaite à ces derniers. Il déclare en cent endroits de l'Ecriture, que quiconque espere en lui ne sera point trompé dans son esperance, qu'il n'est point de danger si grand, de necessité si pressante dont il ne tire ceux qui auront recours à sa bonté ; cela ne doit-il pas suffire, pour nous donner une entiére confiance, à moins que nous n'ayons de lui l'idée du monde la plus extrava-

gante & la plus indigne. Abraham avoit une femme ſterile, & de plus ſon âge qui étoit fort avancé, lui avoit ôté toute eſperance d'avoir des enfans ; cependant Dieu promit à ce Patriarche de peupler la terre de ſes deſcendans, il le crût ſans peine, & bien-tôt aprés il fut confirmé dans ſa créance par la naiſſance d'Iſaac. Enſuite il receût ordre d'egorger ce fils unique, il ſe diſpoſe à obéir, & ne laiſſe pas d'eſperer une nombreuſe poſterité, parce même fils qu'il va ſacrifier de ſa propre main. Je ne ſai, Meſſieurs, ſi vous admirez cette foi, pour moi, quoi qu'elle me paroiſſe tres-grande, je ne ſuis pas autrement ſurpris, mais quelle apparence qu'un enfant mort puiſſe être le pere d'une nation entiére ? mais eſt-il plus probable que le Roi des vivans & des morts ait trompé ſon ſerviteur, ou qu'il doive trâïr ſa parole ? Il faudra donc reſſuſciter Iſaac ? Quand il faudroit anéantir l'univers, & créer un nouveau monde, le Seigneur ne ſe dementira pas, il peut tout faire, & il fera tout plûtôt que de commettre une perfidie.

Voulez-vous voir une confiance vraiment admirable ? C'eſt celle de la femme Cananeéne ; le Fils de Dieu n'oublia rien, ce ſemble, pour la jetter dans le deſeſpoir, bien loin de lui promettre quelque choſe, il lui donna des réponſes qui ſembloient marquer une volonté determinée de la refuſer juſqu'au bout, il la traita de chienne, il feignit de ne vouloir pas l'entendre, il rebutta les Apôtres qui voulurent parler pour elle, tout cela ne fut pas capable d'éteindre en ſon cœur, l'eſperance qu'elle avoit conçeüë en la bonté de

JESUS-CHRIST. Aussi JESUS CHRIST lui-même en fut-il charmé, & ne pouvant plus retenir son admiration, il fut comme contraint de la faire éclater par ces paroles. O femme il faut avoüer que vous avez une grande confiance ! *O mulier magna est fides tua* ! Oüy sans douté, il y a lieu de s'étonner que cette pauvre femme paienne ait pû soûtenir ce refus, sans être ébranlée. Cela s'appelle veritablement esperer contre l'esperance, *in spem contra spem*. Mais pour nous, y a-t-il lieu d'être surpris que nous attendions tout de Dieu aprés les paroles qu'il nous a données, aprés qu'il nous a non-seulement permis, mais même commandé d'aller à lui, aprés qu'il s'est plaint si souvent de ce que nous ne lui demandions rien, ou même de ce que nous ne lui demandions pas assez,

Lorsqu'un honnête homme nous promet de nous rendre un bon office, ou de nous faire quelque autre grace, qu'il nous en donne sa parole, c'est comme si nous avions déja la chose entre les mains, nous n'oserions lui demander de plus grandes seûretez, & nous ne croions pas même qu'elles soient necessaires à son égar; Est-ce que je me fierois moins à la promesse de mon Dieu ? & que je ne me tiendrois pas aussi asseûré sur sa parole que sur celle du plus honnête homme du monde ? D'autant plus que la parole qu'il nous a donnée, n'est pas une parole en l'air, & qu'il pût desavoüer, quand même il seroit sujet comme nous à changer de volonté; c'est une promesse par écrit, & inserée dans le même livre, sur lequel il nous doit juger quelque jour, c'est-à-dire

dans le livre des Evangiles ; s'il avoit manqué à s'en aquiter avec une fidelité entiére, comment au jour du Jugement oseroit-il produire ce livre saint, pour condanner nôtre desobéïssance, puisqu'il y trouveroit en même-tems la condannation de son infidelité ? Quelle apparence que ce Dieu qui exige avec tant de rigueur l'accomplissement des vœux & des promesses que nous lui faisons, quelque penibles que soient les choses qu'on lui a voüées, quoiqu'on se soit engagé sans nulle connoissance de l'avenir, & sans avoir pû prévoir les difficultez qui devoient traverser l'exécution ? Comment, dis-je, ce même Dieu pourroit-il souffrir d'être convaincu, d'avoir manqué de foi, & mal tenu sa parole, lui à qui toutes choses sont si aisées, & qui ne peut avoir aujourd'hui aucune raison de nous refuser ; qu'il n'ait préveüe dés le tems de sa promesse ? Or il m'a donné de quoi l'en convaincre, au cas qu'il me refusât quelque chose de ce que je lui demanderai, ou que j'attendrai de sa liberalité, sans que même je lui demande. J'ai une cedule de sa main, dit saint Jean Cristsostôme, qui me rêpond de tout ce qu'il m'a promis, & qui rend ma confiance inébranlable.

Aprés ces seuretez toute autre précaution est inutile du côté de Dieu. Neanmoins comme le serment est quelque chose de plus inviolable parmi les hommes que tous les autres engagemens, le Seigneur a bien voulu l'ajoûter à sa parole, afin de nous faire voir, dit Saint Paul, avec plus de certitude, la fermeté immuable de ses promesses, & qu'étant appuiées sur ces deux

choses, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous concevions une esperance ferme & solide. Quel bon-heur pour nous, dit Tertullien sur ce sujet, que Dieu veüille bien jurer pour l'amour de nous ; Pourroit-il mieux nous faire entendre combien est sincere le desir qu'il a de nous donner ce qu'il nous promet? *O nos beatos quorum causâ Deus jurat, ô miserrimos si nec Deo juranti credimus?* Mal-heureux homme, rien ne sera-t-il capable de te donner de la confiance? je t'engage ma parole, dit le Seigneur, souviens-toi que c'est la parole d'un Dieu; je t'engage ma parole que je prendrai soin de toi, & que je pourvoirai à toutes tes necessitez, qu'il te suffise que je suis ton pere & que je n'ignore pas tes besoins. Demande-moi tout ce que tu voudras, je n'excepte rien, je suis prêt de te l'accorder. C'est beaucoup promettre, mais encore une fois, c'est Dieu qui s'engage, n'est-ce pas encore assez, je te jure par moi-même qui suis la vie & la verité éternelle, par moi qui hais le mensonge, & qui punis le parjure d'éternelles peines, par moi qui ne puis non plus mentir ni tromper personne que cesser d'être ce que je suis, je te jure, que je te servirai de bouclier contre tous tes ennemis, de Medecin dans toutes tes maladies, de guide dans toutes tes voies, de conseil dans tous tes doutes, d'azile dans tous tes perils, de ressource infaillible dans les plus grandes extrémitez, & lorsque tu seras abandonné de toutes les créatures.

Je ne pense pas, Messieurs, que nôtre peu de foi puisse résister à de si grandes asseûrances.

Aprés cela si Dieu pouvoit nous refuser quelque chose, il pourroit se renoncer soi-même, & se rendre coupable d'un parjure horrible. Mais qu'est-il necessaire de produire tant de raisons pour combattre nôtre défiance? Craignons-nous Chrêtiens Auditeurs, n'avons-nous pas de gages réels & effectifs de sa parole? On voit tous les jours des hommes qui retirent les paroles qu'ils ont données, on en trouve qui desavoüent leur écriture; Il en est qui osent même violer les sermens les plus solemnels, mais il n'en est aucun dont on puisse appréender l'inconstance, ou la perfidie, quand on a de bon gages entre les mains, ou que la personne s'est donnée elle-même pour ôtage de sa parole. J'ai souvent admiré dans la sainte Ecriture la priere que Moïse fait à Dieu pour l'obliger à pardonner à son peuple. Pour obtenir de lui cette grace, il fait un long détail de toutes celles qu'il a déja départies à cette ingrate Nation, il le fait ressouvenir des plaies d'Egipte, du passage de la mer rouge, & de tous les prodiges qui accompagnerent, ou qui suivirent cette memorable journée. Il semble d'abor qu'il s'y prend fort-mal, car enfin ce n'est pas le moyen d'adoucir un maître offencé, que de lui répresenter ce qu'il a fait pour le serviteur, dont l'ingratitude le met en colere, plus ses bien-faits sont insignes plus le crime est énorme, & par consequent le soin qu'on prend de lui exagerer la grandeur, & le nombre de ses faveurs paroît bien plus capable d'irriter que d'éteindre son ressentiment. Cependant tout le contraire arriva, Dieu fut de-

larmé par le souvenir des biens immenses qu'il avoit faits à son peuple, il ne peut refuser à cette consideration le pardon qu'on lui demandoit. D'où vient cela, Chrêtiens Auditeurs ? C'est que les graces que nous recevons de Dieu, sont comme autant de gages de celles que nous pouvons demander & esperer dans la suite , quoique nous l'ayons fâché il ne peut se resoudre à nous perdre, parce qu'il perdroit en même tems toutes ses graces. D'ailleurs la bien seance ne lui permet pas de rien refuser à des personnes, à qui il a déja témoigné son amour par de grandes liberalitez, de peur qu'il ne parût en cela quelque inconstance , sur tout si ce qu'on demande est beaucoup moindre , que ce qu'il a donné de plein gré, ou qu'il soit necessaire, pour accomplir les premiers presens.

Cela étant supposé , Messieurs , je vous prie de repasser vous-mêmes à loisir les bien-faits que vous avez receûs de Dieu, & de considerer si aprés de si grandes profusions il est quelque chose que vous deviez attendre de sa bonté : En premier lieu la plus part de ce que vous soûaitez est comme une suite & un accessoire de ce qu'il vous a déja donné gratuitement , & par consequent il est tellement engagé à vous l'accorder, qu'on peut dire qu'en le faisant il s'aquittera d'une dette plûtôt qu'il n'exercera sa magnificence , & ainsi en vous donnant la vie , il s'est comme obligé à vous donner de quoi subsister, en multipliant vos enfans il s'est chargé du soin de les nourrir , & de leur procurer des établissemens raisonnables. Il vous a crée pour le ciel, il

vous doit en quelque sorte tous les moyens qui sont necessaires pour y parvenir, des secours pour observer ses commandemens, des forces pour résister aux tentations, des lumiéres pour connoître sa volonté, du courage pour l'exécuter, enfin de la constance dans tous les maux de la vie, & la perseverance dans la pratique des vertus chrêtiennes. En second lieu tout ce que vous pouvez desirer est infiniment au dessous de ce que vous avez déja receû, de sorte que c'est lui faire tort de penser que son amour qui l'a porté à faire pour vous de si grandes choses, vous en puisse refuser de si petites.

Quoi, Chrétiens Auditeurs, ce Dieu qui a créé pour vous le Ciel & la terre, n'aura pas soin de vous pourvoir d'un taudis en quelque coin du monde pour vôtre habitation? Il vous a tiré du néant, & il ne vous tirera pas de la pauvreté? Il a fait tant de merveilles pour le plaisir de vos yeux & de tous vos autres sens; & vous craignez qu'il ne vous laisse manquer du necessaire? Il pare si magnifiquement la terre qui vous sert de marche-pié, & il ne couvrira pas du moins vôtre nudité? Mais à quoi est-ce que je m'arrête? *Factus est mihi Dominus in refugium, & Deus meus in adjutorium spei meæ.* Mon Dieu est devenu lui-méme l'appui de ma confiance, il a bien voulu m'engager, pour ainsi dire, sa propre personne, afin qu'il n'y eût rien de si grand, rien de si précieux, rien de si extraordinaire, que je n'attendisse de lui avec une certitude entiere; en effet comme le gage est une seûreté qui ne laisse point de lieu à l'inquiétude, comme on

croit déja posseder tout ce qui est promis sous une si bonne caution, non seulement j'espere; mais je crois déja tenir toutes choses en un depôt de si grand prix. *Qui proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo*, dit l'Apôtre saint Paul, *non etiam cum illo omnia donavit.* Je ne dis pas que vous devez tout esperer de celui qui vous a donné son propre Fils ; je dis qu'il vous a déja donné toutes choses avec lui, puis-que aprés cet engagement vous ne devez non plus vous défier de sa liberalité, que si vous étiez déja en possession de tout ce que vous en pouvez attendre.

Mais de quelle maniére s'est-il donné lui-même à nous, ce fils immortel, il nous a donné son sang, ses mérites, ses douleurs, sa vie, sa mort, & aprés sa mort son sang, pour nous servir de breuvage, & sa chair pour nous tenir lieu de nourriture. Dieu à beau crier qu'il est nôtre Pere, que c'est lui qui nous a créez, que nous ne lui sommes pas moins chers que les oiseaux qu'il nourrit au plus mauvais tems, qu'il tient le compte même de nos cheveux, qu'on ne peut pas nous en arracher un seul qu'il ne le sache, tout cela n'est pas capable de nous raffermir. Il nous promet qu'il fera des miracles plûtôt que de tromper nôtre esperance; Oüi nous dit-il, les montagnes changeront de place à vôtre parole, le poison le plus mortel n'aura nulle force pour vous nuire, les serpens seront sans venin, & les lions sans ferocité, vous n'aurez qu'à toucher les malades pour les guerir, vous serez redoutable à tous les demons, toute la nature vous obéira,

Je vous en répons, je vous le jure, j'ai fait tout cela pour cent autres, j'ai fait pour vous même plus que cela. De si grandes promesses, de si grans sermens faits & pour nous & pour les autres, tout cela ne peut nous rasseurer contre le moindre peril, ne peut nous obliger à nous mettre entre ses mains, & nous aider à esperer en lui, & nous faire bien comprendre qu'il ne nous peut rien refuser, en un mot, pour rendre nôtre confiance inébranlable. *Factus est mihi Dominus in refugium, & Deus meus in adjutorium spei meæ.* Quelle devroit donc être la fermeté de cette confiance qui est appuïée sur de puissans engagemens? Quel calme, quelle tranquillité ne devroient pas produire en nos cœurs des esperances si bien fondées? Comment se peut-il faire que nous hésitions encore dans nos demandes, & qu'il y ait des accidens qui nous effraïent? Cependant il n'est que trop vrai que les soucis, la défiance & la crainte regnent presque universellement dans tous les cœurs.

L'un craint pour sa santé, l'autre pour sa reputation, l'autre pour son bien, un autre pour sa vie ou pour celle de ses amis. Qui songe à placer son argent, qui à établir une fille, qui à ramasser de quoi subsister en la vieillesse, & tout cela avec beaucoup de chagrin, avec une extréme inquietude. Cette mere tremble sans cesse pour son fils unique, & croit qu'à châque moment on va lui annoncer quelque disgrace qui lui sera arrivée. Le moindre vent trouble ce pilote, le moindre nuage alarme ce laboureur. Mais ce qui est bien étrange, & tout à-fait ou-

trageux à Dieu, c'est qu'au même-tems qu'on méprise ainsi le secours qu'il nous offre, on s'adresse à des creatures mortelles & impuissantes. On a recours à des hommes lâches, interessez, inconstans qui n'ont jamais rien fait en nôtre faveur, qui nous ont été contraires, qui nous ont trompé en mille rencontres, en un mot de qui nous avons autant de sujet de nous défier, que en nous aurions de nous appuyer, uniquement nôtre en bon maître.

Voilà, Chretienne Compagnie, ce qui pousse à bout la patience du Seigneur; voila ce qui l'oblige non seulement à ne pas nous assister en nos desseins, mais encore à les traverser de tout son pouvoir; c'est pour se venger de ce mépris si injuste qu'il nous ôte ces appuis humains, qu'il arrache ces haies dont nous nous croions bien défendus, qu'il coupe par le pié ces arbres, à l'ombre desquels nous pensions dormir en seûreté, en un mot qu'il tourne tout contre nous, même nôtre prudence charnelle, & nous reduit au point d'appréender toutes les choses, où nous avions plus de confiance, selon cette parole du Prophete. *Destruxisti omnes spes ejus, posuisti firmamentum ejus formidinem*. Passons à la seconde partie.

Quand Dieu ne seroit pas engagé à secourir ceux qui ont mis en lui leur confiance; Je dis, Messieurs, que cette confiance l'y engageroit suffisamment par elle-même, j'en rapporterai deux raisons que je me contenterai de toucher briévement. La premiére c'est qu'on ne peut faire plus d'honneur à Dieu qu'en attendant de lui toutes

toutes choſes ; la ſeconde c'eſt que Dieu ſe deſhonoreroit infiniment, s'il vous fruſtroit de cette attente.

Pour la premiere elle eſt ſi nettement exprimée dans l'Ecriture par la bouche du Prophete, qu'on ne peut pas en douter, *Invoca me in die tribulationis*, dit le Seigneur, *eruam te, & honorificabis me.* Appellez - moi à vôtre ſecours au jour de nôtre affliction, je vous delivrerai, & vous me ferez honneur. Mais quel honneur, Chrétienne Compagnie ? le plus grand, ſi je ne me trompe, le plus délicat, le plus digne de Dieu qu'il puiſſe recevoir d'une creature, c'eſt un honneur qui publie en même-tems toutes ſes perfections, & qui les met dans leur plus grand jour. Car enfin on ne ſe peut confier en Dieu qu'on ne le croie tres veritable en ſes paroles; trés-éclairé pour voir nos beſoins, trés-bon pour vouloir nous ſecourir, tres-puiſſant pour exécuter en nôtre faveur ce qui paſſe toutes les forces des créatures, tres ſage pour le faire par des voies douces & faciles, inconnuës à toute la prudence humaine, tres-fidele pour nous aider promptement, conſtamment, & ſans jamais ſe laſſer, tres magnifique pour nous accorder tout ce que nous lui demandons, enfin tres-miſericordieux pour n'en être pas empeché par tous nos crimes. Je ſai que tout Chrêtien doit avoir ces ſentimens, mais il s'en faut bien que tous ne les aient auſſi avant gravez dans le cœur ; un homme plein de confiance, croit ces choſes d'une maniere effective, il en eſt ſi perſuadé, qu'il hazarde toute ſa créance, ou plûtôt qu'il s'y

appuye entiérement sans qu'il croie rien hazarder.

Il est bien aisé de donner au Seigneur dans une priére la qualité de pére, & de le loüer de sa liberalité & de sa toute-puissance, on le fait souvent sans savoir ce que l'on fait ; mais vouloir bien dépendre en tout de sa providence paternelle, attendre sans inquiétude & dans les plus pressantes occasions le secours qu'il nous a promis, faire plus de fond sur sa parole que sur tous les moiens humains, se remettre sur lui de tous nos soins, dormir, pour ainsi dire, entre ses bras au plus fort des plus horribles tempêtes, c'est ce qui s'appelle croire tout-de-bon qu'il y a un Dieu, & avoir de lui une idée conforme à sa grandeur infinie. C'est pour cela que comme dans l'ancien Testament il s'est glorifié d'être le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, à cause qu'il n'avoit point eû d'adorateurs si fideles ni si soûmis. Aussi est-il appellé par saint Paul le Dieu de l'esperance, *Deus spei*, pour nous faire entendre que de toutes les vertus il n'en est aucune qui l'honore davantage, & qui le traitte plus veritablement en Dieu.

Mais quand cette vertu feroit moins d'honneur à Dieu, on ne peut nier qu'il se deshonoreroit lui-même étrangement, s'il ne répondoit par ses bien-faits aux sentimens qu'elle nous auroit inspiré de sa liberalité. Il feroit donc dit que la confiance d'une créature auroit surpassé la génerosité du Tout-puissant, & qu'un homme auroit trouvé la bonté divine moins liberale en effet qu'il ne l'auroit conceüe dans son idée.

Je vous laisse à juger quelle tache ce seroit au nom du Trés-haut, & s'il y a quelque apparence qu'il la souffre, c'est sur ce fondement que les Peres ont enseigné que nôtre esperance est la mesure des graces que nous recevons de Dieu. Saint Tômas dit qu'elle est en nous le principe de l'impetration, comme la charité l'est du mérite; de sorte que comme nous méritons à proportion de l'amour qui nous fait agir, nous obtenons aussi toûjours à proportion de la confiance qui nous porte à demander. C'est encore pour cette même raison que saint Gregoire de Nazianze dit que du moment qu'on a prié, Dieu se croit engagé par gratitude à donner ce qu'on lui demande, ce n'est plus une grace qu'il accorde, c'est un bien fait qu'il reconnoît. *Cum à Deo beneficium petitur, beneficio affici se putat.* Comment donc, Chrêtiens Auditeurs, Dieu pourroit-il laisser tomber en confusion un homme, qui l'honnore si parfaitement? Comment refuseroit-il de nous proteger, s'il est vrai que nous ne pouvons le glorifier davantage qu'en lui demandant sa protection.

C'est un mouvement si naturel & si raisonnable en même-tems, que celui qui nous engage à aimer & à secourir ceux qui recourent à nous, qu'on jugeroit indigne du nom d'homme quiconque en useroit autremét. Nous lisons dãs l'Histoire Greque, qu'un Senateur de l'Areopage aiant repoussé brutalement un moineau, qui s'étoit jetté dans son sein, pour se sauver d'un Vautour qui le poursuivoit; cette action parut si lâche à tous ses collegues, qu'ils le chasserent de leur

compagnie, comme, s'il l'eust deshonorée par la dureté. Qu'auroient fait ces Juges, si au lieu d'un oiseau il eût été question ou d'un homme ou d'une femme; Mais que seroit-ce, si le Seigneur en usoit ainsi à l'égar de ses propres enfans, de ses pauvres creatures, lors que pleines de confiance elles vont à lui comme à la source de toute bonté? Que cela seroit indigne de sa grandeur & de son infinie misericorde! Non, Messieurs, ne craignez point qu'il vous rejette; Quelque peril qui vous menace, quelque ennemi qui vous persecute, quelque douleur qui vous presse, en quelque foiblesse que vous vous trouviez, appuiez-vous sur vôtre Dieu, jettez-vous hardiment entre ses bras, il ne se retirera point pour vous faire donner du nez en terre, *Projice te in eum, non se subtrahet, ut cadas.*

Pour moi, mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui esperent en vous, & qu'on ne peut manquer de rien quand on attend de vous toutes choses, que j'ai resolu de vivre à l'avenir sans aucun souci, & de me décharger sur vous de toutes mes inquietudes, *In pace in idipsum dormiam & requiescam, quoniam tu Domine singulariter in spe constituisti me.* Les hommes peuvent me dépouiller & des biens & de l'honneur; les maladies peuvent m'ôter les forces & les moiens de vous servir, je puis même perdre vôtre grace par le peché; mais jamais je ne perdrai mon esperance, je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, & tous les démons de l'enfer feront à ce moment de vains

efforts, pour me l'arracher, *in pace in idipsum dormiam & requiescam.* Les autres peuvent attendre leur bon heur ou de leurs richesses ou de leurs talens; les autres s'appuient ou sur l'innocence de leur vie, ou sur la rigueur de leurs pénitences, ou sur le nombre de leurs aumônes, ou sur la ferveur de leurs priéres, *tu Domine singulariter in spe constituisti me.* Pour moi, Seigneur, toute ma confiance c'est ma confiance-même. Cette confiance ne trompa jamais personne, *Nullus, nullus speravit in Domino, & confusus est.* Je suis donc asseûré que je serai éternellement heureux, parce que j'espere fermement de l'être, & que c'est de vous ô mon Dieu, que je l'espere, *In te Domine speravi, non confundar in æternum*; Je connois, helas! je ne le connois que trop que je suis fragile & changeant. Je sai ce que peuvent les tentations contre les vertus les mieux affermies. J'ai vû tomber les astres du ciel, & les colomnes du firmament, mais tout cela ne peut m'effraier tandis que j'espererai, je me tiens à couvert de tous les mal-heurs, & je suis asseûré d'esperer toûjours, parce que j'espere encore cette invariable esperance. Enfin je suis seûr que je ne puis trop esperer en vous, & que je ne puis avoir moins que ce que j'aurai esperé de vous. Ainsi j'espere que vous me tiendrez dans les penchans les plus rapides, que vous me soûtiendrez contre les plus furieux assauts, & que vous ferez triompher ma foiblesse de mes plus redoutables ennemis, j'espere que vous m'aimerez toûjours & que je vous aimerai aussi sans

relâche , & pour porter tout d'un-coup mon eſperance auſſi-loin qu'elle peut aller , je vous eſpere vous - même de vous - même , ô mon Créateur ! & pour le tems & pour l'éternité. *Amen.*





SERMON LXIX.

DE LA PRIERE.

O mulier magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.

O femme vous avez une grande foi, que ce que vous demandez soit fait comme vous le desirez. S. Math. c.15.

Nous obtenons peu par nos priéres, parce que nous demandons trop peu, & que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas assez.



VOICI un exemple de foi, d'humilité, de constance en la priére, des plus illustres qui aient jamais été donnez au monde. Une femme Cananéene dont la fille étoit possédée du demon, quoiqu'elle ne soit point du peuple de Dieu, qu'elle n'ait jamais leû les livres saints, ni entendu expliquer les Propheties, conçoit une si haute idée du pouvoir & de la bonté du Sauveur du monde, qu'elle ose bien esperer qu'il

sera un miracle en sa faveur, & le Sauveur lui-même s'efforce en vain de détruire en elle cette esperance. Il méprise d'abord sa priére, & ne daigne pas lui faire un mot de réponse; il rebutte même les Apôtres qu'elle avoit contraints par ses importunitez d'être ses intercesseurs. Il leur déclare que son Pere ne l'a envoié que pour les enfans d'Iraël, c'est comme s'il disoit, qu'il n'a point de pouvoir à l'égar de cette femme, il la refuse elle même avec outrage, il lui déclare que ce seroit jetter le pain aux chiens que de lui faire quelque grace, & qu'en exauçant sa priére il feroit une action indigne de lui & de toute personne raisonnable. *Non est bonum sumere panem filiorum & mittere canibus.* Il semble qu'en voila bien assés pour desesperer une pauvre créature, & pour l'obliger à se retirer toute couverte de confusion, elle persiste encore toutefois dans sa demande, elle trouve un nouveau sujet de confiance dans ce même refus qui paroit si précis & si outrageux. Vous avez raison, Seigneur, lui dit-elle, le pain des enfans n'est pas pour les chiens, mais il ne laisse pas d'en tomber quelque miette sous la table du maître, dont ces pauvres animaux profitent. *Etiam Domine, nam & catelli comedunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* O femme, s'écria alors le Fils de Dieu, vous avez une grande foi, allez, on ne sauroit rien vous refuser, oüi vôtre fille sera guerie, & des ce moment elle est délivrée du malin esprit qui la tourmentoit. *O mulier magna est fides tua, fiat tibi sicut vis, & sanata est filia ejus ex illa hora.*

Messieurs, je ne saurois vous dire avec quelle peine je sens l'impuissance où je suis d'exprimer par mes paroles ce que je conçois au recit de cette histoire. O priére, puissante & divine priére! inépuisable trésor qui renfermez tous les trésors & du ciel & de la terre! admirable instrument accordé à la foiblesse des hommes, pour operer toutes les merveilles dont le Créateur lui-même est capable, que ne puis-je dire à mes Auditeurs tout ce que je pense de ton efficace, ou du moins que ne puis-je leur apprendre à faire ce que je vois qu'il faudroit faire pour l'emploier efficacement. Je m'en vais tâcher de vous l'enseigner aprés que nous aurons imploré le secours d'en haut par l'entremise de nôtre Avocate. *Ave Maria.*

Il est étrange que Jesus-Christ s'étant si souvent, si solemnellement engagé à exaucer toutes nos priéres, la plus grand part des Chrétiens se plaignent tous les jours de n'être pas exaucez. Car enfin on n'en peut pas rejetter la cause, sur la nature des biens que nous demandons puis qu'il n'a rien réservé dans ses promesses. *Omnia quæcunque orantes petitis credite, quia accipietis.* On ne doit non plus l'attribuër à l'indignité des personnes qui demandent, puisqu'il a promis sans exception à toutes sortes de personnes: *Omnis qui petit accipit.* D'où peut donc venir que tant de priéres sont rejettées; Ne seroit-ce point peut-être que comme la plû-part des hommes sont également insatiables & impatiens dans leurs desirs, ils font des demandes ou si excessives ou si pressantes, qu'ils rebuttent

Dieu par leur indiscretion, ou par leur importunité? C'est tout le contraire, Messieurs, je crois que l'unique raison pourquoi nous obtenons si peu de Dieu, c'est que nous ne lui demandons pas assez. C'est que nous sommes trop bornez dans nos desirs, & trop languissans dans nos priéres, nous ne sommes ni assez hardis, ni assez pressans, & c'est pour cela même que nous ne recevons rien. Je m'en vais vous faire voir, Chrêtiens Auditeurs, que c'est-là effectivement ce qui tarit à nôtre égar les sources de la liberalité de Dieu. Nous obtenons peu parce que nous demandons trop peu, ce sera le premier Poinct. Parce que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas assez, ce sera le second Poinct.

Je ne m'étonne point que Dieu ait tant d'égar aux priéres des hommes, lorsqu'elles sont faittes comme il faut. Pour les rejetter il faudroit qu'il eût ou moins de bonté, ou moins de puissance que ne croient ceux qui le prient, veû que nous ne nous addressons à lui dans nos besoins, que parce que nous sommes persuadez que son pouvoir n'a point de bornes, & que sa liberalité est infinie, de sorte qu'il faut necessairement ou que nous soions trompez dans l'idée trop haute que nous nous formons de ses perfections divines, ou qu'il nous donne ce que nous lui demandons. Voilà, Messieurs, la veritable source de l'efficace de la priére, voila pourquoi elle impose à Dieu une espece de necessité de nous accorder toutes choses. Prier Dieu c'est faire une action de religion, par laquelle on lui rend le plus grand honneur qu'il puisse recevoir d'une créature, c'est

rendre à la grandeur & à la bonté de ſon être le témoignage le plus avantageux que nous ſoions capables de lui donner. C'eſt pour cela qu'elle eſt comparée au ſacrifice, & que Saint Clement d'Alexandrie dit que de tous les ſacrifices elle eſt le plus excellent & le plus ſaint. *Deum precibus honoramus, & hoc eſt optimum & ſanctiſſimum ſacrificium.*

Mais comment eſt-ce que dans ce principe qui établit ſi fortement, & qui rend même neceſſaire l'efficace de la priére en elle même, on peut trouver la cauſe de l'inutilité des priéres que nous faiſons ; Cela eſt aiſé à comprendre, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt que nos priéres n'étant que pour de petites choſes, pour des choſes humaines & temporelles, elles deshonnorent Dieu, au lieu de lui faire honneur. Ce ſont des ſacrifices, il eſt vrai, mais ſemblables à ceux de Caïn, qui ne lui offroit que le rebut de ſes troupeaux, & les plus vils d'entre les fruits de la terre ; comme ces offrandes outrageoient Dieu, parce qu'elles ne répondoient pas à l'excellence de ſa nature ; auſſi a-t-il ſujet de s'offencer de nos demandes, qui donnent une idée ſi baſſe de ſa liberalité. Comme les grans ſe font tort lorſqu'ils font des preſens indignes du rang qu'ils tiennent, auſſi eſt-ce leur manquer de reſpect, que de leur demander des choſes qu'ils ne peuvent donner avec bien-ſceance. C'eſt pour cela que Saint Jean de Damas dit, que prier c'eſt demander à Dieu des choſes convenables à ſa grandeur. *Oratio eſt petitio decentium à Deo.* Toute autre priére ne mérite pas même le nom de priére, & par

consequent elle est indigne d'être exaucée.

Et il ne faut pas que nous disions que nous ne croions pas demander peu de chose à Dieu quand nous lui demandons de grandes richesses, une grande santé, beaucoup de gloire, le gain d'un procés où il s'agit de tout nôtre bien, le succés d'une affaire d'où dépend nôtre fortune: Car nous ne pouvons pas ignorer quel rang tiennent toutes ces choses dans l'estime de Jesus-Christ. Nous savons le mépris qu'il en a toûjours fait, le soin qu'il a pris de les décrier. Et-ce lui témoigner qu'on est fort persuadé de son humeur bien faisante & magnifique? N'est-ce pas au contraire se moquer de lui, & vouloir lui faire affront de n'avoir recours à sa liberalité que pour des choses qui ne lui coûtent rien, dont il ne fait nul état, qu'il donne indiferamment à tout le monde, qu'il verse à pleines mains sur ses plus grands ennemis, sans attendre même qu'ils les demandent?

Les avares qui donnent si mal-volontiers, auront peine à comprendre cette doctrine; mais si nous connoissions bien nôtreDieu, si nous pouvions découvrir l'étenduë & les généreux sentimens de son grand cœur, si nous savions combien il a naturellement de plaisir à faire du bien, & combien l'amour qui est prodigue de sa nature, donne encore de penté à cette inclination, nous serions bien-tôt convaincus que rien ne lui déplaît davantage que ces priéres qui n'ont pour objet que des niaiseries.

Elles le choquent d'autant plus, Chrêtienne Compagnie, qu'avec des frais immenses, & au

prix de son propre sang il nous a préparé des biens infinis,dont nous ne faisons point de cas.Il a beau nous les vanter & les etaller à nos yeux pour réveiller nos desirs,nous n'en sommes nullement touchez à la veûë de ces trésors de graces, & de dons surnaturels,que nous ne daignons pas même regarder , nous témoignons de l'empressement pour des biens fragiles , pour de la bouë & de la fumée , comme si nous avions dessein de lui faire entendre que cette fumée, cette bouë valent encore mieux que ce qu'il vous veut tant faire valoir.Quel seroit vostre depit,si aprés avoir ordonné un magnifique repas , aprés vous être épuisé pour ramasser de tous côtez les viandes les plus exquises , aprés avoir emploié les plus habiles cuisiniers pour les apprêter , & les avoir fait servir avec le plus de propreté & de magnificence qu'il est possible , la personne que vous auriez priée , ne daignoit pas toucher à ce regal,qu'elle demandât de l'ail ou des noix pour manger à la veûë de vos bisques & de vos ragoûts : Si c'étoit une personne d'une condition inferieure à la vôtre qui vous fist un si grand affront,seriez vous encore assez bon pour lui faire donner dequoi satisfaire ses ridicules appetits; Pourriez-vous vous empêcher de la chasser de vôtre table , comme indigne de l'honneur que vous lui auriez voulu faire?Mais ne faisons-nous pas à Dieu le même affront , lors que méprisant les précieuses richesses qu'il nous a destinées, qu'il nous offre , qu'il nous presse de recevoir, nous nous attachons à lui demander des prosperitez temporelles , & n'est-ce pas avec justice

qu'il nous refuse ce que nous préferons si injustement à des choses qui lui coûtent, & qu'il estime infiniment davantage.

Que veut donc dire, me dira peut-être quelcun, cét *omnia* de l'Evangile, que l'on nous fait tant valoir ? Ne signifie-t-il pas toutes choses ? *Omnia quacumque petitis, credite, quia accipietis.* Soiez seurs que quoi-qu'il vous plaise demander, vous le recevrez infailliblement. Ce mot, Chrêtienne Compagnie, m'est plus favorable qu'il ne paroît d'abor. Jesus-Christ nous promet toutes choses, pour nous donner la liberté de demander les plus grandes choses, pour nous porter à ne donner nulles bornes à nos desirs. Il a beaucoup promis, afin que l'on demandât beaucoup, il a tout promis par la crainte qu'il a eû, qu'on ne se contentât de trop peu. Le sens le plus ordinaire, le plus naturel de ces paroles, *On vous accordera toutes choses*, n'est pas, On vous donnera jusqu'aux plus viles, mais on ne vous refusera pas les plus précieuses. Un grand Prince qui dans quelque occasion, pour donner des marques de sa liberalité roiale, se seroit engagé à un sujet de ne lui rien refuser : Ce Prince, dis-je, ne croiroit pas manquer à sa parole en le rebuttant ; si aprés une promesse si magnifique, le sujet lui demandoit un haillon ou un peu de pain. Tout de même par la promesse que le Seigneur nous a faite de tout accorder à nos priéres, il est tout visible qu'il a prétendu faire éclatter sa magnificence. De sorte que nos priéres s'éloignant de cette fin, lorsqu'elles sont faites pour des choses de néant, il n'a nul engagement

à les exaucer. Il falloit donc s'expliquer davantage : Mais qui auroit jamais crû que cela fût necessaire.

A cette réponse j'en ajoûte une autre qui est sans replique, & qui servira en même-tems de seconde preuve à la verité que j'ai avancée, que nous n'obtenons rien parce que nous ne demandons pas assez. Je veux que Jesus-Christ nous ait promis de la part de son Pere de nous accorder toutes choses, & même les plus petites : On ne peut nier qu'il ne nous ait prescrit un ordre à observer dans les choses que nous demandons, sans quoi nous esperons en vain de rien obtenir. Il nous a dit en Saint Mathieu, Cherchez premiérement le royaume de Dieu & sa justice, & ensuite tout le reste vous sera donné comme par surcroît. *Quærite primùm regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis.* On ne vous défend pas de soûaiter des richesses & toutes les choses nécessaires à l'entretien, & même à la douceur de la vie, mais il les faut soûaiter dans leur rang, & si vous voulez que vos desirs soient infailliblement accomplis à cét égar ; commencez toûjours par demander de plus grandes choses, afin, qu'en vous les accordant, j'y ajoûte encore les plus petites.

Ce fut justement ce qui arriva à Salomon. Le Signeur lui ayant donné la liberté de demander tout ce qu'il voudroit, il le supplia de lui accorder la sagesse dont il avoit besoin, pour s'aquitter saintement des devoirs de la Royauté, il ne fit nulle mention ni des tresors, ni de la gloire du monde. Il crût que Dieu lui faisant un offre si

avantageuse, il devoit s'en prévaloir pour obtenir des biens plus considerables; c'est pourquoi il reçeût sans delai ce qu'il demandoit, & même ce qu'il ne demandoit pas. *Quia postulasti verbum hoc, & non petisti tibi dies multos, nec divitias, &c. Ecce feci tibi secundùm sermones tuos.* Je vous accorde volontiers cette sagesse, parce que vous me l'avez demandée, mais je ne laisserai pas de vous combler d'années, d'honneur, & de biens, parce que vous ne m'avez rien demandé de toutes ces choses. *Sed hæc quoque quæ non postulasti, divitias, scilicet & gloriam.*

Si c'est donc là l'ordre que Dieu observe dans la distribution de ses graces, nous ne devons pas nous étonner que jusqu'ici nous aions prié inutilement. Je vous avoûë, Messieurs, que souvent je suis touché de compassion, quand je vois l'empressement de certaines bonnes personnes qui font dire des Messes de tous côtez, qui distribuent des aumônes, qui voûënt des pelerinages & des jeûnes pour le succés de leurs entreprises temporelles. Pauvres gens, dis-je, en moi-même, je crains fort que ce ne soit en vain que vous priez, & que vous faites prier. Il falloit faire dire les Messes, voûër ces jeûnes, ces pelerinages pour obtenir de Dieu un parfait amandement, la patience, le mépris du monde, le détachement des créatures. Aprés cela vous auriez pû faire des priéres pour le retour de vôtre santé, & pour le succés de vos affaires, Dieu les auroit écoutées avec plaisir, ou plûtost il les auroit prévenuës, & se seroit contenté de connoître vos desirs pour les accomplir.

On

On demandera peut-être quelle raison nôtre Dieu peut avoir d'en user de cette maniére. Outre ce que j'ai dit, qu'il n'y a que les biens surnaturels qui soient dignes de sa liberalité, c'est que les autres biens ne sont pas méme des biens lorsqu'ils sont separez de ceux-ci. Toutes les créatures sont bonnes en elles-mêmes, mais à nôtre égar elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, qu'autant qu'elles nous peuvent ou servir ou nuire à l'aquisition de nôtre bon-heur éternel. Or elles nous sont inutiles pour cette fin, si la grace ne les y rapporte, si la vertu, si la piété ne les emploie, ainsi Dieu ne les peut accorder qu'aprés avoir donné de la piété & de la vertu, parce que sans cela tout le reste né peut être bon à rien.

Je dis bien davantage, sans cela tout le reste peut être nuisible, & il l'est pour l'ordinaire extrémement, & c'est pour cela qu'on nous le refuse. Nous ne laissons pas de gronder, d'accuser le ciel de dureté, de peu de fidelité en ses promesses. Mais nôtre Dieu est un bon pere, qui aime mieux essuier nos plaintes & nos murmures, que de les appaiser à nôtre dommage. Quand nous lui demanderons du pain, il ne faut pas appréender qu'il nous trompe en nos donnant un serpent ou un caillou, comme il le dit lui-même dans l'Evangile, mais si nous sommes assez enfans pour lui demander un caillou ou un serpent, il aime-mieux nous voir pleûrer que d'avoir pour nous une complaisance, dont il n'ignore pas que nous lui saurions quelque jour fort mauvais gré.

Ce que j'ai dit des biens, je le dis encore des

maux dont nous ſoûaittons d'être délivrez. Je ne ſoûpire point,dit a quelcun,pour une grande fortune,je me contenterois de ſortir de cette extréme indigence , où mes mal-heurs m'ont reduit. Je laiſſe la gloire & la haute réputation à ceux qui en ſont les plus-affamez, je voudrois ſimplement éviter l'opprobre où me jettent les calomnies de mes ennemis. Enfin je me paſſe des plaiſirs,mais je ſouffre des douleurs que je ne puis plus ſupporter , il y a long - tems que je prie Dieu de tout mon cœur qu'il veüille les adoucir, mais je le trouve inexorable. Chrétiens Auditeurs, je n'en ſuis nullement ſurpris ; vous avez des maux ſecrets bien - plus - conſiderables que ceux dont vous vous plaignez , deſquels toutefois vous ne demandez pas la gueriſon ; ſi pour l'obtenir vous aviez fait la moitié des priéres que vous avez faites pour étre gueri des exterieurs,il y-a long-tems que Dieu vous auroit ôté les uns & les autres. La pauvreté vous ſert à tenir dans l'humilité vôtre eſprit naturellement orgueilleux , l'attache extréme que vous avez pour le monde, vous rend neceſſaires ces médiſances qui vous affligent.Les maladies vous ſont comme un antidote contre la pente que vous avez au plaiſir , laquelle vous entraîneroit dans mille mal-heurs.Ce ne ſeroit pas vous aimer, ce ſeroit vous haïr cruellement que vous décharger de ces croix , avant que de vous avoir donné les vertus que vous n'avez pas;ſi le Seigneur vous voioit quelque empreſſement pour ces vertus, il vous les accorderoit avec joie , & je ſuis ſeür, qu'il ne ſe feroit pas prier pour le reſte.

Vous voiez donc, Messieurs, que faute de demander assez, nous ne recevons rien du tout, parce que si Diru nous accordoit les petites choses; il se feroit tort, & il nous nuiroit à nous-mêmes. Je vous prie d'observer, Chrêtiens Auditeurs, que je ne dis pas qu'on ne puisse sans offencer Dieu demander des prosperitez temporelles,& d'être delivré des croix sous lesquelles on gemit; je sai que pour rectifier les prieres que l'on fait pour ces sortes de choses, il suffit de les demander à condition qu'elles ne soient contraires ni à la gloire de Dieu, ni à nôtre propre salut ; mais je dis que comme il est mal-aisé qu'il soit glorieux à Dieu de vous exaucer, ou utile à vous d'étre exaucé, à moins que vous n'aspiriez à de plus grands dons,tandis que vous vous contenterez de si peu de chose, vous courez grand hazar de ne jamais rien obtenir.

Voulez-vous que je vous enseigne une maniére de demander le bon-heur même temporel, laquelle force Dieu à vous exaucer. Dites lui de tout vôtre cœur;mon Dieu, ou donnez moi tant de richesses que mon cœur en soit satisfait, ou inspirez m'en un si grand mépris que je ne les desire plus : ou delivrez-moi de la pauvreté, ou rendez-la moi si aimable,que je la préfere à tous les trésors de la terre ; ou faites cesser ces douleurs,ou ce qui vous seroit encore plus glorieux, faites qu'elles se changent en plaisirs pour moi, & que bien loin de m'affliger & de troubler la paix de mon ame,elles me deviennent une source de joie & de consolation. Vous pouvez me décharger de la croix ; vous pouvez me la laisser

sans que j'en sois chargé le moins du monde, Vous pouvez éteindre le feu qui me brûle, vous pouvez sans l'éteindre faire qu'au lieu de me brûler il me rafraîchisse,comme il arriva aux jeunes Hebreux dans la fournaise de Babilone. Je vous demande l'un ou l'autre, il ne m'importe de quelle maniére je sois heureux,si je le suis par la possession des biens d'ici-bas, je vous en rendrai d'immortelles actions de graces, si je le suis par la privation de ces mêmes biens,ce sera un prodige qui donnera encore plus d'éclat à vostre nom, & pour lequel je tâcherai de n'avoir pas moins de reconnoissance.

Voila une priére digne d'être offerte à Dieu par un veritable Chrêtien. Lors que vous prierez de la sorte,savez-vous bien ce qui vous arrivera? Premierement vous serez content quoi-qu'il vous arrive ; & que desirent autre chose ceux qui sont les plus alterez de biens temporels, si ce n'est d'être contens ? En deuxiéme lieu, non seulement vous obtiendrez infailliblement l'une des deux choses que vous aurez demandées, mais pour l'ordinaire vous les obtiendrez toutes deux. Dieu vous accordera la jouissance des richesses, & afin que vous les possediez sans attachement & sans danger, il vous en inspirera en même-tems le mépris. Il finira toutes vos douleurs, & de plus il vous en laissera une soif ardente, qui vous donnera tout le merite de la patience sans souffrir : En un mot,il vous rendra heureux dés cette vie,& de peur que vostre bon-heur ne vons corrompe, il vous en fera connoître & sentir la vanité. Que peut-on desirer au monde de plus-

avantageux que cela? Rien ſans doute; mais comme la choſe eſt tout-à-fait digne d'être demandée,ſouvenez-vous qu'elle mérite bien d'étre demandée avec inſtance. Car la raiſon pourquoi on obtient ſi peu, ce n'eſt pas ſeulement parce qu'on demande peu; c'eſt encore parce que ſoit peu ou beaucoup ce qu'on demande,on ne le demande pas aſſez. C'eſt la ſeconde partie de ce diſcours.

S'il y a de l'indecence à demander à Dieu de petits biens, il n'y en a pas moins à lui en demander de grands avec froideur, ſi le Seigneur a ſujet de rejetter nos priéres lors que nous deſirons des choſes indignes de lui, il a encore plus de raiſon, ce me ſemble, de nous rebutter, lors que nous le prions d'une maniére indigne des choſes que nous deſirons. Saint Jean Chryſoſtôme ſe plaignoit que de ſon tems on prioit Dieu, comme ſi on n'avoit rien attendu de ſa liberalité;je ne ſais s'il n'y auroit pas lieu de nous faire aujourd'hui le même réproche, mais ſi cela eſt, certainement, nous aurions tort de reprocher à Dieu ſon inſenſibilité à des priéres qui ſe font avec ſi peu de ſentiment. Pour fléchir le cœur de nôtre Dieu il faut le prier avec ardeur, il faut le prier avec conſtance.

Je dis, en premier lieu, qu'il faut prier avec ardeur, pour faire connoître qu'on deſire avec ardeur ce qu'on demande. Ce deſir eſt un grand motif pour porter Dieu à nous ſatisfaire. *In auribus Dei*, dit Saint Auguſtin, *vehemens deſiderium eſt magnus clamor.* Un deſir violent eſt un grand cris aux oreilles du Seigneur. Et la raiſon

de ceci, c'est que quand on desire beaucoup, on se tient bien plus obligé à celui qui donne ce qu'on desire. C'est pourquoi nôtre Dieu qui ne veut pas perdre ses bien-faits, & qui ne les répand sur les hommes, que dans la veûë qu'on paiera sa liberalité de beaucoup de gratitude: Dieu, dis-je, a coûtume de mesurer la grandeur de ses presens sur celle de nos soûaits, qu'il fait devoir étre la mesure de nôtre reconnoissance.

Aussi l'éloquent Saint Jean Chrysostome a remarqué aprés David, que Dieu exauce volontiers les pauvres. *Desiderium pauperum exaudivit Dominus*, qu'il exauce volontiers les affligez, *ad Dominum cum tribularer clamavi, & exaudivit me*. Parce que la necessité extréme qui presse ces sortes de gens, & l'impatience où ils sont d'être soulagez les oblige de faire à Dieu de tres-ferventes supplications; Leurs priéres, dit ce Saint Pere, sont semblables à ces eaux, qui pour étre extrémement gênées & pressées dans les canaux où elles coulent, en sortent avec impetuosité, & se lancent en haut avec une violence extréme. Helas! Messieurs, si nous demandions nôtre propre conversion, la victoire de nos passions, de nos tentations, de nos mauvaises habitudes, le détachement de toutes les choses de la terre, son amour, sa paix, son Paradis, du moins avec autant d'ardeur que nous lui demandons le beau tems, quand nous avons une journée de chemin à faire, avec la méme ardeur qu'une pauvre fille lui demande la grace de retrouver un meuble qu'elle a perdu, nous disposerions à nôtre gré de tous les trésors de Dieu, nous vaincrions nos vi-

ces sans avoir presque la peine de les combattre; tout l'enfer fuiroit devant nous, le paradis nous seroit ouvert, & toutes ses délices descendroient par avance dans nostre cœur. Mais à l'égar de ces graces surnaturelles, au lieu de cette ferveur dont je parle, peut-être helas ! sommes-nous dans la disposition où Saint Augustin confesse qu'il se trouvoit lors qu'il demandoit la continence. *Timebam ne me citò exaudires, & cito sanares à morbo concupiscentiæ.*

Je craignois d'être trop tôt exaucé, d'être trop tôt gueri de ma passion, j'aimois mieux la satisfaire que l'étouffer. Si cela n'est pas; du moins sommes-nous fort froids, fort peu attentifs aux priéres que nous faisons pour les obtenir: On a dans son livre des oraisons pour demander la patience, l'humilité, la contrition de ses fautes. on les lit sans songer à ce qu'on lit, le cœur n'y a nulle part, & l'esprit est en méme tems occupé de toute autre chose. Comment voulez-vous que Dieu vous écoute, dit Saint Ciprien, si vous ne vous écoutez pas vous-méme ? Je sai que quelques-uns s'excusent sur leur ignorance, sur ce qu'ils ne savent pas prier; mais, si je ne me trompe, c'est une méchante excuse que celle-là. Quand on desire bien ce qu'on demande, on est naturellement éloquent à le demander. Les Saints Peres nous renvoient aux pauvres pour étre instruits sur ce sujet. Mais il n'y a pas jusqu'aux plus petits enfans qui en celà ne puissent être nos maîtres, à peine savent-ils parler qu'ils savent importuner & flechir leurs meres par leurs priéres. si nous nous addressions à Dieu avec la méme

l'ai cessé de prier. Lors qu'aprés une année de sollicitations je me trouve autant de ferveur à demander que j'en avois au commencement, je ne doute plus de l'accomplissement de mes desirs, & bien-loin de perdre cœur pour tant de remises, je crois avoir lieu de me réjoüir parce que je suis persuadé que je serai d'autant plus pleinement satisfait, qu'on m'aura laissé prier plus long-tems. Si mes premiéres instances avoient été entiérement inutiles, je ne serois pas revenu si souvent pour la même chose, c'est bon signe qu'on souffre mon assiduité, je suis seûr d'en être payé liberalement.

En effet Messieurs, on n'accorda la conversion d'Augustin à sainte Monique qu'aprés dix-sept années de larmes; mais aussi ce fut une conversion entiére, & incomparablement plus parfaite qu'elle ne l'avoit demandée. Tous ses desirs se terminoient à voir l'incontinence de ce jeune homme reduite dans les bornes du mariage, & elle eût le plaisir de lui voir embrasser les conseils les plus relevez de la chasteté evangelique, elle avoit seulement soûaité qu'il fut batisé, & elle le vit Evêque d'Hyponne. Enfin elle ne demandoit à Dieu que de le voir sortir de l'héresie, & Dieu en fit la colomne de son Eglise & le fleau de tous les Héretiques de son tems. Si aprés un ou deux ans de priéres cette bonne mére se fût rebuttée; si aprés dix ou douze années voiant que les choses devenoient pires tous les jours, que ce mal heureux fils s'engageoit encore en de nouvelles erreurs, que ses dêbauches augmentoient au lieu de diminuër, qu'à l'impure-

té il avoit encore ajoûté l'avarice, & l'ambition; si, dis-je, elle eust enfin tout abandonné par desespoir, quelle auroit été son illusion, quel tort n'auroit-elle pas fait à son fils, de quelle consolation ne se seroit-elle pas privée elle-méme; de quel trésor n'auroit-elle pas frustré & son siécle & tous les siécles à venir?

Je finis, & en finissant je m'addresse à ces personnes que je vois courbées aux piés des Autels pour impetrer de Dieu ces précieuses graces que Dieu prend tant de plaisir qu'on lui demande. Pauvre ame, à qui Dieu a fait connoître la vanité des choses mondaines, qui gemissez sous le joug de vos passions & qui soûpirez pour en être délivrée! Ames ferventes qui étes toutes enflammées du desir d'aimer Dieu, & de le servir comme les Saints l'ont servi: Et vous qui sollicitez pour la conversion de ce mari, de cette femme, de ces enfans, de cette personne qui vous est si chere, au nom de Dieu ne vous lassez point de demander, soiez constant, soiez infatigable dans vos sollicitations. Si l'on vous refuse aujourd'hui, demain vous obtiendrez toutes choses, si vous n'emportez rien cette année, l'année prochaine vous sera plus favorable. Et ne pensez pas que cependant vôtre peine soit une peine perduë, on vous tient compte de tous vos soûpirs, vous recevrez à proportion du tems que vous aurez emploié à demander, on vous amasse un trésor qui comblera tout d'un coup, qui surpassera tous vos desirs.

Je veux bien vous découvrir tout le secret, le refus que vous recevez présentement n'est qu'une

feinte dont Dieu se sert,pour enflammer davantage vôtre ferveur. Voiez comme il en use envers nôtre Cananéenne,comme il refuse de la voir,& de l'entendre,comme il la traitte d'étrangere, & même de chienne. Ne diriez-vous pas que c'est tout de bon qu'il est irrité contre elle,& que son importunité l'a mis en mauvaise humeur ? Cependant il l'admire en soi-même, il est charmé de sa confiance, & de son humilité,& c'est pour cela qu'il la rebutte. *O dissimulatrix clementia*, s'écrie admirablement l'Abbé Guerric dans un semblable sujet, *quæ duritiem te simulas, quanta pietate pugnas adversus eos pro quibus pugnas* ! O artificieuse clemence qui prenez le masque de la cruauté, avec quelle bonté rejettez-vous ceux que vous avez envie d'exaucer. Gardez-vous bien, Chrêtienne Compagnie, de vous y laisser surprendre, au contraire, pressez d'autant plus qu'on semblera vous rebuter davantage.

Faites comme cette bonne femme, servez-vous contre Dieu même des raisons qu'il peut avoir de vous refuser. Il est vrai, je ne suis qu'une chienne, je ne merite pas la grace que je demande, mais aussi n'est-ce pas à mes mérites que je prétens qu'on l'accorde, c'est aux mérites de mon tres-aimable Redempteur. Prenez garde, Seigneur, que vous n'aiez plus d'égar à mon indignité qu'à vôtre promesse, & qu'en voulant me faire justice vous ne vous fassiez tort à vous-même. Si j'étois plus digne de vos bien-faits, il vous seroit moins glorieux de m'en faire part. Il n'est pas juste de favoriser un ingrat, hé Seigneur ! ce n'est pas vôtre justice, c'est vôtre mi-

sericorde que j'implore, *Constanter age felix anima quæ cum Deo luctari cœpisti ? amat utique vim abs te pati, desiderat à te superari.* Courage heureuse ame qui avez si bien commencé à lutter avec vôtre Dieu, ne lui donnez point de relâche, il ne demande pas mieux que d'être vaincu. Signalez-vous par vôtre impôrtunité, rendez-vous un miracle de constance ; forcez Dieu à quitter le déguisement, & à vous dire avec admiration: *Magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.* O homme, certainement vôtre foi est grande, je confesse que je ne puis plus vous résister, allez, vous aurez tout ce que vous desirez, & pour cette vie, & pour l'autre.





SERMON LXX.

DE L'AUMONE.

Cùm jejunaſſet quadraginta diebus & quadraginta noctibus, poſtea eſuriit.

IESUS *eut faim aprés avoir jeûné quarante jours & quarante nuits.* S. Matth. c. 4.

Dieu à qui tous les biens appartiennent, commande de donner l'aumône, il promet auſſi de la rendre.



Essieurs, Quelque bon que ſoit le jeûne en lui-meme, ce n'eſt pas néanmoins pour le jeûne ſeul que l'Egliſe nous commande de jeûner. Parmi les motifs qu'elle a eûs en inſtituant le Carême, elle a prétendu, diſent les peres, que les Chrétiens retranchaſſent quelque choſe de leur manger ordinaire, afin d'épargner par l'abſtinence de quoi aſſiſter les pauvres dans leurs beſoins, *Ut detur pauperi, quod ſubtrahitur ventri.* C'eſt pour cela

que quelques Docteurs asseûrent que les œuvres de misericorde corporelle, ne sont pas d'une moindre obligation en ce saint tems, pour ceux qui ont du bien, que les actions de penitence pour ceux qui ont des forces & de la santé ; & que c'est en vain qu'on tâche d'affoiblir le corps par la soûtraction des viandes, si les membres de Jesus-Christ ne sont nourris en même-tems & secourus par nos aumônes. Je ne sai Messieurs, si ce ne seroit point pour cette raison que dans l'Evangile de ce jour il est dit que Jesus eut faim aprés avoir jeûné quarante jours & quarante nuits, comme pour nous avertir qu'il faut imiter son jeûne & se ressouvenir en même tems de la necessité où il est, c'est-à-dire, qu'il faut jeûner & donner l'aumône, qu'il ne faut souffrir la faim à son exemple, que pour devenir plus sensible à celle qu'il souffre dans les pauvres, & pour étre plus en état de la soulager.

Quoi-qu'il en soit, j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui de l'aumône, de cette grande vertu dont l'excellence & la nécessité a été si souvent préchée par les Saints Peres, qu'à voir comme ils en parlent à tout propos, on diroit que la Morale Chrétienne se reduit à ce seul point, & que le Paradis ne peut étre ouvert que par l'aumône, ni fermé qu'à ceux qui ne l'auront pas pratiquée. Comme j'ai un grand desir que nous passions saintement ce tems si favorable à la pieté, je me hâte, Messieurs, de vous expliquer toutes les obligations qu'il impose aux veritables fideles. Je prie le Saint Esprit qu'il veüille bien seconder mes intentions, & qu'au même-tems

que je parlerai, il vous donne non-ſeulement l'intelligence de mes paroles, mais encore le deſir de les accomplir. Demandons-lui tous enſemble cette grace par l'interceſſion de MARIE. *Ave Maria.*

Aprés avoir long-tems cherché la principale cauſe du peu d'amour que quelques Chrétiens ont pour l'aumône j'ai crû l'avoir trouvée dans une erreur aſſez commune où l'on eſt à l'égar de cette œuvre ſainte. On ſe perſuade que c'eſt une pure liberalité, qui ſe fait à des gens à qui l'on ne doit rien ; & de qui l'on n'eſpere rien, & dans cette penſée les tiédes la négligent, & les avares en ont même de l'horreur. Mais non, Meſſieurs, l'aumône n'eſt pas une pure liberalité. La liberalité s'exerce, dit un ancien Philoſophe cité par Saint Thomas, quand on donne ſon bien, & qu'on le donne ſans interêt ; quand on donne ſans obligation de donner & ſans eſperance de recevoir. Or ces deux conditions ne ſe trouvent nullement dans l'aumône. Elle n'eſt ni tout-à-fait libre, ni tout-à-fait des-intereſſée, il y a un commandement exprés de la faire, il y a des magnifiques promeſſes en faveur de ceux qui l'auront faite. Si vous avez égar au commandement, donner l'aumône, c'eſt reſtituer un bien qui n'eſt pas à vous : ſi vous enviſagez les promeſſes faire l'aumône, c'eſt mettre votre argent à uſure. Il me ſemble que c'eſt là dequoi reveiller les plus-lâches & les plus intereſſez. Vous avez crû juſqu'ici, que ce qu'on donnoit aux pauvres étoit un pur don que vous pouviés retenir ſans bleſſer vôtre conſcience, que vous ne

pouviez faire sans deminuër vôtre trésor. C'est une illusion dont je veux aujourd'hui vous détromper. Non, Chrêtiens Auditeurs, vous n'êtes jamais moins liberaux que lorsque vous faites l'aumône. En voici deux raisons qui feront le partage de ce discours. La premiére parce que le Seigneur à qui tous les biens appartiennent, vous commande de la donner : La seconde parce que le Seigneur qui posséde tous les biens vous promet de vous la rendre. Voila tout le sujet de nôtre entretien.

Entre toutes les obligations que nous impose le Christianisme, je n'en trouve guere de mieux établie que celle de faire l'aumône, elle est fondée sur trois differentes loix, dont chacune pourroit suffire pour nous rendre ce devoir indispensable, sur la loi de la justice, sur la loi de la charité, & sur une loi speciale, la plus claire, la plus forte qui ait jamais été faite par le souverain legislateur. Oüy, Messieurs, la loi de la justice, cette loi que la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes, cette loi que les nations les plus barbares ont connuë & réverée, cette loi qui nous oblige de rendre à chacun ce qui est à lui, cette loi, dis-je, vous oblige de faire l'aumône. On ne doute pas que vous ne possediez vos biens par de justes titres, mais je dis avec le Maître de l'Ecole, qu'il y a de l'injustice dans l'emploi que vous en faites, si vous les consumez tous à vôtre usage, je dis que vous retenez injustement ce que vous pourriez donner au pauvres, sans rien retrancher de vos besoins. Ecoutez, s'il vous plaît, les raisons que j'ai d'avancer cette proposition,

tion. On peut dire qu'elle eſt auſſi vraie qu'il eſt vraî qu'il y a un Dieu. Car ſuppoſé qu'il y a un Dieu lequel a créé tous les hommes, il faut néceſſairement qu'il les ait tout pourveûs des choſes néceſſaires à leur entretien, puiſque celui qui donne la vie eſt obligé de donner les moiens de la conſerver. Cependant tous les biens ſont diſtribuez, & il y a mille gens qui ne poſſedent rien ſur la terre, il faut donc on que la Providence ſoit defectueuſe, ou que le partage des pauvres ſoit entre les mains des riches. Il faut ou que Dieu ait negligé le ſoin de ceux qui manquent de tout, ou qu'il s'en ſoit déchargé ſur ceux qui poſſedent tout avec abondance, c'eſt-a-dire en un mot, qu'il faut ou qu'il n'y ait point de Dieu, ou qu'une partie de vos richeſſes, Meſſieurs, appartiennent à ceux qui n'ont pas de bien.

En effet ſi vous croiez avoir reçeû du Seigneur tout le bien que vous poſſedez, pourquoi penſez-vous qu'il ait été ſi liberal en votre endroit, tandis que vos freres n'ont eû pour partage que l'indigence ; Je voudrois bien que vous me diſſiez un peu vôtre penſée ſur cette conduite. Tout de bon, croiez vous qu'en vous comblant de richeſſes, cette ſageſſe infinie n'ait prétendu autre choſe ſi ce n'eſt de vous enrichir ? Croiez-vous que ce bon Pere n'ait laiſſé tant denfans ſans héritage, qu'afin que vous euſſiez plus de biens à diſſiper, plus de moiens & de l'offencer & de vous perdre. C'eſt la Providence qui jette à pleines mains l'or & l'argent dans cette maiſon: bette divine Providence n'auroit point d'autre cut en cela que de fournir de l'aliment au luxe

& à la volupté ? Ne seroit ce pas-là une veüe bien digne de nôtre Dieu?Pourquoi donc ramasse-t'il ainsi les biens en des certaines familles, si ce n'est afin qu'ils soient distribuez à propos à toutes les autres, desquelles, la providence est comme chargée ? Cét homme est extrémement riche, Dieu lui a donné beaucoup de biens, & trés-peu ou même point du tout d'enfans. Il est tout visible que c'est afin qu'il soit le Pére des pauvres. C'est ainsi que dés le commencement du monde il rassembla toutes les eaux dans la mer, non pas simplement pour combler ces profons abîmes, ou pour donner aux monstres qu'elle nourrit un empire plus étendu, mais afin que de là comme d'un grand reservoir ces mêmes eaux se répandissent sur toute la terre avec plus de regle & d'utilité. C'est ainsi qu'il réünit la lumiere en un seul corps qu'il mit au Ciel, non pas pour laisser dans les ténebres tout ce monde inferieur, mais afin qu'il fût éclairé selon ses besoins, & qu'il eust sujet de loüer l'auteur d'une créature si parfaitte & si bienfaisante.

Que suit-il donc de tout ce raisonnement ? Il suit que si vous ne faites pas l'aumône, vous usez de vos biens contre l'intention de Dieu qui en est le maître absolu, contre le droit des pauvres ausquels appartient l'usage d'une partie de ces mêmes biens, & par consequent contre toutes les loix de la justice, qui nous défend de disposer des choses qui ne sont pas à nous, si ce n'est en faveur ou suivant les ordres de leur legitime Maître. Ce sentiment est le sentiment de tous les Docteurs & de tous les Peres, & je ne crois pas

qu'il y ait rien sur quoi ils se soient si souvent, ni si nettement expliquez. Ne donner pas aux pauvres les choses superfluës, dit Saint Augustin, c'est tout visiblement retenir le bien d'autrui, *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur*, c'est sur le Pseaume 147. Oui, dit Saint Basile, vous commettez autant de larcins que vous pouvez assister de pauvres & que vous ne le faites pas. Savez-vous bien de quel crime vous vous rendez coupable, lors que vous refusez à un pauvre la nourriture necessaire ? du même crime, dit Saint Ambroise, que si vous lui arrachiez des mains le peu de pain qu'il a pour sa vie. *Neque enim*, ce sont les paroles de ce Pére, *neque enim plus est criminis habenti tollere, quàm cum possis & abundes indigentibus denegare.* Tous les autres Peres disent la même chose avec tant de conformité, qu'il n'y-a que tres peu de difference même dans leurs expressions.

Doit-on s'étonner aprés cela, que JESUS-CHRIST condanne au feu éternel quiconque ne donne pas à manger à ceux qui ont faim ? si ce que j'ai dit, si ce que tous les Péres ont dit est veritable, il n'y-a point trop de rigueur à ce jugement. Avez vous jamais trouvé fort étrange qu'on ferme la porte du Ciel à ces malheureux qui ne vivent que de larcins, à ces maîtres cruels qui frustrent leurs domestiques de leurs salaires, à ces mauvais juges qui par d'injustes arrêts renversent les familles les plus florissantes, à ces voleurs publics, à ces harpies insatiables qui s'engraissent des larmes des veuves & des orphelins, qui affament des provinces entiéres, pour

avoir des tables plus délicates & plus splendides? Ne jugez-vous pas que toutes ces personnes sont bien dignes des mêmes flammes où le mauvais riche est enseveli? Or ce jugement condamne tous ceux qui refusent l'aumône aux pauvres. Enlever le bien à ceux qui en ont, & ne faire nulle part du sien à ceux qui en manquent, c'est tout une même chose, oui, je le repete, c'est la même chose? *Neque enim plus est criminis habenti tollere quam cum possis, & abundes, indigentibus denegare: Si nolueris dare*, ce sont les paroles de saint Augustin, *noveris te res alienas auferre, & injustè retinere.*

Mais pourquoi donc le Seigneur ne partage-t'il pas également tous les hommes, au lieu de se remettre du soin des uns sur la bonne-foi des autre. Saint Basile & Saint Ambroise disent, que c'est afin que tout le monde ait le moien de gagner le Ciel, les riches par la pratique de la charité & les pauvres par l'exercice de la patience. On peut dire qu'il l'a fait encore pour nous lier plus étroitement les uns aux autres, les riches étant obligez de considerer les pauvres comme leurs propres enfans qu'ils doivent nourrir, & les pauvres ne pouvant pas ne point aimer les riches comme leurs péres, puis qu'effectivement ils en font l'office à leur égar. On peut ajoûter que par cette voie Dieu se rend plus aimable & plus admirable aux hommes qu'il n'auroit fait par une autre voie: Car s'il nous avoit tous également partagez, nul ne se croiroit obligé à une fort grande reconnoissance; nous nous persuadons difficilement qu'on nous fait une grace;

quand on ne nous donne que ce qu'on accorde à tout le monde, au lieu que par cette distinction, les riches s'aperçoivent aisément des obligations particuliéres qu'ils ont à la liberalité de Dieu, tandis que les pauvres ont occasion de se loüer de sa bonté paternelle, qui ne les abandonne pas dans leur plus grande néceßité, d'admirer sa sageſſe qui leur fournit souvent par des ressources inesperées, tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistance.

Il est donc vrai que nous devons l'aumône par justice, j'ajoûte que nous la devons par charité, & cette obligation n'est pas moins étroitte que la premiére. Comme le commandement de la charité chrêtienne est un commandement positif, il est tout visible qu'il nous oblige à quelque chose de positif envers nos freres: Peut-il nous obliger à moins qu'à ne les pas laisser périr de misere? Le comble de cette vertu, dit le Sauveur, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime, mais le moins qu'on puisse faire, c'est asseûrement de leur donner du pain pour vivre, pour les empécher de mourir.

Prenons, s'il vous, plaît, les termes de nôtre loi, & voions si l'on peut sans la violer, se dispenser de faire l'aumône. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Vous aimerez vôtre prochain, & vous l'aimerez comme vous-même. Quand il auroit dit simplement, vous l'aimerez, il n'en falloit pas davantage; on sait que l'amour est extrémement liberal, qu'il est prodigue, qu'il donne jusqu'à enrichir la personne aimée, jusqu'à s'appauvrir soi-même, on ne vous demande que

le superflu, mais si l'on aimoit veritablement on ne se contenteroit pas de cela, on se retrancheroit les choses même les plus necessaires. C'est ainsi que les Saints en ont usé, ils ont jeûné pour nourrir les pauvres, ils se sont depoüillez pour les vêtir, il leur ont cedé leurs propres lits, & ont dormi cependant sur la terre nuë, ils ont tout vendu pour donner tout; mais Jesus-Christ ajoûte, comme vous-même, *sicut te ipsum*; comment peut-on observer ce commandement sans faire l'aumône: Comment me persuaderez-vous, Chrêtiens Auditeurs, que vous aimez vôtre frere comme vous-même, si vous souffrez qu'il soit nû dans le plus-grand froid, tandis-que vous êtes si mollement & si richement vêtu? Que de viandes, que de ragoûts pour le plaisir de cette bouche, pendant que tant de pauvres n'auront peut-être aujourd'hui d'autre nouriture que leurs larmes. Et nous oserions asseûrer que nous les aimons comme nous-mêmes? Ne pourroit-on pas dire au contraire, que nous les haïssons mortellement, puisque selon Saint Ambroise, c'est en effet leur donner la mort, que de leur refuser la nourriture, *Si non paveris, occidisti*.

Mais venons à la loi particuliere: Parlez-nous clairement, me direz-vous, est on obligé de faire l'aumone sous peine de peché mortel? Mais dittes-moi, s'il vous plaît, vous-même, si l'on peut-être danné pour une faute qui ne seroit que venielle; on sera danné pour n'avoir pas fait l'aumône; bien davantage, on ne sera danné que pour cela. Parmi les réprouvez qui seront mis à la gauche, il n'y en-aura pas un seul qui n'ait pe-

été contre ce précepte, puisque ces paroles leur seront adressées à tous; J'ai eû faim & vous ne m'avez pas donné à manger ; au contraire dans la troupe des bons, il y-aura des pecheurs de toutes sortes, mais il n'y-aura personne qui n'ait été charitable envers les pauvres ; autrement, comment est-ce que Jesus Christ leur pourroit donner à tous cét éloge, J'ai eû faim & vous m'avez donné à manger ? Croiez-vous dit Saint Grégoire de Nazianze, que l'aumône soit de devotion seulement, & non de necessité ; de conseil & non de précepte ? je desirerois que cela fût & je serois tout disposé à le croire comme vous, mais je suis effraié par cette séparation des boucs & par le reproche que leur fait Jésus-Christ; non d'avoir commis des vols, des sacriléges, des adulteres, mais de ne l'avoir pas assisté lui-même en la personne des pauvres. *Esurivi enim & non dedistis mihi manducare, sitivi & non dedistis mihi bibere.* Pourroit-il commander l'aumône plus expressement, qu'en nous faisant entendre que nous serons punis si nous l'avons négligée? Pouvoit-il la commander plus fortement qu'en le faisant sur la plus grande de toutes les peines, qui est le feu éternel ? Il ne s'est pas contenté de dire en general, qu'il prétendoit que les pauvres fussent assistez, il est descendu jusqu'au détail des choses qui leur peuvent être necessaires ; & pour nous ôter toute esperance d'impunité, il a conçeu la loi en forme d'arrêt pour nous faire comprendre qu'y contrevenir & être déja condanné, c'étoit une même chose.

Il est étrange, Chrêtiens Auditeurs, que non-

obstant tout cela, il y a des gens qui croient pouvoir se dispenser de faire l'aumône; Dieu n'exige de nous que le superflu, nous n'en avons point, disent-ils, chacun a assez besoin de ce qu'il a, & on est bien-heureux, quand on trouve au bout de l'année, qu'on n'a mangé que le fruit de son travail, ou le revenu de ses biens. Mais en bonne foi, croions-nous que ce raisonnement nous doive sauver de la colere à venir? Le Seigneur aura donc parlé, il aura menacé en vain, un sophisme nous mettra au dessus de ses loix & de ses menaces. Vous ne trouvez rien de superflu au bout de l'année; mais durant le cours de l'année, combien de dépenses superfluës? Vous comtez donc parmi les choses necessaires à vôtre entretien, tout ce que le jeu, tout ce que la vanité, tout ce que la débauche même a consumé? Est-il possible que sans vous incommoder, vous ne puissiez donner à Dieu ce que vous emploiez peut-être à offencer Dieu? Non, Messieurs, je ne pense pas que de tous ceux qui croient n'avoir précisement que ce qui leur est nécessaire, il y en ait un seul qui ne pût encore épargner quelque chose pour faire l'aumone. Examinez bien, Messieurs, & vôtre logement, & vos meubles, & vôtre table, & vos habits, & vos coffres: Si je consultois là dessus ceux qui vous connoissent, vos voisins, vos amis, vos parens, vos femmes; & vous femmes, vos maris, peut être qu'ils me diroient qu'il y a de l'excez en tout cela, qu'on pourroit ôter bien des choses, sans rien retrancher à la necessité, & sans choquer la bienséance, mais je ne veux consulter que vous-mêmes; exa-

minez, s'il vous plaît, vous-mêmes, toures ces choſes, & ſouvenez-vous qu'elles ſeront examinées encore une fois au jugement d'une maniére fort ſévere ; ſouvenez-vous qu'on y examinera tout l'emploi que vous aurez fait du bien que vous aurez reçeû, de Dieu, & que ce ſera Dieu lui-même, qui jugera ſi vous n'aurez point emploié mal-à-propos ce qui devoit être pour lui. Mais pourquoi ſe faire preſſer pour une action de juſtice, & qui doit être ſi liberalement récompenſée ? On ne nous demande rien du nôtre, Chrêtienne Compagnie, je viens de vous le faire voir, & néanmoins on nous promet de nous rendre avec uſure tout ce que nous aurons donné. C'eſt la ſeconde Partie.

Quand l'aumône ne nous rapporteroit point d'autre fruit, que le plaiſir qu'il y a à faire du bien, il me ſemble que cela ſeul devroit ſuffire pour nous faire aimer cette vertu. On compte parmi les miracles de la Providence, certaines libéralitez que des gens-de-bien ont été inſpirez de faire à des perſonnes, qui ſans ce ſecours imprévеû alloient perir infailliblement : Cette mére ſongeoit à proſtituër ſes filles, pour vivre au dépens de ſa conſience & de leur honneur, lors qu'il lui eſt venu tout à propos une petite ſomme d'argent qui l'a detourné de ce deteſtable deſſein, & qui a ſauvé ces pauvres victimes. Dans le même-tems que cét homme s'alloit abandonner à ſon deſeſpoir, qu'il cherchoit un cordeau pour mettre fin a ſes jours, on lui a préſenté heureuſement ce qui lui étoit néceſſaire dans une ſi grande extrémité, ſans qu'on ſeût pourtant

qu'il fût determiné à se perdre. Quelle merveille de la misericorde de Dieu! Quel effet de sa bonté vraiément paternelle! Mais combien de merveilles de cette nature ne feroit pas une personne riche & charitable, qui dans le tems le plus mauvais, & sans attendre d'être priée, envoieroit tantôt du bled, tantôt du charbon, aujourd'hui un lit, une autrefois une robe, une autrefois de l'argent à des mal-heureux dont la necessité lui seroit connuë? Le beau zele, Messieurs, & qu'il seroit fructueux de s'informer avec soin des pauvres qui aiment-mieux souffrir que publier leur indigence, de les vesiter, de les encourager à supporter patiemment leur affliction, à craindre Dieu, à esperer en lui, au méme-tems qu'on leur donneroit une preuve effective du soin qu'il a d'eux par l'aumône qu'on leur feroit! Mais quel plaisir d'entrer dans une maison comme un ange de paix, & de la laisser dans l'allegresse & dans les actions de graces, aprés l'avoir trouvé plongée dans le dueil & dans la desolation! Quel plaisir d'aller ainsi semant la joie dans les cœurs répandant par tout le calme & la sérenité, changeant le sort des hommes, faisant des heureux, & operant des miracles! Est-il possible qu'il y ait des personnes qui aiment mieux voir leurs coffres remplis de terre & de bouë, remplis de vieux métail enroüillé, de vieilles piéces mal fabriquées, que d'être les péres des pauvres, les ministres de la Providence, que d'être comme les dieux visibles du monde, aimez, benis & presque adorez des hommes?

Cependant, Messieurs; ce n'est-là que le moin-

dre fruit qu'on peut retirer de l'aumône. Le pardon des pechez l'accompagne infailliblement, elle est comme un doux Purgatoire qui purifie l'ame, qui la nettoie de toutes ses tâches, & c'est pour cela que dans l'Ecriture elle est comparée au feu où les metaux sont affinez. Saint Paul appelle l'aumône un sacrifice d'expiation, Saint Augustin un second Bâtéme, & Saint Ambroise trouve qu'elle a même quelque avantage sur ce Sacrement. Enfin donnez l'aumône, dit Jesus-Christ, & tous vos crimes vous sont remis: *Date eleemosynam & ecce omnia munda sunt vobis.* On peut dire, Messieurs, que c'est ici l'unique ressource de la plûpart des riches du monde. Leur état les expose à de grandes tentations, à de grandes cheûtes, & d'ailleurs ils souffrent peu, ils ont naturellement beaucoup d'aversion pour la penitence; c'est-à-dire, que les principales voies du salut leur sont en quelque sorte fermées, il ne leur reste que l'aumône, s'ils la négligent, je ne vois pas par où c'est qu'ils esperent de se sauver. Mais aussi faut-il avoüer que le moien est facile, & qu'ils sont bien mal-heureux s'ils se dannent éternellement aiant la clef du ciel entre les mains, & se le pouvant ouvrir aussi aisément, qu'il leur est aisé d'ouvrir leur bourse. On demande le sujet qu'ils ont de remercier Dieu des biens qu'il leur a donnez s'ils n'en sont que les économes; le voila, Chrêtiens Auditeurs, c'est qu'ils ont de-quoi se rachetter de l'enfer, de-quoi acheter le Paradis; c'est qu'on leur donne pour leur argent ce qui coûte aux autres du sang & des larmes, c'est que les pauvres ne sauroient aque-

rir qu'à force de sueurs & de souffrances.

Mais l'avarice ne se désaisit point de ses trésors pour des richesses spirituelles & invisibles, il lui faut de l'or pour de l'or, encore veut-elle être asseûrée qu'on lui rendra avec usure ce qu'elle donne avec tant de peine. Eh bien, Messieurs, Dieu s'engage à nous satisfaire, il nous promet la multiplication de ces mêmes biens; dont nous lui aurons fait part en la personne des pauvres. Voiez je vous prie ce qui arriva au desert, lors qu'avec cinq pains Jesus-Christ donna à manger à tout le peuple qui le suivoit pour l'entendre. Ces cinq pains étoient toute la provision des Apôtres, ils ne laissent pas de les partager avec joie, & de les distribuër à ce bon peuple. Perdirent-ils quelque chose à donner ainsi ce qu'ils avoient pour leur subsistance? Au contraire cinq mille personnes furent rassasiées de ces pains, & il en resta pour eux douze corbeilles; *Crevit eis cibus dum impenditur victus*, dit Saint Augustin, leur provision fut augmentée de beaucoup par leur liberalité. Voila une figure de ce qui arrive à toutes les personnes charitables. On a veû des maisons ruinées par le jeu, le luxe & la débauche renversent tous les jours à nos yeux les fortunes les mieux établies, on tombe souvent dans la pauvreté par les mêmes voies que la prudence humaine avoit jugé les plus propres pour s'enrichir; mais l'aumône n'a jamais appauvri personne. Donnez moi un seul homme qui se plaigne d'y avoir été trompé, faittes-moi voir des enfans que les aumônes de leurs peres aient laissé dans l'indigence, comme on ne voit

qui se sont ruinez dans les partis, dans les emplois, dans les charges, dans le commerce? Au contraire combien de prodiges pour remplacer & pour multiplier ce que la charité avoit repandu? On demande des miracles; j'ose dire qu'il s'en fait presque tous les jours en faveur de l'aumône, & qu'il est peu de personnes qui aient beaucoup aimé cette vertu & qui l'aient pratiquée avec constance, à qui il ne soit arrivé quelque chose qui paroît surnaturel en cette matiére.

Ce n'est pas que Dieu se serve toûjours des voies extraordinaires, pour nous rendre ce qu'il a reçeû de nous: Il le fait le plus souvent par des moiens naturels, que sa sagesse dispose d'une maniére également douce & efficace. Vous avez cent fois admiré ces grandes rivieres, qui de toutes les parties du monde vont se jetter dans l'ocean. Ces rivieres ne sont dans leur source que des petits filets d'eau, qui par des canaux secrets sont sortis du même ocean, & qui y retournent avec cette pompe & cette augmentation que vous voiez. C'est ainsi qne Dieu renvoie au centuple, & par des voies découvertes & éclatantes, ce que la charité a fait couler secrettement dans les mains des pauvres. Cét héritage, le gain de ce procés, le succez de ce trafic, ce mariage avantageux, c'est la recompense des aumônes de cette vertueuse femme. C'est le revenu de cét argent qu'elle distribuë, ou qu'elle fait distribuër à des personnes qui n'ont rien, & qui pour comble de mal-heur sont d'une naissance qui ne leur permet pas de découvrir leurs besoins à tout le monde.

On dit qu'on donne peu aujourd'hui parce que

le tems est mauvais, & moi je dis que le tems n'est si mauvais que parce qu'on donne peu. L'aumône est une semence, dit Saint Cyprien, & il n'y a pas moins de folie a retrancher la charité dans les mauvais tems, qu'il y en auroit à n'ensemencer pas son champ, lors que la recolte a été petite ; le tems pouvoit-il étre plus mauvais qu'il étoit dans la Judée, lors qu'Elie avoit fermé le Ciel, comme parle l'Ecriture ; & qu'une longue & horrible secheresse avoit affamé tout le pais ? Le Prophete manquant lui-même de toutes choses s'addresse à une pauvre veuve & lui demande à manger. Cette bonne femme n'avoit plus qu'une poignée de farine & un peu d'huile, dont-elle se disposoit à faire un gateau pour elle & pour son enfant, aprés quoi il lui falloit songer à mourir; cependant elle ne rebutte point l'homme de Dieu ; quand elle auroit eû une fort grande provision, ç'auroit été beaucoup que de partager avec lui, mais elle n'a que trespeu de chose, & pourtant elle donne tout ce qu'elle a: *Non de abundanti portio*, dit Saint Ciprien, *sed de modico totum*. Qu'arriva-t'il ? dés ce jour-là la farine & l'huile ne manquerent point en sa maison, Dieu lui en fournissant par un miracle continuël. Si dans cette extremité elle avoit suivi nos régles, Chrêtiens Auditeur, elle seroit morte de faim en moins de trois jours. Elle fit l'aumône méme au tems de la plus cruelle famine, & le tems de la famine devint pour elle un tems d'abondance.

Mais j'ai beaucoup d'enfans me direz-vous, ç'est pour cela-même qu'il faut faire beaucoup

d'aumônes ; le nombre de vos enfans vous a-t-il empéché jusqu'ici de donner vôtre argent à interêt ? D'ailleurs, il faut bien songer à vos enfans, mais aussi ne devez vous pas vous oublier. Vous craignez qu'ils ne manquent de quelque chose aprés vôtre mort, & n'appréendez-vous point de ne rien trouver pour vous-méme en l'autre vie ? Quand vous les logez ces enfans, vous leur donnez une partie de vôtre bien, mais vous avez la prudence de retenir de quoi subsister en vos derniers jours, & vous seriez si imprudent que de ne vous rien réserver pour l'éternité? Considerez vôtre ame comme l'un d'eux, dit Saint Jérome, & ne la frustrez pas de la part qu'elle doit avoir à vôtre héritage, vous avez six, dix, douze enfans, si vous en aviez encore un, vous trouveriez de quoi le nourrir, deûssiez-vous épargner sur vôtre bouche ce qui lui seroit nécessaire; Imaginez-vous que Jesus Christ est ce troisiéme que vous n'avez pas, & donnez lui sa portion comme aux autres, peut-être vous en est il déja mort quelcun, faites des aumônes de ce que celui là vous dépenseroit, s'il vivoit encore. Enfin si vous avez envie de leur laisser à châcun un excellent patrimoine, inspirez-leur par vôtre exemple beaucoup de tendresse pour les pauvres, c'est un fond qui ne peut manquer que celui là, & ils sont assez riches s'ils le peuvent hériter de vous.

Voila, Chrêtienne Compagnie, tout ce que j'avois à vous dire sur ce sujet de l'aumône. Pauvres gens je ne sai si cela suffira pour porter vos freres à vous assister, mais il doit suffire, ce me

ſemble, pour vous perſuader à vous mêmes, que Dieu ne vous a pas oubliez, & que vous lui étes plus chers qu'on ne penſe. Si vous manquez des choſes néceſſaires à la vie, plaignez-vous de l'injuſtice & de la dureté des riches, mais certainement vous n'avez pas raiſon de murmurer contre la providence de vôtre Pere celeſte. Car que n'a-t'il point fait pour vous procurer tous vos beſoins ? Il ne s'eſt pas contenté de commander à un homme de vous aſſiſter, il l'a ordonné à tous les hommes, & pour les engager par leurs propres interéts à prendre quelque ſoin de vous, il leur fait eſperer de grands treſors & en cette vie & en l'autre. Ce n'eſt rien qu'un verre d'eau, cependant ſi c'eſt pour vous deſalterer dans vôtre ſoif, il y a une récompenſe & une récompenſe éternelle pour celui qui vous le préſentera. Il n'y a point de paradis que pour ceux qui vous font l'aumône, point d'enfer que pour ceux qui vous la refuſent.

Quelques pechez qu'on ait commis contre lui, il ne ſe plaint de rien pourveu que vous ſoiez ſatisfaits. Il fait encore plus, il ſe met en chacun de vous, il ſe préſente lui-même en vos perſonnes ; afin qu'on ait honte de vous faire un refus qui tomberoit ſur lui, afin qu'on vous rende autant d'honneur qu'il en merite lui-même. Enfin il met tout en uſage, pour porter tout le monde à vous faire beaucoup de bien ; il s'abaiſſe, il prie, il promet, il commande, il tonne, il foudroie, il donne avec profuſion à ſes économes, afin qu'ils vous pourvoient avec abondance. Que ſi non-obſtant tout cela, il vous laiſſent dans la

diſette,

disette, s'ils détournent à leur usage, ce qui ne leur a été donné que pour vous, aiez un peu de patience, il vous fera justice, & vous vous la ferez vous-même quelque jour, puisque vous devez étre leurs Juges.

Premiérement il cassera ces officiers infidelles, un procés, une banqueroute, ou quelqu'autre accident à quoi l'on ne s'attend point, reduira bientôt à la plus extrême pauvreté cette puissante maison, où l'on fait si peu de cas des pauvres, mais la grande punition s'en fera au jour des vengeances. Ce jour épouvantable n'aura rien de terrible que pour eux, ce sera contre eux seuls qu'il fera éclatter ce tonnerre dont ils les a déja comme frappez dans l'Evangile, *Discedite à me maledicti in ignem æternum.* Retirez-vous de moi maudits, qu'attendez-vous pour aller au supplice que vous avez mérité? Ne vous souvient-il plus des rebuts que vous m'avez faits souffrir en tant de rencontres? Oseriez-vous bien me demãder le paradis aprés m'avoir refusé du pain & de l'eau? A vôtre Dieu, ingrats! refuser ce pain qu'il avoit créé, & que vous teniez de lui! Me refuser de l'eau, à moi qui vous avois donné tout mon sang! *Discedite à me*: Eloignez-vous de moi, monstres de cruauté & d'ingratitude, & qu'à l'avenir il y ait autant de distance entre vous & vôtre Sauveur, qu'il y en a eû entre vôtre dureté & ma tendresse, entre vos entrailles de bronze & ma misericorde infinie.

Et ne dittes point que c'est un miserable, un faineant, un importun que vous avez rebutté; *mihi fecistis*, c'est moi-même que vous avez traité

de la sorte, vous ne l'avez pas crû, c'est qu'il ne vous a pas plû de le croire; je vous l'avois dit assez clairement, & vous avez bien cru sur ma parole que c'étoit moi qu'on adoroit sous les especes du pain, quoique la chose ne fût pas moins incroiable, mais c'est que cét article ne vous devoit couter que des réverences, & que l'autre vous engageoit à débourser quelques sols ou quelques écus. Allez maudis idolatres, allez brûler éternellement; nous verrons si vôtre or vous tirera de ces flammes où je vous envoie; c'est-là que vous apprendrez par la rigueur & par la durée de vos peines, si c'est un homme ou un Dieu que vous avez choqué par vôtre avarice.

Prevenez, ce mal, Messieurs & puisque la foi vous apprend, que c'est vôtre bon Maître que vous assistez en la personne des pauvres, faites-vous un plaisir de les nourrir, de les habiller, de les loger en vôtre maison, de les servir dans leurs maladies, de les caresser comme vos enfans, de leur procurer jusqu'aux délices; Soiez encore plus prompt à leur donner, qu'ils ne sont ardens à recevoir, n'en refusez aucun, mes freres bien-aimez; n'en refusez aucun, de peur que celui que vous aurez renvoié triste par vôtre refus, ne soit JESUS-CHRIST lui-même, lequel se trouve en chacun d'eux: *Date omnibus dilectissimi fratres, date omnibus, ne cui non dederitis ipse sit Christus.* Souvenez-vous qu'il y aura un jugement sans misericorde, pour tous ceux qui n'auront pas exercé-là misericorde, & qu'il y aura une misericorde & nul jugement pour ceux qui auront aimé cette vertu. *Ainsi soit-il.*



SERMON LXXI.

DE LA CHARITE' CHRE'TIENNE.

Unde ememus panes, ut manducent hi.

Où prendrons-nous du pain, pour donner à manger à ce peuple. S. Jean, ch. 6.

Nous devons aimer nôtre prochain, il est à Dieu, il en est l'image, & l'objet de sa tendresse & de son amour, nous devons l'aimer comme nous voulons être aimez des hommes; comme nous nous aimons nous-mêmes, comme Jesus-Christ *nous a aimez.*



L'Evangile de ce jour nous apprend, que Jesus-Christ aiant été suivi au desert par une grande foule de peuple, sa bonté ordinaire lui persuada qu'il avoit quelque obligation de leur donner à manger, & fit pour cét effet un des plus grans miracles qu'il ait faits en toute sa vie. Il prit cinq

pains & deux poissons, qui étoit toute la provision qu'il avoit pour lui-même & pour ses Disciples, il les benit, il les distribua de sa propre main, & en les distribuant, il les multiplia de telle sorte, que cinq mille personnes en furent rassasiées, & qu'on eût encore de quoi remplir douze corbeilles de ce qui resta. Cét exemple de charité me donne, ce me semble, une occasion avantageuse de vous entretenir de la charité chrétienne, de cette vertu qui nous lie avec nôtre prochain, & qui ne fait qu'un cœur de tous les cœurs des fidelles. J'en parle d'autant plus volontiers, que ce discours me fraie le chemin à celui que je veux vous faire de l'amour de Dieu, veû que l'amour de nos freres est une partie essentielle de l'amour de Dieu, & qu'on ne peut separer ces deux vertus sans le détruire. Quand on nous parle de l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, nous nous plaignons qu'on nous veut obliger à aimer un être que nos sens n'apperçoivent point, & dont nôtre esprit même ne se peut former une veritable idée. Mais ce n'est plus ici un objet invisible & surnaturel qu'on nous commande d'aimer: ce sont des hommes comme nous, pour qui la nature ne nous donne quelquefois que trop de penchant.

Il est vrai que l'amour que nous avons pour eux naturellement, n'est pas le même que Dieu veut que nous leur portions; il peut néanmoins disposer nos cœurs aux mouvemens de cette vertu si excellente & si rare parmi les Chrêtiens. Seroit-il possible que nous nous revoltassions encore contre ce précepte, ou que nous fussions

lents à y obéïr. Esprit Saint, si vous n'amolissez nos cœurs, nous trouverons de l'impossibilité aux plus faciles commandemens, nous haïrons toûjours ce que vous nous ordonnez d'aimer, nous aimerons ce que vous nous commandez de haïr. Disposez donc mes Auditeurs, à écouter avec docilité, ce que je vais tâcher de leur dire avec tout le zele qu'il vous a plû m'inspirer pour leur salut. Ils vous demandent eux-mémes cette grace pour eux-mémes ; c'est pour cela que nous nous addressons tous ensemble à vôtre Epouse, & que nous la salüons avec l'Ange. *Ave Maria.*

Je ne doute point qu'on ne vous ait souvent raconté ce que Saint Jerôme rapporte de Saint Jean l'Evangeliste, qu'étant parvenu à une extréme vieillesse, pouvant à peine étre porté à l'Eglise sur les bras de ses disciples, & n'aiant plus assez de force pour faire de longs discours, il se contentoit de dire à chaque assemblée, Mes freres, aimez vous les uns les autres. Comme c'étoit toûjours la même leçon, les fideles s'enuiërent enfin de l'entendre, & prirent la liberté de lui demander pourquoi il la répetoit si souvent, il fit une réponse vraiment digne du bien-aimé de Jesus? Que c'est le commandement de nôtre bon Maître & que si nous le faisons tout est fait : *Quia præceptum Domini est, & solum fiat, sufficit.*

O la belle raison, Chrétiens Auditeurs, pour nous porter à aimer nos freres, & qu'elle devroit faire, ce me semble, une grande impression sur nos cœurs & sur nos esprits ! Enfans de Jesus-

Christ & de son Eglise, sera-t'il necessaire de vous proposer d'autre motifs pour vous engager à la pratique de cette vertu ? Ne suffit-il pas de vous faire ressouvenir qu'elle nous a été recommandée par nôtre bon Maître, que c'est la chose qu'il a témoigné avoir le plus à cœur, qu'il a declaré avant que de mourir qu'il n'avoit que cela à nous ordonner, que c'est toute la recompense qu'il exige de nous pour tout ce qu'il a fait pour nous: *Praceptum Domini est, & si solum fiat, sufficit.* Je ne laisserai pas, Messieurs, d'ajoûter à ce motif tous ceux qu'il plaira à Dieu de m'inspirer, & comme je ne doute point que vous ne vous y rendiez aisément, & que vous ne soiez d'abor dans l'impatience de mettre en exécution les choses dont vous aurez été persuadez ; je joindrai les regles qu'il faut observer dans l'amour du prochain, aux raisons que j'aurai produites pour en établir l'obligation. Les raisons & les regles de la charité chrétienne feront dont les deux parties de ce discours. Nous verrons dans le premier poinct pourquoi il faut aimer nos freres : Et dans le second comment c'est quil les faut aimer. Voilà tout le sujet de cét entretien.

Vous serez peut-être surpris, Chrêtiens Auditeurs, lors que je vous dirai que nous n'avons pas moins de raison d'aimer nos freres, que nous en avons d'aimer Dieu. Mais on cessera de s'en étonner, quand on saura que l'amour dont s'entraiment les Chrêtiens, n'est qu'une même vertu, qu'un même amour avec l'amour dont Dieu lui-même veut être aimé. Je dis encore plus, ce n'est

qu'une même chose que nous aimons, soit que nous aimions Dieu, ou que nous aimions les hommes, parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes, parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu. Ces deux amours, dit Saint Grégoire le Grand, sont comme deux parties qui composent un même tout, deux anneaux d'une même chaîne, deux actions d'une même vertu, deux ouvrages d'une même main, deux mérites inséparables, dont l'un ne peut subsister sans l'autre. *Sunt duo isti amores duæ quadam partes, sed unum totum est ex utrisque compositum, duo annuli sed catena una, duæ actiones sed una virtus, duæ opera sed una charitas, duo apud Deum merita sed unum sine alio inveniri impossibile est.*

De ce principe je tire d'abor deux conclusions fort importantes pour nôtre conduite. La premiére contre les faux dévots, qui se croient tous remplis de l'amour divin parce qu'ils prient beaucoup, qu'il communient souvent, quoique dans leurs cœurs ils nourrissent des aversions & des jalousies, quoi qu'ils retiennent le bien d'autrui, ou qu'ils se plaisent à noircir la reputation de leurs freres. Quand il n'y auroit qu'une seule personne au monde, que nous n'aimerions pas comme nous mêmes, c'est en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu: *Duo apud Deum merita, sed unum sine alio inveniri impossibile est.*

La seconde conclusion est en faveur des personnes charitables. Elles se plaignent quelquefois qu'elles ne se sentent nulle tendresse pour Dieu, qu'elles sont froides dans des actions qui

demanderoient le plus de ferveur, qu'elles n'ont pas une seule étincelle de ce grand feu, dont les Saints ont été remplis. Mais consolez-vous, Ames Chrétiennes, vous ne haïssez personne, vous voulez du bien, vous en faittes méme à tout le monde ; bien loin de vous affliger de la prosperité de vos freres, vous prenez part à leurs avantages, vous étes touchées de leurs maux temporels, vous vous sentez du zele pour le salut de leurs ames, allez en paix sur ma parole, vous étes toutes remplies de l'amour de Dieu, je vous en répons, ces deux amours ne se separent jamais : *Unum sine alio inveniri impossibile est.*

Mais d'où vient que l'amour de Dieu renferme si necessairement l'amour du prochain ? En voici trois raisons que je vais tâcher de vous expliquer en peu de mots. La premiere, c'est que nôtre prochain est à Dieu. La seconde, c'est qu'il est l'image de Dieu. La troisiéme, c'est qu'il est lui-même l'objet de sa tendresse & de son amour.

Vôtre prochain est à Dieu, Messieurs, il est son ouvrage, son bien, sa possession, c'est lui-méme qui l'a formé de ses mains, & qui l'a mis dans le monde comme dans son palais, pour le faire servir à sa gloire & à l'exécution de ses volontez. Nous voila donc obligez à honorer, à respecter tous les hommes pour la consideration du maître auquels ils ont l'honneur d'appartenir. On honore jusqu'aux derniers domestiques des personnes de qualité, on respecte leurs chiffres & leurs armes jusques sur leurs chevaux & sur leurs mulets; on ne touche point à ce qui porte ou leurs noms ou leurs livrées. Quand méme on auroit reçeu quel-

que insulte de leurs gens,on pourroit s'en plaindre,mais on n'oseroit s'en faire justice soi-même. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Ecriture; *Mihi vindicta & ego retribuam.* Que personne ne prenne la liberté de se vanger des outrages ou des injustices qu'il pourroit avoir souffertes, je saurai punir ceux qui en sont les auteurs ; mais comme tous les hommes sont à moi , si vous étiez assez hardis pour porter vous-même la main sur quelcun d'eux , sans en avoir reçû l'ordre de ma part , vous vous rendriez coupables d'un attentat que je ne laisserois pas impuni.

J'ai dit que nous devions avoir du respect pour tous les hommes , parce que tous les hommes sont à Dieu,j'ajoûte que cette même raison nous doit porter à les aimer si nous aimons Dieu. Il n'est pas nécessaire que je vous explique les effets de l'amour.Vous savez mieux que moi qu'il a coûtume de s'étendre à tout ce qui environne la personne aimée , à tout ce qui a quelque rapport avec elle.O n'aime pas seulement ses amis, on aime encore leurs enfans,leurs serviteurs, les ouvrages de leurs mains & de leur esprit. On dit qu'un homme vraiment passionné n'est pas seulement touché de l'objet de sa passion , mais qu'il est encore idolatre de tout ce qui lui appartient ; il se sent émeû à la seule vûë de son logis , un gant , un mouchoir qu'il rencontre par hazar, lui causent des transports qu'il ne peut cacher.

Si cela est vrai,ô mon Dieu , qu'il est peu de personnes qui vous aiment veritablement ! Car enfin si nous vous aimions nous aurions moins de peine à suporter, à cherir même nos freres,

qui sont & vos serviteurs & vos enfans. Comment pourrions-nous hëir des créatures, que vous avez formées, & que vous entretenez avec tant de soin, qui sont les chefs-d'œuvres de vôtre sagesse & de vôtre toute puissance ; des creatures qui sont si utiles à vôtre gloire, & qui non-seulement vous appartiennent, mais qui tiennent le premier rang dans vôtre maison, qui sont pour le dire ainsi la plus belle portion de vôtre héritage.

La seconde raison que nous avons d'aimer nôtre prochain, c'est qu'outre qu'il est à Dieu, il est encore l'image de Dieu. C'est de tout tems, Chrêtiens Auditeurs, que le mérite & la qualité des personnes ont rendu vénerables jusqu'à leurs statues, & à leurs portraits, mais comme c'est l'amour qui a inventé l'art de representer ainsi les hommes, aussi est-ce l'amour qui a fait valoir davantage ce bel art, & qui a témoigné plus d'empressement pour ses ouvrages. C'est merveille de voir combien on s'estime heureux d'avoir un marbre ou un tableau, sur quoi les traits de nos amis soient fidellement exprimez, avec quel soin on conserve ces réprésentations, quoi que mortes, de leur visage, quel secours on y trouve pour se consoler de leur absence, & non seulement on les conserve avec soin, mais pour témoigner combien on les aime, on les enferme quelque-fois dans des boëttes d'or, on les couronne de pierreries, on les baise, on des adore, on leur donne toutes les marques de tendresse, qu'on donneroit à l'original, s'il étoit présent. C'est pour cela que Sainte Térese, qui étoit vrai-

ment embrasée de l'amour de Jesus-Christ, aprés l'avoir veû souvent lui-même, prenoit tant de plaisir à regarder ses images, & disoit qu'elle auroit souâitté d'en rencontrer par tout, où elle portoit la vüë.

Or je dis, Messieurs, que le Créateur, qui a pris plaisir de rendre visible en châque créature quelcune de ses divines perfections ; a comme réüni tous ses traits dans l'homme, il a eû dessein en le créant, de se peindre lui méme en petit, & de donner à l'univers l'image la plus ressemblante, qu'il eust encore donnée, de sa nature divine, quoi qu'il eust déja fait, & les Anges, & le soleil. Cette ressemblance, Chrètienne Compagnie, est la cause de la haine mortelle & irreconciliable que nous portent les demons, quoique helas, ils n'aient jamais receû de nous aucun déplaisir, & que nous n'aions nulle part à leur infortune. Mais ils haïssent en nous le portrait de celui qui les a bannis du Ciel, & qui exerce sur eux une si rigoureuse vengeánce. De sorte que si nous aimions autant nôtre Dieu, qu'il est haï des demons, nous aimerions autant nos freres que les demons les haïssent, nous prendrions autant de plaisir à leur faire du bien, que ces mal-heureux esprits ont de passion de leur nuire.

Et il ne faut point qu'on se retranche sur les méchantes qualitez soit du corps soit de l'esprit, qui nous en peuvent donner de l'adversion. Comme on ne s'arréte pas à la matiére, ni aux ornemens du tableau, quand il nous represente quelcun que nous aimons tendrement, aussi quand

on aime Dieu tout-de-bon, on aime le prochain pour l'amour de lui, sans avoir égar ni à ses talens, ni à ses défauts, ni à ses vertus, ni à ses vices. Oui Seigneur, dit une ame vraiment possedée de l'amour de Dieu, pour m'obliger à cherir mon prochain comme moi-même, il suffit que j'apperçoive en lui vôtre image, que j'y decouvre un seul de vos traits, que cette image soit d'or ou d'argile, que ce trait soit gravé sur un diamant, ou sur du plomb, je la respecterai, & je l'aimerai pour l'amour de vous.

J'ai dit que nôtre prochain est à Dieu, qu'il est l'image de Dieu, & par ces deux raisons nous sommes obligez de l'aimer. J'en ajoûte une troisiéme, c'est qu'il est l'objet de l'amour de Dieu, & ce motif me paroît si fort que je ne pense pas qu'on y puisse résister. Le Seigneur ne hait rien de ce qu'il a fait, il n'aime proprement que l'homme, veû qu'il a fait pour l'amour de l'homme tout le reste des créatures, les Anges mêmes, dit saint Paul, sont comme des Gouverneurs destinez à la conduite de ceux d'entre-nous qui doivent étre les héritiers du salut. C'est pour cela que S. Gregoire de Nisse, dit que l'amour de l'homme est le propre caractere de la nature divine ; d'où je conclus, Messieurs, que si nous aimons Dieu, nous devons aimer nôtre prochain cõme Dieu aime; soit parce-que l'amour que nous avons pour Dieu, ne doit faire qu'un cœur de nôtre cœur & du sien, soit parce-que l'amour que Dieu a pour nôtre frere, ne fait qu'un méme objet de nôtre frere & de Dieu. L'amour transforme l'amant en la chose aimée, & par conse-

quent quiconque aime Dieu, doit avoir mêmes desirs, mêmes sentimens, il doit aimer tout ce qu'il aime, & ne haïr que ce qu'il hait. L'amour encore une fois transfome l'amant en la chose aimée, & par consequent il ne fait de Dieu & de nôtre frere, il n'en fait, dis-je, qu'un tout, qu'une même chose, laquelle étant indivisible en elle-même ne doit pas être distinguée par nôtre amour.

Cette raison en renferme plusieurs autres, & détruit, ce me semble tous les pretextes. Dittes-tout ce qu'il vous plaira de vôtre prochain. Faittes un portrait de sa personne aussi desavantageux, que vous voudrez, emploiez à peindre son esprit toutes les plus noires couleurs ; Dittes si vous voulez, que c'est une ame lâche, perfide, ambitieuse, interessée, qu'il est violent & brutal, qu'il n'a ni esprit, ni conduite, ni honneur, ni religion. Tel qu'il est, Dieu le souffre, il lui fait du bien, il l'aime, & il vous ordonne de l'aimer : mais il me persecute, il me dépoüille, il me mal-traite, il vous hait à mort, nonobstant tout cela Dieu l'aime, & tout ce que Dieu aime, mérite infiniment d'être aimé ; d'autant plus que cét homme en use avec Dieu comme avec vous ; qu'il l'offense, qu'il le deshonore, qu'il le trahit, & que pour tout cela il ne laisse pas d'en étre aimé. Quelque grand pecheur que je sois, le Seigneur ne hait en moi que le peché, qui me des-honnore, qui tuë mon ame, qui m'expose à perir éternellement. Mais au reste toutes mes rebellions, mes ingratitudes, tous les outrages qu'il reçoit de moy, ne peuvent l'empécher de

m'aimer, & de m'aimer au point de me chercher, de courir aprés moi, de souffrir, de mourir même pour mon amour. Il est donc vrai que Dieu aime vostre prochain, quel qu'il soit, quelque indigne qu'il vous paroisse d'être aimé. Direz-vous que Dieu n'est pas raisonnable, qu'il s'aveugle dans sa passion, qu'il aime ce qu'il doit haïr? Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est vous qui haïssez ce que vous devriez aimer? Quel seroit nostre orgueil, & nostre délicatesse, Ames Chrétiennes, si nous trouvions indigne de nostre amour, ce que nostre Dieu trouve aimable, & ce qu'il aime effectivement?

Pour toutes ces raisons il est visible, ce me semble, que l'amour de Dieu nous impose une obligation indispensable d'aimer le prochain, que même il ne peut subsister sans cette charité fraternelle. Ecoutez maintenant ce qu'a pensé sur ce sujet celui d'entre les Apotres, à qui Jesus-Christ a témoigné plus de tendresse, & celui qui a fait paroître plus d'amour pour Jesus Christ. *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, & fratrem suum oderit, mendax est.* Si quelcun dit qu'il aime Dieu, dit saint Jean, à moins qu'il n'aime son frere, il ment. Dittes-le sans crainte, quand vous verriez mener à cette personne une vie d'Ange, & que son frere seroit encore pire que les demons, s'il n'aime ce frere, & qu'il ose dire qu'il aime Dieu, il vous trompe, il se trompe lui-même, *mendax est*; & saint Paul, *Si linguis hominum loquar & Angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* Quand j'aurois reçeû de

Dieu les dons de toutes les langues de l'Univers, & que je parlerois le langage-même des Anges, si je n'ai pas de charité, je ne suis qu'un airain sonnant, & une cimbale rétentissante ; Bien d'avantage, quand Dieu m'auroit donné la connoissance des choses à venir, quand il m'auroit ouvert tous les trésors de sa sagesse infinie, quand je serois le plus éclairé de tous les hommes dans la sience des Saints, quand ma foi seroit assez grande & assez vive pour transporter les montagnes, & pour ressusciter les morts, si je manque d'amour pour mes freres, je n'ai nul mérite, nulle vertu, je ne suis rien devant Dieu, *nihil sum*, Quand j'aurois à ma disposition tous les tresors de la terre, & que je m'en dépoüillerois pour nourrir les pauvres, quand je me sacrifierois moi-meme pour Dieu, jusqu'à souffrir le martire, jusques à endurer la rigueur du fer, & du feu, si je suis dépourvû de charité, tout cela ne me sert à rien, *mihi nihil prodest*.

O que je crains Messieurs, que le défaut de cette vertu ne rende inutile, & execrable même aux yeux de Dieu, bien de jeûnes, bien de priéres, bien de mortifications & de travaux essuiez en apparence pour l'amour de Jesus-Christ. O que de dévots & de dévotes aprés mille & mille exercices de piété, aprés avoir passé leurs jours dans la solitude, ou consumé leurs biens & leurs vies au service du prochain, se trouveront les mains vuides à l'heure de la mort pour avoir négligé de se rendre parfaits dans la charité. Que me servira d'avoir usé mon corps de penitence, d'avoir exercé sur moi même autant de

cruauté que les tirans en ont exercé sur les Martirs, si je ne puis supporter les imperfections de mes freres ? Que me servira-t-il d'avoir par mes larmes forcé la justice de Dieu à me pardonner, & à porter sur le passé une sentence favorable, si je vous juge, si je vous condamne sur de légeres apparences ; Je porte toutes mes croix avec une force invincible, nulle adversité ne m'ébranle, je me réjoüis au milieu des plus grands sujets de tristesse, mais je m'afflige de la joie d'autrui, & sa prosperité me fait peine, *nihil sum*, toute ma patience est comptée pour rien; je me fais un plaisir de rendre aux pauvres les derniers services, je m'humilie, je m'abbaisse volontiers jusqu'aux piés des autres, mais aussi je me plais à voir les orgueilleux humiliez, & l'ambition confonduë, *nihil sum*, mon humilité n'est qu'hipocrisie ; j'aimerois mieux qu'on m'eût arraché la langue que d'avoir médit de mes plus grands ennemis, mais je souffre quand on dit du bien de certaines gens. & je ne puis me vaincre jusqu'à applaudir aux loüanges qu'on leur donne, je travaille de toutes mes forces à aquerir la sainteté, mais je crois facilement quand on me dit qu'un autre n'est pas aussi saint qu'il le paroît ; si cela est, *nihil sum, nihil mihi prodest*. Encore une fois toute ma constance ne me sert à rien, mon humilité est une fausse humilité, toute ma sainteté n'est qu'illusion.

Voulez-vous donc, Chrêtienne Compagnie, vous asseûrer le fruit de vos peines, & fonder solidement l'édifice de vôtre santification, entrez de tems-en-tems dans vôtre cœur, & voiez si la charité

charité y regne, si elle en regle tous les mouvemens; il ne vous sera pas si difficile de la reconnoître à cét admirable caractere qu'en a fait saint Paul écrivant aux Corintiens, *Charitas patiens est, benigna est, charitas non æmulateur.* La charité est patiente, elle est bonne, elle n'est point envieuse du bien d'autrui, non pas même des biens de l'ame, *non agit perperam*, elle ne nuit à personne, ni par ses actions, ni par ses discours, elle craint même de le faire par son silence, *non est ambitiosa*, ni en matiere d'honneur, ni en matiere de perfection chrêtienne, elle ne prétend point l'emporter sur qui que ce soit, *non quærit quæ sua sunt*, elle est si peu interessée qu'elle perdra tout, plûtôt que d'entrer dans des contestations qui si pourroient alterer la paix, *non cogitat malum*, si vous l'offencez, elle croira vous en avoir donné l'occasion; si on la méprise, au lieu de s'en piquer elle se persuade qu'on lui fait justice, elle donne un jour favorable aux fautes qui peuvent être excusées, elle s'afflige serieusement & de bonne foi de celle qui sont trop visibles, elle est ravie quand elle trouve quelque chose à loüer, elle ne s'afflige point trop si elle se trompe en jugeant bien, même de ce qui est mal, *chartias non se multum dolet errare, cum bene credit, etiam de malo.* C'est le sentiment de saint Augustin; de plus elle croit tout ce qu'on lui dit de la vertu des ames saintes, *omnia credit*; & elle ne desespere jamais de la conversion des plus dereglez; enfin elle souffre tout sans se plaindre, de peur de faire quelque tort par ses murmures à ceux qui la font souffrir, elle supporte les

plus imparfaits, elle leur pardonne leurs defauts, & trouve toûjours dans les défauts-mêmes quelque chose qui les rend digne de son indulgence, *omnia suffert, omnia sustinet.* Je ne doute point qu'une si belle peinture ne vous donne de l'amour pour la charité, & ne soit pour vous un grand motif d'aimer tous vos freres.

Aprés d'aussi puissantes raisons capables d'ébranler le plus inflexibles, s'il leur reste quelque sentiment de pieté chrétienne; aprés, dis-je, ces raisons, je me persuade que vous ne desirez rien tant que d'apprendre les regles de cette belle vertu, pour les observer exactement; il y en a trois que je vais vous expliquer briévement en la Seconde partie.

Aimer comme nous voulons être aimez des hommes, aimer comme nous nous aimons nous-mémes, aimer comme Jesus-Christ nous a aimez. Voila, Messieurs, les trois regles qui renferment les devoirs de la charité, que nous devons avoir pour nos freres. La premiére est tirée de la loi naturelle, la seconde de la loi écrite, la troisiéme de la loi de grace. Par la loi de la nature nous sommes obligez de traiter les autres comme nous soûaitrons d'en être traittez. *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis.* C'est de la loi de Moïse que ce precepte a été tiré: Vous aimerez vôtre prochain comme vous-même. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Enfin Jesus-Christ dans l'Evangile nous a commandé la charité en ces termes. *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* Voici un nouveau commandement

que je vous fais, qui est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimez. Or, Messieurs, je trouve que nous voulons être aimez universellement de tout le monde, que nous nous aimons nous-mêmes sincérement, & que le Fils de Dieu nous a aimez solidement, de sorte que si nous voulons avoir une charité parfaitte, elle doit-être universelle, elle doit étre sincére, elle doit-être solide.

Je dis qu'elle doit être universelle, & que nul homme ne doit être exclus de nôtre amour. Comme nous soûaittons d'être aimez de tout le monde, & qu'un seul ennemi seroit capable de troubler le repos de nôtre vie, il est juste aussi que nous aimions tout le monde à nôtre tour. Et il est vrai que la haine d'un seul de nos freres, quand nous aurions pour tous les autres les sentimens les plus charitables, détruit entiérement la charité. La raison de cela est, Chrétienne Compagnie, toute la loi que j'ai alleguée, c'est que le motif de la charité est universel, il embrasse tous les hommes, comme le motif de la foi, s'étend également à tous les articles de nôtre créance; & comme pour perdre la foi, il suffit de douter d'un seul point de la Religion, aussi pour perdre la charité, il suffit qu'un seul homme soit banni de nôtre cœur. Si vous aimez toute la terre à la reserve d'une personne, il faut que vous aiez une raison d'aimer les autres, que vous ne trouvez pas en celui-ci. Cette raison est une raison naturelle, car si elle étoit surnaturelle & divine elle s'étendroit encore à celui que vous n'aimez pas, & par consequent Dieu n'étant pas le

motif qui vous fait aimer, ce n'eſt rien moins qu'une charité chrétienne, vôtre amour eſt purement naturel. Au reſte gardons-nous bien de nous plaindre de cette loi, comme d'une loi dure & genante, veû qu'elle a été faite en nôtre faveur.

Je ne ſai ſi vous y avez jamais fait réflexion, mais il eſt certain que Dieu ne pouvoit mieux témoigner juſqu'où va ſa tendreſſe à nôtre égar, car la raiſon pour quoi il a ordonné que la charité fût univerſelle, c'eſt qu'il a appréendé que nous ne fuſſions pas aimez gènéralement de tout le monde, il a voulu par là, nous acquerir tous les cœurs, au lieu que s'il avoit permis à châque homme de haïr ſeulement un ſeul homme, je ſerois ſans doute l'objet de la haine de pluſieurs, je ſerois peut-être celui que perſonne ne voudroit aimer. Quelle ingratitude ! ſi nous étions les premiers à mépriſer une regle qui nous eſt ſi favorable ; avoüions toutefois, Meſſieurs, qu'elle eſt obſervée de bien peu de gens. Il a des Chrêtiens, qui bien-loin d'aimer tout le monde, n'aiment perſonne qu'eux-mêmes & leurs interêts : mais je ne veux parler que de ceux qui ont le plus de naturel & de ſenſibilité. Combien ceux-là même ſont-ils bornez dans leurs amours ? N'eſt-il pas vrai que ce ſera beaucoup s'il s'étend à tous les parens & à un petit nombre d'amis ? La veritable charité a autant de freres, autant d'amis qu'il y a d'hommes ſur la terre, elle ne reſerve rien parce qu'elle rrouve tout renfermé dâs le cœur de Jesus-Christ. Dieu m'eſt témoin, dit elle avec Saint Paul, que je vous aime tous

dans les entrailles de JESUS CHRIST, c'eſt-à-dire comme l'explique ſaint Jean Chriſoſtome, qu'elle embraſſe tout l'univers, & porte beaucoup plus d'affection à tous les hommes que châque pere n'en a pour ſes enfans.

C'eſt beaucoup dire, Meſſieurs, mais la loi écrite ſemble exiger encore plus, quand elle nous commande d'aimer nôtre prochain comme nous mêmes. *Sicut Teipſum.* Saint Thomas interpretant cette ſeconde regle obſerve que le mot de *ſicut* ne marque pas une égalité, mais ſeulement une reſſemblance d'amour, c'eſt à dire que le ſens de l'écriture eſt celui-ci. Aimez vôtre frere non pas autant; mais auſſi ſincerement, & d'auſſi bonne foi, que vous vous aimez. Que ce ne ſoit ni la raiſon de l'intereſt, ni celle du plaiſir, qui vous porte à le cherir, comme vous faites un cheval, qui vous eſt utile, ou un oiſeau qui vous divertit, aimez le pour ſon bien, ſans avoir nul égar a vous-même, ni à vos propres avantages. Vous voiez que par cette regle la plûpart des amitiez du monde perdent le mérite de la charité. Car ne nous flattons point, & ne diſſimulons point la corruption de nôtre ſiécle.

S'eſt-on jamais entre-aimé d'un amour moins ſincere & moins genereux? n'eſt ce pas le pur intereſt, & je ne ſai quelle politique qui fait la plûpart des liaiſons, je dis même de celles qui ſont entre les perſonnes que la nature ou la providence a le plus étroitement unies? on ne fait rien dans le monde qu'à force d'amis, & un ſeul ennemi peut quelquefois donner de grandes inquiétudes. Il eſt peu de perſonnes ſi miſerables.

de qui l'on ne puisse tirer du service en quelque rencontre, & tel qui ne peut nuire par lui-même ni par son crédit, ne fera que trop de mal par sa langue. C'est pourquoi on veut être bien avec tout le monde, pour cela on dissimule, on fait force complimens, on s'entre-accable de vaines caresses, si la chose va à des services effectifs, ce n'est qu'un trafic sordide, on ne donne que pour avoir, on ne rend que pour recevoir encore davantage, le cœur n'entre point dans tout ce commerce. O à Dieu ne plaise que nous appellions charité les sentimens d'une ame ainsi enveloppée & resserrée en elle-même, qui rapporte tout à son utilité propre, qui s'aime en ses meilleurs amis, ou qui n'aime en eux que l'amour qu'ils ont pour elle, toûjours preste à changer d'objet, lors qu'elle trouvera son compte dans son inconstance. La charité que Dieu nous commande dans la loi écrite nous retire entiérement de cette bassesse, de cette dissimulation interessée, elle ouvre nôtre cœur à nôtre prochain, elle en dispute la possession à l'amour propre, & enfin elle le partage avec lui. De là vient que comme l'amour que nous avons pour nous-mêmes, diminuë nos faute dans nôtre pensée, augmente nos maux dans nôtre imagination & ne nous abandonne jamais; aussi la charité couvre la multitude des pechez d'autrui, comme parle l'Ecriture, elle est extrêmement sensible aux miseres du prochain, & ne l'abandonne pas même dans le tombeau.

Je parle, Messieurs de la charité selon la regle que Dieu en avoit donné par Moïse, car par Jesus-Christ il nous en prescrit une troisiéme

encore plus relevée. Je vous fais un nouveau commandement, dit le Sauveur, qui est de vous entre-aimer, comme je vous ai aimez moi-méme: *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* S. Jean Chryſoſtôme dit, que par ce précepte il nous eſt ordonné de prévenir nos freres en bienveillance, & de n'attendre pas qu'ils aient mérité nôtre amitié par des bienfaits, ou qu'ils s'en ſoient rendus dignes par leur vertu. Saint Cirille dit que cette loi nous oblige d'oublier nos propres interéts pour ceux du prochain, ce qui néanmoins doit, ce me ſemble, être entendu avec quelque reſerve. Mais ce qui eſt hors de doute ; c'eſt que par ces paroles, le Fils de Dieu nous demande pour nos freres un amour ſolide, qui ne tende à rien moins qu'à l'éternité, & à la poſſeſſion de Dieu-même. Pour nous procurer ce bon-heur éternel & infini, vous ſavez, Meſſieurs, ce que JESUS-CHRIST a fait, il s'eſt annéanti, il a ſouffert, il eſt mort ; ſi je vous diſois que pour procurer le ſalut de vos amis, de vos enfans, de vos femmes, de vos amis, de vos ennemis, vous devez ſacrifier juſqu'à vôtre vie, ſaint Jean me garentiroit cette penſée. *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Mais helas, Chrêtiens Auditeurs, comment oſerois je vous prêcher cette doctrine, voiant que bien loin d'avoir ce zele même pour les ennemis, on néglige d'apprendre aux enfans les principes de la religion, on les expoſe méme à perdre la religion, par des voies qu'il n'eſt pas néceſſaire d'expliquer ici, on les flatte, on les entretient dans leurs vices, on leur inſpire l'amour du monde, & la haine

du prochain, on les corrompt par des scours libertins, & par des exemples encore plus scandaleux. Qui oseroit parler aux Chrétiens de mourir pour sauver leurs freres, aujourd'hui qu'ils semblent avoir pris a tâche de s'entreperdre, que pour se conserver dans l'innocence on est obligé de fuïr les compagnies, comme on fuioit autrefois les tirans de peur de perdre la foi ; où l'on dit à peine une parole, qui ne couvre un piege tendu à l'innocence des gens de biens ; on s'efforce en mille maniéres de débaucher ceux qui s'addonnent à vivre chrêtiennement. L'on souffre méme persecution du moment qu'on se déclare pour la pieté.

Cependant la charité est une vertu commandée, & le principal de tous ses devoirs. c'est assûrement de nous entre-aider à devenir bons, & à gagner le Paradis. Je vous disois tantôt, que nous n'avons point d'amour pour Dieu, si nous n'aimons pas nos freres, mais il est certain que nous n'avons pas d'amour pour nos freres, si nous ne les portons à aimer Dieu. Et si cette vertu nous manque, helas que sommes nous, Chrétiens Auditeurs? Pourrons-nous même nous flatter d'étre Chrêtiens ? Saint Augustin parlant de l'Eglise, comme de la maison de Dieu, dit qu'elle est composée d'autant de pierres misterieuses qu'il y a de fideles. Ces pierres sont tirées de la carriere par le Batéme, elle sont écarrées & polies par les instructions & par la doctrine de Jesus-Christ. *Verumtamen domum Domini non faciunt, nisi quando charitate compaginantur.* Mais elles ne sont dans l'édifice que

par la charité qui les lie ensemble, & comme on ne peut dire qu'un marbre soit d'un Palais, à moins qu'il ne soit joint aux autres pieces de marbre dont ce Palais est bâti, de même un Chrétien qui n'est pas uni à ses freres par la charité, porte à faux le nom de Chrétien.

C'est pour cela que dans les premiers siécles de l'Eglise, quoi que les fideles donnassent des exemples de toutes sortes de vertus, ils se signaloient néanmoins sur toutes choses par l'union qui étoit en eux. Jesus avoit déclaré qu'on les reconnoîtroit à cette marque, & en effet Tertullien dit, que c'étoit ce que les Paiens observoient davantage en eux, & ce qu'ils y admiroient aussi davantage. *Videte*, s'entre-disoient-ils au raport de ce Pere, *videte, ut se invicem diligant, & alter pro altero mori sint parati.* Voiez, je vous prie, comme ces Chrétiens s'entre-aiment, comme ils se respectent les uns les autres, comme ils sont prompts à se rendre toutes sortes de services, & à s'entrepardóner les petits déplaisirs qu'ils peuvent s'être causez mutuellement? *Videte ut se invicem diligant.* N'admirez-vous point cette douce facilité à se relâcher de leurs interêts, à s'entreceder les honneurs qu'ils pourroient exiger avec justice; ne diroit-on pas que ce n'est qu'une famille, qu'ils n'ont tous qu'un cœur & qu'une ame. O que cela est aimable, que cela est honête, & qu'il y a d'apparence, qu'une religion qui unit si parfaitement des hommes si différens d'âge, de qualité, de nation, de profession, est une religion sainte. Voiez comme ils méprisent la mort quand il s'agit de donner à leurs fréres

les secours, dont ils ont besoin ! Voiez comme il les assistent dans les prisons, comme ils les encouragent dans les supplices, comme ils s'empressent pour les inhumer aprés leur mort, & avec quelle joie ils s'exposent à mille perils, pour leur rendre tous ces devoirs. *Videte, ut se invicem diligant, ut alter pro altero mori sint parati.*

O que je soûhaiterois, Messieurs, que tous ceux qui se sont separez de l'Eglise, eussent lieu d'admirer en nous la même union. Mais helas ne pourroient-ils point dire des Catôliques d'aujourd'hui dans un sens tout opposé : *Videte ut se invicem diligant.* Voiez, je vous prie, quelle charité regne parmi ces Chrêtiens, qui se vantent d'avoir conservé le vrai esprit de Jesus-Christ, & qui nous traitent d'héretiques? Qui ne sait que la charité est le caractére des veritables fideles, & quelle trace reste-t'il parmi eux de cette vertu? *Videte ut se invicem diligant.* Voiez comme ils se déchirent par leurs médisances, comme ils travaillent à se détruire, à se ruiner mutuellement, comme ils s'entendent souvent mieux avec nous qu'ils ne font entre eux, comme il faut que nous nous mêlions de leur differens, & que nous leur sugerions des pensées de douceur & de patience. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne soient d'aussi bonne intelligence que nous le sommes entre nous, ni qu'ils s'entre-assistent comme nous dans leurs besoins. *Videte ut se invicem diligant.* Voiez comme ils tachent de se surprendre, de se décrier les uns les autres, de quels artifices ne se servent-ils point, pour corrompre l'innocence & la pudeur ; comme ils font passer à leurs enfans les

haines qu'ils ont conceûës, comme il se chicanent, comme ils s'entre-ravissent & le bien & l'honneur, comme ils laissent perir les pauvres, par le froid & par la faim, comme ils négligent de tendre la main à ceux qui voudroient embrasser leur religion, *Videte ut se invicem diligant.*

Divin esprit d'amour & de charité, ne permettez pas que vôtre Epouse tombe jamais dans un si grand opprobre que celui-là; ne permettez pas que nous renoncions ainsi à la gloire de vos premiers Disciples qui ont aussi été nos premiers maîtres, & que le défaut de cette belle vertu fasse douter, si nous sommes les vrais enfans des Apôtres. Donnez-nous un cœur qui embrasse tous nos freres dans une parfaite charité, donnez-nous une charité qui ne fasse qu'un cœur de tous ceux qui n'ont qu'une même religion, & un zele qui s'étend encore à ceux d'une religion differente, afin que aiant aimé ici-bas nôtre prochain comme nous souâitons d'être aimez, comme nous nous aimons nous-mêmes, comme Jesus-Christ nous a aimez, c'est à dire universellement, sincérement, solidement, nous vous aimions parfaittement & éternellement dans le Ciel. *Amen.*



SERMON LXXII.

DE L'AMOUR DE DIEU.

Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longé eſt à me.

Ce peuple m'honore des levres, mais leur cœur eſt bien loin de moi. Saint Math. chap. 15.

Nous devons aimer Dieu infiniment aimable, & qui nous aime infiniment.



IEu mérite ſans doute nos reſpects exterieurs & il les exige, mais il veut que nôtre cœur l'honore auſſi bien que nôtre bouche, & tout l'honneur qu'il peut attendre de nos cœurs, c'eſt d'être aimé, ſans cela il traitte d'hipocrite toute nôtre Religion, il reprouve & nos ſacrifices & nos loüanges, & il me ſemble qu'il le fait avec juſtice. Car ſi ce culte ſenſible étoit un effet de la connoiſſance que nous avons de ſes divines per-

fection, je ne vois pas comment il ne seroit point accompagné d'amour, veû qu'on est toûjours porté à aimer le merite que l'on connoît ; si Dieu ne vous avoit pas fait un précepte de la charité, on pourroit dire que c'est par respect qu'on s'en défend, mais puis qu'il nous permet, qu'il nous commande même de l'aimer, si nous ne le faisons pas de tout nôtre cœur, il faut avoüer que nous ne l'estimons pas, & que ce n'est que des lévres que nous l'honorons.

Mais à quoi songe-je, Messieurs, de m'engager ainsi à vous parler de l'amour de Dieu, est-ce que j'ignore que ce sujet est un abîme où l'esprit humain se perd, & où toute éloquence s'embarrasse & se confond, qu'on ne peut manquer d'être ébloüi par la sublimité, & accablé par l'abondance de la matiere ? Que ceux qui sont le plus embrasez de ce divin amour, ne trouvent nulle expression qui réponde à leurs sentimens, & que ceux qui n'en ont pas l'ame remplie, ne sont pas même capables d'en discourir. Je confesse que c'est avec une tres-grande peine que je me suis resolu à entrer dans ce discours, parce que je sai qu'on attend beaucoup de quiconque ose s'y embarquer, & que je sens combien toute mes pensées sont peu capables de satisfaire à une si grande attente. Ce qui m'encourage, c'est que j'espere que le Saint Esprit préparera vos cœurs à recevoir mes paroles, & à des cœurs ainsi préparez, il ne faut souvent qu'une étincelle pour exciter un fort grand embrasement. Divine MARIE nous n'avons jamais eû un si grand besoin de vôtre faveur, nous vous la demandons par ce

même amour dont nous devons nous entretenir. c'est un motif bien pressant pour vous, & à quoi vous ne pouvez rien refuser non plus qu'à la priere de l'Eglise. *Ave Maria.*

Il me semble que tout amour se produit en nos cœurs, ou par la connoissance du merite qui est dans la personne que nous aimons, ou par reconnoissance des bienfaits que nous en avons receus. Nous aimons ce qui est aimable, nous aimons encore ce qui nous aime. Le premier amour est un amour de nécessité, le second est un amour de justice. On peut dire que le premier est comme une espece de tribut, que le cœur forcé par la raison aussi bien que par son inclination naturelle, rend aux objets où il a plû au Créateur de rendre plus sensibles ses divines perfections. Le second est comme une récompense qu'on ne peut legitimement refuser à ceux qui nous ont prévenes en nous aimant, l'amour ne se pouvant bien paier que par l'amour.

Cela étant supposé, Chrétiens Auditeurs, je ne vois pas comment il se peut faire que nous aions tant de peine à aimer Dieu. Car enfin soit que je considere ce qu'il est en lui-méme, ou que je fasse réflexion à ce qu'il a fait pour nous, je trouve que nous lui devons nos cœurs sans réserve, & que pour les lui refuser, il faut que nous soions en méme tems & fort insensibles & fort ingrats. Venez donc ici, Ame infortunée ; par quoi est-ce que vous prétendez vous défendre d'aimer vôtre Dieu. Lui manque-t'il quelque chose de ce qui peut attirer vôtre tendresse ? A-t il manqué à quelque chose de ce qui pouvoit la

meriter ; vous n'avez peut-être jamais bien examiné ni l'un ni l'autre de ces deux points, je vais tâcher de le faire briévement dans les deux parties de ce discours; nous verrons dans la premiére que celui qui nous demande nôtre amour, est infiniment aimable,& dans la seconde,qu'il nous aime infiniment. Voila deux points qui renferment tout ce qu'on peut dire sur ce sujet, mais il n'est point de langue qui puisse dire tout ce qui est renfermé dans ces deux points.

Il est certain que si l'on consultoit la raison avant que d'aimer, cette passion ne seroit ni si génerale, ni si ardente qu'elle est dans le monde. Mais il y a long-tems qu'on nous répréſente l'amour non seulement aveugle, mais encore enfant pour faire voir que ce n'est pas seulement par accident qu'il se trompe, mais que ce défaut lui est naturel, & que quand il auroit des yeux pour voir les objets, il manqueroit encore de discernement pour en juger. En effet, Chrêtiens Auditeurs, quelle est la créature qui mérite ce devoüement, ce sacrifice qui se fait par l'amour de tout ce qu'on est à ce que l'on aime; L'amour est une espece de culte divin, c'est un mouvement qui nous porte à l'objet aimé comme à nôtre soûverain bien, comme à une nature supérieure,qui peut suppléer à tout ce qui manque à la nôtre pour être tout à fait heureux, si donc on s'appliquoit à connoître les gens à fond avant que de leur rendre ce culte, qui seroit assez fou pour adorer comme l'on fait tous les jours, à l'exemple des plus barbares d'entre les Païens, pour adorer, dis-je, des souches & des animaux.

On se plaint que les hommes sont volages dans leurs attachemens & moi je trouve qu'ils n'ont rien de raisonnable que cette inconstance ; elle est un effet de leurs lumiéres qui leur decouvrent d'abor des défauts, que la passion leur avoit cachez ; elle est une preuve de la force de la raison qui dissipe en tres peu de tems les ténebres, où elle s'étoit laissé ensevelir ; c'est que le jugement nous revient un moment aprés nous avoir abandonnez, & que si l'on se laisse tromper quelquefois on n'est pas long tems sans se détromper !A l'égar de Dieu ce n'est pas la même chose, toutes les lumiéres naturelles favorisent l'amour que nous lui portons, plus il est connu & plus il est aimable. C'est pour cela que ceux qui s'addonnent à la contemplation de ses perfections divines, se sentent tous les jours embrasez d'un plus grand feu ; c'est pour cela que dans le ciel où l'on verra Dieu, la charité bien loin de s'éteindre commme l'esperance & la foi, recevra un surcroît immense d'ardeurs & de flammes, & qu'elle sera plus-ardente dans les esprits qui le verront de plus-prés.

Quiconque s'applique à connoître Dieu, premiérement il trouve en lui tout ce qu'il y a d'aimable dans les créatures, soit raisonnables, soit destituées de raison ou même insensibles & inanimées, je sai que chacun a son attrait pour aimer, & que les uns sont plus touchez d'une grande beauté, les autres d'une grande douceur d'esprit, les autres d'une humeur complaisante & agréable. Une valeur sans fierté, une probité indulgente, une sience sans faste, une grande éle-

vation

vation jointe à une grande modeſtie, font pour quelques-uns des charmes, à quoi ils ne peuvent réſiſter. On en voit qui ſe laiſſent engager par les vertus qui leur manquent, parce qu'elles leur paroiſſent plus admirables que celles qu'ils ont; quelques autres ſont plus ſenſibles aux qualitez qui ont plus de rapport à leurs qualitez naturelles, parce que l'amour propre leur perſuade qu'il n'y en a pas de plus excellentes. Les veritables vertus ſe font aimer de tout le monde, mais les ames intereſſées s'attacheront davantage à la liberalité, les timides à la clemence, celles qui ſont naturellement ſuperbes à la complaiſance, & à la douceur. Mais s'il y avoit ſur la terre une perſonne en qui toutes les raiſons d'aimer fuſſent ramaſſées, qui pourroit luy refuſer ſon amour? Or, Meſſieurs, tout cela ſe trouve réüni dans Dieu, de-ſorte qu'il eſt impoſſible d'avoir aucune inclination naturelle, aucun penchant qui ne nous portaſt à Dieu, ſi Dieu nous étoit connu.

Et non ſeulement il doit attirer tous les cœurs, parce qu'il a en ſoi ce qui nous charme dans les créatures, mais il doit les attirer avec une force infinie, parce qu'il poſſede excellemment ce qui n'eſt dans les créatures que d'une maniére fort imparfaite. La beauté la plus éclatante n'eſt qu'une fleur ſeche en comparaiſon de celle de Dieu. Depuis que Jesus-Christ ſe fut montré un moment à ſainte Téreſe, les perſonnes les mieux faites ne lui parurent plus que des ſquelettes vivans, & le ſoleil à ſon gré ne verſoit plus ſur la terre que de paſles ombres. Toute la ſience humaine conſiſte à ſavoir qu'on ne ſai

rien, qu'on ne se connoît pas soi-même ; Dieu seul possede les trésors de la sience & de la sagesse, & n'a laissé aux hommes qu'un desir inquiet d'apprendre ce qu'ils ignorent. Je n'oserois dire à quoi l'Ecriture compare nos plus-grandes vertus lorsqu'elles les oppose à la pureté & à la sainteté infinie de Dieu.

Dans les créatures les qualitez loûables sont accompagnées de tant de méchantes qualitez qu'elles nous rebuttent d'un côté, tandis qu'elles nous attirent de l'autre, en sorte qu'il est mal-aisé qu'elles excitent en nous une forte & constante passion. Tel qui a de quoi plaire aux yeux, dégoûte l'esprit, le solide manque où il y a du brillant, le savant n'a ni vertu ni conduite, le prudent est interessé, le vertueux n'a pas d'éducation, le bon ami se rend incommode : l'un manque de zele, & l'autre de bonne volonté. Dieu seul est souverainement parfait, tout est en lui également aimable, il se fait en lui un admirable concert des qualitez les plus opposées, tout est dans un temperament également éloigné des vicieuses par quelque endroit qu'on l'envisage, le cœur, l'esprit, les sens sont également satisfaits, il est impossible d'inventer des caractéres si beaux, de se former des idées si accomplies qu'il ne les surpasse toutes infiniment.

Ce qui met le comble à de si grands avantages, c'est qu'il les possede constamment & qu'il les possedera éternellement ; les beautez creées sont journalieres, les affaires, les maladies troublent les humeurs les plus enjoûées, les plus beaux esprits ne brillent pas éternellement, &

il y a des tems où il ſemble que la moderation & la vertu abandonnent les plus vertueux. Dans Dieu tout eſt conſtant & inalterable, il n'eſt point neceſſaire d'étudier ſes humeurs, ni de choiſir ſes bonnes heures, il eſt toûjours égal à ſoi même, toûjours egalement bon à ceux qui l'aiment.

Nous avons beau faire, quelque accompli que ſoit l'objet où nôtre cœur s'attâchera ſur la terre nôtre amour ne nous rendra jamais tout à fait heureux, il ne nous rendra pas même heureux pour long temps, *non poterit labor finiri, niſi hoc quiſque diligat, quod invito non poſſit auferri*, dit ſaint Auguſtin. L'amour & la douleur ont fait une alliance éternelle, il y aura donc toûjours beaucoup à ſouffrir en aimant, juſqu'à ce que nous aimions ce qu'on ne pourra pas nous ôter: Mais que peut-il y avoir ici-bas, qui ne puiſſe nous être enlevé par mille maniéres? outre que l'âge uſe le corps & l'eſprit, que la mort ſepare l'un d'avec l'autre, mille accidens peuvent éloiner les perſonnes que nous aimons, & d'autres hommes nous les peuvent ravir à nos yeux, en nous raviſſant leur amitié.

Vous ſeul, ô mon Dieu! vous pouvez être à moi autant de temps que je le voudrai, nulles avantures, nul renverſement d'affaires, nulle puiſſance ſoit au ciel, ſoit dans les enfers ne peut vous enlever à mon ame; Je ne puis pas m'aſſeûrer de vint-quatre heures ce ſéjour en nul endroit de la terre, je ne puis me promettre un moment de vie. Mais je ſai bien que ni l'exil ni la mort ne me ſauroit ſeparer de vous, je ſais que je vous trouverai par tout, que par tout je vous

trouverai églement bon & aimable, que rien ne peut m'empécher de vivre avec vous, de mourir entre vos bras, & d'entrer par la mort dans une joüissance encore plus pleine & plus douce de vôtre divine présence.

Mais quand nous aurions eû le bonheur de trouver tout cela dans un objet créé & sensible, je conviens que cét objet seroit digne de nôtre amour, mais tout cela n'empécheroit pas que nôtre amour ne nous rendît mal-heureux, comme nous voions qu'il arrive à la plûpart de ceux qui aiment. Premiérement je doute qu'une créature si digne de nôtre amour ne nous jugeât point indigne du sien, au lieu que le Seigneur bien loin de mépriser nôtre cœur, nous presse de le lui donner, & de ne le donner qu'à lui. Pauvre enfant, pauvre créature qui semblez être le rebut du monde, qui n'étes considerable ni par vôtre naissance, ni par vos biens, ni par vos talens, vous qui ne trouvez ni appui, ni amitié dans les hommes, qui étes odieuse à vos plus proches parens, que vôtre pere & vôtre mere semblent desavoüer & traitter en inconnuë, oüy vous serez pour Dieu un objet aimable, vous pouvez aspirer à sa faveur, vous trouverez infailliblement en lui un amant zelé & fidele.

En deuxiéme lieu. Quand les personnes que nous aimons auroient pour nous tout le retour qu'on peut soûaiter, tout nôtre zele, toute nôtre fidelité, toutes les ardeurs & les empressemens de nôtre cœur ne peuvent pas nous répondre un moment de leur constance. Il ne faut qu'un soupçon pour détruire dans leur esprit tout

ce que nous pouvons y avoir gagné par plusieurs années d'une amitié tres-parfaitte. Nous ne pouvons pas lire dans l'ame de nos amis, pour y combattre leurs défiances & les faux jugemens qu'ils forment de nous, & ils ne peuvent non plus voir nos cœurs à découvert, pour se detromper eux-mêmes, & pour nous tenir compte de nos plus tendres sentimens, mais quelle douceur pour une ame qui aime son Dieu, elle est asseurée qu'il est témoin de ses plus secrettes pensées, qu'il connoît toute l'ardeur & toute l'étenduë de son amour, qu'elle ne pousse pas un soupir qui n'aille jusqu'à lui, & qu'elle ne se trompe nullement, lorsqu'elle juge des sentimens que son bien-aimé a pour elle, par ceux qu'elle a elle-même pour son bien-aimé.

Aprés cela il ne nous peut rester qu'un sujet d'inquiétude: saint Jerôme dit qu'il faut chercher long-tems un bon ami, qu'on le trouve difficilement, & qu'on a bien de la peine à le conserver, *Amicus diu quaritur, vix invenitur, difficile servatur*. Ce Dieu qui voit si bien nôtre cœur, n'y verra que trop souvent des choses qu'il seroit à soûaiter qu'il n'y vît point. Comme il mérite d'être aimé de la maniere du monde la plus parfaitte, & qu'il nous fait un honneur infini en nous aimant, il est apparemment d'une délicatesse infinie, & il est impossible qu'il puisse souffrir nos foiblesses & nos lâchetez, qu'il ne soit point rebuté par les infidelitez continuelles que nous ne pouvons presque pas éviter de commettre à son service. Mais non, Chrêtiens Auditeurs, l'excellence, la grandeur, la sainteté de nôtre Dieu ne le rend

point plus impatient. La chose paroît incroiable, mais il vrai toutesfois qu'on en a meilleur compte que de la plus chetive créatu.e.Non non, il ne faut point s'imaginer qu'il soit capable de rompre avec nous pour la plus légere ingratitude, qu'il ne faille que peu de chose pour le rebuter. Il souffre avec une bonté incroaible toutes les miseres de ceux qu'il aime,il les oublie, il fait semblant de ne pas les appercevoir ; sa compassion va jusqu'à consoler lui-même les ames qui en sont trop affligées,& à leur reprocher l'excez de leur douleur,qui semble marquer quelque défiance.Il ne veut point que la crainte qu'on a de lui déplaire aille jusqu'à nous troubler, jusqu'à nous géner l'esprit. Il soûaite qu'on évite les moindres fautes, mais il ne faut pas qu'on s'inquiéte même des grandes, il prétend que la liberté & la paix soit le partage éternel de ceux qui l'aiment veritablement.

Domine Deus virtutum quis similis tibi? O Seigneur Dieu des vertus, qui est semblable à vous pour pouvoir vous disputer l'amour & le cœur des créatures! on dit dans le monde qu'on ne peut se passer d'aimer,& qu'il faut necessairement que le cœur ait quelque objet qui l'amuse? Mais mon Dieu est-il quelque chose qui mérite mieux que vous d'occuper ce cœur qui n'a été fait que pour vous.Helas il faut si peu de chose pour nous attirer, un petit raïon de beauté, un peu de douceur, la moindre petite qualité d'esprit ou du corps, quoique mélée de mille défauts énormes est capable de nous enchanter, de nous faire perdre l'esprit. On aime un petit enfant, qui n'est

encore qu'un amas de boüe & d'humeurs mal-digerées ; bien davantage on a de la tendresse pour des chevaux, pour des chiens, pour des chats, pour des oiseaux, jusqu'à être inconsolable quand on les perd.

Nous donnons nôtre cœur, nous le prodiguons, nous le jettons, pour ainsi dire, au premier venu. Vous seul, ô mon Dieu, ne pouvez y avoir de part! vous, dis-je, qui seul étes grand, bon, sage, fidele, constant, trés-saint, liberal, impeccable, qui étes sans défaut; qui possedez toutes les perfections, qui les possedez toûjours & pour toûjours. Nos cœurs ont tant de pente à aimer, on aime mieux souffrir, languir, se fatiguer inutilement, être dans le trouble, dans l'inquietude, perdre la joie, le repos, les biens, la consience & l'honneur que de n'aimer rien; & nous refusons vôtre amour, ô mon divin maître! cét amour si doux, si pur, si satisfaisant, si glorieux, qui porte avec soi la paix & la tranquillité, qui rend heureux tous ceux qu'il enflamme.

Je sai que la raison qu'on a coûtume d'apporter pour quoi l'on n'aime pas Dieu, c'est parce qu'on ne le voit pas. Mais c'est une foible raison que celle-là, puisque tant de Saints, tant de Saintes qui n'ont jamais veu Dieu non plus que nous, n'ont pas laissé de l'aimer avec des ardeurs incroiables, & qui vivent encore les uns dans des langueurs, les autres dans des transports que les plus violentes passions n'ont jamais produits. Si l'on ne pouvoit aimer que ce qu'on voit, comment est-ce qu'on deviendroit quelquefois amoureux de l'esprit de certaines personnes, dont le

visage difforme & le corps contre-fait ne peut inspirer que de l'aversion & du degoût. Combien de fois nous sommes-nous senti portez à aimer des inconnus sur le simple recit de ce qu'ils avoient d'aimable, ou de ce qu'ils avoient fait pour nous obliger sans nous connoître. Eh quoi, Messeurs, on se sent de la tendresse pour un honnête homme, dont l'histoire ancienne nous fait une peinture avantageuse, on est touché du caractere d'un héros de Roman, jusqu'à pleurer sur ses avantures fabuleuses, & nous oserons dire que l'amour ne peut entrer que par les yeux, & qu'on n'aime point ce qu'on ne peut voir ? La seule raison pourquoi nous n'aimons pas Dieu c'est parce que nous ne le connoissons pas. Mais comment le connoîtrions-nous ; veû que nous ne daignons jamais approcher de lui par la consideration de ses perfections infinies ? veû que nous fermons l'oreille à la voix de toutes les créatures qui nous entretiennent de sa grandeur, & qui nous disent que c'est sa main qui les a formées, que c'est sa beauté qui les pare, sa sagesse qui les arrange, & qui les conduit, sa bonté qui les conserve pour nôtre plaisir ou pour nôtre utilité. Qui pourroit s'empécher de vous aimer, si tous les jours on prenoit un peu de tems pour vous étudier, ô mon Dieu, & pour voir combien vous étes aimable ! Si du moins de tems en tems on faisoit un peu de reflexion sur cette puissance infinie qui a tout créé de rien, & qui sans effort entretient toutes choses dans un si bel ordre & dans une si constante regularité, sur cette sage providence qui s'étent sur tout l'univers, qui conduit

chaque être à sa fin avec tant de douceur, que nul accident ne peut troubler, qui fait servir les plus grands déreglemens à ses desseins les plus admirables, qui s'applique aux plus petites créatures, aux plus petits soins, qui pourvoit tout, & qui ne s'embarrasse de rien, sur cette liberalité qui n'exclut personne de ses bien-fais non pas même vos plus mortels ennemis. Ce zele si desinteressé qui vous donne pour nôtre salut les mêmes empressemens que si tout vôtre bon-heur dependoit du nôtre : cette patience à supporter l'ingratitude & l'impieté des hommes : cette prudente douceur dont vous vous servez pour les ramener à leur devoir ; cette facilité à leur pardonner aprés de si longs égaremens: cette joie que vous cause leur penitence, ces recompenses éternelles que vous préparez à vos serviteurs,& dont vous leur donnez dez-ici-bas des gages & des avant-goûts, qui surpassent infiniment tous leurs services. Entretenons-nous quelquefois de ces pensées , Chrêtiens Auditeurs , & si nos cœurs ne sont plus-durs que le bronze & le marbre, nous donnerons à nôtre divin maître ce cœur ingrat que nous lui devons par tant de titres. Quoi-qu'à vous dire ma pensée , rien ne me paroit plus aimable en Dieu que l'amour-même dont il nous a prévenus. Il est juste que nous l'aimions , quand il ne seroit pas infiniment aimable, parce qu'il nous aime infinement. C'est ma seconde partie.

De toutes les preuves de l'amour , celle à quoi les hommes ont coûtume d'être plus sensibles,ce sont les bien-faits, soit parce que rien ne marque

mieux la grandeur de la passion de celui qui aime, soit parce que rien ne plaît tant à nôtre humeur naturellement interessée qu'un amour qui nous est utile. C'est aussi par là que Dieu a tâché de nous engager à l'aimer. Il nous a prévenus par mille bienfaits dont le moins considerable merite toutes nos reconnoissances.

A force d'entendre parler de la création & de la conversion, nous nous sommes accoûtumez à ces mots & aux choses qu'ils signifient, desorte que nous n'en sommes presque plus touchez, mais si nous voulions un peu approfondir ces deux bien-faits importans nous y trouverions deux grands motifs d'amour & de gratitude. Il me suffit de dire que c'est Dieu qui vous à créé de rien, & qui de son plein gré vous a fait tel que vous étes. Il pouvoit vous laisser dans le néant, il pouvoit vous former sans esprit & sans conduite, vous donner une naissance obscure, un corps infirme & horrible à voir, cependant il vous a donné du bon sens & du naturel, il vous a fait sain & robuste, il vous a fait n'aître dans un palais, dans une maison où vous avez toutes choses en abondance, & où mille personnes se sont dabor présentées pour vous servir. Tous ces dons qui vous plaisent tant en vous même, & par où vous plaisez encore aux autres, c'est de sa main que vous les avez receûs, si vous étiez né ou aveugle,, ou muet, ou sourd, ou avec quelque autre défaut horrible au visage, ou dans la taille, si vous aviez perdu un bras ou une jambe par quelque accident, si une maladie vous avoit entierement gasté le teint, que ne donneriez-vous

point pour reparer ces défauts, & si un homme vous avoit rendu ou la veüe, ou la parole, qu'il eût redressé vôtre corps, qu'il vous eût rendu beau de laid & de difforme que vous seriez, quelle obligation ne croiriez vous pas lui avoir, & que ne feriez vous pas pour la reconnoître?

Eh Messieurs, pensons un peu que c'est nôtre Dieu dè qui nous tenons ces yeux qui nous sont si chers, cette langue qui nous sert à tant d'usages, ces oreilles, ces bras, & toutes les autres parties qui composent & qui embellissent le corps; songeons qu'il n'a pas ainsi pourveû tout le monde, & quelle peine ce seroit pour nous d'être distinguez par quelque défaut visible & considerable. Si l'on pouvoit s'étendre sur tout, vous verriez que la conservation est quelque chose encore de plus obligeant. C'est par elle que nous joüissons des presens du Créateur, s'il cessoit un moment de nous soûtenir, de veiller sur nous, sur tous nos membres exterieurs, sur toutes nos parties interieures, tout se dementiroit, tout fondroit, ou tomberoit dans une horrible confusion: nous perdrions l'usage des sens & de toutes les facultez corporelles & spirituelles, nous ne joüirions de nulle santé, nous serions accablez de maladies, nous serions privez de cette vie que nous aimons tant. Un Medecin qui par son art & son assiduité, par des remedes fâcheux & un regitre incommode prolonge à un vieillard déja caduc une vie malheureuse & languissante, ce Medecin, dis-je, non seulement est récompensé, mais encore on l'aime, on l'honore, on le regarde comme une divinité, nous ne savons point de gré

à nôtre Dieu qui nous conserve une vie douce & agréable ,une santé qui nous rend capables de toutes les fonctions & de tous les plaisirs de la vie ?

Ce n'est pas encore tout,jettez s'il vous plait, un coup d'œil sur tout l'univers , voiez le ciel, l'air, la terre, toutes les eaux qui l'arrosent, tous les arbres qui la couvrent,tous les animaux dont elle est peuplée.Tout cela est à vous,& c'est Dieu qui l'a fait pour l'amour de vous. Le Seigneur est dans toutes ces choses , il se donne lui-même à vous en toutes choses.Et non seulement il est en elles,mais il y agit sans cesse pour vôtre service. C'est Dieu , oüy c'est Dieu lui même qui vous éclaire dans le soleil , qui vous échauffe dans le feu, qui vous rafraîchit dans l'air & dans l'eau qui vous réjoüit dans les odeurs , qui vous enchante dans les sons , qui vous pique dans les ragouts, qui vous nourrit dans les viandes , qui vous charme dans les couleurs, qui vous sert dans tout ce qui vous est utile, & qui vous sert par amour & avec dessein de vous plaire.Ce n'est point une illusion , ni simplement une pensée de contemplatif, c'est une verité naturelle qu'on découvre sans autres lumiéres que celles de la raison. Mon Dieu si je me ressouvenois quelquefois que vous étes éternellement au tour de moi, non-seulement occupé à me conserver la vie ;mais encore appliqué , empressé , pour le dire ainsi , à conserver tout ce qui m'environne , tout ce qui me peut être ou utile ou agréable ,& à me servir vous-même en toutes choses & à toutes choses. Quel motif d'amour ne trouverois-je pas dans cette consideration ?

Que dirai-je donc du mistére de la Rédemption & de la santification de nos ames, du bon-heur qu'il nous prépare dans le ciel, & de ce qu'il fait ici-bas pour nous y conduire ? Le Créateur des hommes s'abbaiſſe juſqu'à ſe rendre ſemblable aux hommes, il prend une chair, un corps pour vivre avec eux, pour ſouffrir comme eux & pour eux. Un Dieu veut naître dans une étable, vivre dans une boutique, & mourir ſur une croix, pour ſauver des miſerables, & pour leur donner des marques de ſon amour. Le même Dieu revient encore tous les jours couvert des eſpeces du pain, pour s'unir plus intimement à ſa créature, pour lui ſervir de viande délicieuſe, & pour prendre lui-même en elle ſes plus grandes délices, Meſſieurs, je laiſſe cela à vos méditations ; l'éloquence n'a rien à y ajoûter, ce ſont-là de ces ſujets qui confondent toutes les regles de la Rétorique, & qui effacent toutes ſes couleurs.

Je ne dois pourtant pas omettre deux ou trois conſiderations qui me paroiſſent fort propres pour exciter nôtre gratitude. La premiére c'eſt que quelques grandes, quelque ineffables que ſoient les choſes que le Seigneur a faittes pour nôtre ſalut, l'amour qui l'a porté a faire toutes ces choſes, eſt encore plus grand que les choſes mêmes, parce qu'il eſt infini ; c'eſt le même amour dont il s'aime & dont il s'aimera lui-même éternellement, de ſorte que faittes tout ce qui eſt en vôtre pouvoir, aimez Dieu de tout vôtre cœur, de toutes vos forces, vous ne pourrez jamais reconoître l'amour qu'il vous a porté, il vous a aimé d'un amour divin & infini, & vous

serez toûjous borné dans vôtre reconnoissance.

Quand même nous pourrions aimer Dieu autant que nous en sommes aimez, nôtre gratitude n'egaleroit pas pour cela les obligations que nous lui avons, car enfin nous ne l'aimerions qu'autant qu'il mérite, nous aimerions infiniment un Dieu qui est infiniment aimable, au lieu qu'en m'aimant il s'est attraché à une créature indigne de son amour, à une créature vile, imparfaite, sujette à mille foiblesses à mille vices, odieuse, insupportable au reste des créatures, & qui a souvent assez de peine à se souffrir elle-même.

Je passe plus-avant & je dis que quand nous serions aussi parfaits que Dieu même, & que nôtre amour seroit infini comme le sien, il auroit encore sur nous cet avantage qu'il nous a aimé le premier, & par consequent il nous a fait une grace, au lieu qu'en usant de retour nous lui ferions tout au plus justice. Ce qui signale extrémement sa charité en ce point, c'est dit saint Paul, qu'il nous a aimez non seulement avant qu'il eût nul sujet de nous aimer, mais encore dans le tems qu'il avoit le plus de sujet de nous haïr, dans le tems que nous l'offencions, que nous abusions de tous ses bien-faits, dans le tems que nous le rebutions davantage, & que nous n'avions que du mépris pour son amour. *Dilexit autem non existentes*, dit le devot sait Bernard, *sed & resistentes*, il nous a aimé malgré-nous, il nous a fait des graces que nous ne voulions pas recevoir, ausquelles nous nous opposions de toutes nos forces. C'est sur tout à vous, ames penitentes, qu'il

a témoigné cét amour incompréenſible. Oui dans le tems que vous lui diſiez, Mon Dieu, je n'ai que faire de vos avis, ni de vos inſpirations; c'eſt en vain que vous voulez me ſauver en dépit de moi, je renonce à vôtre Paradis & à mon ſalut. Et moi diſoit il, en même-temps, je ne puis conſentir à ton mal-heur, je me rendrai ſi conſtant auprés de toi que tu cederas du moins à mon importunité, il faut que je te rende heureux de gré ou de force. Je ſuis reſolu à vivre juſqu'au bout dans mon peché. Et moi plûtôt que t'y laiſſer mourir, je ſuis reſolu de te pourſuivre juſqu'au bout; Pourquoi m'avez-vous donné la liberté, ſi vous ne m'en voulez pas laiſſer un libre uſage? Mais pourquoi aurois-je donné ma vie & mon ſang pour toi, ſi tu ne laiſſois pas de perir éternellement. *Dilexit autem non exiſtentes, ſed & reſiſtentes.*

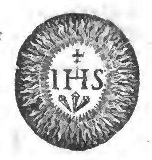
Meſſieurs, on dit que ceux qui porterent les premiers les lumiéres de l'Evangile aux extrémitez de l'Orient, aiant commencé d'expliquer publiquement les miſtéres de nôtre foi, & ſur tout celui de l'Incarnation & de la mort du Fils de Dieu, ces pauvres Barbares tout ſurpris d'une charité ſi prodigieuſe, ſi oppoſée à l'orgueil & à la dureté de leurs divinitez infernales, ne pouvoient s'empêcher de s'écrier, O le grand Dieu, le bon Dieu que celui qu'adorent les Chrétiens! qu'il eſt tendre, qu'il eſt bien-faiſant, qu'il eſt aimable! Mais qu'auroient dit ces infideles, ſi on leur avoit fait entendre que ce Dieu ſi aimable que les Chrétiens adorent, n'eſt point aimé des Chrétiens. Quel ſeroit leur étonnement ſi enco-

re aujourd'hui on leur alloit dire.

Oüy, les Chrêtiens ont le plus grand, le plus puissant, le plus sage, le plus juste, le plus liberal de tous les Dieux, & cependant, ils ne l'aiment point. C'est lui qui les a tirez du néant, qui leur a donné tous les biens dont ils joüissent, qui prend soin de les consever eux-mêmes & de leur conserver tous ses bienfaits, il ne les perd pas un moment de veüe, il ne fait rien que pour leur utilité, & il leur rend immediatement toutes sortes de services, avec un cœur plein d'un zele & d'un amour infini; & cependant ces ingrats ne l'aiment point. Il s'est chargé luy-même de leurs pechez, il a bien voulu porter la peine qui leur étoit deüe, & tous les jours encore il souffre avec patience leurs rebellions & leurs outrages, il leur pardonne, il est le premier à les rechercher, à leur offrir son amitié; il n'a que faire d'eux, & néanmoins il est inconsolable quand il les perd, il ne se comprend pas de joie, quand il les recouvre, en un mot il les aime au de-là de tout ce qu'on en peut dire, & toutesfois il ne peut en être aimé.

A quels peuples si sauvages, si dépourveûs d'humanité, pourroit-on tenir ce discours, qui ne nous regardassent pas nous-mêmes comme les plus durs & les plus inhumains de tous les peuples? Que diroient-ils quand ils apprendroient que pour nous engager à cét amour on a été contraint de nous le commander, sous peine de mort & d'une éternité de supplices, & que cela-même n'a pu fléchir nôtre dureté, ne s'écriroient-ils pas, O Ames mortes & insensibles! sous quel climat,

climat, ſous quel Ciel de fer & de bronze, ſur quelle terre barbare & maudite habitent ces hommes ſans cœur, ces hommes de marbre & de glace? Seigneur nous ſommes trés dignes de tous ces reproches, mais ſi vous n'amoliſſez nos cœurs par vôtre grace, nous y ſerons auſſi inſenſibles qu'à tous vos bien-faits. *Da quod jubes, & jube quod vis.* Il faut que vous nous donniez vous mêmes avec bonté cét amour que vous exigez de nous avec tant de juſtice. Tout ce que nous pouvons faire de nôtre part, c'eſt de penſer ſouvent combien vous méritez d'être aimé, combien vous nous avez aimé malgré nôtre peu de mérite, c'eſt de vous demander ſouvent ce que vous nous avez commandé, afin que l'aiant obtenu de vôtre miſericorde infinie, nous commencions au plûtôt à faire ici bas ce que nous devons continuer durant l'éternité bien-heureuſe. *Amen.*





SERMON LXXIII.

DE L'HUMILITE' Chrétienne.

Miserunt Judæi ab Hierosolymis Sacerdotes & Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum; Tu quis es?

Les Juifs de Ierusalem envoierent des Prêtres & des Levites à saint Jean, pour lui faire cette demande; Qui étes vous? Saint Jean, chap. 1.

Tous les Chrêtiens ont un sujet continuel de s'anéantir devant Dieu dans leurs cheûtes passées; le perils où ils sont de retomber, les doit humilier. J'ai peché, je puis pecher, sont deux considerations qui doivent étouffer l'orgueil.

DE tous les vices de l'homme, le plus naturel, celui dont il est plus difficile de nous guerir, c'est l'orgueil. Les précautions que

Dieu a prises pour nous en défendre, ont toutes été prises inutilement. La bouë de nôtre naissance, la corruption du sepulchre, la ressemblance presqu'entiére que nous avons avec les plus sales animaux, nos passions, nos foiblesses, nos erreurs, nôtre ignorance, tout cela ne peut nous humilier, nous sommes mortels, terrestres, aveugles impuissans, variables, nous ne sommes rien de nôtre fond, & nous ne laissons pas d'être orgueilleux. Mon Dieu, qui est-ce qui pourra donc nous guerir d'un mal si opiniâtre ? Comment pourrons-nous acquerir cette humilité si importante, si nécessaire à tous les Chrêtiens, sans quoi il ne peut y avoir ni sainteté, ni dévotion, sans quoi il n'y a pas même de salut pour nous? Je ne sai si je me trompe, mais, il me semble qu'un moien fort efficace pour nous inspirer cette vertu, ce seroit de nous faire souvent la même demande que l'on fait aujourd'hui à Saint Jean-Baptiste, & qui lui donne occasion de pratiquer des actes d'une humilité si profonde. *Tu quis es* Qui étes-vous ? Souffrez que je vous le demande aujourd'hui, Chrêtiens Auditeurs, que je vous oblige à rentrer un peu en vous-mêmes, pour voir ce que vous avez à me répondre.

Ce sujet qui nous est si utile en tous temps, me paroît encore plus propre pour ce tems où nous sommes. Nous songeons tous à nous préparer à la naissance du Rédempteur, à cette grande Fète où le Ciel a coûtume de verser de si grandes graces sur les ames qu'il trouve disposées à les recevoir. J'espere que tous ceux qui sont ici, s'y disposeront cette semaine, en multipliant leurs

priéres & leurs aumônes, en faisant avec une grande exactitude le jeune des Quatre-tems, en contemplant dans une plus-grande retraite, les admirables sentimens de MARIE enceinte de JESUS-CHRIST, & de JESUS enfermé dans le chaste sein de MARIE. Mais il ne faut pas oublier que la disposition que les Prophetes, que le Précurseur de JESUS-CHRIST, que l'Eglise elle-même nous recommande davantage, c'est l'humilité. C'est à cette vertu qu'est promise la plenitude des benedictions, que JESUS CHRIST nous doit apporter en naissant : *Omnis vallis implebitur* : Toute vallée, c'est-à dire, toute ame humble & pénetrée de la connoissance d'elle-même & de son néant, sera remplie & comblée de faveurs celestes. Adressons-nous à MARIE, qui a été si humble dans la plus haute élevation, & qui par son humilité mérita de concevoir le divin Enfant, dont nous attendons la naissance, *Ave Maria.*

Quand je vous demande qui vous êtes, Ame Chrêtienne, *Tu quis es ?* je ne desire point savoir ni quels sont vos revenus, ni quel rang vous tenez à la Cour, ni quel emploi vous avez dans le Roiaume; vos richesses, vos charges, vos qualitez sont à vous, mais elles ne sont pas vous-même, je ne prétens pas non plus m'informer de vôtre noblesse, ce seroit pour connoître vos peres & vos aieuls, mais non pas vous, qui pouvez avoir corrompu leur sang & dégeneré de leur vertu : Et non seulement je ne veux examiner que ce que vous êtes vous même, mais encore que ce que vous êtes par vous-même. Je sai

que Dieu vous a fait raisonnable en vous créant, & que par la rédemption le Fils de Dieu vous a fait Chrêtien ; si vous étes charitable ; patient, plein de foi & d'amour pour Dieu, ce sont des dons surnaturels que vous tenez du Saint Esprit. Pour les talens naturels comme la force, la beauté du corps, la vivacité, & la délicatesse de l'esprit, si vous aviez pû vous donner ces avantages vous pourriez sans doute vous les conserver ; vous avez reçeu tout cela dans le sein de vôtre mere, & vôtre mere elle-même ne sait comment tous ces biens vous sont venus.

Il est vrai, me direz-vous, je ne suis que cendre & poussiere, c'est tout ce que je me puis attribuër ; mais cette cendre même & cette poussiere dont vous êtes composé, ne la devez-vous pas à celui qui l'a tirée du néant? Faites moi voir quelque chose en vous, quelque qualité que vous n'aiez reçûë de personne, qui ne soit point empruntée, qui vous appartienne veritablement, il n'y en a point d'autre en nous, Chrêtienne Compagnie, que la qualité de pecheur. C'est pourquoi quand on nous demande ce que nous sommes, *Tu quis es* ? Qui étes-vous en vous-même & de vous même ? Je suis pecheur ; c'est tout ce que nous pouvons répondre, & c'est ce que nous pouvons tous répondre. Il est peu de Saints qui n'aient peché, il n'en est aucun qui ne soit capable de pecher, il n'en faut pas davantage pour porter avec justice le nom de pecheur, & par consequent pour avoir un sujet continuël de nous annéantir devant Dieu. Je m'en vais tâcher d'éclaircir cette verité dans les deux parties de cét entretien.

silence tous ces outrages, parce que je crois les avoir tres bien meritez.

C'est l'image que Jesus-Christ nous à lui-même tracée de l'humilité dans la personne du Publicain. Il nous représente ce pecheur au plus bas du Temple de Jerusalem, qui n'ose ni s'approcher de l'autel, ni même regarder le ciel. Un Pharisien orgueilleux l'envisage avec dédain, le met au nombre des scelerats & des voleurs, & bien loin de s'en offencer & de s'en plaindre, il convient qu'il est en effet un grand pecheur, & demande grace en frappant sa poitrine, & se prosternant contre terre. *Et Publicanus à longè stans, nolebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum, dicens; Deus propitius esto mihi peccatori.* O sainte humilité, belle & toute puissante vertu qui desarmes Dieu, qui te fais aimer & des Anges & des hommes, qui effaces les pechez, qui nous tires de tous les perils, qui repares, qui retablis toutes choses avec tant de facilité, qui donnent aux autres vertus un lustre & un éclat si particulier, qui sais l'art de relever nos propres défauts & nos plus grandes miseres, & de nous en faire un plus grand merite, comment est-ce que nous pouvons t'acquerir & te conserver éternellement? Cela ne doit être nullement difficile à quiconque a commis un peché mortel? Et qui est assez heureux pour n'en avoir jamais commis, ou pour n'en avoir commis qu'un seul?

En pechant, Chrètiens Auditeurs, nous avons fait l'action la plus honteuse, c'est-à-dire la plus opposée à toute justice, à toute droite raison, à toute sorte de bien séance, & par consequent la

plus humiliante qu'il eſt poſſible d'imaginer. J'ai offencé Dieu ; ſa Grandeur, ſa Majeſté infinie devoir me tenir dans le reſpect, ſi j'avois été raiſonnable, ſa bonté, ſon excellence, ſes divines perfections m'auroient ſans doute forcé à l'aimer, ſi j'avois eû quelque ſentiment humain. Peut-on porter plus loin la brutalité, que d'outrager un bon Maître, de qui on n'a jamais reçeu que du bien, & qui eſt le ſeul de qui l'on peut attendre ſa fortune pour le tems, pour l'éternité ? Meſſieurs, de quelque biais qu'on enviſage l'offence de Dieu, il eſt impoſſible d'y trouver quelque choſe qui la juſtifie, qui en couvre, ou qui en diminuë la honte ; toutes les veritables lumieres ſoit naturelles, ſoit ſurnaturelles, ne pouvant ſervir qu'à la mettre dans un plus graud jour.

Je dis bien davantage, tout ce qu'il y a de honteux dans les choſes dont nous rougiſſons naturellement, tout ce que l'honneur, le bon ſens, la vertu morale condamne dans les actions les plus ridicules & les plus noires, tout cela eſt ramaſſé dans un ſeul peché mortel. Je ne parle point ici de la laideur, de la pauvreté, de l'obſcurité de la naiſſance, de certaines maladies qui ne ſont pas néanmoins des fruits de deſordres. Je ſai rougir de toutes ces choſes, mais cette honte n'eſt pas naturelle, elle eſt un effet de la corruption de nôtre eſprit, qui abuſe de tous les mouvemens de la nature, qui en confond l'uſage, ou qui s'aveugle lui-même à l'égar de la gloire & de l'infamie. Les veritables ſujets de confuſion ſont certaines actions qui mettent au jour nôtre imprudence, nôtre lâcheté, nôtre perfidie, qui marquent

de l'emportement,de l'ingratitude,de l'injustice, & de l'impieté. Un ministre experimenté dans les affaires, qui s'est endormi dans une occasion où il s'agissoit de tout,qui a pris le change, qui a donné fortement dans le paneau qu'on lui a tendu : Cét homme dis-je, n'ose plus paroître, il s'imagine que tout le monde lui reproche son inconsideration & sa négligence. Un général qui a fui devant un ennemi qu'il pouvoit combattre & défaire fort aisément,s'il se remontre à la Cour, ce n'est qu'avec une confusion qui fait pitié à ses plus grands ennemis. Un Magistrat qui se pique de moderation, & qui s'est emporté ridiculement en quelque rencontre. Un faux ami qui aura été surpris dans une lâche traïson. Un homme qui veut passer pour honnête, & qui est accusé & convaincu d'être un ingrat, & de rendre le mal pour le bien. Une femme qui par pure débauche a manqué de fidelité à un mari fort aimable, & s'est abandonnée à un miserable valet. Un avare qui a commis une injustice manifeste, ou un meurtre pour s'enrichir. Un impie dont les sacrileges sont venus à la connoissance du public:toutes ces personnes ont assûrément sujet de rougir, & de mourir de honte. Qui nous donnera donc des yeux & les lumiéres des Saints pour nous faire voir comment toutes ces sortes d'infamies sont ramassées dans un seul peché,de combien le peché est encore plus infame,& plus odieux que tout cela ? Qui pourra jamais comprendre la sottise & la folie d'un pecheur,sa foiblesse,son peu de courage, la lâcheté de son procedé, sa brutalité, son humeur cruelle & inte-

reſſée, ſon inſenſibilité aux bienfaits qu'il a reçûs, & la profanation horrible qu'il fait des choſes les plus ſacrées?

Adam n'eut pas plûtôt mangé du fruit défendu, qu'il chercha les ténebres pour couvrir ſa honte, dit ſaint Ambroiſe, c'eſt qu'il fut éclairé d'une lumiére qui lui fit voir la difformité du peché, c'eſt qu'aprés ſa deſobéïſſance il ſe trouva ſi indigne de vivre,& de voir le jour;que quoiqu'il n'y eût que lui d'homme ſur la terre, il ſe ſeroit volontiers enterré tout vif, pour s'épargner l'horrible confuſion qu'il ſouffroit.Cain qui pecha le premier aprés ſon pere, ne ceſſa d'errer depuis ſon crime dans les plus épaiſſes forêts,il évitoit par tout la rencontre de ſes freres, il craignoit les yeux de ſes propres enfans, il ne croioit pas que perſonne le pût ſouffrir dans le monde couvert comme il étoit d'une ſi grande ignominie.

On s'étonne quelquefois de voir la modeſtie & la profonde humilité des plus grands Saints. Pour moi, Meſſieurs, quand ils auroient paſſé leur vie dans une parfaitte innocence, je ne m'en étonnerois pas,mais s'ils ont commis un ſeul peché mortel en leur vie, je m'étonnerois extrêmement, ſi avec les lumiéres qu'ils ont reçûës, ils étoient moins confus, moins humiliez qu'ils ne le ſont.

Mais la penitence ne les a-t-elle pas entiérement purifiez de cette tâche honteuſe?Il y a bien de l'apparence, mais quand ils en auroient une certitude entiére,pour nous conſerver dans l'humilité,il n'eſt pas néceſſaire que le peché ſubſiſte

en lui-même, pouveu qu'il ſoit encore dans nôtre ſouvenir. C'eſt aſſez d'avoir commis une fois en la vie une action infame, pour étre infame toute ſa vie. Un homme qui s'eſt porté a cet excés de rage & d'ingratitude, que d'ôter la vie à celui qui l'a lui avoit donnée; un traître qui a vendu ſa patrie, & tué ſon Prince, un voleur, un faux témoin quelque grace qu'on lui faſſe, quoiqu'il obtienne ſon abſolution, ou par la faveur de ſes amis, ou par l'indulgence de ſes juges, il ne laiſſe pas d'étre noirci pour le reſte de ſes jours, il ne laiſſe pas de ſe bannir volontairement de ſon païs, & d'aller chercher dans une province étrangere, & ſous un nom emprunté, une retraite contre l'ignominie qui le ſuit par tout.

Les Juifs qui vivent encore en quelques endroits du monde; ne ſont que des deſcendans de ceux qui firent mourir nôtre Redempteur, ils n'ont eû nulle part à la felonie de leurs peres, & cependant ce crime fut ſi noir, que plus de ſeize cens ans n'en ont pû effacer la honte; on regarde encore cette mal-heureuſe nation, comme la lie & le rebut de l'univers, elle eſt aujourd'hui, & elle ſera toûjours un objet de mépris & de malediction. Un Chrêtien qui a peché mortellemẽt, ſi nous en croions l'Apôtre Saint Paul; a crucifié Jesus-Christ, il l'a fait mourir, pour ainſi dire, de ſes propres mains, il n'en faudroit pas davantage pour deshonorer ſa poſterité juſqu'à la derniere generation, mais pour lui il faut qu'il ſoit ou bien dur ou bien aveugle s'il n'y trouve pas un tres-grand ſujet de s humilier juſqu'à la mort.

Je conviens néanmoins Chrêtiens Auditeurs, qu'il y a des ames assez brutales, assez insensibles pour s'endurcir avec le tems au souvenir des plus indignes actions, mais il me semble que la veûë du suplice dont on s'étoit rendu digne, est toûjours quelque chose de fort penible & de fort humiliant. Tel qui aura l'imprudence de se vanter de ses vols & de ses meurtres, sera confondu & accablé, si on vient à lui reprocher qu'il a merité la corde, qu'il a échapé ou le foûët ou la galere. Si cela est vrai, je ne sai comment une personne qui a peché mortellement peut se ressouvenir du supplice qui lui a été préparé, & avoir encore quelque sentiment d'orgueil. C'est un grand bonheur pour la plûpart de nous, que nous aions eû à faire à un Dieu infiniment bon, car s'il nous avoit fait justice, nous brûlerions présentement avec ces desesperez, sur qui sa colere exerce une si terrible vengeance. Si à l'heure qu'il est nous ne grinçons pas les dens au milieu de ces feux épouvantables, on peut dire, qu'il n'a pas tenu à nous, nous avons fait plus qu'il ne falloit pour cela, nous avons été entre les mains de nôtre juge, atteints & convaincus de crimes dignes d'un tourment éternel, nous avons été pour ainsi dire, jusques sous la potence & sur l'échele, & dans le tems que nous étions en ce déplorable état, on en a exécuté mille autres qui n'étoient pas plus méchás que nous, qui l'étoient peut-être beaucoup moins. On voit encore dans les enfers la place qui nous avoit été destinée, & peut-être que cent millions de dannez blasphément Dieu, & le blasphémeront éternellement,

de ce qu'il nous a épargnez, nous qui étions moins dignes qu'eux d'une ſi grande indulgence. Cette penſée a tenu les plus illuſtres penitens dans une profonde humilité ; quelque ſaints qu'ils aient été depuis leur converſion, ils ſe ſont toûjours regardez comme des excremens de l'enfer, comme le rébut des demons, ils ſe ſont comparez à des dannez, & en cela ils ſe ſont fait juſtice à eux mêmes.

Je parle, Meſſieurs, d'un Saint Pierre, d'une Magdeleine, d'un Saint Auguſtin, de ceux-là même qui ont été aſſeûrez de leur reconciliation, & qui ont été obligez de la croire comme un article de foi. Car pour nous qui ignorons, encore ſi nos pechez nous ont été pardonnez, nous avons bien d'autre ſujet de nous humilier & de nous annéantir. Il fau avoüer, Chrêtienne Compagnie, que le comble de l'humiliation pour une âme qui a perdu la grace de Dieu, quand elle n'auroit peché qu'une ſeule fois, c'eſt qu'elle ignore ſi elle l'a recouvrée. Je ſai qu'il y a des Téologiens qui croient qu'on peut être aſſeûrez d'avoir reçeû le pardon de ſes fautes d'une certitude Téologique, c'eſt-à-dire la plus grande qu'on puiſſe avoir en ce monde aprés celle de la Foi : il y en a même qui ont avancé qu'aprés une penitence raiſonnable, on pouvoit croire qu'on a reçeû la remiſſion, auſſi fermement qu'on croit que Jesus Christ eſt dans une Hoſtie, ſur laquelle on a veû prononcer les paroles ſacramentelles. Mais ſans m'arrêter à expliquer ces opinions, qui ont pourtant fort beſoin d'être expliquées, c'eſt une verité catôli-

que qu'on ne peut avoir de certitude en ce point, qui excluë toute sorte de doute, & par consequent qui nous empéche de trembler. Je sai bien, helas je ne le sai que trop, que je me suis revolté contre Dieu, que je l'ai contraint de me haïr; mais quelque effort que j'aie fait depuis pour rentrer en son amitié, je ne puis savoir si j'en suis venu à bout.

Saint Augustin avoit coûtume de dire, que les Prêtres qui avoient vécu le plus saintement, ne devoit pas laisser de faire penitence à la mort, dans l'incertitude où ils étoient que leur premier repentir eust été accepté de Dieu. C'étoit une chose terrible, dit Saint Jean Climaque, de voir dans le desert certains penitens qui durant l'espace de trente années, s'étoient punis eux-mêmes par toutes sortes de rigueurs, qui avoient consumez leurs yeux à force de pleurer, qui avoient épuisé leurs veines de sang, à qui il ne restoit plus sur les os qu'une peau seche, ridée, meurtrie par les chaînes dont ils étoient chargez, enfin à demi rongée des vers, demander encore en mourant d'une voix lamentable, à ceux qui les exortoient à la confiance, Eh quoi pensez-vous bien que Dieu nous ait accordé sa misericorde. Chrétienne Compagnie, lors que vous avez offencé Dieu, vous avez commis une faute, que toutes les larmes des Penitens, tous les jeûnes des Anachoretes, tout le sang des Martirs, que toutes les peines de cette vie & tous les supplices de l'autre ne sont pas capables de reparer; qui vous a donc dit que vous l'avez effacée, vous qui n'avez peut-étre pas fait une jeûne à cette in-

tention, qui n'avez pas versé une larme, qui continuez à choier vôtre corps, à l'épargner, à lui procurer tous ses aises & toutes sortes de délices. Vous avez demandé pardon à Dieu comme David, mais ne vous l'a t-il point refusé comme à Saül, comme à Baltazar, comme à Antiochus, comme à Judas & à plusieurs autres? *Nihil mihi conscius sum*, disoit, saint Paul, *sed non in hoc justificatus sum, qui autem me judicat Dominus est.* Je ne me sens coupable de rien, mais cela ne veut rien dire, c'est le Seigneur qui me doit juger, & il se peut faire que son jugement soit tout opposé au témoignage que me rend ma conscience; *Qui autem me judicat Dominus est.*

Mais si depuis ma conversion, non seulement je ne suis plus retombé, mais que j'aie embrassé les exercices de charité & de mortification, si j'ai conceû un amour particulier pour la priére, si je vis dans un grand éloignement du monde, & de tout ce que le monde estime. Si cela est, Dieu soit éternellement loûé, vous avez lieu sans doute de vous réjoüir. O les bonnes marques d'une veritable réconciliation que cette haine du monde, & cét amour pour la retraitte & pour la priére. Souvenez-vous toutefois que ces marques ne sont pas absolument infaillibles, & que bien loin de vous dispenser de craindre, & d'avoir des bas sentimens de vous même, je les tiens toutes pour trés-suspectes, si elles ne sont accompagnées de crainte & d'humilité.

C'est pourquoi je me suis toûjours défié de ces dévots qui sont si contens d'eux-mêmes, & qui ne le sont quasi que d'eux-mêmes. Qui ne sont

point de sa réputation, il n'est point jaloux de celle d'autrui. *Non est ambitiosa*. Il ne recherche point l'honneur, parce qu'il s'en juge tout-à-fait indigne. *Non cogitat malum.* La charité ne forme point de soupçon desavantageux, elle se persuade que tout le monde est bien intentionné, & que les plus méchans sont encore meilleurs qu'elle. De sorte, Messieurs, que si la honte que mes pechez passez me doivent causer, si le souvenir du supplice que j'ai échappé, à la verité, mais dont je m'étois rendu digne, si l'incertitude où je suis d'être sorti d'un état si infame & si dangereux, n'est pas capable de m'humilier, ce défaut d'humilité, si je viens à m'en apperçevoir, doit faire crever mon orgueil, puisque je ne puis avoir de marque plus convainquante que je n'ai nul amour de Dieu, & par consequent nulle vertu.

Non sans doute ce n'est pas veritable sainteté, ce qui m'enfle & me remplit de l'estime de moi-même, puisqu'on ne peut être vraiement Saint qu'on ne soit humble. Que me sert-il de n'être plus colere, intemperant, impudique, si je suis superbe, qui est un vice encore pire que tous ceux que j'ai quittez. Les Pharisiens étoient grans observateurs de la loi, ils étoient fort liberaux envers les pauvres, tout cela n'a pas empéché qu'ils n'aient été maudits de JESUS-CHRIST, parce qu'ils n'étoient pas humbles. Lucifer n'a aimé ni les richesses, ni les plaisirs, il n'étoit pas même susceptible de ces passions, il ne laisse pas d'être le plus grand ennemi de Dieu & le chef des réprouvez, parce qu'il s'est trop aimé soi-même. Je ne suis pas semblable au reste des hom-

mes qui s'enrichissent du bien d'autrui, & qui font gloire de leurs adulteres : *Non sum sicut cæteri hominum, raptores, adulteri.* Mais je suis semblable au demon, & peut-étre que j'ajoûterai bien-tôt à l'orgueil de celui-ci l'avarice & l'incontinence des autres, c'est un second motif d'humilité que nous fournit la qualité de pecheur, qui nous est propre. Je suis pecheur, non seulement parce que j'ai peché, mais parce que je puis encore pecher. C'est la seconde Partie.

C'est une verité Catôlique que la grace de la perseverance est essentiellement une pure grace, c'est à-dire qu'il n'est point d'action quelque héroïque qu'elle puisse étre, point de vie si pure & si sainte qui puisse la mériter. De cette proposition il est aisé de conclure qu'il n'est point d'hôme si saint qui ne soit capable de pecher mortellement qui aprés avoir peché ne puisse mourir dans l'impenitence, & par-consequent qui ne puisse être danné. Mais cela arrivera-t-il effectivement, où n'arrivera-t-il pas; c'est un secret que Dieu s'est reservé à lui seul, & qui doit tenir tout le monde dans l'humilité & dans la crainte. Car je dis en premier lieu, que la sainteté qui nous éloigne du mal, ne nous affranchit pas du peril de le commettre, tout de même qu'un homme qui grimpe une montagne s'éloigne bien du fond du précipice à mesure qu'il avance vers le sommet, mais il n'en est pas moins prés pour cela de retomber, tout ce qu'il gagne à cet égar en montant, c'est d'étre exposé à une chûte plus funeste. C'est pour cela qu'un Saint bien loin de vivre dans une plus grande seûreté qu'un homme d'une vertu mediocre, au contraire dit saint Jean Cri-

foſtôme,celui là doit craindre encore davantage, que celui-ci, parce que le peril de tomber étant égal ponr l'un & pour l'autre,le premier tomberoit de plus-haut, & ſe feroit des plaies plus-mortelles. C'eſt ainſi qu'un recouvreur de quelque Palais, dit le même Sainr, ſent redoubler ſa fraieur, à meſure qu,il s'approche du faiſte. Et non ſeulement il n'eſt point d'homme ſi ſainr, qui ne puiſſe pecher à chaque moment, mais il n'eſt point de peché ſi énorme ni ſi honteux qu'il ne ſoit capable de commettre: *Non eſt peccatum, quod facit unus homo, quod non poſſit facere alter homo.* C'eſt l'incomparable ſaint Auguſtin. Que cela eſt humiliant,Chrétiens Auditeurs,pour qui veut un peu l'approfondir.Vous vous applaudiſſez peut-être lors que vous apprenez qu'une perſonne de vôtre profeſſion, de vôtre âge,que vôtre voiſin, ou vôtre voiſine eſt tombé dans le deſordre,il vous ſemble que vous avez ſujet de vous préferer à eux, & d'admirer vôtre verru & vôtre conſtance. Pour moi je vous avouë que rien n'eſt plus capable de rabattre mon orgueil qu'un accident de cette nature. Eh quoi,ſi je marche avec pluſieurs autres par un ſentier étroit ſur le bord d'un précipice, eſt-il rien qui puiſſe me cauſer plus de fraieur, que de voir tomber à mes yeux la plûpart de mes compagnons de voyage?

Depuis le peché du premier homme on peut dire que nous ſommes tous malades du même mal,la concupiſcence déchaînée cauſe en tous, les mêmes ravages:Quand je vois que mon frere peche, que par la violence de ſes paſſions il eſt emporté dans le crime, puis-je ne trembler pas

moi même, qui me sens le même empechement, la même foiblesse, n'ai-je pas une nouvelle raison d'apréender en le voyant mourir de la même maladie dont je suis atteint? Est-il possible, disoit autrefois un saint Solitaire, lors qu'il voioit commettre quelque faute considerable: Est-il possible que je puisse être tenté de cette action scandaleuse, ou ce peché infame, ce sacrilege, que je puisse méme succomber à cette tentation; peut-être que si je me fusse trouvé dans la même occasion, j'aurois commis la méme faute, je m'y trouverai peut-être un jour, & qui m'a dit que je serai plus fort que ce malheureux qui s'est laissé vaincre?

Je dis en troisiéme lieu, que non seulement il n'est point de peché si énorme que les plus grands Saints ne puissent commettre, mais j'ajoûte qu'il en est peu que de trés grands Saints n'aient commis effectivement. Je me sens saisi de crainte quand je pense que c'est une verité de foi, que même les gens de bien peuvent se précipiter dans les derniers déreglemens, mais quand j'aprens que l'experience a confirmé dans tous les siécles, & confirme encore tous les jours cette verité, peu s'en faut que je ne me tienne déja pour perdu, & je n'ai point de peine à me conter parmi les plus grands pecheurs. Quoi David l'homme selon le cœur de Dieu, est devenu adultére & parricide? Salomon le plus sage, le plus écrairé, le plus religieux de tous les Princes a adoré des Idoles d'or & d'argent? Saint Pierre le chef des Apôtres, la pierre fondamentale de l'Eglise a renoncé JESUS CHRIST? Je trouve dans l'histoire de l'Eglise des Martirs, des corps à demi-brûlez

à demi-mangez des bestes, qui se sont laissez surprendre aux ruses de l'ennemi ; des Anachorettes consumez de jeûnes qui n'ont pû resister aux attraits de la volupté. Helas, Seigneur, ne nous exposez pas aux tentations, car comment ne plierons nous point où tant de braves, où vos plus grands serviteurs ont succombé.

Ce n'est pas tout, Chrêtiens Auditeurs, les plus Saints peuvent perdre la grace de Dieu, ils la peuvent perdre par les plus horribles pechez, ils la peuvent même perdre pour ne la recouvrer jamais; ils ne savent point s'ils persevereront. La prédestination des hommes est un mistere caché, & dont il ne faut pas juger par nôtre disposition présente ; quelque bon que vous soiez, vous pouvez changer pour ne changer plus, quelque bon que vous soiez vous avez encore à craindre, & pour vôtre inconstance dans le bien, & en suite vôtre obstination dans le mal. C'est dans cette consideration que je trouve un remede admirable contre ces mouvemens d'orgueil qui nous portent à mépriser les pecheurs, où à nous préferer à eux en quelque maniére que ce soit. Cét homme est méchant, je me crois bon, peut-être que je me trompe en l'un & en l'autre de ces sentimens, mais quand ces sentimens seroient veritables, il se peut faire toutefois que cet homme soit predestiné, & que je sois reprouvé. Il peche aujourd'hui peut-être pour se relever demain, & peut-être que je pecherai demain pour ne me relever jamais. Qui m'a dit que ce pecheur ne sera pas quelque jour un second saint Augustin, tandis que je finirai peut être aussi mal que ce

Saint avoit commencé, peut-être que Dieu l'a destiné pour être un modelle de penitence, & moi pour être un exemple de terreur à tous les présomptueux.

Combien connois-je de personnes qui m'ont autrefois scandalisé, & dont les bons exemples m'édifient aujourd'hui & me couvrent de confusion. Lorsque le bon Larron remplissoit les bois de meurtres & de voleries, auroit-on pensé qu'il deût monter au ciel avec Jesus-Christ; au contraire, lorsque Judas suivoit le Sauveur, qu'il faisoit des miracles en son nom, eût-on pû croire qu'il étoit pour descendre dans les enfers, au même tems que le Fils Dieu mouroit pour en délivrer le genre humain; Simon le lepreux jugeoit Magdelaine en son cœur, & dans ce même moment Dieu la justifioit, & la combloit de mille graces, on la traittoit encore de prostituée, & elle étoit déja aprés Marie la plus fidelle épouse que le Saint Esprit eût sur la terre. Enfin les Pharisiens ont condanné son luxe & ses dissolutions, & elle condannera quelque jour leur incrédulité & la dureté de leur cœur.

Aprés toutes ces considerations, comment se peut-il faire, Chrétiens Auditeurs, que nous aions quelque sentiment de vaine gloire? Quand Dieu nous réveleroit que nous sommes parvenus à un haut degré de perfections, & qu'il nous répondroit de nôtre perseverance, nous n'aurions pas méme alors sujet de nous élever. Une ame sainte est comme une pauvre paisanne, à qui on a ôté ses haillons pour l'habiller à la roialle, elle doit être toute honteuse de se voir révétuë d'habits

qui ne lui appartiennent pas, & qui sont si peu convenables à sa bassesse & à son extréme pauvreté. Quand nous serions asseurez de perseverer dans le bien jusqu'à la mort, il y auroit lieu de se réjoüir sans doute, mais non pas de s'enfler d'orgueil, puisque même en ce cas la perseverance ne seroit pas le fruit de nos mérites, ce seroit toûjours un pur effet de la misericorde de Dieu, une grace entiérement gratuite; mais il s'en faut bien que nous ne soions en des termes si avantageux; nôtre vie passée nous doit faire horreur, aujourd'hui même nos meilleures actions sont remplies de mille défauts, pour l'avenir c'est un abîme impénetrable que Dieu seul peut découvrir, je sai que je puis changer, rentrer dans le mal, m'y obstiner, y mourir; je sai qu'on est d'autant plus prés de ce malheur que l'on s'en défie moins, qui m'a dit que je ne suis point du nombre de ces réprouvez, dont parle saint Augustin, que Dieu rêleve pour un tems, afin d'encourager ses éleûs; & qu'il laisse rétomber en suite, pour entretenir les mêmes éleûs dans une defiance salutaire? Je marche au milieu de mille piéges, de mille embuscades, de mille ennemis; je ne sai pas si je me sauverai de tant de perils, en tout cas, il est tres-certain que si je m'en tire, ce ne peut être que par le secours de l'humilité. Soiez donc humble nous dit S. Paul, tenez vous dans la crainte, *Noli altum sapere, sed time.*

Craignez les pechez de vôtre jeunesse, qui subsistent peut-être encore dans la tache qu'ils ont imprimée en vôtre ame, & par consequent dans la haine du Seigneur qu'ils ont méritée. Crai-

gnez vos pechez présens, quelque legers qu'ils vous paroissent, ils sont capables de detourner certaines graces de consequence, sans quoi vous ne ferez pas vôtre salut. Enfin craignez vos pechez avenir, qui vous égaleront peut-être dans peu de tems aux plus scelerats de tous les hommes, *Noli altum sapere sed time.*

Craignez Dieu sans l'aide duquel vous tomberiez dés cette heure dans les plus horribles dereglemens; craignez le monde dont le soufle est si contagieux; craignez le demon dont les artifices sont si subtils; craignez-vous vous-même qui étes si foible & si inconstant, craignez vos yeux, vos oreilles, tous vos sens, puisque ce sont tout autant de portes par où le peché peut entrer; craignez vos passions, qui vous y portent, qui vous y entrainent malgré vous, craignez jusqu'à vos bonnes œuvres, jusqu'aux victoires que vous remportez sur vous-mêmes & sur les tentations; puisque selon saint Ciprien, le demon n'est jamais plus redoutable, que lorsqu'il a été vaincu, par ce qu'il prend avantage de sa défaite, pour nous porter à la vaine gloire. Enfin craignez sur toutes choses cet orgueil que Dieu ne peut souffrir, cette fausse asseûrance qui vous conduiroit à une perte asseûrée.

C'est dans cette veüe que le Sage recommande avec tant de soin cette crainte si salutaire, qu'elle est une espece de bon heur selon ces paroles. *Beatus homo qui semper est pavidus.* O que cette ame est heurèuse qui est ainsi toûjours humble & toûjours craintive. Je dis qu'elle est heureuse, Chrétiens Auditeurs, parce que cette humilité n'est

pas une humilité qui abatte le courage, cette crainte n'est pas une crainte qui trouble, au contraire elle nourrit en nous cette magnanime confiance, laquelle attend de Dieu toutes choses, & qui espere avec autant plus de certitude qu'elle n'attend rien que lui seul; Elle est heureuse, parce que cette crainte l'affranchit de toute autre crainte, parce que cette humilité met à couvert toutes ces autres vertus, & lui assure autant qu'il est possible sa perseverance; *In veritate didici nihil esse aque efficax ad gratiam Dei promerendam, retinendam, recuperandam quam si omni tempore coram Deo inveniaris; non altum sapere, sed timere.* Ce sont les paroles de S. Bonaventure. En verité j'ai appris par experience, que rien n'est plus efficace pour gagner l'amitié de Dieu, pour la conserver, pour la recouvrer quand on la perduë, que de s'humilier en la présence du Seigneur, & craindre ses jugemens; Dieu résiste au superbes, Chrétienne Compagnie, mais il faut qu'il cede à l'humilité de ceux qui le craignent, il faut qu'il s'approche d'autant plus d'eux, qu'ils tachent de s'en éloigner par modestie, qu'il ait soin de les relever, à mesure qu'ils s'abaissent davantage; enfin il ne peut se défendre de les combler de grace en ce monde & de gloire en l'autre. *Amen.*





SERMON LXXIV.

DU JEUNE ET DE L'ABSTINENCE DU CARESME.

Cum jejùnatis nolite fieri ficut hypocritæ triftes.

Lorfque vous jeûnez ne foiez pas triftes comme les hipocrites. S. Matth. c. 6.

Le Chrêtien qui n'obferve pas ou l'Abftinence ou les Jeûnes de l'Eglife, fait un fort grand peché, où comme dans le peché d'Adam il entre de la defobéiffance & de l'infidelité; il eft comme celui du premier homme, la fource de plufieurs pechez & dans nous & dans les autres.

MEffieurs, il eft bien difficile de voir revenir tous les ans le faint Jeûne où nous entrons aujourd'hui, fans nous reffouvenir avec

douleur que c'est un des sujets qui a porté une partie de l'Europe à se separer de l'Eglise Universelle, & qui les retient encore aujourd'hui dans leur schisme. Il est étrange que des personnes, qui font profession de la loi de JESUS-CHRIST, condanne une observance, que les premiers fideles ont embrassée avec tant de ferveur, & dont JESUS-CHRIST lui même nous à donné le premier exemple. Il est étrange qu'on veüille faire passer pour nouveauté une coûtume, dont tous les saints Peres font mention, & qui du tems de saint Basile, il y a mille trois cens ans, étoit déja vénerable à cause de son ancienneté. Aiez de la veneration, dit ce Pere pour l'âge du jeûne. Comment peut-on nous reprocher comme un abus l'abstinence de certaines viandes, l'usage desquelles a été inconnu aux hommes jusqu'au deluge, dont saint Jean Baptiste s'est abstenu dans le desert,& que la plûpart des saints Anachoretes,qui ont vécu dés la fin du troisiéme siecle, s'étoient entiérement interdittes? Pourquoi traîter de coûtume superstitieuse un exercice de penitence & de mortification, qui desarme la cupidité, & qui fortifie en nous le parti de la vertu? Pourquoi nous faire un crime de l'obéïssance que nous rendons à nôtre Mere, en une chose tres-sainte par elle même, & autorisée par la pratique de tous les Saints de l'un & de l'autre Testament.

Mais, Messieurs, quelque déplorable que soit ce mal, nous avons des sujets de plaintes, qui nous touchent beaucoup plus sensiblement. Ce n'est plus de nos adversaires, c'est de nous-mêmes

que l'on se plaint. On dit que plusieurs Catôlique jeunent à peu prés comme nos Réformateurs, ques les uns sur un prétexte, les autres sur un autre se font dispenser, ou se dispensent eux-mêmes du précepte Ecclesiastique, que tandis qu'on est tout prest à mourir pour soûtenir la sainteté du Caréme; on ne fait nulle difficulté de le rompre pour les plus legeres incommoditez, pour de fausses raisons, & souvent même sans nulle raison. C'est une grande honte pour nous, Chrêtiens Auditeurs, d'être ainsi les premiers à deshonnorer la Religion que nous professons, de nous cõfondre volontairement avec ceux qui se sont separez de nous, & de détruire nôtre créance par nôtre propre conduite. J'espere que vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise aujourd'hui ce que je pense de ce desordre, afin de l'arrêter, s'il est possible, dés le premier jour. Je ne parlerai point pour ceux qui pechent par libertinage, & par un mépris formel de nos saintes Loix. Je convertirois plûtôt des héretiques, que je ne reduirois ces sortes de gens à leur devoir. Je m'adresse particuliérement à ceux qui réverent tous les préceptes de l'Eglise, mais qui manquent de courage & de ferveur pour les accomplir. Je parle sur tout à ces personnes qui ont un soin excessif de leur corps & de leur santé, qui demandent trop facilement des exemtions, & qui sous couleur de discretion & de prudence succombent à la tentation du Demon, qui les presse de manger du fruit défendu. Je ne doute point que ceux là ne se rendent à mes raisons, & que dés aujourd'hui ils ne commencent un jeûne

qu'ils continuëront jusqu'à Pâques. Divine MARIE, toute mon esperance est fondée sur vôtre protection : je vous la demande par la priére que nous croions vous être la plus-agréable. *Ave Maria.*

Messieurs, il est certain que ce fut une intemperance assez légere en elle-même, que celle qui perdit le premier homme dans le Paradis terrestre. Car enfin il ne mangea que du fruit, & l'Ecriture ne dit pas qu'il en prist avec excés, son peché fut grand toutefois. Prémiérement à cause des circonstances de cette action : & en second lieu à cause de ses consequences. Il fut grand dans ses circonstances, dautant que Dieu lui aiant défendu ce fruit, & lui aiant prédit qu'il mourroit s'il y touchoit, il méprisa ce précepte, & n'ajoûta nulle foi à la prédiction du Seigneur, & ainsi il se rendit en méme tems coupable d'um double crime, d'une desobeïssance & d'une espece d'infidelité. Ce peché fut encore grand, si nous en jugeons par les suites, car en revoltant la concupiscence, il fut la source de tous les pechez que le même Adam commit depuis, & de tous les autres qui ont été commis par ceux de sa race.

Voila, Messieurs, l'image la plus naturelle que je pouvois soûaiter pour vous faire comprendre le mal que fait un Chrétien, lorsqu'il n'observe pas ou l'abstinence, ou les jeûnes de l'Eglise. Quel grand peché peut-il y avoir à manger un peu de viande en Caréme, & de faire deux ou trois repas le jour ? Non sans doute, il n'y a rien en cela qui choque les regles de la sobrieté; mais cela n'empéche pas que par d'autres raisons ce ne

soit un fort grand crime. Il est grand par ses circonstances, il est encore grand pour ses consequences. Pour ses circonstances, il y entre comme au peché d'Adam, & de la désobéïssance, & de l'infidelité, je le ferai voir en mon premier poinct. Pour les consequences, il est comme celui du premier homme, il est, dis-je, la source de plusieurs pechez & dans nous & dans les autres, c'est le second point. Voila tout le partage de ce discours.

De tout ce que l'on publie aujourd'hui contre l'Eglise Romaine, il n'est rien de moins plausible, que le réproche qu'on lui fait d'avoir introduit une nouveauté en établissant ce jeûne de quarante jours. Pour oser soûtenir une chose si peu vrai-semblable il faut n'avoir jamais leû de saint Pere, ou les dementir tous sans exception, puis qu'il n'y en a pas un seul qui n'ait parlé de cette sainte coûtume, qui ne l'ait loûée, qui ne l'ait recommandée comme une institution Apostolique aussi ancienne que l'Eglise même. Clement le Romain qui a fait un corps de toutes les constitutions Ecclesiastiques, en a une des Apôtres, qui contient le précepte du Carême. Cette même constitution est rapportée par saint Jean de Damas, par saint Anastase qui étoit Evêque d'Antioche il y a plus de mille ans, & par saint Jean Crisostôme. Saint Pierre Crisologue dit en termes formels que le jeûne que nous faisons de quarante jours, n'est point une invention des hommes, mais un Commandement de Dieu. *Quod quadraginta diebus jejunamus, non humana inventio; sed autoritas divina est.*

Oui, Messieurs, on a observé le Caréme dés le tems des Apôtres, & la Loi qui en fut faitte délors, n'a jamais été revoquée. Il est vrai qu'il y a une grande difference entre la rigueur, qu'on a tenue aux Chrêtiens durant plusieurs siecles, & l'indulgence dont on use envers les fideles aujourd'hui. Premiérement il ne leur étoit permis de manger qu'une fois le jour, & seulement aprés le couché du soleil, c'est à dire, environ six heures aprés midi : cela s'observoit encore du tems de saint Bernard, il n'y a pas plus de cinq cents ans. C'est saint Bernard lui-même, qui nous l'apprend au troisiéme Sermon qu'il a fait sur le Caréme. Il dit que cette coûtume a encore toute sa vigueur; que les Rois & les Princes ne s'en exemptent non plus que le peuple & que les personnes Religieuses.

En second lieu l'usage du vin étoit entiérement défendu, aussi bien que celui de la chair, il n'étoit permis que de manger des herbes, & des legumes aprêtées à l'eau, ou à l'huile. L'Eglise a beaucoup relâché de cette severité. Sans parler des dispenses qu'on accorde assez facilement en certains tems & en certains lieux, elle souffre qu'on avance le repas de cinq ou six heures, qu'on en fasse même un second quoi-que plus leger de beaucoup que le premier ? qu'on mange du poisson de toutes sortes, & que l'on prenne autant de vin qu'il en faut pour satisfaire la nécessité.

Ce qu'il y a de surprenant en ceci, c'est que tandis que le jeûne s'est pratiqué dans toute la rigueur que nous avons ditte, la plûpart des Chré-

tiens le portoient encore plus loin, & faisoient volontairement beaucoup plus que la Loi n'exigeoit d'eux, au lieu que depuis qu'on l'a presque détruit à force de l'adoucir, on ne fait pas même ce qui est d'une obligation indispensable. Saint Jean Crisostôme en sa quatriéme homelie sur la Genese, dit que dans la ville de Constantinople, où il préchoit, il y avoit une sainte émulation parmi les fideles, à qui jeûneroit plus austérement. Les uns ne mangeoient que de deux en deux jours, les autres ne mangeoient chaque jour qu'un peu de pain, & passoient ainsi tout le Carême. Saint Augustin dans un traitté qu'il fait des mœurs de l'Eglise témoigne que de son tems il y en avoit plusieus non seulément parmi les hommes, mais encore parmi les femmes & les jeunes filles, qui étoient fort souvent trois jours entiers & davantage sans prendre nulle nourriture, & méme sans boire. *Totum triduum, & amplius sæpissime sine cibo & potu.*

Voila quelle étoit la ferveur des Chrêtiens de ce temps-là, bien loin d'être rebuttez par les severitez des Loix de l'Eglise, ils se prescrivoient à eux-mêmes des regles incomparablement plus étroittes. Et nous, Messieurs, lorsque cette bonne Mere a tant d'égar à nôtre foiblesse, à nôtre peu de courage, lorsqu'elle semble même se vouloir accommoder à nôtre sensualité, nous refusons de lui obéir? Si ces anciens fideles avoient osé se dispenser des dures obligations qu'elle leur imposoit à l'égar du jeûne, on auroit traitté cette faute de lâcheté, de désobéissance, de depit: mais aujourd'hui que le jeûne qu'elle nous ordonne

donne, est plûtôt un regime de santé, qu'un exercice de penitence, le refus que nous faisons de lui obéir, ne doit-il pas passer pour une rebellion toute ouverte, pour un mépris formel de l'autorité qu'elle a sur nous? C'est un crime que de desobéir à une Mere quelque severe qu'elle soit, quelque rigoureux que soient ses commandemens, pourveû qu'elle n'exige rien ni de criminel, ni d'impossible; mais desobéïr en des choses fort aisées, à une Mere tendre & indulgente, qui nous épargne, qui nous ménage en toutes choses; c'est une impieté, c'est une brutalité, qui mérite toutes les maledictions & du ciel & de la terre.

Nôtre desobéïssance est encore en cela tout-à-fait semblable à celle d'Adam, lequel aiant la liberté de manger de tous les fruits du Paradis à la reserve d'un seul, ne pût s'abstenir de celui qui lui étoit expressément & uniquement défendu. Si le précepte Ecclesiastique nous reduisoit au pain & à l'eau; s'il ne permettoit que les fruits & les herbes cruës, les voluptueux & les délicats auroient un prétexte pour le violer, mais présentement qu'ils ont le choix de tant de mets, de tant de ragoûts differents, en ce siécle où le luxe des tables surpasse en Caréme celui de toutes les autres saisons de l'année, aujourd'hui que la plus fine gourmandise préfere les viandes qu'on sert pour le jeûne, à toutes celles dont l'usage nous est interdit, & que l'art des cuisiniers va jusqu'à donner au goût le même plaisir qu'on auroit à mãger les chairs les plus exquises, n'est-ce pas une fureur & une manie horrible, de ne

vouloir pas se contenter de tout cela,& pouvant se satisfaire innocemment, d'aimer mieux des plaisirs ausquels nos loix attachent un crime ? Ce n'est pas Chrêtiens Auditeurs, que j'approuve le relâchement de ceux qui recherchent toutes ces délices, en un tems destiné à la mortification : car ce n'est pas là embrasser l'abstinence, dit saint Augustin, c'est seulement passer d'un excés à un autre excés. *Non enim hoc suscipere abstinentiam, sed mutare luxuriam.* Mais je m'étonne qu'il y ait des Chrêtiens, qui ne peuvent pas même s'en tenir à ces délices permises, & qui semblent chercher plûtot à offencer Dieu, qu'à manger. Je vous laisse à penser, Messieurs, si le Seigneur, qui a prononcé tant d'anatémes contre les enfans, qui manquent de respect à ceux qui les ont engendrez selon la chair : si le Seigneur, dis-je, laissera impuni le mépris, que nous faisons en cela des volontez de l'Eglise, de cette Mere à qui nous sommes obligez de nôtre renaissance spirituelle, & du droit que nous avons au Paradis.

J'ai dit, qu'on pouvoit rompre le Carême, sans se rendre coupable de desobéissance envers l'Eglise nôtre Mere, j'ajoûte que ce même peché renferme une espece d'infidelité & d'apostasie. Pour comprendre cette verité il faut supposer que ce jeûne de quarante jours a été institué pour solemniser la memoire des douleurs de Jesus-Christ, & pour être comme une confession publique de la créance où nous sommes, qu'il est mort pour nous sauver. C'est ainsi qu'en parlent saint Jean Crisostôme, saint Augustin, saint

Grégoire le Grand, Téodoret & tous les autres Peres, qui ont traitté cette matiére. C'est pour cela que les héretiques Montanistes qui soûtenoient que les trois Personnes Divines s'étoient incarnées, instituerent trois Carêmes pour se distinguer de ceux qui étoient dans une créance contraire : *Illi*, dit saint Jerôme dans une lettre qu'il a écrite contre Montanus, *illi tres in anno faciunt Quadragesimas, quasi tres passi sint Salvatores.* Les Marcionites & les Manichéens, qui disoient que la Resurrection de Jesus avoit été une fausse résurrection, par laquelle il avoit pleû à Dieu de punir les hommes en les trompant; ceux-là, dis-je, vouloient qu'on jeûnât tous les Dimanches de l'année; lesquels sont tous consacrez à l'honneur de ce mistére. Les Conciles qui condannerent les dogmes impies de ces Hérétiques, défendirent par des canons exprez l'observation de leurs jeûnes sacrileges, comme si les garder c'eust été la même chose que se declarer partisan de leurs erreurs. De-sorte qu'il est tout visible que le jeûne n'a pas été établi pour la seule expiation des pechez, ou pour la mortification de la chair, mais encore pour étre une marque de la foi qu'on tient, comme un témoignage public de la Religion qu'on propose : D'où vient que saint Jean Crisostôme ne fait nulle difficulté de dire, que quiconque ne jeûne pas le Carême, ne croit ni en Jesus-Christ, ni à sa Croix, qu'il n'est pas seulement un ingrat, mais encore un infidele, qu'il n'est pas seulement un mauvais Chrétien, mais qu'il n'est pas même Chrétien.

Ce qui est d'autant plus vrai à nôtre égar, Chrêtiens Auditeurs, que nous vivons parmi des personnes qui nous reprochent nôtre pénitence comme un abus, qui affectent de manger de la chair au jour que l'Eglise défend, pour se distinguer de nous, & pour faire remarquer en cela même leur prétenduë reforme. De maniére que nous ne pouvons prendre la même liberté qu'eux sans nous confondre en quelque sorte avec eux, & sans nous rendre suspects aux veritables Catôliques. Helas! si nous aimions un peu nôtre Religion, que cette raison seroit forte, pour dissiper tous les vains prétextes, dont nôtre lâcheté a coûtume de se couvrir. Quoi donc, il s'agit ici de donner des marques de ma créance & de faire connoître ce que je suis? Dût-il m'en coûter la vie, on saura que je crois en Jesus-Christ Crucifié, & que je suis un membre de son Eglise? Nicephore aux dix-septiéme livre de son Histoire Ecclesiastique raconte une chose bien édifiante arrivée à Constantinople sous le regne de Justinien. Il dit que cette ville étant affligée de la famine, & le tems du Carême étant arrivé avãt que Dieu eût retirée ce terrible fleau, l'Empereur fit ouvrir les boucheries, & publier pour cette année-là une dispense génerale de l'abstinence accoûtumée. Mais comment croiez-vous que fut reçû un ordre si juste & si nécessaire? O heureux siécle! Mon Dieu, nous reste-t-il encore une étincelle de cette ancienne ferveur! Messieurs, dans toute cette grande ville, dans un si triste, & si pressante calamité, il ne se trouve pas un seul Chrétien, pas un seul, qui voulût

profiter de la grace qu'on croiroit leur faire. Ce n'est pas tout, la dispense ne fut pas plûtôt publiée, que tout le peuple courut assiéger le Palais demandant avec larmes, qu'il pleût à l'Empereur de la revoquer, de faire observer les loix anciennes ; disant qu'ils étoient prests de mourir de faim plûtôt que de les violer. Ne diroit-on pas qu'il s'agit ici des Autels du Dieu vivant, & qu'on menace ce bon peuple de lui arracher du cœur sa religion ?

L'Historien des Juifs rapporte que ceux de sa nation aiant oüi l'ordre de Tibere qui leur commandoit de placer sa statuë dans le Temple de Jerusalem, ils se jetterent tous par terre, présentant la gorge nuë aux soldats dont ils étoient assiégez, pour faire entendre qu'on pouvoit bien les égorger, mais qu'ils ne pouvoient consentir à une si horrible profanation. Je ne m'en étonne pas, Chrétienne Compagnie, on attaquoit la Loi de Moïse dans un point essentiel ; mais les Chrétiens de Constantinople n'auroient pas même peché, en usant du pouvoir qu'on leur donnoit de rompre le jeûne, il n'y avoit plus d'obligation pour eux, il y avoit même quelque necessité de s'en exempter.

C'étoient de bonnes gens, dira peut-être quelcun, que ces Chrétiens dont vous parlez, pour moi, je sai bien que je n'aurois pas fait tant de façon. Je le crois bien, vous ! je ne doute pas que vous n'eussiez même prévenu toute dispense, pour vous gorger des viandes défenduës par l'Eglise. Mais avez-vous de la Religion, vous qui parlez de la sorte? *Homo inanis, ostende mihi fidem*

tuam. Homme vuide, vain fantôme de Catôlique, faittes-moi voir vôtre foi, s'il vous en reſte le moins du monde ? vous ne laiſſez pas d'avoir la foi dans le cœur, quoi que vous ne jeûniez pas, & que vous mangiez même de la viande ; je le veux croire,mais penſez-vous que cela ſuffiſe? Penſez-vous que ces mal-heureux Chrêtiens,qui pour éviter les tourmens mangeoient de la chair immolée à Jupiter:penſez-vous,dis-je, que ces mal-heureux ne fuſſent pas perſuadez au fond de leur ame de tout ce que vous croiez ? Ils étoient Apoſtats toutefois, ils ceſſoient d'être Chrêtiens, du moment qu'ils touchoient à ces viandes defenduës.

De quoi s'agiſſoit-il, je vous prie, lorſque ſaint vieillard Eleazar fut envoyé au ſupplice pour avoir reſiſté aux ordres d'Antiochus ? On demandoit ſimplement qu'il mangeât de la chair de pourceau, laquelle étoit defenduë aux Juifs, comme toute chair nous eſt defenduë pendant le Carême ; il y eut même des gens, qui touchez d'une fauſſe compaſſion, s'offroient de lui faire apporter ſecretement des viandes permiſes, pour l'aider à tromper le tiran en feignant de lui obéir. Ce grand homme regarda ce conſeil comme un piege, qu'on tendoit à ſa conſtance, il n'heſita pas un ſeul moment,il répondit ſur l'heure, qu'il aimeroit mieux être jetté dans l'Enfer que commettre cette lâcheté. *Reſpondit cito dicens, præmitti ſe velle in infernum.* A Dieu ne plaiſe, ajoûta-t'il, qu'Eleazar âgé de nonante ans, donne lieu à la jeuneſſe Juifve, de croire qu'il a renoncé ſa religion. Je ſai bien que j'éviterois la mort par

cet artifice:mais vif,ou mort je ne pourrois manquer de tomber entre les mains du Dieu vivant, il vaut mieux sacrifier ce peu de vie qui me reste, & apprendre à toute ma Nation le respect & l'amour, qu'elle doit avoir pour ses saintes loix. Ce n'est donc pas assez, Chrêtiens Auditeurs, d'être ferme dans son ame sur tous les points de sa creance, de soûmettre aveuglement son esprit à tout ce que l'Eglise propose, si nous voulons être reconnu pour ses veritables enfans, il faut encore obeïr à tout ce qu'elle commande. C'est en vain que vous avez des sentimens ortodoxes, si vos actions rendent un témoignage contraire à vos sentimens. Cét exterieur qui vous paroît de si petite consequence, que vous regardez simplement comme l'écorce de la religion, c'est ce que saint Jacques appelle l'ame & la vie de la foi: sans cela vous n'êtes qu'un Catôlique en peinture, vous n'êtes qu'une ombre, qu'un cadavre de Catôlique. *Homo inanis.* Vous êtes Catôliques à-peu-prés comme nos renegats de Turquie, lesquels ne laissent pas d'être Turcs, quoique pour la plûpart ils n'aient rien de Turc que le Turban: ou si vous aimez mieux la comparaison du grand Apôtre que j'ai cité, vous êtes Catôliques comme les Demons, qui tout Demons qu'ils sont, ne laissent pas de croire, & de trembler même en croiant. *Et dæmones credunt & contremiscunt.*

Voila, Messieurs, quelles sont les circonstances qui d'une faute d'intemperance assez légere en elle-même, font un crime trés-considerable. L'Eglise vous ordonne & l'abstinence, & le jeû-

ne,& vous étes d'autant plus coupable, lorsque vous négligez ce commandement, qu'elle a plus relâcha de sa rigueur pour vous le faciliter. En second lieu le Caréme a été de tout tems comme une marque de religion, & c'est une de celles qui nous distingue encore aujourd'hui des Calvinistes ? De sorte que ne l'observer pas, c'est non seulement desobéir à l'Eglise, c'est en quelque sorte la renoncer. Voions maintenant, s'il vous plaît, quelles sont les consequences de ce peché. Je dis qu'elles sont à peu prés les mêmes que celles du peché d'Adam, dont les suites furent si funestes à lui-même, & aux autres hommes. C'est la seconde Partie.

Une des choses, qui entretient davantage le relâchement des Chrêtiens dans l'observation du Carême, c'est peut-être la confession de Pâques. On s'imagine que quelque mal qu'il y ait à ne jeûner pas, cela ne sauroit aller trop loin, puis qu'à peine le peché sera-t il fait qu'on le confessera avec plusieurs autres, & qu'on en recevra l'absolution. Mais voulez-vous que je vous dise franchement ma pensée, Messieurs. Je ne crois pas que tous ceux qui se dispensent sans néceßité, de faire le Carême en vrais Catôliques, il y en ait un seul qui fasse ses Pâques chrétiennement. Eh quoi libertin! durant l'espace de quarante jours vous avez, ou continué, ou multiplié le méme peché mortel avec toute la deliberation, avec tout le sens froid, qu'on ne peut manquer d'avoir dans une action d'une aussi longue dûrée, & vous voulez que je croie que tout-d'un coup, du soir au lendemain vôtre cœur a tellement

changé qu'il deteste cette gourmandise, qu'il en a autant d'horreur que vous avez eû de plaisir à la commettre. Quand vous seriez sur le point de rendre l'ame, je douterois de la sincerité de vôtre contrition aprés un crime si récent, si volontaire, commis avec tant d'obstination, avec un mépris si visible des préceptes de l'Eglise, & maintenant que vous étes plein de santé, que vous seriez tout prêt à recommencer dés demain, si le jeûne recommençoit, vous voulez me persuader que vôtre penitence est veritable. Pour moi, je la crois si fausse, que je n'aurois jamais le courage de vous donner l'absolution, de peur de profaner avec vous le Sang du Sauveur, à moins que je ne vous visse disposé à jeûner quarante jours aprés les Fêtes ; pour m'assûrer du repentir où vous seriez de n'avoir pas jeûné durant le Carême avec les autres.

Mais quand on pourroit obtenir si aisément la remission d'un crime commis avec tant de malice, on n'en arréteroit pas pour cela les suites funestes. Le Seigneur se laissa fléchir par la penitence d'Adam, mais cependant il ne lui rendit pas le domaine de ses passions, qu'il avoit perdu par sa chûte. Tout le monde sait que le jeûne est un remede naturel contre les revoltes de la chair. Les Paiens même s'en sont servis pour reprimer la cupidité, c'est à dire, comme remarque saint Augustin, pour dompter un cheval, sur lequel ils ne laissoient pas de s'égarer. Mais outre cette vertu naturelle, il est certain que le jeûne du Carême en a une toute particuliere, pour produire le méme effet. Premiérement à cause de la grace,

que Dieu y a attachée dés le commencement de son institution, selon ces paroles que l'Eglise lui adresse tous les jours : *Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem élevas* : Vous qui vous servez du jeûne corporel, pour étouffer les vices, & pour détacher l'esprit de la chair. De plus à cause des priéres continuelles de la même Eglise, qui dans ce saint tems ne cesse de demander à Dieu, qu'il lui plaise donner à nôtre abstinence la vertu d'affoiblir nos passions ; & de nous fortifier contre les ennemis de nôtre salut. De sorte qu'un Chrêtien qui ne jeûne pas se prive soi-même d'un grand secours contre les tentations ; parce qu'il n'a nulle part à ces priéres, ni aux faveurs que Dieu communique par le jeûne. Où je vous prie de remarquer en passant que quelque raison quelque nécessité même qu'on ait de s'en dispenser, on ne laisse pas d'être frustré de ce secours, parce que c'est comme une espece de Sacrement, dont la grace ne peut étre donnée à ceux, qui ne le reçoivent pas, quoi qu'ils soient dans une impuissance effective de le recevoir. Et c'est pour cela que saint Grégoire le Grand se trouvant dans une foiblesse qui l'obligeoit de prendre souvent de la nourriture, il pria saint Eleutére de faire un miracle pour le guerir de cette incommodité, sans toutefois diminuër les douleurs aiguës, dont elle étoit accompagnée, afin seulement qu'il pût jeûner le Carême, & avoir part aux benedictions, que cette action de penitence attire sur tous ceux qui la pratiquent.

De plus, comme le jeûne du Carême a une vertu speciale, pour moderer la concupiscence, je ne

doute point que les viandes defenduës n'aient au contraire une malignité particuliére pour la reveiller. Il est de ces viandes a-peu-prés comme de la pomme que mangea notre premier Pere. Il est tout visible que ce fruit n'étoit pas capable de causer par lui-même un fort grand desordre, cependant il revolta la partie inferieure de l'ame; il déchaina les appetits, qui jusqu'alors avoient été si souples à tous les mouvemens de la raison: C'est que Dieu avoit attaché à l'obéissance d'Adam, & cette protection exterieure qui le défendoit des ennemis du déors, & ces secours interieurs qui le rendoient le maître de ses ennemis domestiques; c'est pour-quoi il n'eut pas plû-tôt desobéï, que tous ces avantages lui aiant été retranchez, son cœur demeura en proie aux objets sensibles & à ses propres passions. Voila justement ce qui arrive à ceux qui pour le plaisir du goût, violent les Loix Ecclesiastiques; Non seulement ils ne reçoivent pas les forces extraordinaires que les autres puisent dans le jeûne, mais encore leur fragilité s'augmente, par la soustraction d'autres graces que Dieu leur avoit préparées, & qu'il leur refuse pour punir leur rebellion. C'est de là, Chrêtiens Auditeurs, que prenent souvent leur source ces tentations importunes & violentes, qui causent des cheûtes si fréquentes & si hontenses. Je ne m'étonne pas que l'ame devienne toute materielle, & qu'elle ne puisse se dégager de la boüe & de l'ordure où elle est presque ensevelie. On peut dire ce que Saint Augustin dit du premier homme, que c'est un châtiment que le Chrêtien lâche & voluptueux mérite bien par sa

désobéissance. L'observation du précepte de l'Eglise auroit comme spiritualisé sa chair ; il est juste que par le mépris qu'il en a fait, il devienne charnel jusques dans l'esprit. *Justa damnatio subsecuta est, talisque damnatio, ut homo, qui custodiendo mandatum futurus fuerat etiam carne spiritualis, fieret etiam mente carnalis.*

Voila le premier desordre que cause l'inobservation du Carême, & c'est dans nous-mêmes qu'elle le cause; elle en produit un autre dans nos freres, qu'il faudroit prévenir s'il étoit besoin par la perte-même de nos vies. C'est le scandale dont les auteurs sont si souvent maudits dans l'Evangile. Mais la charité est tellement refroidie au tems où nous sommes, que je crains bien qu'on ne soit gueres touché de cette considération. On dispensoit autrefois, comme on le fait assez encore aujourd'hui, ceux qui n'avoient pas de santé pour soûtenir la rigueur du jeûne : Mais quiconque avoit obtenu cette dispense étoit obligé de ne point sortir de sa maison, pour quelque raison que ce pust être de peur qu'en paroissant, dit S. Augustin, & vaquant à quelque affaire, il ne donnât lieu de penser que le jeûne ne lui étoit pas impossible. Que diroient les fideles de ce tems-là, Chrétiens Auditeurs, s'ils voioient les déreglemens de nôtre siécle ; sans parler de ceux qui ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine? Combien y a-t-il de maisons Catôliques, où le jeûne est negligé, où les Peres & les Meres apprennent aux enfans & aux domestiques à mépriser une si sainte observance ? Combien de personnes qui sont dans la plus grande force de l'âge, & dans

un tres-grand embon-point qui ne font autre chose tout le jour que se divertir, ne laissent pas de se servir des privileges des malades? On doit croire, me direz-vous, que nous n'avons des raisons secrettes d'en user ainsi. Vous avez raison, on le devroit croire, mais la plû-part des gens ne le croient pas : c'est tant pis pour eux, il est vrai, mais cependant voila des ames qui perissent. Outre que la nature est déja portée à secouër le joug, & à se donner une liberté entiére, on se persuade insensiblement qu'on peut bien imiter ce qu'on voit pratiquer à plusieurs. Un inferieur ne croit jamais trop mal faire quand il suit l'exemple de ceux qui ont de l'autorité sur lui. Un autre aura honte de paroître regulier devant des personnes qui ne songent pas même à l'abstinence. Ainsi les mal s'étend peu-à-peu, il se glisse dans les esprits les plus-reglez. Tel qui aura fait scrupule toute sa vie de manger des œufs, n'aura pas demeuré quinze jours en cette ville, que voiant la facilité étonnante avec quoi quelques Catôliques mangent de la chair, il commencera à en manger comme les autres. *Et peribit infirmus in scientia tua, frater, propter quem Christus mortuus est.* Et ainsi faute d'un peu de courage, & par la fausse prudence que la chair inspire, vous aurez contribué à la perte de vôtre frere, & au relâchement de la discipline Ecclesiastique.

Mon Dieu ! que n'avons-nous un peu de ce zele qui brûloit Saint Paul, quand il écrivoit sa premiére Epître aux Corinthiens. *Si esca scandalisat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum.* Si je ne puis manger de la chair, dit ce

grand Apôtre, sans scandaliser mon frere, je n'en mangerai de ma vie. *Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Christus mortuus est*, dit-il encore en son Epître aux Romains. Ne faittes pas perir par vôtre manger, celui pour lequel JESUS-CHRIST est mort. *Noli propter escam destruere opus Dei*: Faut-il que pour de la viande, vous travailliez de concert avec nos ennemis pour la destruction de l'Eglise, qui est l'ouvrage du Seigneur. *Omnia quidem sunt munda, sed malum est homini, qui per offendiculum manducat*. Il est vrai que toutes viandes sont pures en elles-mêmes, mais malheur à celui qui donne du scandale en mangeant quelque viande que ce puisse être.

Je n'ignore pas, Messieurs, qu'il y a des personnes qui sont contraintes par des infirmitez effectives de demander des exemptions, mais je suis seûr qu'il y-en-à aussi plusieurs, qui seduits par l'amour propre, se forment en leur esprit des maladies imaginaires, ou se persuadent faussement que l'abstinence & le jeûne sont contraires à leurs veritables maux, quoi-qu'en effet ils en soient les veritables remedes. Je connois & des hommes & des femmes, qui aprés avoir passé plusieurs années sans observer le Carême, s'étant enfin resoluës d'éprouver leurs forces se sōt trouvé soulagées par un jeûne fort exact, des mêmes incommoditez, pour lesquelles ils avoient longtems mangé de la chair. Combien y-en-a-t-il qu'une pareille épreuve desabuseroit de l'erreur où ils sont, que le Carême leur est contraire. Deplus il ne faut pas douter qu'il n'y-ait une protection particuliere de Dieu pour tous ceux qui

tâchent de s'aquitter en ce point de leur devoir de bon Catôlique : Puis que le Seigneur a promis une longue vie à tous ceux qui honorent leur Pere & leur Mere, peut-il permettre que nos jours soient abregez par l'obéissance que nous rendons à l'Eglise, qui nous a engendrez à Jesus-Christ? Ces quatre jeunes Hebreux qu'on élevoit pour le service de Nabuchodonosor, refuserent constamment tout ce qu'on avoit ordre de leur servir de la table même de leur maître, parce que leurs loix leur défendoient d'y toucher. Durant l'espace de trois ans ils ne beurent que de l'eau, & ne mangerent que des legumes, & cependant un jeûne si long & si rigoureux bien-loin d'affoiblir leurs forces, augmenta même leur beauté & leur embonpoint. Craignez Dieu & il aura soin de conserver non-seulement vôtre santé, mais encore, s'il est nécessaire, vôtre teint & toutes les graces de vôtre visage. Comme il donnoit à la Manne le goût des viandes les plus délicieuses, il peut encore donner aux plus légers alimens la vertu des plus solides : En un mot, le plus grand malheur qui nous puisse arriver, c'est de nous défier de sa Providence, & de croire qu'il y a une sagesse plus haute & plus éclairée, que celle qui s'aveugle elle-même, pour s'abandonner à la conduite du Seigneur.

Je finis par les belles paroles du saint Abbé Palémon, lequel aiant été servi un jour de Pasques d'un peu d'herbes cuittes à l'huile, se tourna du côté de son disciple qui les avoit apprêtées, & fondant en larmes, il lui dit, *Dominus meus Jesus crucifixus est, & ego nunc oleum comedam?* Quoi

mon fils, Jesus nôtre Maître a été crucifié,& je pourrois me resoudre à manger de l'huile? De tout ce que je vous ai dit aujourd'hui, Chrétiens Auditeurs, voila l'unique chose que je vous prie de n'oublier point jusqu'à Pâques. Ce seul mot vous fera resouvenir du reste, & vous fera mépriser toutes les viandes qui seroient capables de vous tenter. Le Caréme, ainsi que je vous l'ai déja dit, est comme une solemnité continuelle de la passion & de la Mort de nôtre Sauveur. Opposez donc, s'il vous plait, ce beau sentiment à tout ce que le demon, à tout ce que les hommes pourront dire pour vous ébranler. *Domine meus Iesus crucifixus est, & ego nunc oleum comedam?*

Eh quoi le peché que fit Adam en mangeant du fruit défendu, a déja coûté la vie à mon Rédempteur, & j'aurai le courage de commettre une semblable faute en usant des viandes que l'Eglise me défend au tems où nous sommes? Mon bon Maître est mort pour moi, & je ne jeûnerai pas du moins pour l'amour de lui? Il est mort pour effacer mes pechez, desquels il n'étoit nullement coupable, & je ne pourrai m'abstenir de quelque repas pour punir en moi ces mêmes pechez? Toute l'Eglise est présentement en deüil & en penitence, & moi qui fais gloire d'être de ses enfans, je ne prendrai nulle part à sa douleur; il n'y aura nulle difference entre moi & une héretique! Je vivrai comme ceux qui ne croient pas en Jesus-Christ, ni en sa précieuse Mort? *Dominus meus Iesus crucifixus est, & ego nunc oleum comedam?* Helas! je suis assiégé d'ennemis qui ne me donnent point de tréve; j'en ai même de domestiques,

ſtiques qui ſe fortifient tous les jours, qui me portent au mal, & qui m'y entraînent preſque malgré moi! JESUS CHRIST a permis qu'on déchirât ſa chair innocente, pour reprimer les revoltes de la mienne: & je ne ceſſerai de flatter cette chair rebelle, de mettre de l'huile à ce feu d'enfer qui me conſume, tandis que mon Sauveur verſe ſon ſang pour l'éteindre? Mais ſera-t-il dit que je ſois un ſujet de ſcandale à mes freres, à mes domeſtiques & à mes propres enfans? Sera-t-il dit que mon exemple ait porté quelcun à manquer de reſpect aux loix de l'Egliſe ſainte: Quoi il ne tiendra pas à moi, que le relâchement qui n'eſt déja que trop grand parmi les Chrêtiens ne s'augmente encore davantage? Mon Sauveur a été crucifié pour ſauver les hommes, & j'aimerai mieux les voir perir, que de refuſer quelque choſe à mon appetit, & à l'amour exceſſif que j'ai pour la vie. *Dominus meus Jeſus crucifixus eſt, & ego nunc oleum comedam?*

Non, mon aimable Sauveur, nous mourrons plûtôt nous-mêmes avec vous, que de vous cauſer cette douleur. J'oſerois quaſi vous répondre pour tous ceux qui ſont ici, qu'il n'y en aura pas un qui ne paſſe le Carême en bon Catôlique. Aſſiſtez-les Seigneur, de vôtre grace toute-puiſſante; ſoûtenez-les dans les occaſions qui ſe préſenteront de violer la promeſſe qu'ils font aujourd'hui. Donnez vôtre benediction à ces viandes ſimples & groſſieres, qu'ils préfereront pour l'amour de vous aux plus délicates. Aſſaiſonnez-les de tant de douceurs ſpirituelles, qu'ils n'aient que du dégoût pour toutes les autres. Qu'ils ap-

prennent par leur propre expérience, que vôtre joug n'est pas si pesant qu'on l'imagine; Que vous savez bien le rendre leger, lors qu'on s'y soûmet de bonne grace. Ne vous contentez pas d'agréer leur penitence, rendez la leur, s'il vous plaît, agréable à eux-mêmes. Inspirez leur un peu de cét amour, dont vous avez rempli le cœur de tant d'illustres penitens, lesquels se sont fait & se font encore aujourd'hui des plaisirs exquis de tout ce qui mortifie la chair. Cet amour donnera du courage aux plus timides, & de la force aux plus foibles. Il nous portera bien-loin au-delà des préceptes de vôtre Eglise. Il nous fera trouver ses Commandemens trop larges & trop aisez. Il nous fera regretter la rigueur de l'ancienne discipline, bien loin de presser les directeurs, pour obtenir des dispenses. On aura peine à moderer nôtre ferveur, & à nous retenir dans les bornes de la prudence chrétienne. Nous n'aurons plus à craindre que des excez d'abstinence & de mortification, parce que nous trouverons dans la pratique de cette vertu, les mêmes douceurs que les autres trouvent dans les délices terrestres, nous y trouverons même une partie des plaisirs que les bien-heureux goûtent dans le Ciel. *Amen.*





SERMON LXXV.

DES ADVERSITEZ.

Veritatem dico vobis, expedit vobis ut ego vadam.

Je vous dis la verité, il vous est utile que je m'en aille. S. Jean c. 16.

Les adversitez nous sont utiles si nous sommes bons, elles nous sont même necessaires si nous sommes mauvais.

Je ne m'étonne pas que le Sauveur du monde faisant entendre à ses disciples qu'il est sur le point de les quitter, ils en soient comme accablez de tristesse. Ils goûtent trop de douceurs, ils trouvent trop d'avantages en sa compagnie, pour être insensibles à la pensée d'une si cruelle séparation. Il est même assez mal-aisé que leur douleur ne soit excessive en cette rencontre, puisque le bien qu'ils perdent est infini. Mais n'êtes-vous point surpris,

Chrêtiens Auditeurs, des paroles que Jesus leur dit pour les consoler: Je vous dis avec verité, il vous est utile que je m'en aille, *Expedit vobis, ut ego vadam.* Quoi, mon aimable Maître, peut-il y avoir quelque utilité à être separé de vous? Peut-on faire quelque gain en vous perdant, vous qui renfermez tous les biens, vous en quoi & par qui toutes choses nous avoient été données? Qu'est-ce qui pourra donc nous recompenser de cette présence si agreable, de cet entretien si charmant, de ces paroles si vives & si pénetrantes, de ces exemples, de ces miracles? *Veritatem dico vobis.* Mes disciples, je vous parle sans énigme, & sans équivoque, c'est ici une verité dont vous serez persuadez dans la suite; mais que vous devez croire dés-ici sur ma parole, il vous est utile que je m'en aille; *Expedit vobis ut ego vadam.*

Si cela est, Messieurs, voila un grand préjugé pour toutes les autres disgraces, pour tous les autres mal-heurs dont nôtre vie pourroit être traversée. Aprés cela est-il quelque mal qui puisse tourner à nôtre desavantage? Si l'absence même de Jesus peut être un bien, & un grand bien pour les hommes, on ne doit pas trouver étrange que je fasse aujourd'hui cette proposition, que tandis que nous vivons ici-bas, toutes les adversitez sont pour nous un sujet de joie, plûtôt qu'un sujet de tristesse, & que je m'engage à prouver qu'elles nous sont utiles si nous sommes bons, je le montrerai dans le premier poinct; & dans le second, qu'elles nous sont même necessaires si nous sommes mauvais. Je vous avouë,

Messieurs, que ce qui m'a determiné à traitter cette matiére, c'est la compassion que j'ai toûjours eûë pour les personnes affligées, dont le nombre est tres-grand, si je ne me trompe. Ce n'est pas que je les estime mal-heureux d'avoir des croix à porter; mais je les plains de ce qu'ils ne connoissent pas toûjours leur bon-heur, & de ce que souvent ils ignorent les moiens d'adoucir leurs maux, & d'en profiter. Prions donc l'Esprit consolateur, qu'il daigne nous découvrir les trésors qui sont cachez dans ces maux qui nous environnent de toutes parts, & demandons lui cette grace par l'intercession de MARIE. *Ave Maria.*

Pour nous porter à souffrir patiemment tous les maux de cette vie, il suffiroit de penser que c'est Dieu qui nous les envoie, soit qu'ils nous viennent immediatement de sa main, soit qu'il se serve de la main des créatures pour nous fraper. Car en premier lieu, cette consideration nous adouciroit tout le chagrin que nous cause dans nos infortunes la malignité de ceux, que nous croions en étre les auteurs; puisque nous serions persuadez qu'ils ne sont que les instrumens de la Providence qui nous afflige. En second lieu, la veûë de nôtre innocence, & par consequent de l'injustice qu'il y a au mauvais traittement qu'on nous fait: Cette veûë, dis je, ne nous feroit plus de peine, veû que nous n'ignorons pas que Dieu est tres-juste en soi, & que quelque irreprochables que nous soions; nous ne sommes toujours que trop criminels à son égar. Enfin nôtre disgrace elle-même changeroit en quelque sorte de

nature, nous commencerions à la conter pour un bien, comme étant l'ouvrage de celui qui ne peut faire le mal. Mais les justes, je veux dire, ceux qui craignent Dieu, qui tâchent d'observer ses Commandemens, & qui desirent de lui plaire toujours davantage. Ceux-là, dis-je, pourroient-ils douter que les afflictions ne leur fussent extrémement avantageuses, s'ils faisoient reflexion qu'elles leur viennent de la part de leur bon Maître, de celui qui les aime avec tendresse, qui non-seulement n'a jamais rien fait que de bon, mais qui n'a même jamais rien fait que pour eux ?

Si l'affliction étoit un mal pour les gens de bien, Dieu ne pourroit ni la leur envoier par lui-même, ni permettre qu'elle leur fust causée d'ailleurs, parce qu'en cela il ne pourroit avoir de fin raisonnable & digne de lui. Il peut bien tirer sa gloire du supplice des impies, parce que sa justice éclate dans leur châtiment, mais quel avantage trouveroit-il à faire souffrir les bons, si les bons ne trouvoient eux-mêmes leur avantage à souffrir ? De plus, il est certain que Jesus-Christ, en qualité de Chef de l'Eglise, souffre dans tous les veritables Chrêtiens, comme la tête prend part aux maux que ressentent les autres membres, & par consequent comme il est impossible qu'un homme se cause à soi-même quelque douleur, ou qu'il permette qu'on lui en cause, s'il ne prévoit que cette douleur lui sera utile ; aussi seroit-il impossible que le Fils de Dieu laissât gemir ses serviteurs sous les croix qu'ils portent, s'il ne savoit qu'il est mieux pour

eux de suër sous le faix,que d'en être déchargez.

Nous avons un grand Prêtre, dit saint Paul, qui est susceptible de compassion, & qui pour se rendre sensible à nos maux, les a voulu tous éprouver en sa personne. On parle d'un Tiran qui aiant remarqué qu'un mal-heureux qui poussoit des cris dans les supplices,avoit la voix fort douce & fort éclattante, ordonna qu'on le fist mourir le plus lentement qu'on pourroit,afin de prolonger le plaisir barbare qu'il prenoit à l'entendre crier de la sorte. Nôtre Maître est bien éloigné d'une dureté si brutale, bien loin de se plaire à nous voir souffrir inutilement, quelque fruit que nous devions tirer de nos peines, il ne laisse pas de les ressentir. Il eût pitié du peuple qui le suivoit dans le desert, parce qu'il n'avoit pas de quoi manger. *Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent*: Il fut attendri par le dueil de la veuve de Naïm, laquelle avoit perdu son fils unique: *Quam cum vidisset Dominus misericordia motus super eam*.Le Seigneur l'aiant apperçeuë,il fut touché de son malheur.Tout le monde sait combien de larmes il versa sur le tombeau de Lazare, ou plutôt sur la desolation de Marte & de Magdelaine que la mort de leur frere avoit plongées dás une douleur amere. Toutes ces preuves qu'il lui a pleû nous donner en ces rencontres de la bôté & de la sensibilité de son cœur, n'ont été que pour nous persuader qu'il prend part à tous nos maux, & qu'il les souffre, pour ainsi dire, avec nous. Mais si ces mêmes maux ne nous devoient pas être des sources de tres-grands biés,ne pour-

rions-nous pas dire avec les Juifs, qui le voioient pleurer en Betanie; Voila sans doute un grand amour, voilà un Maître bien tendre. *Ecce quomodo amabat illum.* Mais s'il aimoit cét homme autant qu'il le témoigne par ses larmes, que ne l'a-t-il empêché de mourir? Est-ce que celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle né, n'auroit pas pû guerir son ami d'une simple fiévre? *Non poterat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere, ut hic non moreretur?* Quoi ce Dieu qui peut tout, & qui regle toutes choses à son gré, ne pourroit-il point prévenir ces accidens si tristes & si funestes, qui nous accablent & qui nous attirent sa compassion? N'est-ce pas lui qui forme la grêle & la pluie dans les nuës, qui lâche les vents, & qui les arrête, qui gouverne l'esprit des Rois; en un mot qui est le maître de tous les évenemens? D'où vient donc que nous aimant au point qu'il nous aime, il ne nous fait pas une fortune plus douce & plus calme? D'où vient qu'il nous précipite lui-même dans les mal-heurs, dont il paroît si touché? Il faut qu'il y aït ici du mistére, il faut nécessairement que les calamitez nous soient utiles; si cela n'étoit pas, il y auroit de la contradiction dans les sentimens de nôtre Dieu, il nous aimeroit & il nous haïroit en même tems, ou il nous tromperoit par une fausse apparence de pieté, ou il manqueroit de pouvoir pour nous secourir.

Voiez cette pauvre femme qui par mille caresses tâche d'appaiser les cris de son fils, qui l'arrose de ses larmes, tandis qu'on lui ouvre le crane ou qu'on le taille, puisque cela se fait à ses

yeux,& par son ordre,puisqu'elle en est elle-même si affligée, qui peut douter que cette cruelle operation ne doive étre extrémement utile à cet enfant, & qu'il n'y doive trouver ou une santé parfaite, ou du moins le soulagement d'autres douleurs ou plus longues ou plus aiguës ?

Je fais le même jugement lors que je vous vois dans l'adversité,Chrétiens Auditeurs,vous vous plaignez qu'on vous mal-traitte,qu'on vous outrage, qu'on vous noircit par des calomnies, qu'on vous dépoüille injustement de vos biens. Vôtre Redempteur, qui est un nom encore plus tendre que celui ni de pere, ni de mere : Vôtre Redempteur, dis-je, est témoin de ce que vous endurez, lui qui vous porte en son sein, & qui s'est déclaré si hautement que quiconque vous touche, le touche lui-même en la prunelle de ses yeux ; il le permet toutefois, quoi-qu'il peût l'empêcher si facilement, & vous doutez que toutes ces épreuves ne vous doivent étre d'une tres-grande utilité ?

Ajoûtez à cela, ce que je me souviens de vous avoir dit quelqu'autre-fois en passant,que quand il a été question de nous épargner des peines, qui tout visiblement nous auroient été inutiles, il n'a rien oublié,il a fait des choses incroiables, pour nous en garantir. Tout ce qu'on endure aprés la mort, soit dans les Enfers, soit dans les flammes du Purgatoire. tout cela est conté pour rien, on n'en peut esperer ni gloire, ni récompense, on ne souffre alors que pour souffrir. Que n'a pas fait Jesus-Christ pour nous sauver de ces tourmens infructueux? Il a tout mis en usage

jusqu'à les attirer sur sa personne innocéte. C'est pour cela qu'il a versé tout son sang, & qu'il est mort sur la croix. Oui, JESUS-CHRIST s'est abandonné lui-même à la colere de son Pere, & à la fureur des Juifs, pour nous empêcher non-seulement de brûler durant toute l'éternité, mais encore d'être arrêtez un seul moment dans le Purgatoire. Il a satisfait pour nos plus petites dettes, il n'a rien laissé à paier; bien plus il a laissé un trésor inépuisable de mérites à son Eglise, pour les nouveaux crimes où nous retombons tous les jours. Voila un argument qui me tient lieu de mille demonstrations. Quand le S. Esprit n'auroit pas appellé bien-heureux ceux qui souffrent ici bas, quand toutes les pages de l'Ecriture ne parleroient pas en faveur des adversitez; quand nous ne verrions pas qu'elles sont le partage le plus ordinaire des amis de Dieu, je ne laisserois pas de croire qu'elles nous sont infiniment avantageuses. Pour me le persuader, il suffit que je sache que celui-là même qui a mieux aimé souffrir tout ce que la rage des hommes a pû inventer de plus horribles tortures, que de me voir condanné aux plus legers supplices de l'autre vie: Il suffit, dis-je, que c'est celui-là même qui me prépare, qui me présente les amertumes que je suis obligé de boire en ce monde. Un Dieu qui a tât souffert pour m'empêcher de souffrir, ne me feroit pas souffrir aujourd'hui, pour se donner à lui-même un plaisir cruel & inutile.

Pour moi, Messieurs, lors que je vois un Chrêtien s'abandonner à la douleur dans les maux que Dieu lui envoie, je ne fais nulle difficulté de

dire en moi-même, Voila un homme qui s'afflige de ſon bon-heur, il prie Dieu qu'i le délivre de l'indigence où il ſe trouve ; & il devroit le remercier de l'y avoir réduit. Je ſuis aſſeuré que rien ne lui pouvoit arriver de plus avantageux, que ce qui fait le ſujet de ſa deſolation ; j'ai pour le croire mille raiſons, auſquelles il n'y a point de replique. Mais ſi je voiois tout ce que Dieu voit, ſi je pouvois lire dans l'avenir les ſuites heureuſes qu'il prépare à ces triſtes avantures, combien me confirmerois-je davantage dans mon ſentiment !

En effet ſi nous pouvions découvrir quel ſont les deſſeins de la Providence, il eſt certain que nous ſoûaiterions avec ardeur les mêmes maux, que nous ne ſouffrons que malgré nous. Tout le monde ſait la fameuſe hiſtoire de Joſeph. Lorſque ſes freres le dépoüillerent, lorſque pour ſe défaire de lui ils le vendirent aux Iſmaëlites, on ne ſauroit dire combien il verſa de larmes, combien de ſupplications il fit à ſes mauvais freres, pour les fléchir, combien de fois il embraſſa leurs genoux, & avec quelle douleur il leur démanda pardon, de tout ce qui leur avoit pû déplaire en ſa conduite. Il ne faut pas douter qu'en même-tems il ne fit mille vœux, pour obtenir quelque ſecours du ciel dans une ſi grande extrêmité. Pauvre jeune homme, que Dieu vous aimeroit peu, s'il vous exauçoit ! Que vous feriez bien d'autres vœux, ſi vous ſaviez où c'eſt que vous doit conduire cét exil ou cette ſervitude, que vous redoutez ſi fort ! Allez Joſeph où la Providence vous envoie, vous ne ſavez ce que

vous demandez, résister en cette rencontre, c'est refuser & la pourpre & la couronne, c'est refuser d'etre Roi d'Egypte, d'étre comme le Dieu de ce grand Roiaume. L'évenement fit voir, Chrêtienne Compagnie, qu'il avoit plus de sujet de se réjoüir, que de se plaindre du mauvais traittement qu'il reçoit. Vous savez que Dieu le portoit sur le Trône par cette voie, & que ces songes heureux qui lui promettoient tant de grandeurs commencerent à s'accomplir par cette disgrace apparente. Mon Dieu, si nous avions un peu de foi, si nous savions combien vous nous aimez, & combien vous avez à cœur nos interêts, qu'on nous verroit bien recevoir les adversitez d'une autre maniere que nous ne faisons !

Mais quel bien me peut-il donc revenir de cette maladie, qui m'oblige d'interrompre tous mes exercices de dévotion, me dira peut-être quelcun ? Quel profit puis-je attendre de cette perte de tous mes biẽs, qui me met au desespoir, de cette confusion qui m'ôte le courage de bien faire, & qui est capable de me renverser l'esprit ? Il est vrai que ces coups impréveûs dans le moment qu'ils arrivent, étourdissent quelque-fois ceux qui les reçoivent, & les jettent dans un trouble qui ne leur permet pas de profiter sur l'heure de leur disgrace ; mais aiez un peu de patience ; vous verrez bien-tôt que c'est par là que Dieu vous dispose à recevoir ses plus grandes graces, sans cét accident vous n'auriez pas été tout-à-fait mauvais, mais peut-être n'auriez vous jamais été tout-à-fait bon. N'est-il pas vrai que depuis que vous étiez à Dieu, vous n'aviez

encore pû vous resoudre à mépriser, je ne sai quelle gloire fondée ou sur quelque agrément de corps, ou sur quelque talent d'esprit, qui vous faisoit considerer dans les compagnies? N'est-il pas vrai qu'il vous restoit encore quelque amour pour le jeu, pour la vanité des habits, pour le luxe, que le desir d'aquerir beaucoup de bien, d'élever vos enfans aux honneurs du monde, ne vous avoit point encore tout-à-fait abandonné, peut-être même que quelque attachement, quelque amitié peu spirituelle disputoit encore à Dieu la possession entiére de vôtre cœur? Il ne tenoit plus qu'à cela que vous ne fussiez en une liberté parfaitte, c'étoit peu de chose; mais helas qui pourroit exprimer ou la qualité, ou le nombre des graces, ausquelles ce petit obstacle fermoit l'entrée, c'étoit peu de chose à la verité, mais enfin vous n'aviez pû encore faire ce petit sacrifice; & en effet on peut dire qu'il n'est rien qui coûte tant à l'ame Chrétienne, que de rompre ce dernier lien qui l'attache au monde ou à elle-même. Ce n'est pas qu'en cét état elle ne sente une partie de son indisposition, mais la seule pensée de guerir l'effraie, parce que le mal est si prés du cœur, qu'à moins d'une operation violente & douloureuse, on ne peut y porter le reméde nécessaire. C'est pour cela qu'il a fallu vous surprendre, il a falu que le Chirurgien, lorsque vous y pensiez le moins, ait planté la lancette bien avant dans la chair vive, pour percer cet ulcere qui étoit caché au fond des entrailles, sans quoi vous auriez toûjours vécu en langueur. Cette fiévre qui vous tient au lit, cette banqueroute

qui vous ruine, cét affront qui vous a couvert de honte, la mort de cette personne fera bien-tôt tout ce que toutes vos meditations n'auroient pû faire, ce que tous vos directeurs auroient tenté inutilement.

Et ne me demandez pas si cette parfaite liberté, si ce detachement de toutes les choses creées est un si grand bien, qu'il mérite d'être acheté si cherement. Vous le comprendrez, Chrétiens Auditeurs, lorsque vous y serez parvenus, si l'adversité, où vous êtes, peut avoir l'effet que Dieu prétend ; si elle vous dégoûte entiérement des créatures, si elle vous engage à vous donner à lui sans reserve; Je suis asseûré que vous lui rendrez plus d'actions de graces pour vous avoir affligé, que vous ne lui avez offert de priéres pour détourner l'affliction. Tous les autres bien-faits que vous avez jamais receûs de lui, en comparaison de cette disgrace, vous paroîtront de petits bien-faits; vous aviez toûjours consideré les benedictions temporelles qu'il a versées jusqu'ici sur vôtre famille, comme des effets de sa bonté envers vous: mais pour lors vous verrez clairement, vous sentirez au fond de vôtre ame, qu'il ne vous a jamais tant aimé, que lorsqu'il a renversé tout ce qu'il avoit fait en vôtre faveur, & que s'il avoit été liberal en vous donnant des richesses, de l'honneur, des enfans, de la santé, il a été prodigues en vous ôtant toutes ces choses.

Je ne parle point des merites qu'on aquiert par la patience, il est certain que pour l'ordinaire on gagne plus pour le Ciel en un jour d'adversité qu'en plusieurs années passées dans la joie quel-

que bon usage qu'on en fasse. En premier lieu à cause de la peine qu'il y a à se soûmettre à la volonté divine, en des choses qui blessent nos sens & nos appetits. En second lieu à cause de l'intention qu'il est bien plus-aisé de rectifier, dans un état où la nature souffre, que dans un autre où elle trouve son compte. A vous dire franchement ce que je pense, Chrêtiens Auditeurs, je me défie fort de tout le bien que nous faisons dans le tems de la prosperité, & je ne crois pas qu'on doive faire grand fond sur les vertus qu'on y pratique.

Je remarque que dans la doctrine de saint Paul l'esperance des Chrêtiens est un fruit de l'affliction supportée avec patience. *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio verò spem.* C'est pour cela que ce grand Apôtre ne se glorifie que de ses chaînes, de ses naufrages, & des injustes supplices qu'on lui a fait endurer. Il ne fait nulle mention ni de ses priéres, ni de ses prédications Apostoliques, parce que tout cela peut être aisément corrompu par la fin qu'on s'y propose, & qu'en ces sortes de bonnes œuvres à moins d'une longue étude, d'une extréme vigilance, d'une grace extraordinaire on se défend rarement des surprises de l'amour propre. Ajoûtez à cela que l'adversité est un tems, où l'on mérite presque sans interruption, à cause de l'application continuelle qu'on a au mal que l'on souffre, & par consequent à celui qui en est l'auteur.

Tout le monde sait que la prosperité nous relâche, & que c'est beaucoup quand un homme

heureux selon le monde s'avise de songer à Dieu une fois ou deux le jour, les idées des biens sensibles qui l'environnent, occupent si agreablement son esprit, qu'il oublie aisément tout le reste, au lieu que l'adversité ne nous donnant par elle-même que des pensées tristes, elle nous porte comme naturellement à lever sans cesse les yeux au ciel, pour adoucir par cette veûë le sentiment de nos maux. Enfin comme l'on donne beaucoup plus de gloire à Dieu en souffrant, on a sujet aussi d'en esperer une plus grande récompense. Je sai, Messieurs, qu'on peut glorifier Dieu en toutes sortes d'états, & que la vie d'un Chrétien qui le sert dans la bonne fortune, ne laisse pas de lui faire honneur; mais il s'en faut bien qu'il ne l'honore autant que celui, qui le benit dans les souffrances. On peut dire que le premier est semblable à un courtisan assidu & regulier, qui n'abandonne point son Prince, qui le suit au conseil, qui est de tous ses plaisirs, qui fait honneur à toutes ses fétes, mais que le second est comme un vaillant Capitaine qui prend des villes pour son Roi, qui lui gagne des batailles aux prix de son sang & de sa vie, qui porte bien-loin & la gloire des armes de son Prince, & les bornes de son Empire.

Toutes les créatures loûent celui qui les a formées, lors même que suivant l'ordre qu'il leur donna en les créant, elles agissent conformement à leur nature, & au mouvement qui les emporte à leur centre: mais lors qu'elles se font violence pour lui obéir, lors qu'elles suspendent leurs mouvemens propres, ou qu'elles en suivent même

de

de contraires avec la même facilité, que s'ils leur étoient naturels; c'est alors qu'elles parlent hautement de la Divinité, & qu'elles forcent les plus opiniâtres à la reconnoître. Le soleil glorifie le Seigneur par la regularité & par la rapidité de son cours, mais on ne peut pas nier que dans le peu de tems qu'il interrompit sa carriére, pour éclairer la victoire de Josué, que dans le moment qu'il recula de dix degrez en faveur du Roi Ezechias, il ne donnât beaucoup plus de gloire à Dieu, qu'il n'avoit fait durant l'espace de trois mille deux cens ans qu'il avoit roulé jusqu'alors. Et ainsi, Messieurs, un homme qui joüit d'une grande santé, qui posséde de grandes richesses, qui vit dans l'honneur, & dans l'estime du monde: cét homme, dis-je, s'il use comme il doit de toutes ces choses, s'il les reçoit avec gratitude, s'il les rapporte à Dieu qui en est la source, il ne faut pas douter qu'il ne le glorifie par une conduite si chrétienne. Mais si la Providence le dépouille de tous ces biens, si elle l'accable de douleurs, & de miseres, & qu'il persevere néanmoins dans les mêmes sentimens, dans les mêmes actions de graces, s'il suit le Seigneur avec même promptitude, avec même docilité par une route si difficile, si opposée à ses inclinations, on peut dire qu'il publie alors la grandeur de Dieu, & l'efficacité de sa grace, de la maniere du monde la plus éclatante & la plus forte.

Je vous laisse à penser, Chrétiens-Auditeurs, quelle gloire doivent attendre de JESUS-CHRIST, des personnes qui l'auront ainsi glorifié. Avec quels applaudissemens sera receû dans

le Paradis un Chrétien, dont la vie n'aura été qu'une ſuite de malheurs, qu'un exercice continuel de patience, un homme qui ſe préſentera, pour ainſi dire, tout couvert de ſang & de plaies, qui aura ſuivi ſon bon Maître en toutes les entrepriſes les plus penibles, qui aura été le fidele compagnon de ſes ſouffrances. Ce ſera pour lors Chrétiens Auditeurs, que nous reconnoîtrons combien Dieu nous aura aimé, en nous donnant les occaſions de mériter une ſi grande récompenſe, ce cera pour lors que nous nous reprocherons à nous-mêmes de nous étre plaints de nos plus grans avantages, d'avoir gemi, d'avoir ſoupiré, lors que nous avions lieu de nous réjoüir & de treſſaillir de joie, d'avoir douté de la bonté de Dieu, lorſqu'il nous en donnoit les marques les plus ſolides. Mais ſi cela doit être ainſi, comme il le ſera ſans doute, pourquoi ne prendrons-nous pas dés-aujourd'hui les mêmes ſentimens? Pourquoi ne remercierai je pas Dieu dés cette vie de ces mémes maux, dont je ſuis ſeûr que je lui rendrai dans le ciel d'éternelles actions de graces? Pourquoi envîrai-je le ſort de ceux qui vivent dans la proſperité, puiſqu'eux-mémes m'envîront quelque jour les adverſitez que j'aurai ſouffertes? Quand les afflictions nous devroient être inutiles, n'eſt-ce pas aſſez, mon Dieu, qu'elles nous viennent de vôtre main, pour nous les rendre agréables. Mais non-ſeulement elles me ſont avantageuſes auſſi bien qu'aux juſtes, étant pecheur comme je ſuis, & le plus-grand de tous les pecheurs; elles me ſont même néceſſaires: C'eſt ma ſeconde Partie.

Je ne vois rien en quoi le Seigneur fasse éclater d'avantage sa misericorde, que dans les aversitez, dont il frappe les méchans pour les convertir. Saint Augustin ne peut admirer assez, qu'un maître aussi grand, aussi-heureux, aussi independant de ses créatures qu'est nôtre Dieu, aît voulu obliger les hommes par un commandement exprés, d'avoir de l'amour pour lui, c'est-à-dire, de se procurer à eux-mêmes le plus grand bonheur dont ils soient capables. Mais voici quelque chose à mon sens, qui marque encore un plus grand fond de bonté; c'est qu'il ne se contente pas d'imposer à ses ennemis une obligation qui leur est si avantageuse, il les force méme quelquefois de s'en aquitter.

C'est par les adversitez, Chrétiens Auditeurs, qu'il contraint les plus méchans de rentrer dans ses bonnes graces, & certes c'est l'unique voïe qui lui reste pour les y porter. Le Seigneur, dit un Pere de l'Eglise, est un Medecin charitable qui ne desire que nôtre santé. Pour l'entretenir il nous donne des regles asses douces, assez aisées; mais le peu de soin qu'on a de les observer, fait qu'on tombe dans des maladies mortelles, qu'il ne peut plus guerir, qu'en emploiant tout ce qu'il y a de plus fort & de plus-douloureux en son art. C'étoit assez pour s'empêcher d'étre malade de manger peu, & de ne manger pas indifferemment de toutes choses; mais puisque par vôtre intemperance vous avez allumé une fievre ardente dans vos entrailles, ce premier regime qu'on vous avoit prescrit dans la santé, ne suffit plus, pour éteindre ce feu qui vous brûle. Ce n'est

pas assez de vous interdire certaines viandes, il vous faut retrancher toute nourriture, & vous faire avaler les breuvages les plus-amers.

Vous savez, Messieurs, que les richesses, la santé, la gloire, & les autres biens naturels sont les instrumens des vices & de la debauche, pour empécher que des personnes raisonnables ne se blessent elles-mêmes avec des armes si dangereuses, il n'y auroit qu'à les avertir du peril; mais à des furieux que la passion a aveuglé, & que l'habitude entraîne malgré eux dans les plus horribles excez, si vous ne leur arrachez ces armes, si vous ne les humiliez, si vous ne les accablez de maux, il est impossible qu'ils ne se perdent.

D'ailleurs la prosperité a coûtume d'attacher à ceux qui en joüissent, une troupe de flatteurs & de libertins qui les engagent insensiblement en toutes sortes de desordres, & qui aprés les avoir ainsi corrompus, n'oublient rien pour leur ôter toute pensée de sortir d'un si déplorable état. Or il n'y a que l'adversité qui puisse éloigner ces empoisonneurs, comme l'attachement qu'ils ont pour vous, n'est qu'un lâche interest qu'ils colorent du nom d'amitié, dés que vous serez malheureux, vous les verrez prendre parti auprés d'un autre, & vous laisser la liberté de faire vôtre salut; à moins de cela il vous assiégeront jusqu'au bout; ils demeureront acharnez, pour ainsi dire, à vôtre ame, comme des bêtes farouches, jusqu'à ce qu'ils l'aient entiérement devorée; & quand cela n'arriveroit pas, la prosperité elle-même est une barriere invincible, qui ferme toutes les avenuës au Saint Esprit. La parole de Dieu, l'usage

des Sacremens , les graces ordinaires peuvent maintenir dans la pratique du bien ceux qui y ſont engagez. Mais un homme qui eſt comme abîmé dans les affaires du monde , une femme qui eſt toute plongée dans la vanité & dans les plaiſirs, un Chrêtien qui a vieilli dans ſon impieté & dans ſes deſordres , il faut ſi je ne me trompe, qu'il ſouffre,ou qu'il periſſe.

Je ſai que la parole de Dieu eſt extrémement efficace,qu'elle eſt plus pénetrante que les épées les plus aiguës , mais on ne voit que trop tous les jours qu'on lui réſiſte , qu'elle n'effleure pas même ces cœurs endurcis.Que n'a-t'on point dit contre ce luxe épouvantable, qui devore la ſubſtance & des pauvres & des riches;contre ce jeu qui conſume ſi mal-heureuſement un bien dont on pourroit acheter le ciel,qui nous emporte un tems qui nous a été donné pour gagner l'éternité ? Que ne dit-on point encore tous les jours contre ces déreglemens,que produit ce diſcours ſur l'eſprit des joüeurs de profeſſion , & de ceux qui dépenſent le plus en habits ? Les uns l'oublient un moment aprés,les autres ne s'en reſſouviennent que pour en faire des railleries , quelques-uns s'en tiennent même offenſez , & croient avoir lieu de ſe plaindre du Prédicateur parce qu'il a dit de la part de Dieu ce qu'il ne pouvoit taire ſans trair ſa conſience , & ſans ſe rendre coupable d'une horrible perfidie. Que faut-il donc que Dieu faſſe pour faire rentrer ces perſonnes dans le devoir ? Il n'y a point d'autre moien que la derniere indigence , il faut les reduire à la neceſſité de travailler pour faire ſubſi-

ster leur famille, & de revendre pour vivre ce qu'ils ont acheté pour se parer ? Allez parler d'oraison & de retraitte à cette femme qui est enteſtée de sa beauté, & de la consideration qu'on a pour elle dans le monde : croiez-vous qu'elle soit capable de goûter vos conseils, ni même de les entendre ? Pour la sauver, il faut qu'une maladie la défigure, ou que quelque horrible confusion la bannisse pour toûjours des compagnies.

Quel tems est-ce que vous choisirez pour exôrter ce riche, ce voluptueux à se convertir ? Ce n'est pas un homme à venir entendre le Sermon, bien moins encore à vous appeller chez lui pour le précher: Quand il le feroit, comment est-ce qu'une pensée sainte trouveroit place en cet esprit tout plein des images de ses plaisirs ou de ses affaires temporelles. La grace elle-même toute insinuante qu'elle est, ne trouve nulle ouverture pour se glisser en son cœur. Mais quoi, mon Dieu ! faut-il donc desesperer de cette ame? Vôtre Sagesse n'a-t-elle point de voie pour la retirer du précipice? Il en a une, Chrêtienne Compagnie, & c'est celle dont il se sert toûjours pour rapeller ceux de ses éleûs que la prosperité lui a débauchés. C'est l'adversité, la perte de ce procés, la mort de ce mari, de ce fils unique, une paralisie, une goutte, une fiévre lente & maligne, une langueur incurable, un affront insigne, une infamie. Quel sera l'effet de cette disgrace, elle disposera cet homme à la componction par une douleur mortelle, elle lui donnera du dégoût pour les plaisirs dont il étoit enchanté, elle lui

sera faire des réflexions sur les déreglemens de sa vie, qui lui ont attiré la colere de Dieu : Il souffrira que les gens de bien l'abordent, du moins pour le consoler : Comme il cherchera par tout des remedes à son mal, on lui fera trouver bon d'y emploier encore les surnaturels. Enfin il se verra heureusement forcé de changer de vie, ou par l'impuissance de perseverer dans le mal, ou par le desir d'arrêter le bras du Tout-puissant qui le frappe.

De sorte que de quelque maniére que nous vivions, nous devrions toujours recevoir l'adversité avec joie. Si nous sommes bons, l'adversité nous purifie, elle nous rend meilleurs, elle nous remplit de vertus & de mérites ; si nous sommes mauvais, elle nous corrige & nous contraint de devenir bons. *Gaudeat Christianus in adversis*, dit Saint Augustin, *quia aut probatur, si justus est, aut si peccator est, emendatur.* Que si elle n'a pas cét effet en quelcun de nous, s'il y a quelcun qu'elle ne change pas, ou qu'elle rende encore pire, certainement celui-là a sujet de s'affliger. *Contristetur sanè, quem flagella divina corrigere non possunt.* On peut dire que de toutes les marques de réprobation, celle-là est la plus certaine & la plus visible. Un Chrêtien qui vit mal, & que Dieu ne châtie point, doit trembler, s'il lui reste encore quelque sentiment, il devroit mourir de crainte; mais un pecheur que Dieu châtie & qui ne s'amande pas, on peut le conter hardiment parmi les damnez, & desesperer de son salut. Ce n'est qu'à l'extrêmité qu'on a coûtume de hazarder les remedes violens, & quand ils ne

réüssissent pas, c'est fait du malade, & il ne faut plus songer qu'à l'ensevelir.

Mais, Seigneur, que ferez-vous avec moi, qui suis peut-étre en une disposition differente, & de ceux qui se reforment dans l'affliction, & de ceux qui se rendent inflexibles à vos châtimens. Je vous avouërai franchement mon infirmité, ô l'unique Sauveur de mon ame! Il est vrai que je connois mes fautes, lors que vous me punissez; mais à peine avez-vous cessé de me visiter, que j'oublie jusqu'aux larmes que j'ai répanduës dans ma douleur. Quelles résolutions ne fais-je point, lors que vous étendez la main pour me toucher? Mais helas! du moment que vous la retirez, toutes ces résolutions s'évanoüissent. Je rentre en moi même lorsque vous m'humiliez, aussi-tôt que vous me relevez, je me répands de nouveau en l'amour des créatures; si vous me frappez, je vous supplie de me pardonner, si vous me pardonnez, je vous oblige derechef de me frapper: *Si ferias, clamamus ut parcas; si peperceris, iterum provocamus ut ferias.* Comment devez-vous donc me traitter, & qu'est-ce que je dois vous demander? O mon Dieu! dois-je vous prier de me battre sans relâche, afin que je vous serve sans interruption? De me laisser toûjours attaché à la croix, afin que je ne me détâche jamais de vous? Enfin de ne pas vous appaiser si facilemét, puisque de vôtre facilité je prens occasion de vous irriter encore? Non, je confesse que je ne me sens pas assez de courage pour vous faire une demande si généreuse? Voici donc quelle sera ma priére jusqu'au dernier de mes

jours. Sauvez-moi Seigneur, par quelque voie que ce ſoit, quand ce devroit être par de continuelles afflictions. Sauvez-moi par le fer & par le feu, s'il eſt néceſſaire, par la honte & par l'infamie, par la plus triſte de toutes les vies, par la plus cruelle & la plus lente de toutes les morts. Enfin ſauvez moi à quelque prix que ce puiſſe être, je ne refuſe nulle peine, nulle douleur, pourveû que je ſois ſoûtenu de vôtre grace en cette vie, & couronné de vôtre gloire en l'autre. *Amen.*





SERMON LXXVI.

DE LA PRÉDICATION.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incredule, mais fidele. S. Jean chap. 20.

La plûpart des fidéles qui assistent à la Prédication, n'en sont nullement touchez ; quelques-uns de ceux qui en sont touchez ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers, & la lenteur ou la lâcheté des autres.

QUOI QU'ON ait quelque sujet de se plaindre du peu de créance, que les Chrêtiens ont pour la parole de Dieu, & par consequent du peu de fruit qu'on en tire, je suis persuadé néanmoins qu'on fait une grande injustice à cette divine parole, de penser qu'elle est tout-à-fait inutile. Et pour moi j'avoûë que je suis d'un sentiment tout contraire. Comme ceux

qui viennent à la prédication, sont pour l'ordinaire les plus gens-de bien, il est certain qu'ils s'y confirment dans leurs bonnes résolutions, qu'ils y puisent des forces pour perseverer, si les méchans n'avoient ce secours ils seroient encore pires, quelques-uns mêmes d'entre-eux y conçoivent le desir d'une parfaite conversion, & rendent le centuple de la semence qui leur a été confiée. Oui, dit le Seigneur par Isaie, tout de même que la pluie qui tombe du ciel arrose la terre & la pénetre, qu'elle la rend feconde de telle sorte que le laboureur en tire de quoi se nourrir, & de quoi l'ensemencer encore, tout de même la parole qui sortira de ma bouche, ne retournera point vuide à moi, elle fera tout ce que j'ai prétendu, elle réüssira selon mes desseins. *Non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui, & prosperabitur in his, ad quæ misi illud.*

Mais quoi qu'il n'y ait pas lieu de dire que la prédication de l'Evangile est entiérement infructueuse, il ne laisse pas d'y avoir sujet de s'étonner de ce qu'elle ne fait pas encore plus de fruit qu'elle n'en fait, elle change les mœurs de quelques Chrêtiens, elle réveille la ferveur de quelques autres: mais d'où peut venir qu'elle ne produit pas les mêmes effets dans tous les Chrêtiés? Il me semble que ce discours qui doit être cóme la conclusion de tous ceux que nous avons faits durant le Caréme, ne peut étre mieux emploié qu'à chercher les causes d'un si grand mal, il se peut faire que quand on les connoîtra, on s'efforcera de les ôter, & qu'ainsi on trouvera dans ce seul Sermon tout le profit qu'on auroit deû

faire à tous les autres. Mon Dieu quel bon-heur si nous pouvions trouver enfin le moien d'attirer à vôtre service, tous ceux qui vous résistent avec plus d'obstination! Secondez, s'il vous plaît, nos desirs, & les petits efforts que nous pouvons faire pour venir à bout d'une si grande entreprise. Ne nous refusez pas les graces qui nous sont necessaires pour cela. C'est au nom de Jesus-Christ & par l'intercession de Marie que nous vous les demandons. *Ave Maria.*

Tous ceux qui assistent le plus constamment aux prédications du Carême, se peuvent diviser, ce me semble, en trois ordres differens. Quelques-uns ne sont nullement touchez de ce qu'on dit; quelques-autres se contentent d'en être touchez, & n'en deviennent pas pour cela meilleurs: Quelques-autres s'y sentant portez à mieux vivre, commencent en effet une vie plus-reformée & perseverent dans cette nouvelle vie. Pour ces derniers à qui j'aurois à dire à une autre occasion tant de choses si consolantes, je me contente aujourd'hui de leur appliquer, en passant ces paroles que Saint Pierre addressoit autrefois à ceux qui avoient crû en Jesus-Christ sur le témoignage des Apôtres, *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes ejus annuncietis, qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.* Vous étes mes tres-chers freres, vous n'en devez pas douter; oui vous étes la race choisie, l'héritage & comme le patrimoine de nôtre Roi, vous étes la nation sainte, le peuple que Jesus-Christ a vraimẽt conquis par ses souffrances; c'est vous qui étes

destinez pour faire éclater les grandeurs, les misericordes, la toute-puissance de celui qui des ténebres où vous étiez, vous a fait passer dans son admirable lumiere. Il a été un tems que Dieu ne vous connoissoit presque pas, mais vous voila enfin au nombre de ses amis, & de ses enfans, vous avez ressenti les effets d'une bonté que vous aviez long tems ignorée, *qui aliquando non populus, nunc autem populus Dei, qui non consecuti misericordiam, nunc autem misericordiam consecuti.*

A l'égar des deux autres sortes d'auditeurs, je m'en vais vous dire briévement, pourquoi c'est qu'ils rendent la parole de Dieu inefficace. Pour céla je partagerai cét entretien en deux parties. Dans la premiére je demande pourquoi quelques-uns de ceux qui viennent à la prédication, n'en sont nullement touchez ? Dans la seconde pourquoi quelques-uns de ceux qui en sont touchez, ne changent pas pour cela de vie ? D'où peut venir l'insensibilité des premiers, & la lenteur ou la lâcheté des seconds? Voila tout le sujet de cét Entretien.

Je crains bien, Chrêtiens Auditeurs, que cherchant avec moi, d'où peut venir que quelques Chrêtiens ne sont nullement touchez de la parole de Dieu, il ne vous vienne d'abor en l'esprit qu'on en doit rejetter la faute sur ceux qui la préchent, & qui manquent ou de savoir, ou de vertu pour l'annoncer comme il faut. Il est vrai que ce ministere devroit être exercé par des Anges plûtôt que par des hommes mortels, & je vous confesse, Messieurs que je n'oserois vous dire, quelle idée je me forme d'un Prédicateur

Evangelique, parce que je ne puis moi-même envisager cette idée, que je ne me trouve comme accablé de confusion, tout prêt à perdre courage & à tout abandonner par desespoir. Mais quoiqu'à cela il y ait souvent de la faute du Prédicateur, on ne peut pas dire néanmoins que ce soit la seule cause. Puisque nonobstant mon incapacité & mon peu de zele, je vois des pecheurs qui se convertissent, j'ai sujet de croire, que ceux qui ne sont nullement émeûs de ce que je dis, opposent à la force de l'Evangile quelque obstacle, qui ne se trouve pas dans les autres.

Quoi donc, est-ce qu'on ne vient point à la prédication avec les préparations qui sont necessaires pour en profiter? Est-ce qu'on n'y apporte pas un esprit libre de tous les soucis, un cœur dégagé de toutes les passions du monde? Est-ce qu'on n'a pas un veritable desir d'être converti, qu'avant le Sermon on ne demande pas à Dieu de tout son cœur la grace de profiter de ce qu'on va dire? Je conviens, Messieurs, qu'avec de telles dispositions on ne pourroit manquer de tirer un grand fruit des discours les plus mal entendus, & les plus froids, mais je ne saurois croire qu'à moins de cela tout discours doive être entierement inutile. On sait bien que le pecheur est mal disposé, & c'est pour cela qu'on le prêche. Dire que pour ne perdre pas son temps à la prédication, il faut y venir avec une ame tranquille & détachée de toutes les choses de la terre, il me semble que c'est comme si l'on disoit; que la parole de Dieu ne peut guerir que ceux qui se portent bien, qu'elle ne peut vaincre que ceux

qui se rendent de plein gré,& qui soûaittent d'être vaincus. Certainement, je ne pense pas que les Grecs, les Romains, les Persans, & les Barbares d'Afrique, aient entendu l'Evangile avec ses belles dispositions, cependant ils ont tout cedé à sa vertu, & au zele des Apôtres. Il faut donc qu'il y ait quelque autre raison, qui cause l'insensibilité des Chrétiens, qui ne sont point touchez de la parole de Dieu.

Or je trouve qu'elle peut venir de trois sources differentes. La premiére peut-être une grande attache au mal, un amour pour le vice qui va jusqu'à l'entestement, & qui aveugle le pecheur de telle sorte, qu'on ne peut rien comprendre de tout ce qu'on dit pour décrier le peché, & pour le faire haïr. Il en est de cette disposition comme de la passion de certaines meres, à qui on ne peut persuader que leurs enfans aient tort en quoi que ce soit, qui les trouvent aimables nonobstant tous leurs défauts, & qui tiennent pour ennemi quiconque leur en veut du mal.

Ainsi, Messieurs, on voit quelquefois des personnes d'ailleurs assez bonnes, mais extrémement attachées au monde & à la vanité, qui trouveront étrange qu'un Prédicateur préche la solitude, & la simplicité des habits, qui tout serieusement blâmeront une Dame Chrétienne, si elle renonce aux vaines conversations, si elle embrasse une vie plus retirée, si elle s'interdit l'usage des modes & des vains ajustemens, qui se recriéront contre une si loüable réforme, comme si c'étoit un desordre tout visible, comme si les Saints ne nous en avoient pas donné l'exem-

ple, comme si les loix du monde pouvoient abolir les regles de l'Evangile. Voilà jusqu'où nous porte la corruption de nôtre volonté, non-seulement elle s'attache à ce qu'elle devoit fuïr, mais elle débauche l'entendement, elle l'engage insensiblement dans son parti, elle lui fait accroire que le mal est bien, que le bien est mal, qu'il y a de la gloire & de la vertu jusques dans le vice, que la vertu est blâmable lors qu'elle est parfaite. Si cela arrive à l'égard d'une passion qui n'est pas la plus criminelle de toutes les passions, & à des personnes qui au reste ne sont pas méchantes : que peut faire la parole de Dieu sur une personne préoccupée de la sorte de ses faux jugemens ; son esprit ne veut convenir de rien, il combat les principes les plus évidens, il se revolte contre toutes les preuves les plus solides, dont-il se trouve prévenu, il se fait au cœur comme une espece de haie & de garde impenetrable, qui empéche que rien de touchant n'aille jusqu'à lui.

La seconde raison pourquoi on est insensible à la parole de Dieu, n'est pas simplement de ce qu'on vient l'entendre, sans avoir un veritable desir d'en profiter, mais de ce qu'on y apporte une volonté toute determinée au contraire de ce qu'on appréende d'étre émeu & qu'on prend des précautions contre tout ce qui pourroit produire ce bon effet. Les premiers dont j'ai parlé sont conduits dans l'erreur par leur passion, ils se trompent & prennent la lumiére pour les ténebres, mais ceux-ci se veulent tromper, & craignent de découvrir la lumiere qu'ils entrevoient.

voient

voient. Ce ſont des gens dont la conſience eſt toute diſpoſée à ſe revolter, pour peu qu'on l'en ſollicite, qui ſe ſentent une ame trop ſuſceptible à leur gré des bonnes impreſſions ; & ſouvent auſſi au fond de cette ame, ſe trouvent certaines ſemences des vertus toûjours prétes à germer, pour peu qu'elles ſoient arroſées ; certaines étincelles de pieté que l'éducation y a laiſſées, & que le moindre ſouffle peut rallumer. Cependant ils ſe trouvent engagez dans je ne ſai quelle vie vaine & voluptueuſe qui leur plaît, & qu'ils n'ont nulle envie de quitter. C'eſt pourquoi ſi la bienſéance, ou la curioſité, ou quelque autre raiſon que ce puiſſe être, les oblige à venir entendre un Prédicateur, ils tâchent de l'écouter, comme ils feroient un Sophiſte ou un Orateur profane, ils ne s'attachent qu'aux ornemens du diſcours s'il y en a, ils ſe diſtraiſent aux endroits qui leur conviennent, & qui ſeroient capables de les réveiller. L'Auteur de l'Année Sainte dit, qu'il a connu une perſonne qui étant forcée par des conſiderations humaines d'aſſiſter à la prédication, & ſachant d'ailleurs que le Prédicateur avoit le don de toucher les cœurs, elle ſe bouchoit les oreilles avec du cotton, de peur d'entendre quelque choſe qui la portât à changer de vie.

Ce ſont ces ames, que David compare à l'aſpic, qui craint d'être charmé par la voix de l'enchanteur, & qui au Livre de Job diſent franchement à Dieu : Seigneur, retirez-vous de nous, nous n'avons que faire de ſavoir ce que vous au-

riez envie de nous apprendre. *Dixerunt Deo : recede à nobis & scientiam viarum tuarum nolumus.* Il est étrange que nous prenions plaisir à étouffer ainsi nos propres lumiéres, & que nous refusions les secours qu'on nous présente pour nous retirer de nos desordres. Qui croiroit, Chrêtiens Auditeurs, qu'au lieu que les gens de bien évitent avec soin les compagnies, les entretiens, les lectures qui pourroient les corrompre, veû la pente que nous avons tous au mal, il se trouvât des personnes si resoluës à se perdre, qu'elles fuient ce qui pourroit les remettre au bon chemin, parce qu'elles ne se sentent pas encore assez dures, pour résister aux bons mouvemens que le saint Esprit leur pourroit donner.

Enfin, Messieurs, la troisiéme source de l'insensibilité des Auditeurs, est celle-là-même à quoi JESUS-CHRIST attribuoit l'incredulité des Juifs. *Propterea vos non audistis, quia ex Deo non estis.* La raison pourquoi vous étes sourds à mes paroles, c'est parce que vous n'étes pas du nombre des enfans de Dieu. Ce n'est pas simplement que vous preniez plaisir à vous aveugler, & à vous endurcir contre les veritez que je vous anonce ; mais c'est que le Seigneur rebutté par vos mépris & lassé d'une si longue & si opiniâtre résistance, vous a aveuglez, vous a endurcis lui-même, en retirant les graces qui vous rendroient autrefois si sensibles à sa parole. Il ne faut pas s'étonner quand on est en cet état, si l'on sort de la prédication aussi froid qu'on y est entré ; si l'on tourne en raillerie les choses les plus serieuses,

les plus patétiques,si de l'Eglise où l'on a entendu les tonnerres, dont la justice de Dieu menace les pecheurs, on se rend froidement aux mêmes lieux où l'on a coûtume de pecher ; si dans le tems-même qu'on préche,on a peut-étre le courage d'offenser Dieu. Quand Jesus-Christ reviendroit au monde,il ne gagneroit pas des cœurs que son Pere n'attire pas;il a parlé aux Juifs,& de ce qu'il a dit pour fléchir leur dureté, ils ont pris occasion de murmurer contre lui, de le calomnier, de le faire mourir injustement. Si nous n'avions point d'autres Auditeurs ! Chrêtienne Compagnie, nous n'aurions que faire de monter en chaire ; bien loin de les exôrter à changer de vie,je ne sai si on ne devroit point les exôrter à ne plus assister à la prédication, veû qu'il est certain qu'elle les rend toûjours plus coupables, & que jamais elle ne les rendra meilleurs.

Voila, Messieurs,d'où vient qu'il y a des gens en qui la parole de Dieu n'a rien operé, & qui n'ont pas même conçeû un bon desir en tout le Carême. Ou ils ont été aveuglez par leurs passions ; ou ils ont fermé les yeux,pour ne pas voir ce qu'ils ne voient déja que trop ; ou Dieu lui-même les avoit endurcis, afin que voyant ils ne vissent pas, & qu'entendant ils ne comprissent pas les veritez éternelles:*Vt videntes non videant, & intelligentes non intelligant*. Le premier de ces trois maux ne peut étre gueri que par une grace extraordinaire. Le second par un effort que la volonté peut faire sur elle d'autant plus facilement, que ce n'est pas sans peine qu'elle se dé-

fend contre Dieu qui la presse de se convertir. La troisiéme, à mon sens, est sans remede, & je ne crains pas en disant ceci, de porter personne au desespoir, parce que ceux qui sont atteints de ce mal funeste, ne seront point frappez d'une verité si terrible, ils n'en seront pas même émeûs legérement.

Si j'avois à traitter semblables personnes, je tâcherois de procurer aux premiers beaucoup de priéres; car ce n'est que du ciel que leur peut venir la lumiére qui leur manque. J'engagerois les autres, s'il étoit possible, dans la conversation de quelque ami vertueux qui peut ménager leur esprit rebelle; qui seût prendre son tems, lors qu'ils songent le moins à se défendre, pour insinuër avec douceur les veritez qu'ils appréendent de trop pénetrer. Pour les derniers, je n'y voudrois perdre qu'autant de tems qu'il en faudroit, pour reconnoître qu'ils sont vraiment endurcis. Je sai qu'il n'y en a point de marque qui soit entiérement infaillible, mais quand une ame insensible à la parole de Dieu, est avertie de prendre garde que Dieu ne l'ait abandonnée, & que cét avis ne l'effraie point, il n'est que trop probable qu'elle est abandonnée effectivement, suivant ce mot de Saint Bernard, *Noli ex me quærere, quid sit cor durum, si non expavisti, tuum hoc est.* Ne me demandez point ce que c'est qu'un cœur endurci, si vous n'avez pas été saisi d'horreur lors que vous vous m'en avez entendu parler. Vous étes dans ce déplorable état. En voilà assez pour des gens qui apparemment ne sont pas ici, & qui ne pro-

fiteroient pas d'un plus-long diſcours, quand ils y ſeroient. Paſſions, s'il vous plaît, à la ſeconde Partie, & voions pourquoi tous ceux qui ſont touchez de la parole de Dieu, ne changent pas pour cela, de vie.

Quoi-que le nombre de ceux ſur qui la parole de Dieu ne fait pas beaucoup d'impreſſion, ſoit peut-être le plus grand nombre, j'oſe dire néanmoins que ſi tous ceux à qui elle ſe fait ſentir ſuivoient les bons mouvemens qu'elle leur donne, il y auroit peu de Prédicateurs zelez qui ne recueillît une moiſſon trés-riche & tres abondante. *Vivus eſt enim ſermo Dei & efficax*, dit Saint Paul, *& penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens uſque ad diviſionem animæ ac ſpiritus, compagum quoque ac medullarum.* Car la parole de Dieu eſt vive & efficace, elle eſt plus pénetrante que nulle épée à deux tranchans, elle entre juſques dans les plus ſombres replis de l'ame, juſqu'aux jointures & à la moëlle des os. Mais d'où vient que cette parole aprés avoir non-ſeulement touché, mais percé même, ce ſemble, & briſé leurs cœurs, elle n'a pas le bon-heur de les changer: En voici, ſi je ne me trompe, les veritables raiſons.

La premiére, c'eſt que quelques-uns s'imaginent que tout eſt fait, quand on a été touché au Sermon, & cependant on peut dire qu'il ne reſte jamais tant à faire. Tout eſt fait du côté de Dieu, qui vous a appellé, qui vous a tendu la main, qui vous a fait offre de ſa grace. Mais rien n'eſt fait de vôtre part, c'eſt à vous maintenant

à ſuivre le Paſteur qui vous a fait entendre ſa voix, & à faire valoir le talent que vôtre bon Maître vous a mis entre les mains. Il faudroit donc aprés la Prédication récueïllir cette étincelle de feu, qui eſt tombée dans vôtre ame, la souffler, pour ainſi dire, par la meditation, lui donnant de l'aliment en faiſant quelque bonne œuvre, en liſant quelque livre de pieté, au lieu d'aller auſſi-tôt diſſiper vôtre eſprit dans les affaires du monde. Il faudroit faire réflexion, que c'eſt là une grace du ciel qui ne vous eſt pas donnée pour rien, & dont quelque jour on vous doit redemander compte, aprés quoi vous examinerez ce que c'eſt que le Seigneur exige de vous, & quels moiens vous pourriez prendre pour faire ſa volonté.

La deuxiéme raiſon pourquoi ces ſaints mouvemens ne produiſent rien, c'eſt celle que Jesus-Christ lui-même en a renduë en la Parabole de la ſemence. Cette divine ſemence porte quelque fruit parmi les épines, quoique ce fruit ſoit enſuite étouffé, avant qu'il ait eû le tems de meurir. Elle leve même ſur le roc, quoique peu de tems aprés le défaut d'humidité la faſſe ſecher; mais ce qui tombe ſur le grand chemin, eſt foulé aux piés, les oiſeaux l'enlevent incontinent. Ce grand chemin, Chrêtiens Auditeurs, nous répréſente cette vie mondaine & tumultueuſe, où l'on eſt expoſé à tant de perils, & qui ouvre cent portes, pour ainſi dire, à l'ennemi qui medite la ruine de nôtre ame. Les perſonnes engagées dans cette vie, nont pas plûtôt été émuës par la

parole de Dieu, qu'elles se trouvent environnées de mille objets qui leur causent des mouvemens tout contraires, & qui effacent en un instant jusqu'au souvenir de la bonne impression que leur cœur avoit reçeûë. A peine sera-t-on sorti de l'Eglise qu'on entrera dans une conversation, où pour un mot qui vous aura édifié dans le discours du Prédicateur; vous verrez, vous entendrez cent choses qui vous scandaliseront, c'est-à dire, qui vous inspireront la vanité, l'amour de la terre, le mépris & le dégoût des choses saintes. Je crois vous avoir déja dit quelquefois, que si le premier mouvement que vous donne la Parole sainte, n'est pas de vous retirer du monde, c'est-à dire, d'éviter la foule, de fuir autant que vôtre état le permet, la familiarité & le commerce des personnes vicieuses & addonnées à la vanité, vous ne tirerez jamais nul avantage des bontez que le Seigneur aura pour vous, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'il fera pour vous convertir.

En troisiéme lieu, il y a des ames qui se sentant toutes remplies de ferveur à la prédication, & extrémement encouragées à bien faire, ne font rien toutefois, parce qu'elles ignorent ce que Dieu demande d'elles, ces fortes inspirations ne les portant à rien faire de particulier. Ceux-ci doivent consulter leurs Peres spirituels, pour apprendre de leur bouche la volonté du Seigneur. Ils peuvent encore avoir recours à certains Livres qui enseignent plus exactement le chemin de la pieté, qui en marquent, pour ainsi dire, toutes les

demarches; l'Introduction à la Vie Devote du grand saint François de Sales, leur sera d'un trés grand secours, aussi bien que le Combat Spirituel, & quelques autres semblables. C'est ainsi que saint Paul terrassé par la parole de JESUS-CHRIST, & tout disposé à lui obeïr, sans savoir pourtant quelle étoit sa volonté, fut renvoié à Ananie, duquel il apprit ce qu'il desiroit savoir; & que saint Augustin pressé au fond du cœur par la grace qui l'invitoit à une meilleure vie, entendit une voix qui lui ordonnoit d'ouvrir les Epîtres du grand Apôtre, où il trouva tous les conseils qui lui étoient néceſſaires dans l'état où il étoit.

Quelques autres ne doutent point de ce qu'ils ont à faire pour répondre aux graces qu'ils reçoivent, en entendant la parole de Dieu; mais la chose leur paroît entiérement impossible, à cause de la mauvaise inclination fortifiée par la mauvaise habitude. De toutes les tentations, c'est ici sans doute la plus dangereuse, parce qu'elle porte au desespoir; mais c'est aussi la moins plausible, veû qu'il n'est rien de plus chimerique que cette pretenduë impossibilité. Je ne veux pas répeter ici ce que je vous dis il y a quinze jours sur ce sujet, j'ajoûte seulement que c'est se former une idée de Dieu bien extravagante, de penser que ces instances interieures, ces tendres sollicitations qu'il vous fait lui-méme au fond de l'ame, tandis que vos oreilles sont frappées par la voix du Prédicateur; que toutes ces graces, dis je, vous portent à quelque chose d'impossible, que

le Seigneur vous presse avec tant d'amour d'entreprendre ce qu'il fait que vous ne pouvez faire en nulle maniére. Croiez-moi, Messieurs, le Seigneur connoît vos forces, beaucoup mieux que vous ne les connoissez vous-mêmes, & de plus il vous en prépare de surnaturelles, qui ne vous rendront pas seulement possible, mais encore aisée la victoire de vos habitudes les plus envieillies.

Il y a un cinquiéme obstacle qui arréte quelquefois certaines ames sur le point de se rendre à la force de l'Evangile; elles se sentent portées à quelque réformation de vie, à étre plus reglées dans leurs exercices spirituels & dans leurs occupations mêmes temporelles, à un peu de méditation, à un usage un peu plus fréquent des Sacremens de Penitence & d'Eucharistie; elles ne trouvent rien d'impossible à tout cela, mais elles craignent que cela ne les meine encore plus loin, & que si une fois elles s'engagent dans un commerce plus particulier avec Dieu, il ne leur fasse faire beaucoup plus de chemin qu'elles ne voudroient. Il faut avoüer franchement la verité, Chrêtiens Auditeurs, nôtre Dieu n'a gueres de bornes dans ses bienfaits, à peine avons-nous reçû une de ses graces, qu'il nous en offre une autre encore plus excellente. Si vous faites aujourd'hui ce qu'il vous inspire, je ne vous réponds pas que demain il ne vous inspire quelque chose de plus parfait; mais il est vrai aussi que cette premiére demarche sera pour vous la plus malaisée, & qu'à mesure que vous avancerez sur

les pas de JESUS-CHRIST, vous trouverez facile & même agréable ce que vous admirez davantag dans la vie des plus grands Saints. C'est ainsi qu'aprés qu'un apprentif s'est degrossi dans les choses les plus aisées de son art, il se trouve insensiblement capable de recevoir des leçons plus relevées; à mesure qu'il s'avance en travaillant, il apperçoit que les choses se facilitent, & qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout avec le tems sans beaucoup de peine. Courage donc, Chrêtiens Auditeurs, ne seriez-vous pas bien heureux, si Dieu vous élevoit ainsi par degré jusqu'à la vertu de ses amis les plus intimes, jusqu'aux premiers rangs de son Roiaume? Si peu-à-peu par des degrez presque insensibles, vous vous trouviez enfin au comble de cette perfection chrêtienne, qui dés ici bas établit l'ame dans une si heureuse tranquillité, & qui reçoit dans le Ciel de si magnifiques récompenses?

Quoi, seroit-il possible que vous appréendassiez de devenir Saint, comme si c'étoit un mal à fuir, ou un bien qu'on peût vous donner malgré-vous-même? Non, non, vous ne ferez rien qu'avec une liberté pleine & entiére, vous vous arrêterez quand il vous plaira, & si nôtre Seigneur vous donne la volonté d'aller toûjours plus-avant, il accomplira lui-même en vous un si haut desir: *Deus enim est, qui operatur in vobis, & velle & perficere.*

Enfin je trouve des ames que la parole Evangelique a persuadées, & qui bien loin d'appréender de devenir Saintes, n'abandonnent au con-

traitte cette entreprise, que par la crainte qu'elles ont de ne le pouvoir jamais devenir. Elles sentent une si grande foiblesse, qu'elles ne croient pas de pouvoir perseverer. Ne vaut-il pas mieux, disent-elles, demeurer comme l'on est, que de changer pour changer encore? Qu'elle confusion ne me causeroit pas mon inconstance devant les hommes, & ne me rendroit elle pas encore plus coupable devant Dieu, que la vie tiéde que je meine présentement? O Seigneur, que ce faux raisonnement vous a fait perdre de belles ames, qu'il en a arrêté sur le point de commencer une vie angelique sur la terre, qu'il a fait avorter de bons desirs, qu'il a paru propre au demon pour ruiner les desseins de vôtre misericorde! & comment ferons-nous pour détruire une si dangereuse illusion?

Je répons en premier lieu, que la perseverance est un don du Ciel, que les plus inconstans peuvent esperer; que Dieu le donne à qui il lui plaît, mais qui en recompense ordinairement ceux qui commencent avec plus de courage & de confiance. Et ainsi lors que j'embrasse une vie vraiment chrètienne, je ne dois nullement me mettre en peine quel en sera le succés, je sai que qui fait les premiers pas de bonne grace, doit comter comme s'il étoit déja au milieu de la carriere, & que si Dieu me fait tant de graces aujourd'hui que je me rends rebelle à sa volonté, il ne m'abandonnera pas, lors que je lui aurai sacrifié la mienne.

En second lieu vous craignez la confusion que

vous cauſeroit vôtre inconſtance. Et moi je crains peu l'inconſtance d'une perſonne qui ne pourroit ſupporter une ſi grande confuſion ; cela même ſervira à la retenir dans ſon devoir, quand une fois elle ſe ſera declarée pour la pieté. De-plus croiez-vous que Dieu ne craigne point auſſi le des-honneur que ce lui ſeroit de ſe laiſſer ravir vôtre cœur, aprés avoir fait dans le Ciel un ſi grand triomphe de ſa conqueſte.

En troiſiéme lieu, quels efforts ne fera-t-il point pour s'épargner cette honte : Qui vous a dit que vous vous rendriez plus coupable, ſi aprés avoir fait quelque pas vous retourniez en arriére? Penſez-vous qu'il y ait plus de crime à reculer par foibleſſe, qu'à demeurer immobile par opiniâtreté & par défiance de la bonté de vôtre Dieu? Si vous aviez obéi à ſes graces, il auroit du moins cette preuve de vôtre bonne volonté & de vôtre aveugle ſoûmiſſion; quand ce ne devroit être que pour quelques jours, ce ſeroit toûjours autant de ſervice que vous lui auriez rendu, autant de tems que vous auriez utilement emploié. Enfin ſur quel fondement jugez-vous que vous aurez beſoin d'une longue perſeverance, vous qui n'êtes pas aſſeûrée de trois jours de vie? Conſiderez un peu, Ames Chrêtiennes, que ſi c'étoit là un motif raiſonnable pour vous éloigner de la vie qu'on vous a prêché, tous les Saints auroient été fort imprudens, lors qu'ils ſe ſont embarquez dans cette vie, & que s'ils avoient été tous auſſi ſages que vous croiez l'être, Jesus-Christ n'auroit jamais eû d'imitateur ni de veritable diſciple.

Ce n'eſt pas que je veüille nier qu'il y ait des ames, qui aprés avoir embraſſé une vie aſſez réformée reviennent à leurs premiers dereglemens; mais comme leur changement eſt un effet de leur propre foibleſſe, & non de la foibleſſe de la grace qu'ils ont mépriſée, ſi je mets toute ma confiance au Seigneur qui eſt tout-puiſſant, leur exemple ne me doit point faire de peur. Voulez vous que je vous diſe, Chrêtiens Auditeurs, qui ſont ceux de la perſeverance deſquels on a ſujet de ſe défier? ce ſont ceux qui ne ſe défient de rien. Ceux qui n'ont pas plûtôt commencé à vivre un peu plus regulierement, qu'ils ſe croient au deſſus des vens & des tempêtes,& s'expoſent témerairement à toute ſorte de perils. Mais ceux qui appréendant tout de leur fragilité,ne croient jamais avoir aſſez pris de précautions, & ſont toûjours ſur leurs gardes, pour ne donner nul avantage à leur ennemi, ceux-là, dis-je, perſevereront infailliblement, le ciel tombera plûtôt qu'ils ne reviendront à la vie qu'ils ont quittée.

Je me défie auſſi un peu de certaines perſonnes, qu'un premier moment de je ne ſai quelle ferveur fait paſſer ſans beaucoup de peine, comme auſſi ſans beaucoup de conſideration,du deſordre dans une grande réforme; mais de tous ceux qui ont beaucoup appréendé ce changement, avant que de s'y pouvoir reſoudre, de tous ceux qui ont eû de grands combats à ſoûtenir, qui ont trouvé en eux-mêmes une extrême réſiſtance, qu'ils ont neanmoins ſurmontée;de tous ceux-là, dis-je, je

n'en ai encore veû aucun, qui ait dementi par son inconstance les sentimens qu'il avoit eu au commencement de sa conversion. La raison de cela, si je ne me trompe, c'est qu'une victoire si difficile est d'un si grand mérite devant Dieu, qu'elle l'oblige à nous cherir tendrement, & à verser sur nous ses plus grandes graces. De plus, ceux qui changent tout d'un coup, & sans beaucoup de déliberation, trouvent dans la suite des difficultez impréveûës, qui les ébranlent; au lieu que les autres qui se sont figuré le chemin de la vertu mille fois plus rude qu'il n'est effectivement, ne peuvent étre rebuttez pas des travaux incomparablement plus-doux que ceux, à quoi ils s'étoient preparez en commençant. Enfin il est malaisé que nulle tentation puisse jamais arracher à Dieu une ame qui s'est donnée à lui malgré les plus furieuses tentations; comme un soldat qui a gagné en grimpant le haut d'une muraille, malgré la résistance de ceux qui la défendoient, n'est guéres en danger de ceder à ces mêmes ennemis, lors qu'il sera sur le rampart, & qu'il combattra avec un égal avantage.

On ne peut pas non plus s'asseûrer beaucoup de la fidelité de ceux qui se ménagent beaucoup avec Dieu, qui se donnent à lui de telle sorte, qu'ils ne rompent point entiérement avec ses plus mortels ennemis, qui se declarant foiblement pour la pieté, semblent laisser derriere eux un passage toujours ouvert, pour retourner au monde quand il leur plaira; qui se reservent encore quelque attache, qui ne donnent pas tout le

cœur,qui n'ôtent pas au demon toute l'esperance qu'il pourroit avoir d'y jamais rentrer ; une parfaite conversion n'est point sujette à ces funestes revers. C'est pour toujours quand c'est tout-de-bon, & c'est tout-de-bon quand on veut changer,quand on s'ôte à soi-même autant qu'on le peut,tous les moiens de changer encore.

Voila, si je ne me trompe, tout ce qui a coutume de rendre sterile la parole de Dieu dans les ames qui en sont touchées, j'espere que la cause du mal étant connuë,on n'aura pas trop de peine à le guerir, & que ce discours ne nous aidera pas peu à récueillir le fruit de tant de graces que nous avons receuës durant le saint tems d'où nous sortons.Il le faut faire au plutôt, Messieurs, tandis qu'il nous reste encore quelque sensibilité pour les choses de nôtre salut. Car vous voulez bien que je vous dise,que quoi que cette facilité à être émeu par la voix de Dieu, soit une tres-bonne marque, c'en est une fort méchante de ne profiter point de ces divins mouvemens : *Terra enim*, dit saint Paul en son Epître aux Hebreux, *sæpe venientem super se bibens imbrem, & generans herbam opportunam illis, à quibus colitur, accipit benedictionem à Deo ; proferens autem spinas ac tribulos, reproba est, ac maledicto proxima.* Car la terre qui est souvent arrosée de la pluie jusqu'à en être pénetrée,(voila justement nôtre question) c'est à-dire, une ame qui n'entend pas seulement la parole de Dieu, mais à qui le Seigneur fait la grace d'en être souvent touché, si elle rend le fruit qu'on en attendoit, elle est benie du Ciel ;

mais si elle continuë à ne produire que des ronces & des épines, elle n'est pas loin du dernier malheur, elle a sujet de craindre que sa sterilité ne soit un effet de sa réprobation. *Reproba est ac maledictio proxima.*

C'est pourquoi je vous conjure au nom de Jesus-Christ, que si la grace se fait encore sentir à vous, comme elle a fait jusqu'ici, vous ne lui résistiez pas plus long-tems, de peur qu'elle ne se retire, & qu'elle ne vous laisse dans l'insensibilité. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Je pardonne à ces malheureux, qui quoi que assez assidus à la prédication, n'y entendent pourtant jamais que la voix de l'homme, qui frappe leurs oreilles par des paroles sensibles;mais quelle excuse pouvez-vous avoir, vous qui entendez la voix de Dieu, qui touche vôtre cœur, auquel toute autre voix ne sauroit se faire entendre? S'il est bien vrai, Chrêtienne Compagnie, que c'est Dieu qui vous appelle par ces mouvemens interieurs, comme vous n'en sçauriez douter, comment est-ce que vous êtes retenu par les foibles prétextes que vous alleguez? Comment ne passez-vous point sur tout ce qui vous arrête: Je ne trouve point étrange que vous vous opposiez à moi, que vous opposiez à tous mes raisonnemens, vôtre foiblesse & vos vaines craintes; mais croiez-vous que Dieu qui vous invite n'ait pas préveû ces difficultez, ou qu'il ne soit pas capable de vous les faire surmonter? Est-ce que vous vous défiez de lui, & que vous craignez qu'il ne vous enga-

ge imprudemment dans une entreprise, dont le succés ne vous seroit pas avantageux? Le monde vous attire, je n'en doute pas, il vous retient par mille considerations, mais si vous voulez un peu considerer quel est celui qui vous appelle au fond de vôtre ame, le monde ni ses vains motifs qu'il vous propose, ne feront guere d'impression sur vôtre esprit.

Sainte Magdelaine étoit dans une fort grande compagnie de Juifs qui étoient venus exprés de Jerusalem, pour lui faire leurs complimens sur la mort de son frere unique, la civilité demandoit qu'elle les entretint; ou du moins qu'elle ne les quittât pas brusquement, & sans leur avoir fait des excuses, mais du moment qu'elle fut appellée de la part de Jesus-Christ, elle se crût dispensée de toutes les loix de la bien-séance humaine, elle oublia qu'elle eût compagnie, elle partit sans prendre congé, & courut à son bon Maître. Si je vous disois, Messieurs, que c'est de la part de Dieu que je vous ai parlé, toutes les fois que je suis monté en cette chaire, que c'est sa volonté que je vous ai déclarée, qu'il vous a invité par ma bouche à sortir de cét embarras d'affaires temporelles, de ces inutiles conversations, qui vous empêchent de songer à vôtre salut, de ces inutiles conversations, qui vous tienne comme enchaînez, de cette tiédeur qui vous expose à tant de perils; vous douteriez de la verité de mes paroles, & vous refuseriez de vous rendre à mon témoignage. Mais je m'addresse aujourd'hui à ceux qui sont touchez inte-

rieusement des choses qu'on leur prêche, c'est-à-dire, ceux à qui le Seigneur dit toutes ces choses immediatement & d'une maniére que les hommes les plus éloquens & les plus Saints, que les Anges mêmes ne sauroient jamais imiter, étant une doctrine certaine & universelle, que Dieu se reserve à lui seul le pouvoir de s'insinuer dans l'ame, & de faire entendre sa voix jusqu'au fond du cœur. *Magister adest, & vocat te.* Cette voix qui vous sollicite, qui vous reproche vôtre lâcheté, qui vous effraie par ses menaces, qui vous inspire une nouvelle ardeur pour le bien, qui vous represente le mauvais état où vous étes, qui vous donne la pensée d'en sortir; gardez-vous bien de croire que ce soit la voix du Prédicateur; si c'étoit elle, elle seroit entenduë également de tout le monde, elle auroit le même effet dans tous leurs cœurs, *magister adest, & vocat te,* c'est vôtre maître qui est présent, & qui vous fait l'honneur de vous appeller à lui par lui-même, *Nolite obdurare corda vestra.* Ecoûtez le donc puisqu'il est vôtre Dieu, & ne refusez pas de lui obéir, quelque specieuses que soient les faussès raisons qui vous en détournent, car tout doit ceder à l'obéïssance que toute créature doit au Créateur de l'Univers; Souvenez-vous que les autres meprisent les serviteurs du Dieu vivant, ses Lieutenans, ses Ambassadeurs, mais pour vous que c'est le Seigneur lui-méme que vous mépriseriez, si vous refusiez de vous rendre aux secrets mouvemens qui nous portent à la piété: Ecoutez-le de peur qu'il ne se rebutte, qu'il ne se

taiſe, ou du moins qu'il ne vous parle plus que par la bouche d'autrui. Ecoutez-le puiſqu'il ne peut vous donner que des conſeils ſalutaires & qu'il ne vous demande rien que vous ne deuſſiez deſirer vous-même pour vôtre intereſt. Enfin écoûtez aujourd'hui les paroles par leſquelles il vous invite à ſon ſervice, afin que vous puiſſiez entendre quelque jour, celles qui appelleront les ſerviteurs à la récompenſe. *Ainſi ſoit-il.*





SERMON LXXVII.

DU RESPECT humain.

Cùm fores essent clausæ ubi erant discipuli congregati propter metum Iudæorum, venit Jesus, & stetit in medio eorum.

Jesus vint & parut au milieu de ses Disciples, les portes du lieu où ils s'étoient assemblez de peur des Juifs, étant fermées. S. Joan. c. 20.

On ne hazarde rien en méprisant le respect humain, on hazarde beaucoup quand on l'écoute.

QUelque sujet que nous aions eû d'être scandalisez de la foiblesse des Apôtres à la passion du Fils de Dieu, la crainte qu'ils té-

moignent aujourd'hui aprés sa Résurrection, me paroit encore plus lâche, car s'ils manquerent alors de courage, c'est que la foi manqua elle-même dans leur esprit, & s'ils douterent que Jesus fût Dieu, c'est qu'ils le virent dans un état, où l'on pouvoit même douter s'il étoit homme. Mais présentement que la nouvelle vie du Sauveur doit avoir ranimé leur esperance, & rendu leur foi inébranlable, aujourd'hui que la gloire de son tombeau a entiérement effacé l'ignominie de sa croix; Je leur demanderois volontiers de quel prétexte ils peuvent colorer cette timidité, qui les tient tous enfermez dans une même maison, sans qu'ils osent ni se declarer ni paroître même devant les Juifs. S'il y-avoit quelque honte à confesser un Dieu souffrant, comment ne sortent-ils point, pour aller publier la gloire de son triomphe? Peuvent-ils encore craindre la mort, aprés qu'il l'a vaincuë, & qu'en ressucitant il leur a donné des gages si seûrs de leur résurrection?

Mais il vaut mieux que je m'adresse à vous, Chrétiens Auditeurs, puis qu'un pareil desordre qu'une crainte toute semblable à celle de ces disciples regne peut-être dans nos cœurs, & y étouffe la précieuse semence que Dieu y a répanduë par sa parole. Combien de personnes ont été éclairée & touchées de Dieu où pendant le Carême, ou à ces fétes derniéres, qui rendront peut-être toutes ces lumiéres inutiles par je ne sai quel respect humain, par une vaine appréension des discours & des jugemens du monde. O mon-

de impie ! mal-heureux monde ! ne cesseras-tu donc jamais de faire la guerre à Jesus-Christ, sera-ce donc toûjours en vain qu'il t'aura vaincu? qu'il t'aura méprisé, qu'il t'aura confondu par sa doctrine & par ses exemples ? monde foible & impuissant, jusqu'à quand paroîtras-tu si redoutable aux serviteurs du Dieu des armées ? jusqu'à quand seras-tu l'effroi & la terreur de ceux qui se peuvent rendre tes accusateurs & tes juges? c'est contre ce monde que je desire aujourd'hui vous rasseurer & vous donner d'invincibles armes : Mais il n'appartient qu'à l'esprit de Dieu de vous donner des forces & du courage, sans quoi les meilleures armes sont utiles. Adressons-nous donc à lui par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

Saint Augustin au premier Sermon qu'il a fait sur le 90. Pseaume, parlant de ceux qui ont quelque honte de faire le bien devant les hommes, dit qu'ils sont semblables à ces timides oiseaux, lesquels épouvantez par le bruit qu'on fait tout exprez pour les tirer de leur fort, abandonnent le buisson, où ils étoient en seûreté, & vont donner dans le panneau que le chasseur leur a tendu. Il veut dire que les Chrêtiens, qui abandonnent la piété pour la crainte des discours & des jugemens des hommes, sont tout ensemble & fort timides & fort imprudens, qu'ils ne connoissent ni le peril qui les épouvante, ni celui où ils se jettent en pensant fuir le premier. Qu'ils se riroient de leur propre crainte, s'ils savoient combien elle est vaine dans sa cause, mais qu'ils

la craindroient elle-même étrangement s'ils savoient combien elle est funeste dans ses effets.

Si cela est vrai, Chretiens Auditeurs, pour donner du cœur à tous ceux qui n'osent pas se declarer pour Dieu, ni faire une profession ouverte de la vertu, il n'y-a qu'à leur faire voir deux choses. La premiére ce qu'ils craignent, la seconde ce qu'ils ont à craindre, quand ils se laissent vaincre au respect humain; & c'est ce que j'ay dessein de faire dans les deux parties de cét entretiẽ. Dans la premiére je découvrirai les maux que nous cause cette vaine crainte, & dans la seconde je parlerai des maux que cette même crainte nous peut causer, vous verrez qu'on ne hazarde rien en la méprisant, qu'au contraire on hazarde beaucoup quand on l'écoute. C'est tout le sujet de ce discours.

Il y a bien de la difference entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, & ce même objet, quand on le considere dans l'idée que s'en forme un esprit foible, lequel a coûtume de multiplier les maux & les perils, de les approcher quoi-qu'ils soient encore fort éloignés & de les grossir, non-seulement contre toute verité, mais même contre toute vrai-semblance. Savez-vous bien ce que c'étoit que la terre promise au jugement de ces lâches espions, que Moïse avoit envoiez pour la reconnoître? C'étoit une terre sterille & maudite, un monstre disoient-ils, qui devoroit ses habitans; les Cananéens qu'il en falloit chasser par les armes, étoient tous Geans, devant qui les enfans de

Dieu ne devoient paroître que comme des moucherons Mais dans la verité, c'étoit une region fertile & délicieuse, qui couloit le lait & le miel, selon le langage de l'Ecriture. Pour les gens du païs c'étoient des hommes comme les autres, dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël; à entendre parler un soldat qu'une terreur panique a privé du jugement, & qui vient communiquer sa crainte à tout un camp, à toute une ville, à l'entendre parler, ce qui cause sa fraieur, c'est l'ennemi lui-même qu'il a veû, lequel s'avance à grand pas, & qui couvre toute la campagne, & cependant on trouve, comme il est arrivé tres-souvent, qu'il a pris des troupeaux de brebis pour des escadrons, & un champ semé de chardons & de ronces pour un gros de gens armez de piques & de mousquets. De sorte que pour savoir au vrai si la crainte humaine qui étouffe peut-être vos bons desirs, pour savoir, dis-je, si cette crainte est raisonnable & bien fondée, il semble que sans écouter ceux, qui s'en sont laissé prévenir, il faudroit en examiner la cause en elle-méme, & n'avoir nul égar à ce qu'ils en pensent. Cependant je suis si persuadé, que ce qui les effraie n'est rien du tout, que je veux bien attaquer ce fantôme tel qu'il est dans leur pensée, avant que de le dépoüiller pour leur faire voir leur terreur.

Vous m'avoüez donc, Messieurs, que vous avez été persuadé au fond de vôtre ame que tout n'est que vanité sur la terre, que les plus sages sont ceux qui renoncent pour l'amour de Dieu à

tout ce qu'il faudra quitter à la mort malgré qu'on en ait. Vous vous êtes senti détaché de bien de choses, dont vous croiez autrefois qu'il vous seroit éternellement impossible de vous passer. Le visage de la penitence ne vous paroît plus si affreux, ce ne seront plus les plaisirs du monde qui vous arréteront dans le monde, vous n'y trouvez plus tant de goût que vous faisiez autre-fois; si vous ne vous addonnez pas serieusement à la pieté, ce ne sera pas la crainte de mener une vie triste, qui vous en empéchera: Oüi, dittes-vous, je comprens qu'on est tres-heureux, quand une fois on s'est donné à Dieu sans reserve; j'entre vois je ne sai quoi de fort beau & de fort doux dans la veritable dévotion. Au reste je vois peu de chose dans la vie des plus-grands Saints, qui fût capable de m'arrêter, aprés tout ils ont été hommes comme nous, & je vois bien qu'il n'est que d'avoir un peu de résolution & de confiance en Dieu. Le jeûne, la retraitte, l'amour du silence, & de l'oraison, visiter & servir les pauvres, negliger le corps, combattre les passions, il me semble que je me resoudrois aisément à tout cela par le seul desir de devenir ami de Dieu, de calmer ma consience, de me préparer une mort tranquille, & une bien-heureuse éternité. Voila de grandes graces, voila d'admirables sentimens; mais si cela est ainsi, qu'est-ce donc, qui vous fait encore de la peine? quel si grand obstacle peut rendre inutile une si belle disposition? helas il ne vous reste plus qu'un pas à faire, & vous voila saint; qu'est-ce qui peut

vous retenir sur le point d'entrer dans le cœur de Dieu, dont il semble que toutes les avenuës vous sont ouvertes ?

Je crains le monde, dittes-vous; Le monde est malin au delà de tout ce qu'on peut penser ; on ne peut éviter ses discours, & ses railleries ; il faut qu'il glose sur tout, & qu'il empoisonne tout. Que ne dira-t-on pas de moi, si tout d'un coup je renonce au jeu, si je me bannis des compagnies, si je me mets tout de bon à faire ce qu'il faudroit faire, & ce que je voudrois faire, pour me rendre agréable aux yeux de Dieu. On me fera passer tantôt pour un hipocrite, tantôt pour un esprit foible; on m'accusera de légereté, de bizarrerie, de folie ; on rendra cent fausses raisons de ce changement; on en rira par tout où je suis connu ; on me montrera au doigt à ceux qui ne me connoissent pas, on comparera cette seconde vie avec celle que j'ai menée jusques ici. Enfin tout le monde parlera de moi sans qu'il se trouve peut-être une seule personne qui veuille me faire justice, & prendre la chose du bon biais. Est-ce-là toute vôtre crainte? Si j'en ai bien compris le sujet, tout se reduit aux discours des hommes, on parlera de vous, cela peut être. Mais est-il possible que cela soit capable de balancer en vôtre esprit tous les motifs d'interest, de justice, de reconnoissance, d'amour qui vous portent à servir Dieu ? ô que si nous avions un peu de foi, de simples paroles feroient peu d'impression sur nôtre esprit, & qu'il faudroit bien que le monde, que l'enfer emploiât d'aûtres machines pour nous ébranler.

Mon Dieu, savons-nous bien ce que c'est que vôtre amour, quand nous y renonçons pour si peu de chose? Nous aurons un grand regret en l'autre vie, Chrétiens Auditeurs, d'avoir méprisé un si grand bien, pour quelque raison que ce puisse étre, mais pour des paroles que le vent emporte, avoir negligé l'amitié, la faveur de Dieu, avoir renoncé à tous les avantages qu'il y a dans son service, quel sujet de douleur & de repentir?

Mais voions un peu quelles sont les personnes, dont vous redoutez si fort les discours; certainement ce ne sont pas les sages & les vertueuses. Celles-ci bien loin de vous blâmer du changement qui se sera fait en vous, en loüeront Dieu, & lui en rendront mille & mille actions de graces, & non seulement ceux qui sont dans la pratique d'une excellente vertu, le jugement desquels devroit être préferé au jugement de tous les autres, mais il n'est personne à qui il reste un peu de foi& de raisõ, qui ne doive dõner des éloges à vôtre conduite. Car quel'est l'homme pour peu raisonnable qu'il soit, qui puisse trouver étrange que vous pensiez tout de bon à vôtre salut, à une affaire où il s'agit de tout, où il s'agit de vôtre ame, où il s'agit d'une éternité de biens ou de maux; quoi de plus judicieux que d'apprécender d'être surpris par la mort, veû les perils dont vostre vie est comme assiégée? A moins d'avoir perdu l'esprit peut-on s'exempter de cette crainte! qui peut vous accuser de legereté ou de foiblesse, lors qu'on vous verra mépriser toutes

les choses viles & méprisables, tout ce que la sagesse-même paienne a jugé digne de mépris, quand on vous verra chercher dans vous-même, ce que les ames du commun cherchent inutilement dans tout ce qui est & hors d'elles & au dessous d'elles ? S'il est vrai qu'il y a un Dieu infiniment bon, & infiniment aimable, quelle raison peut-on avoir de condanner ceux qui s'attachent à lui plûtôt qu'à ses créatures ? si les plus grands Rois ne sont en sa présence que comme des grains de poussiere, n'ai-je pas sujet de le craindre ? & si je ne veux dependre que de lui, si je veux m'affranchir de toute autre servitude, qui peut m'accuser d'imprudence ou de lâcheté ?

Qui seront donc ceux qui parleront en mauvaise part de vôtre conversion ? Quelques libertins qui font profession de ne rien croire, ou du moins de ne rien faire de ce qu'ils croient, c'est à dire des fous declarez, des gens qui n'ont pas même le sens commun. Seroit-il bien possible, que vous préferassiez le jugement d'un homme qui n'en a point à vôtre propre jugement, au jugement de la plus saine partie du monde ? Quelle lâcheté, dit saint Jean Crisostôme qu'un Chrétien élevé par son caractere au dessus des Anges, se soûmette volontairement aux hommes, qu'il cherche à leur plaire, & que par cette bassesse il s'égale aux gladiateurs, au comediens & aux boufons ? Il parle des hipocrites, mais il y a bien plus de raison de faire ce reproche aux timides Chrétiens, à qui je parle aujourd'hui. Car

si ceux-là sont dignes de répréension, parce qu'ils font le bien pour plaire aux hommes, que doit-on dire de ceux-ci, qui pour plaire aux hommes negligent de faire le bien, & font même quelquefois le mal ? Les hipocrites sont bien aveugles d'aimer mieux plaire au monde, que de plaire à Dieu ; mais nous sommes encore plus malheureux, ce me semble, d'aimer mieux déplaire à Dieu que de ne plaire pas au monde. En tout cas les premiers ont du moins cét avantage, que c'est l'estime des gens de biens qu'ils recherchent, au lieu que les autres veulent être approuvez des méchans, dont l'approbation ne peut que les deshonnorer, dont les lcûanges sont des blâmes effectifs.

De-plus, Messieurs ces personnes dont vous craignez si fort la censure, sont ceux-là mêmes qui quelque jour doivent confesser en présence de toute la terre, qu'ils ont été fous de censurer vôtre dévotion, & la réformation de vos mœurs, *Nos insensati,* s'écriront-ils à la veûë des prédestinez, *vitam illorum æstimabamus insaniam & finem illorum sine honore.* Helas nous traittions ces gens-là d'insensez, nous croions qu'il y avoit de la foiblesse d'esprit à s'addonner ainsi tout entier à la dévotion. Mais que nous étions insensez nous memes, de ne voir pas que c'étoit le meilleur parti, & que nous nous égarions par des routes perduës & difficiles. Lors que ces malheureux feront cette confession publique, qu'ils avoûëront le tort qu'ils on eû de trouver à redire à la vie sainte & reglée des veritables Chré-

vez : Tandis qu'on vous déchirera dans le monde, qu'on vous y fera passer pour une extravagante, pour une hipocrite, & qu'on y parlera de vôtre dévotion comme d'une dévotion ou forcée, ou indiscrette, comme d'une dévotion ridicule, peu judicieuse, peu conforme à vôtre état, tandis que cela sera, ne doutez point que vous ne soiez trés-bien avec Dieu: si vous étiés de ses ennemis, le monde qui est le plus grand de tous, vous aimeroit infailliblement, il vous seroit favorable, *Si de mundo essetis, mundus quod suum esset diligeret.* Si vous voulez savoir la veritable raison, pourquoi ce monde vous est contraire, c'est parce que vous n'ètes pas des siens, c'est à dire du nombre des reprouvez, *Quia de mundo non estis, propterea odit vos mundus.*

C'est pour cela que Tertullien sur la fin de son Apologie, rend graces aux infideles au nom de tous les Chrêtiens de ce qu'ils les condamnent dans tous leurs Tribunaux, comme des gens qui sont impies d'un côté, & d'un autre attachez à de vaines superstitions. Nous vous en remercions, dit ce Pere, parce que comme les jugemens de Dieu & ceux des hommes ne s'accordent pas, vôtre condannation est une marque infaillible, que Dieu nous absout, & nous reçoit en sa grace, *ut enim æmulatio divina rei & humanæ, cum damnamur à vobis, à Deo absolvimur.* Quand il seroit donc vrai qu'on devroit parler de nôtre nouvelle vie, ce ne seroit pas un si grand mal que nous l'avions imaginé. Mais savez-vous bien, Messieurs, qu'il s'en faudra beaucoup

qu'on ne parle autant, & d'une maniére aussi fâcheuse que nous le pensons. Je conviens que le nombre des mauvais Chrêtiens est fort grand, mais il ne faut pas croire, que tous se doivent déchaîner contre un Chrêtien qui commencera à bien vivre. Premiérement je suis connu de peu de personnes, en second lieu parmi ceux qui me connoissent, il en est peu, qui pensent à moi, peu qui s'informent de ma maniere de vivre, tres-peu qui en étant informez y prennent quelque interêt, & se mettent en peine si je fais bien ou mal, la plûpart des gens laissent les autres se gouverner comme ils l'entendent, pourveû qu'on ne les incommode point, ils ne trouvent pas mauvais que chacun vive à sa mode.

En troisiéme lieu; & ceci mérite d'être observé, la plûpart des personnes les plus mondaines ne sont point gâtées dans l'esprit, je veux dire que quoi qu'elles soient engagées bien avant dãs la vanité, & si vous voulez même dans le desordre, elles ne laissent pas de connoître & d'estimer la vertu, elles l'aiment souvent, quoi qu'elles ne la pratiquent pas, parce qu'elles n'ont pas la force de surmonter les passions & les mauvaises habitudes. Toutes ces personnes quelque déreglés qu'elles soient dans leurs mœurs, jugeront de vous favorablement, elles vous feront justice. Davantage ceux qui vous blâmeront, le feront plûtôt par une secrette envie de vôtre réputation, que par aucune pensée qu'ils aient que vous soiez en effet repréensible. Ces envieux, dit saint Jean Crisostôme, vous admireront dans leur

leur ame, lors méme qu'ils tâcheront de vous decrier, tout au contraire des flatteurs, qui condannent dans leur cœur ceux, à qui ils donnent de fausses loüanges.

Enfin si l'on vous blâme au commencement, parce qu'on croira, ou qu'on fera semblant de croire que ce n'est que légereté, que vous n'avez pas changé pour devenir bon, mais que vous n'étes devenu bon que pour changer, vôtre perseverance leur fermera aisément la bouche. On parle durant quelques jours, comme on a coûtume de parler de toutes les choses nouvelles, on se taît bien-tôt aprés, on laisse vivre une personne à sa fantaisie, mais si elle continuë dans le bien, on commence à l'admirer, à concevoir de la venération pour sa vertu. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que cela ne manque jamais d'arriver, sur tout quand la personne qui se met ainsi dans le bien, est une personne de mérite, qui a de quoi se soûtenir d'ailleurs, est par son esprit, & par les autres avantages soit de la nature, soit de la fortune, lors qu'elle ne quitte point le monde par le desespoir de réüssir, & qu'on ne peut pas dire que ce soient ses mal-heurs, qui la reduisent à embrasser la dévotion comme un pis aller. Je dis, Messieurs, que ces sortes de personnes bien loin d'être exposées aux railleries du monde, si elles peuvent perseverer assez de tems, pour faire comprendre que c'est tout de bon qu'elles ont fait le sacrifice, elles ne peuvent manquer de s'attirer l'admiration & le respect des plus libertins. On passe encore plus loin, il

prend envie de les imiter. Nous voions tous les jours que ces exemples font des impressions incroiables sur les esprits. *Probata virtus corripit insipientem*, dit le sage. Ce débauché, cette femme mondaine ne peut s'empécher de faire des réflexions sur vôtre changement, ce sera un réproche à son obstination qu'elle ne pourra supporter.

Pourquoi se dira-t-elle à elle-même, pourquoi ne ferai-je pas ce que celle là a bien pû faire. A-t-elle ou plus d'obligation, ou plus d'interêt que moi à vivre chrêtiennement ? Elle a envie de faire son salut, elle a raison, & moi ai-je renoncé à mon salut ? Elle craint la mort, ne puis-je pas en être surprise aussi bien qu'elle ? N'avons-nous pas été creées toutes deux pour aimer Dieu, ne sommes-nous pas toutes deux chrêtiennes, Jesus-Christ, n'a-t-il pas versé son sang pour toutes deux. Le Paradis où elle aspire, n'est-il pas ma patrie & mon heritage ? J'aurois crû jusqu'ici que la pratique de la piété étoit impossible à qui vivoit dans le monde, mais je ne puis plus me couvrir de ce prétexte. Ce que cette personne a fait sans y être portée par nul exemple, je le puis bien faire aprés qu'elle m'en a montré, qu'elle m'en a comme applani le chemin? Elle vivoit, il n'y a pas longtems, comme je vis encore aujourd'hui, la voila heureusement changée, & bien-loin de s'en repentir, elle loüë Dieu, elle s'applaudit elle-même de son changement ; il faut qu'elle y ait trouvé son conte, puisqu'elle n'en a pas été re-

buttée. Allons sur les traces qu'elle nous marque, commencer à nôtre tour une vie toute nouvelle. Ne differons plus ce que je n'ai que trop differé, & regagnons par nôtre ferveur ce que le temps lui a donné sur moi d'avantage.

Voila, Messieurs, ce que pensera à l'occasion de vôtre retraitte, cette personne dont vous appréendez les railleries, vous aurez le plaisir de la voir entrer elle méme dans les voies de la pieté, vous en ferez peut-étre une sainte. Cela étant ainsi, si nous sommes assez lâches pour reculer, quel regret n'aurons-nous pas, lors que nous paroîtrons devant Dieu, & qu'il nous fera voir qu'il avoit attaché à nôtre courage la conversion de ceux-mêmes, dont nous aurons craint les jugemens? Quel sujet de douleur d'avoir mieux aimé vous perdre avec eux, que de les sauver avec vous? Quelle joie au contraire si vous êtes assez genereux pour passer par dessus tout respect humain, lors que ces ames que vous aurez attirées par vôtre exemple, vous reconnoîtront pour leur liberateur, qu'elles vous demanderont pardon de vous avoir rendu le chemin du Ciel plus difficile, par la liberté qu'elles auront prise de parler de vous, qu'elles vous rendront mille actions de graces du mepris que vous aurez fait de leurs railleries & de leurs vains jugemens, qu'elles vous loüëront de vostre constance, qu'elles prieront le Seigneur de vous en récompenser. Ce sera pour lors que vous verrez, si vous aviez tant de sujet de craindre les hommes, & quel tort vous auriez fait à Dieu, à vôtre prochain, &

à vous-même, si vous vous étiez rendu à cette tentation. En voila assez, si je ne me trompe, pour dissiper une crainte aussi vaine que celle dont nous parlons. Il est tems que je songe à vous en inspirer une raisonnable, & qu'aprés vous avoir montré quels sont les maux que nous craignons, je vous fasse voir quels sont les maux que cette crainte nous peut causer. C'est le second Point.

Pour étre court, je reduits tous ces maux à deux, je dis que cette crainte nous conduira bien-tôt jusqu'à mépriser Dieu: Et en second lieu qu'elle obligera Dieu à nous mépriser. Que ne puis-je, Chrétiens Auditeurs, vous faire aussi bien comprendre ces veritez, que j'en ai été persuadé moi méme par l'experience? Que ne puis-je vous découvrir par quels degrez une ame timide & sensible aux discours des mauvais Chrêtiens, tombe insensiblement de la plus grande ferveur dans une tiédeur extrême, & de la tiédeur jusques dans l'endurcissement? Comme la crainte de deplaire aux hommes la conduit au desir de leur plaire, & comme ce desir étouffe en elle tout bon desir. Comment aprés s'être ménagée quelque tems entre Dieu & le monde, elle en vient à aimer le monde, & enfin à ne faire plus d'état de Dieu.

Mais pourquoi, me dira quelcun, pourquoi me menacer d'un mal dont je me sens si éloigné? j'aimerois mieux mourir que d'offencer Dieu mortellement. Il est vrai que je ne veux point passer pour bigot, c'est un caractere trop ridicule

aux yeux du monde que celui d'un dévot de profession: Mais je veux être bon sans faire connoître que je le suis. Je veux être meilleur que les autres, & néanmoins vivre, s'il est possible, comme les autres. Je vous entens, Chrêtiens Auditeurs, voila quelle est la maxime sur quoi vous desirez vous regler. Il ne faut point passer pour bigot, il faut vivre chrêtiennement, sans s'éloigner toutefois de la maniére de vivre des gens du monde. Mais si Dieu qui vous aime peut-être plus que le commun des hommes, si Dieu, dis-je, vous demande au fond du cœur quelque chose de plus que ce qu'il exige des autres hommes; s'il vous presse interieurement de lui faire certains sacrifices que le monde n'approuve pas, que le monde condamne & traitte de bigoterie, vous mépriserez l'inspiration de Dieu & toutes les marques de son amour pour vous tenir à vôtre maxime.

En second lieu, je veux que la vie du monde ne soit pas absolument opposée aux commandemens de Dieu, vous ne pouvez pas nier qu'elle ne soit tout-à fait contraire aux conseils & aux maximes de Jesus-Christ; de sorte que vous ne pouvez pas former le dessein de vivre comme l'on vit dans le monde, sans renoncer une fois pour toutes aux maximes & aux conseils de l'Evangile, qui est le plus grand mépris que l'on puisse faire de la Sagesse incarnée. De plus, combien de choses approuvées & établies dans le monde, lesquelles quoi qu'indifferentes par elles mêmes, sont pour plusieurs des occasions

d'offenser Dieu ou prochaines ou éloignées. J'appelle ici occasion éloignée, tout ce qui dissipe l'esprit, tout ce qui ramollit l'ame, tout ce qui dispose à la passion, tout ce qui seche le cœur, & le rend moins sensible aux choses de Dieu. Car il est certain que tout cela prépare la voie au peché, & n'est pas long-tems sans l'introduire dans nous. Si vous prétendez vous éloigner de ces sortes d'occasions, il y aura toujours quelques libertins qui s'en formaliseront, vous mépriserez donc le peril qu'il y a d'offencer Dieu, ce mépris renferme un mépris tout visible de Dieu même.

Enfin si vous voulez à quelque prix que ce soit éviter la censure & les railleries des gens du monde, vous irez encore plus loin, il y a mille devoirs essentiels qu'il faudra nécessairement abandonner. Refuser de parler dans les lieux Saints, imposer le silence aux médisans, se retracter quand on a médit, condamner les juremens & les discours peu honnêtes, témoigner du moins par le silence, par l'air du visage, qu'on en est scandalisé, rechercher son ennemi pour l'engager à une véritable réconciliation, refuser un appel, refuser de manger de la viande aux jours défendus à quelque table que l'on se trouve, refuser de manger hors du repas aux jours que l'Eglise commande le jeûne, refuser de manger & de boire plus que la nécessité ne demande en quelque tems que ce puisse étre, ce sont toutes obligations indispensables. Si vous voulez vous aquiter fidélement & constamment de toutes ces choses, vous

vous exposerez à passer pour bigot, ce que vous ne pouvez souffrir en nulle maniére : dont toutes les fois que vous vous trouverez en de pareilles rencontres, vous serez horriblement tenté de passer par dessus le commandement divin, & à moins d'une grace extraordinaire, à moins d'un miracle vous succomberez à la tentation, vous agirez selon vôtre grand principe, vous aimerez-mieux mépriser Dieu que d'étre méprisé des hommes.

C'est, Messieurs, ce que JESUS-CHRIST, nous a voulu faire entendre, quand il a dit, que de deux maîtres qu'on se proposera de servir, on en aimera un nécessairement, & qu'on méprisera l'autre : *Unum diliget, & alterum contemnet.* Il est tout visible que tandis que vous serez dans les sentimens où vous étes, ce ne sera pas le monde qui sera l'objet de vos mépris, puisque vous avez pour lui de si grands égars, puisque vous voulez qu'il soit content à quelque prix que ce soit. Ce sera donc Dieu que vous mépriserez infailliblement, vous étouferez peu-à-peu dans vôtre cœur tous les sentimens de respect & d'amour, que vous avez encore pour lui ; non-seulement vous lui desobéirez, mais vous le ferez quelque jour sans hésiter, vous le ferez méme avec courage. Dans la disposition où vous étes présentement, vous ne pouvez pas vous persuader que vous puissiez jamais en venir à une si grande extrêmité, c'est pourtant une verité evangelique, c'est une prophetie du Sauveur qui ne peut manquer de s'acco͂plir, quelque incroiable que la chose vous

paroisse : *Unum diliget, & alterum contemnet.*

Mais qu'est-il nécessaire de chercher des preuves, pour montrer que le respect humain nous portera enfin à mépriser Dieu, puis qu'il est certain qu'il portera Dieu à nous mépriser, & à se separer de nous ? *Væ qui spernis,* dit le Prophete, *nonne & sperneris ?* Malheur à vous qui méprisez Dieu, pensez-vous que Dieu ne vous méprisera pas à son tour ? Oui, Messieurs, cette mauvaise honte de faire le bien devant les hommes, est elle méme un mépris du Seigneur & de sa grandeur infinie. Quiconque appréende si fort de déplaire au monde en vivant chrêtiennement, ne peut se sauver de l'un de ces trois reproches, ou de préferer le monde à Dieu, ou de le faire aller de pair avec Dieu, ou du moins de ne se contenter pas de Dieu seul, de le considerer comme s'il ne pouvoit pas nous suffire, & que la faveur du monde nous fût encore nécessaire avéc la sienne. Or tout cela lui est infiniment injurieux, & il ne peut dissimuler l'indignation qu'il en conçoit. *Cui similem me fecisti ?* nous dit-il par Isaïe : A qui est-ce que vous m'avez égalé, inconsideré que vous étes ? Vous prétendez donc que je m'accommode avec le monde, que je souffre qu'il regne avec moi, ou pour mieux dire, car c'est en effet ce que vous voulez, qu'il regne sur moi. Je voulois vous en faire le juge & le maître de ce monde, je voulois faire sortir sa condamnation de vôtre bouche, l'abbattre à vos piés, & vous élever au dessus de tout ce qu'il a de plus redoutable & de plus-grand, & vous étes assez lâche

pour vous soûmettre à lui, assez insensé pour croire que je m'assujettirai moi-même à sa tirannie. Allez ames basses & serviles, allez servir ce monde, duquel vous faittes tant d'état : Mais sachez que tandis que vous serez attachez à lui, vos services me seront en abomination, & que si vous avez honte d'être tout à moi, je rougirois de partager vôtre cœur avec quelqu'autre.

Ce mépris que Dieu fait des ames timides en cette vie, est un mépris secrét qui ne peut étre bien connu qu'à elles-mêmes, il consiste en la soutraction des graces qu'il leur avoit préparées. Le Seigneur cesse de les éclairer, de les attirer à soi, il les néglige comme étant indignes de son amour, il ne leur parle plus au cœur, il ne les écoute plus, il ne prend plus le soin de ce qui les touche, il se dégoûte, il s'éloigne d'elles, il les oublie & les abandonne à elles-mêmes ; mais il viendra un jour qu'il fera éclatter ses mépris à la veûë de toute la terre, & qu'il se vangera hautement de ceux qu'on lui aura fait souffrir. *Qui me confusus fuerit, & verba mea in generatione ista adultera, & peccatrice, & filius hominis confundetur eum, cum venerit in gloria Patris sui cum Angelis sanctis.* Si quelcun rougit de moi & de mes maximes parmi ce peuple infidele & corrompu, je rougirai aussi de lui, lors-que je viendrai accompagné des saints Anges dans la gloire de mon Pere : Je le renoncerai en presence de tout l'Univers, je ne daignerai pas seulement le regarder, je me comporterai à son égar, comme si je ne l'avois jamais connu, j'aurai honte d'avoûër

qu'il ait été de mes diſciples, & des enfans de mon Egliſe, *& filius hominis confundetur eum, cum venerit in gloria Patris ſui cum Angelis ſanctis.*

Tout cela étant ſuppoſé, ſeroit-il bien poſſible que nous vouluſſions nous expoſer à de ſi grands maux, pour plaire au monde, pour éviter je ne ſai quels diſcours dont il nous menace. *Diſrumpamus vincula eorum, & projiciamus à nobis jugum ipſorum, qui habitat in cœlis irridet eos, & Dominus ſubſannabit eos.* Briſons ſes foibles liens, par quoi le demon prétend nous tenir toujours attachez à lui. Secoüons un joug qui nous deshonore, & qui eſt incompatible avec le joug du Sauveur. *Diſrumpamus vincula eorum, & projiciamus à nobis jugum ipſorum.* Que le monde en penſe tout ce qu'il voudra, Dieu voit le fond de mon cœur, & c'eſt à Dieu ſeul que je veux plaire. On parlera ſi je me déclare pour la vertu, eſt-ce qu'on ſe taira ſi je diſſimule ? Si le monde eſt aſſez malin pour cenſurer la pieté même, que ne dira t'il point tandis que la vanité donnera quelque occaſion à la médiſance ? on parle de ceux qui ſe retirent des compagnies ; mais ignore t'on les bruits qu'on ſeme par tout contre ceux qui y ſont les plus engagez ? Quelle obligation ai-je de regler ma vie ſur les diſcours de ces libertins, qui n'ont eux-mêmes d'autres regles de leurs ſentimens, que leurs paſſions dereglées ? S'il s'agiſſoit d'une choſe indifferente ou de peu de conſequence, à la bonne heure qu'on euſt quelque complaiſance pour des gens qui n'en méritent aucune, mais que je renonce au plus-grand de tous les biens,

à l'amitié de Dieu, à ses bonnes graces, à sa faveur, que je m'expose même à être hai de lui, à le perdre sans ressource, pour fermer la bouche à un étourdi, dont le blâme ne peut que me faire honneur, pourroit-on imaginer une plus grande folie.

Le monde me blâmera ; quand il devroit me couvrir d'ignominie, me dépoüiller de tous mes biens, me crucifier ; quand il devroit me traitter comme il a traitté les Martirs, comme il a traitté Jesus-Christ même, il faudroit m'exposer volontiers à tout cela, plûtôt que d'abandonner le dessein de ma santification, & je quitterai tout pour quelques paroles inconsiderées, qui ne peuvent me blesser, & qu'un homme aura dites sans songer peut-être à ce qu'il disoit ? *Disrumpamus vincula eorum, & projiciamus à nobis jugum ipsorum.* Si je suis condamné par le monde, c'est-à-dire, par les Chrêtiens qui vivent dans le desordre, j'aurai l'approbation des gens de bien, & de toutes les personnes raisonnables. Le monde me condamnera, mais tous les Saints qui sont dans le ciel, tous les Anges qui environnent le trône de Dieu, Dieu même m'honnorera de son amitié & de son estime. Mais qui me l'a dit que le monde me condamnera ? Peut-être ne s'appercevra-t'il pas même de mon changement, & quand aujourd'hui il trouveroit à redire, un jour viendra qu'il me fera justice en presence de tout l'univers, & qu'il se condamnera lui-même de folie, pour m'avoir traitté d'insensé. Il me condamnera d'abor, cela pourroit bien arriver, mais ma con-

stance sera changer de langage à ceux qui auront été les moins réservez à parler de moi, peut-être les fera-t-elle même changer de vie.

Enfin, le pis que j'aie à craindre de la part du monde, c'est qu'il se mocquera de ma nouvelle résolution. Mon Dieu, vôtre colere, vôtre indifference est encore plus redoutable que ses moqueries! On rira de ma réforme, mais les démons feroient bien d'autres risées de ma sotte honte, si j'étois assez simple pour aimer mieux me damner; que d'apprêter à rire aux impies. Ils se railleront de moi, mais Dieu me vangera de leurs railleries, ils seront raillez à leur tour d'une maniere bien plus cruelle. *Qui habitat in cœlis, irridebit eos, & Dominus subsannabit eos.* Seigneur fortifiez-nous, s'il vous plaît, contre de si foibles ennemis, ne permettez pas qu'une vaine crainte rende inutile tous nos bons desirs, & toutes vos graces; *Salvus sum, si non confundor de Domino meo*: Ce sont des paroles de Tertullien, qui nous sont extrémement propres dans la disposition où nous sommes.

C'en est fait, je suis hors de peril, je suis à Dieu tout de bon, si je ne rougis point de faire le bien que je connois: si j'ai le courage de mettre en pratique les desirs que j'ai conçeûs, toutes les difficultez sont applanies, je n'ai plus qu'un obstacle à vaincre, me voila saint infailliblement, si le respect humain ne m'arrête. *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Mon Dieu, ne permettez pas que par la crainte d'un mal, qui au fond est plûtôt à soûaiter qu'il n'est à

craindre, nous perdions le plus grand de tous les biens de cette vie qui est vôtre grace, & tous les biens de l'autre qui sont rassemblez deus la gloire que je vous soûaite, au Nom du Pere. & du Fils, & du Saint Esprit.





SERMON LXXVIII.

DE LA MEDISANCE.

Quæ procedunt de ore, de corde exeunt, & ea coinquinant hominem.

Ce que la bouche dit, sort du cœur, & soüille l'homme. S. Matth. chap. 15.

De tous les maux dont l'homme est capable, il n'en est aucun qui soit si facile de commettre que la médisance, il n'en est aussi aucun qui soit si difficile de reparer.

JE ne sai si les pechez de la langue sont ceux qui nous soüillent davantage, mais on peut dire sans craindre de se tromper, que ce sont ceux dont on se soüille le plus souvent. Le saint Esprit nous asseûre qu'il est difficile de parler beaucoup sans pecher: On peut même dire, qu'il est mal-aisé de ne pecher pas pour peu qu'on parle. Une per-

ſonne qui regle ſi bien tous ces diſcours,qu'il ne lui échappe jamais rien dont-elle ait ſujet de ſe repentir,cette perſonne, dis-je,doit être neceſſairement irreprochable en tout le reſte ; cét empire qu'elle a ſur ſa langue,ne peut-être que l'effet de celui qu'elle exerce ſur toutes ſes paſſions, car il n'y-en-a pas une ſeule qui ne ſe produiſe par les paroles, & qui ne paſſe inceſſamment du cœur à la bouche. De ſorte que pour arrêter les deſordres de la langue, il faudroit détruire tous les mouvemens dèreglez de l'ame, arracher toutes les affections vicieuſes, & juſqu'aux moindres attaches que nous pouvons avoir à la créature. Ce n'eſt pas là l'ouvrage d'un jour, Chrêtiens Auditeurs, & ce ſera bien aſſez ſi de ce grand nombre de défauts où nous tombons en parlant, nous en corrigeons aujourd'hui un ſeul. Celui que j'ai deſſein d'attaquer, eſt s'il me ſemble,le plus important, & parmi ceux qui ſont de quelque conſequence, il eſt aſſeûrement le plus-commun, c'eſt la médiſance, cette ſemence de tant de maux, cette peſte de la ſocieté civile, & de la charité chrêtienne, ce venin ſi fort & ſi prompt,qui tuë en un inſtant tout ceux ſur qui il eſt répandu, qui cauſe une mort plus funeſte encore à ceux-mêmes qui le répandent. C'eſt ce vice, dis-je, que j'ai deſſein de combattre en ce diſcours. Je veux vous faire voir que de tous les vices, il n'en eſt aucun qui demande de nous une plus-grande vigilance, & contre lequel il ſoit plus néceſſaire d'être, pour ainſi dire, toûjours en garde. Addreſſons-nous à celle en qui nous

avons mis toute nôtre confiance, & disons lui avec l'Eglise : *Ave Maria.*

Pour montrer que la détraction est de tous les vices celui qui demande de nous une plus grande vigilance, il n'est pas nécessaire, si je ne me trompe, de faire voir qu'il n'est point de plus grand peché que de médire. Je sai qu'il y a des actions plus noires & plus criminelles, comme sont toutes celles qui offencent Dieu immediatement, & quelques autres encore, qui ne blessent directement que nos freres. Je ne prétens pas méme de vous représenter aujourd'hui ce que ce vice a de plus horrible : Je ne produirai point ces portraits si odieux que les Saints Peres, & particulierement Saint Basile, Saint Jean Crisostóme, Saint Jerôme ; & Saint Bernard en ont tracez dans leurs écrits. On sait assez quel mal c'est de ravir à un homme ou à une femme cette réputation, dont ont fait tant de cas dans le monde, & qu'on rachette souvent au prix même de la vie. On n'ignore, pas que le médisant d'un seul coup de langue tuë en quelque sorte, & les absens qu'il noircit, & les présens qu'il scandalise, qu'il se donne la mort à soi-méme, en commettant un peché qui est mortel de sa nature ; on sait qu'il se rend coupable de tous les desordres qui peuvent naître de ses discours empoisonnez, des haines, des querelles, des vengeances, des meurtres qui sont les fruits ordinaires de la médisance. Tout cela pourroit bien vous inspirer une grande horreur de ce peché, mais il ne vous persuaderoit pas que pour l'éviter vous devez prendre un plus grand

grand ſoin, que pour éviter un autre peché, qui ſeroit auſſi grand que celui-ci. Je dis donc qu'il faut veiller ſur ſoi-même, pour ſe défendre de la détraction, auſſi-bien que pour éviter tout autre peché conſiderable, mais outre cela il y a deux raiſons particuliéres qui vous doivent engager à une vigilance particuliére. Ces deux raiſons feront les deux parties de ce diſcours. La premiére c'eſt que de tous les maux dont l'homme eſt capable, il n'en eſt aucun qui ſoit ſi facile de commettre : La ſeconde c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ſoit ſi difficile de réparer. Je prouverai dans le premier point de ce diſcours ; qu'il ſe commet fort aiſément : Dans le ſecond ; qu'il ſe repare difficilement. Voila tout le ſujet de nôtre entretien.

Je ne doute point que vous n'aiez ſouvent fait réflexion aux divers moiens, que les hommes ont inventez pour s'entretuër les uns les autres avec plus de facilité. On n'eût d'abor pour toutes armes que des cailloux, des bâtons nouëux, des maſſuës, tous inſtrumens, qui pour cauſer la mort devoient être entre les mains d'un homme fort & vigoureux, & pouſſez avec une extréme violence. Enſuite on trouva le ſecret d'aiguiſer le fer, & on le rendit bien-tôt ſi pénetrant que les plus foibles mains furent capables de donner des coups mortels. Enfin par l'invention des armes à feu, on en eſt venu juſqu'à ce point qu'il eſt auſſi aiſé de faire un homicide, qu'il eſt aiſé de remuer le doit, pour lâcher le reſſort qui fait joüer ces machines meurtriéres. Mais quel-

que facilité que l'art nous ait donnée pour arracher la vie du corps, la nature nous a pourvû d'un instrument beaucoup plus commode & plus aisé pour ôter la réputation, qui est comme la vie de la vie meme. Cét instrument, Chrêtiens Auditeurs, c'est la langue; cette langue, dis-je, qui est si légere & si souple, dont les mouvemens sont si libres & si prompts, & qui tuë aussi proptement qu'elle se meut.

Pour faire un meurtre, dit Saint Jean Crisostôme, outre qu'on n'a pas toûjours la personne en son pouvoir, il y a mille mesures, mille précautions à prendre; il y a des tems peu favorables, il y a des lieux plus propres pour exécuter de si dannables desseins. De plus toutes les armes ne sont pas seûres, tous les coups ne portent pas, toutes les plaies ne sont pas mortelles: mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'à dire un mot, quelque part que se rencontre celui dont vous détractez, vous trouvez sa reputation par tout où il y a des personnes qui le connoissent; ainsi il n'y a presque point de lieu, où vous ne puissiez le déchirer. Au reste il n'est pas besoin de tems pour cela, un moment suffit, à peine avez vous conceû la volonté de médire, que la chose est exécutée. La langue n'attend point pour cela de commandement, & fait pour l'ordinaire plus qu'on ne veut. Les Orateurs ont beau dire, que pour la reprimer & pour moderer un peu ses emportemens, la nature a eu soin de l'enchaîner dans la bouche, comme un Lion dans une caverne, qu'elle en a fermé l'entrée par un double rang

de dens, qu'elle y a encore ajoûté les lévres, comme une ſeconde barriére ; tout cela bien loin de l'embarraſſer, lui facilite ſes mouvemens, & par conſequent ſes meurtres & ſes ravages.

Cette mobilité de nôtre langue, quand il n'y auroit pas d'autres raiſons, feroit voir qu'on détracte facilement, puis qu'on le fait auſſi facilement que l'on parle. Il eſt même plus aiſé de médire que de parler. On médit quelquefois par le ſilence, ſur tout lors qu'il paroît affecté & miſterieux, un mouvement de la teſte, un geſte de la main, un ſourire, un clin d'œil eſt capable de ternir la plus belle réputation, le moindre de ces ſignes vaut ſouvent tout ſeul une fort longue & cruelle ſatire. Mais outre cette facilité à declarer en un moment ce que nous penſons, ou ce que nous voulons qu'on penſe des autres, il y a pluſieurs choſes qui rendent la médiſance fort aiſée, ou plûtôt qui font qu'il eſt mal-aiſé de ne pas médire.

La premiére, c'eſt le plaiſir que nous avons naturellement à le faire, ſoit que ce plaiſir malin & cruel ait ſa ſource dans nôtre orgueil, qui nous perſuade fauſſement que nous nous élevons en rabaiſſant nos égaux, ſoit qu'il ſoit un effet de l'envie, laquelle ſe plait à medire ſans autre deſſein, que de troubler le bon-heur d'autrui; quoi qu'il en ſoit, on ne peut pas nier, que nous n'aions tous une pente ſecrette à parler mal du prochain, & comme il eſt difficile de réſiſter à la nature, ſi nous n'uſons d'une vigilance extré-

ine, elle nous engage aisément à détracter. Tantôt, elle nous y porte avec impetuosité, & dans la chaleur du discours, elle fait dire cent choses, dont on n'apperçoit la malignité qu'aprés qu'elles ont causé des dommages irreparables. Quelque fois elle y conduit doucement, & par des détours, de sorte que dans le même entretien qui avoit commencé par les loüanges d'une personne, on se trouve insensiblement sur le chapitre de ses mauvaises qualitez : avec ceux qui sont un peu plus retenus, cette mauvaise nature use d'artifice, & colore de prétexte specieux les médisances qu'elle leur veut mettre en bouche. C'est zele, c'est amour de l'équité, c'est compassion pour les fautes de nos freres. C'est une violente & juste douleur causée par l'outrage fait à Dieu, laquelle nous fait parler. On ne manque jamais de fausses raisons, & si l'on manque d'ennemis, ou d'autres personnes dignes de blâme, on s'attache à la vertu la plus pure, on déchire quelquefois ses meilleurs amis, plûtôt que de se passer du plaisir de la médisance.

En deuxiéme lieu ce panchant que nous avons à la médisance, est entretenu par l'attention qu'on donne pour l'ordinaire au médisant : nous nous plaisons à médire, & de plus nous sommes presqu'asseurez de plaire par cette voie. Un Ancien a dit, que la détraction étoit la felicité des oreilles ; & en effet il n'est rien qu'on écoute plus volontiers. Les bons croient qu'ils y trouvent l'éloge de leur probité, & les méchans des exemples qui autorisent leurs dereglemens, ou du

moins qui en diminuent la honte, & ainſi l'envie qu'on a de ſe faire écouter, & de ſe rendre agréable, fait qu'on s'engage aiſément à debiter les nouvelles les plus ſcandaleuſes, & à reveler les crimes les plus ſecrets. C'eſt la raiſon qu'en rend ſaint Paulin en l'une de ſes Epîtres. *Hoc ideo malum celebre, idcirco in multis fervet hoc vitium, quia penè ab omnibus libenter auditur.* On entend volontiers les médiſans ; & c'eſt cela même qui leur donne la penſée & la hardieſſe de médire. Nous ſommes obligez de corriger charitablement nos freres, lors qu'ils oublient leur devoir, l'Evangile y eſt exprez. Cependant peu de Chrêtiens s'aquittent de cette obligation ; d'où vient cela ? ce n'eſt pas que d'ailleurs on y ait moins d'inclination qu'à médire, mais c'eſt que la correction choque preſque toûjours ceux à qui elle s'addreſſe. On ne ſe hâte gueres de parler à qui écoute avec chagrin, dit ſaint Jerôme, on ne jette point un trait contre une pierre, parce qu'elle le repoufferoit contre la main qui l'auroit lancé. Ainſi ſi l'on étoit auſſi aſſeûré de nous déplaire, en nous rapportant les fautes d'autrui, qu'on eſt certain de nous mortifier en nous mettant devant les yeux nos propres défauts, il ſe feroit auſſi peu de médiſance, que de corrections fraternelles. Mais au contraire on eſt aſſeûré, que du moment qu'on entamera une hiſtoire médiſante, tout le monde ſe réveillera, que la compagnie applaudira aux endroits les plus fâcheux ; on nous en ſaura d'autant plus de gré que la choſe ſera plus recente, & par conſequent moins publique

Pour résister à cette tentation, il faut avoir de la force d'esprit, il faut avoir une vertu meure & solide, mais outre cela il faut être attentif à soi-même & toujours en garde contre ce desir de plaire, qui seduit souvent les plus reservez.

Que si à la fragilité de nôtre langue, au plaisir que nous avons de détracter, au plaisir qu'y prennent ceux qui nous entendent, vous ajoûtez encore l'exemple de ceux que nous entendons nous-mêmes tous les jours, vous m'avoüerez que de tous les vices la detraction est celui dont il est plus difficile de se défendre. Tout le monde sait combien le mauvais exemple a de force pour nous corrompre, quelque horreur qu'on ait du peché, on s'apprivoise enfin avec lui, à force de le voir commèttre, sur tout lorsqu'il est devenu si commun, qu'il semble être devenu même permis, on rougit d'abor des désordres des vicieux, & puis on a honte de ne les imiter pas, à moins d'une vigilance extréme. Cõment peut-on aujourd'hui s'empécher de détracter ? est-il encore quelcun qui ne soit pas infecté de ce vice ? est-il quelque compagnie d'où il soit banni ? Que dis-je banni ? en est-il quelcune où il ne regne, où il n'exerce unẽ cruelle tirannie ; Il faut ou se condanner au silence, ou parler de ce dont tout le monde parla ; or presque tout le monde parle des défauts d'autrui, les villes sont remplies de personnes oisives, qui se font non-seulement un plaisir, mais encore une occupation de la médisance, qui ne font autre chose, que d'aller de quartier en quartier ramassant, & répandant les mauvais

bruits, & qui ont toûjours quelque nouvelle avanture à debiter. Un conte en attire un autre, on en fait, on en dit de toutes ſortes de gens. Voila ſur quoi roulent la plûpart des entretiens, on n'eſt ſpirituel, on n'eſt agréable que ſur ces matiéres, l'on eſt tellement deſacoûtumé de parler de toute autre choſe, que ſi par hazar ou par l'addreſſe d'une perſonne vertueuſe, la converſation tourne ſur un ſujet plus innocent, dez lors on n'a plus rien à dire, il ſemble qu'on ait lié toutes les langues & étouffé tous les eſprits.

Vous me direz qu'on peut s'éloigner de ces compagnies, & ne hanter que des gens de bien. C'eſt bien le plus ſeûr ſans doute, & je ne crois pas qu'on puiſſe autrement ſe garantir du mal dont je parle ; mais quoique par cette retraitte on ſe ſauve du grand nombre de perils, neanmoins on n'eſt pas encore tout-à-fait hors de danger. Ce que je vais dire eſt étrange; mais il n'eſt cependant que trop veritable. La médiſance ne regne pas ſeulement dans le monde le plus corrompu, il eſt peu de perſonnes, je dis-même de celles qui font profeſſion de pieté, qui en ſoient tout-à-fait exemtes. C'eſt pour cela que le grand Evêque de Nole, dit qu'on peut appeller ce vice, le dernier piége de Lucifer *Extremum diaboli laqueum*. Parce qu'aprés avoir évité preſque tous les autres, on vient ſouvent donner encore dans celui ci. On ſe gardera peut-être de publier une infamie ſecrette, & beaucoup plus encore d'impoſer une calomnie ; mais il eſt des médiſances de plus d'une ſorte. On médit en im-

putant faussement un crime à une personne innocente ; on médit encore en disant comme une chose asseûrée, ce que l'on n'a appris que par un bruit confus & incertain, on medit en revelant un peché secret, on médit encore en communiquant à d'autres, ce qu'on nous a déja revelé. C'est une détraction que de rendre tout-à-fait publique une histoire, qui n'est encore seûë que de trés peu de personnes. C'est une autre détraction que d'en faire confidence à une seule personne, à moins qu'il n'y ait de la necessité ou quelque grande raison. S'il s'agit d'une faute qui ait éclatté, on peut encore pecher en la rapportant avec exagération, en ajoûtant encore des particularitez qui étoient inconnuës, & qui la rendent plus-criminelle, en retranchant des circonstances, qui l'adouciroient, & qui en diminuëroient la honte. De plus on peut quelque-fois donner de fort mauvais jours à des actions, qui au déors paroissent bonnes, & pour lors soit que nos soupçons soient témeraires, ou qu'ils aient quelque fondement, c'est détracter que d'en faire part aux autres. C'est détracter de nier qu'un autre ait les bonnes qualitez, qu'on lui attribue, de parler de ces mêmes qualitez avec moins d'estime qu'on n'en a communement, de les taire en certaines rencontres, de les loûër froidement, & d'une maniére qui fasse connoître qu'on est peu persuadé de ce qu'on dit. Dittes-moi, Chrétienne Compagnie, est-il beaucoup de personnes, je dis même de celles, qui se piquent de vivre chrétiennement, & qui ne tombent quelquefois, qui

ne tombent même ſouvent en quelcun de ces défauts?

Je ne parle point ici des illuſions des faux dévots, leſquels deceûs par leur amour propre, déchirent ſans pitié tout ce qui s'oppoſe à leurs deſſeins, croiant ſacrifier à Dieu tout ce qu'ils immolent tantôt à leur vengeance, tantôt à leur jalouſie. Je ne parle pas non plus de ces hipocrites, qui ſont d'autant plus à craindre qu'ils détractent avec plus d'art & de circonſpection. Vous verrez des gens, dit le dévot ſaint Bernard, leſquels aprés avoir pouſſé de profons ſoûpirs, baiſſant les yeux, & couvrant leur viſage d'une triſteſſe apparente, commencent d'une voix pitoiable & comme à regret un diſcours médiſant & empoiſonné J'en ſuis au deſeſpoir, dira l'un, car c'eſt une perſonne, pour qui j'ai de l'amitié; je n'ai rien oublié pour le porter à prendre une autre conduite, mais j'y ai perdu mon tems & ma peine. Il y a long-tems, dit un autre, que je ſuis averti de ce que je vais vous apprendre, il n'a pas tenu à moi, que la choſe ne fût enſevelie dans un éternel oubli; mais puiſqu'un autre a parlé, ce ſeroit en vain que je me tairois, je le dis avec douleur, c'eſt la verité, qu'il a commis cette faute. C'eſt grand dommage pourſuit-il encore, car d'ailleurs il a d'excellentes qualitez, mais que ſert-il de feindre, il eſt ſans excuſe en ce point.

Que cela eſt déplorable, Meſſieurs, que des perſonnes d'ailleurs vertueuſes & bien intentionnées, ſe laiſſent ainſi ſurprendre à l'attrait de la

nature, & aux artifices du demon! Que nous sert-il d'être innocens & reglez dans nôtre vie, si par la manie, si par la fureur de détracter nous nous rendons propres en quelque sorte les pechez & les dereglemens des autres? Vous êtes si reservé à l'égar du bien d'autrui, vous ne voudriez pas qu'il en fut entré un double dans vôtre maison, mais en vain aurez-vous épargné l'or & l'argent, si vous avez ravi l'honneur, la réputatation, qui est le plus grand de tous les biens. Quel sera le fruit de vos veilles, & de vos jeûnes, dit saint Jean Crisostôme, si vôtre langue est ivre du sang de vos freres, si vous vous repaissez de leur chair, comme vous le faites en médisant? Je ne dis point que c'est une foiblesse tout à fait honteuse, de ne pouvoir supporter l'éclat du merite & de la vertu, que c'est une lâcheté & une cruauté indigne d'un homme, de se plaire à percer les autres hommes, ou à aggrandir les plaies qu'on leur a faittes; je ne parle point du défaut d'humilité, dont ce vice est une preuve infaillible. Mais où est vôtre charité, Ame Chrétienne? où est cette vertu si aimable, & si chere à Jesus-Christ, cette vertu si recommandée dans l'Evangile, pratiquée avec tant de soin par les Apôtres & par les premiers fideles, & qui a toûjours été le veritable & l'unique caractere des enfans de Dieu.

Tandis que vous vous plairez à la médisance, pouvez-vous dire que vous aiez même l'ombre de cette belle vertu? *Universa delicta operit charitas*, dit le Sage. La charité tâche de couvrir les

pechez de ceux qu'elle aime,& comme elle aime tout le monde, elle voudroit pouvoir abolir la memoire de tous les pechez. On ne sauroit parler d'un si méchant homme, qu'elle ne prenne son parti, & qu'elle n'ait toûjours quelque chose à dire à sa défence. Elle exaggere la mauvaise foi des médisans, elle s'étent sur leur malignité, qui prend souvent à tâche de noircir les vertus les plus parfaittes. Elle cite les exemples des innocens accablez par la colomnie. Elle trouve de la contradiction à ce qu'on publie de la personne qu'on veut diffamer, elle y trouve de l'impossibilité; elle en appelle à ses actions passées, elle oppose au mal qu'on en dit tout le bien qu'elle sait d'ailleurs, pour affoiblir la détraction,& lui ôter, s'il est possible, toute créance; Que si la chose est trop évidente pour être niée, elle tâche au moins de sauver les intentions, elle tâche de diminuër la faute, en disant tantôt qu'il y a eû de l'ignorance & de la surprise, tantôt que la tentation a été pressante, que c'est peut-être la premiére fois qu'il a failli, que les plus grands Saints sont tombez, que tout autre auroit été bien embarrassé en une pareille conjoncture. *Universa delicta operit charitas.* Cependant on voit qu'elle souffre, qu'elle est blessée jusqu'au cœur, qu'elle est mortifiée de ne pouvoir vaincre la médisance, de sorte que si l'on n'est pas persuadé par ses raisons, on est du moins touché de sa peine, on feint par pitié qu'on se rend à elle, on se tait pour ne l'affliger pas davantage.

Voila comment c'est qu'en use la charité, cette

incomparable vertu, sans laquelle toute autre vertu est inutile, mais le moien de l'imiter dans un siécle, où l'on en voit si peu d'exemples, en un siécle où tous les mauvais Chrétiens,& quelque fois même ceux qui passent pour assez bons, nous donnent des exemples tout contraires. Cela se peut-il faire à moins d'un grand soin, & de beaucoup d'application. Toutefois il faut en venir à bout avec le secours du ciel, parce que si nous ne surmontons pas les difficultez,qu'il y a à éviter la détraction,nous en trouverons de beaucoup plus grandes à la reparer. C'est ma seconde partie, où je dois vous prouver qu'il est aussi difficile de reparer la détraction, que je vous ai montré qu'il est aisé de la commettre.

Il n'est point de Chrétien si peu instruit de ses devoirs, qui ne sache que la médisance demande une réparation entiére du mal qu'on a fait en détractant. Ce n'est pas assez d'avoir dit au Confesseur qu'on a fait passer ce Marchand pour un fourbe, & cette fille ou cette femme pour une coquette, il faut leur rendre l'honneur que vous leur avez ravi. De plus, si la détraction leur a attiré quelque perte temporelle,comme il se peut faire qu'elle aura nuit au Marchand dans son trafic, & empéché l'établissement de la Demoiselle, vous étes obligez de reparer ce dommage. Enfin comme il arrive tres-souvent que la médisance vient jusqu'aux oreilles de la personne interessée, qu'elle s'en tient offencée, en un point que rien ne paroit capable de la satisfaire, Dieu vous commande sur peine de ne rentrer ja-

mais dans sa grace, d'aller chercher vôtre frere, de n'oublier rien pour l'appaiser, & pour vous reconcilier avec lui. Que d'embarras, que d'inquiétudes vous va causer cette parole qui a été si tôt ditte, que vous aurez de peine à bien rétablir ce qu'elle a gâté ! Que de difficultez à vaincre & hors de vous-même & dans vous-même, avant que vous aiez remis toutes choses au même état où elles étoient auparavant !

Hors de vous-même, comment détruirez-vous dans l'esprit de ceux qui vous ont oüi, la créance où ils sont que vous leur avez dit la verité? Et quand vous en viendriez à bout, vous n'étes pas encore hors d'affaire, vôtre médisance a bien fait du chemin, depuis qu'elle est sortie de vôtre bouche, elle a passé de vos amis à des gens que vous ne connoissez pas, & de ceux-ci encore à d'autres, il faut s'informer quelles sont les autres personnes, il faut les chercher, & faire en sorte en vous retractant, qu'ils cessent tous de croire ce qu'ils ont crû sur vôtre rapport. Il est mal-aise de parler à tant de personnes, il est encore plus difficile de les detromper. Je dis bien davantage, quand on feroit une rétractation publique, & qu'on seroit assez heureux, pour détruire entiérement la mauvaise opinion, qu'on avoit conceüe de vôtre frere, je dis que vous ne repareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La réputation de ceux de qui on n'a jamais médit, a une certaine fleur que la médisance lui ôte, & que la rétractation ne sauroit lui rendre. Du moment qu'une personne a

été soupçonné de n'être pas honnête , ou d'être infidelle , quelque soin qu'on prenne de la justifier, quoi qu'on vienne à bout de persuader tout le monde de son innocence, il reste toûjours dans les esprits je ne sai quelle impression, qui fait qu'on la considere moins qu'auparavant, sa vertu ne brille plus avec tout son éclat , il est comme de ces étoffes qu'on peut laver aprés qu'elles ont été salies, on leur redonne, à la verité, leur premiére blancheur , mais non pas leur premier lustre. C'est pour cela que dans le monde, on fait une grande distinction entre une personne de qui on n'a jamais médit , & une autre de qui on a mal parlé quelquefois , quoique toûjours faussement , il semble que du moment qu'on a eû le malheur d'être accusé , on ne peut être entiérement sans reproche.

Davantage il arrive souvent qu'on a si bien marqué toutes les circonstances des actions,qu'on en a donné de si bonnes preuves , qu'on a pour son mal-heur tant de credit, & d'autorité sur les esprits,que se feroit une raillerie de vouloir se retracter , la chose n'est plus en nôtre pouvoir. Je sai que lorsque l'impossibilité est effective,on est dispensé de le faire. Mais les Docteurs disent, qu'on est obligé en loüant la personne en d'autres rencontres,de lui rendre à peu prés autant d'honneur qu'on lui en avoit ravi , que si cela même ne se peut faire , d'autres Téologiens veulent qu'on tâche de remplacer par quelqu'autre sorte de bien , celui qu'on leur a ôté , que l'on donne de l'argent,ou qu'on rende des services se-

lon les perſonnes,& à proportion du mal qu'on a fait en la réputation. Cela vous paroit il aiſé, Meſſieurs, par quelles loüanges, par quelle ſomme d'argent,ou par quels ſervices reparerez-vons la réputation d'honnéte femme, que vous avez ôtée à vôtre ennemie, celle de Juge deſintereſſé dont vous avez dépoüillé ce magiſtrat, celle de ſerviteur zelé & fidele que vous avez fait perdre à ce domeſtique?

En deuxiéme lieu, ce n'eſt pas une choſe aiſée de guerir la playe que vous avez faitte au cœur de la perſonne intereſſée, vous l'avez frappée dans l'endroit le plus ſenſible, il aura bien de la peine à revenir de l'averſion,qu'il a conceüe pour vous depuis cette injure. Il me ſemble qu'on pardonne plus volontiers tout le reſte, une parole eſt bien tôt ditte, il n'eſt rien de plus leger, dit le Docteur dévot, mais cependant elle ne fait pas de legéres bleſſures, elle entre dans l'eſprit ſans peine, mais elle n'en ſort pas avec la même facilité. *Levis quidem res ſermo, quia leviter volat, ſed graviter vulnerat, tranſit, ſed non leviter urit, leviter penetrat animum, non leviter exit.* Que ferez-vous pour le fléchir, pour le porter à oublier l'injuſtice que vous lui avez faitte, vous êtes obligé de lui faire toutes les ſoûmiſſions, que vous jugerez capables de deſarmer ſa colere.

Et quand pour tout cela vous trouveriez au déors toutes les facilitez imaginables, le pourriez-vous faire ſans rendre mille & mille combats interieurs contre toutes vos poſſions,contre

tous les ſentimens de la nature ? Car enfin je ne ſaurois rétablir l'honneur de cét homme, que je n'expoſe le mien, il faut aller avouër que je ſuis un menteur, un malin, un envieux, ou tout au moins un imprudent & un étourdi. Vous direz peut-être, que cét aveû bien-loin de décrier celui qui le fait, lui attire au contraire beaucoup de gloire, qu'on loüera cette action comme une action fort chrètienne: vous avèz raiſon; mais je craindrois que cette veuë n'en rebutât pluſieurs bien-loin de les encourager. Ce ſera peut-être pour cela même qu'on aura honte de ſe dedire, on appréendera de paſſer pour dévot & pour ſcrupuleux, d'appréter à rire aux libertins. Mais une preuve bien convainquante, qu'il eſt difficile de ſe retracter, quand on a médit, c'eſt que quoi qu'il n'y ait rien au monde de plus fréquent que les médiſances, il n'y a pourtant rien de plus rare que les rétractations. Qui de nous, Meſſieurs, n'a oüi mille fois détracter de ſon prochain ? Combien de fois eſt-on revenu à nous pour ſe rétracter ? Si la choſe étoit facile, l'obligation en étant indiſpenſable ne s'en aquitteroit-on point plus ſouvent qu'on ne fait pas ? D'où vient qu'on aime mieux demeurer dans la diſgrace de Dieu, & s'expoſer à perdre le Paradis, que de ſe rétablir par cette voie ? Je veux croire que quand vous ſeriez tombé en une ſemblable faute, vous prendriez un meilleur parti que celui-là. Je ne doute point que plûtôt que de hazarder vôtre ſalut, vous ne ſurmontaſſiez toutes les difficultez qui s'oppoſent à la rétractation,

qu'il

qu'il n'y auroit point de confuſion à ſouffrir que vous ne fuſſiez tout preſt d'eſſuier. Mais vous m'avoûërez que médire dans cette eſperance, ce ſeroit s'expoſer à une tentation que nul homme ne peut s'aſſeûrer de vaincre, ce ſeroit ſe préparer pour toute la vie, & ſur tout pour l'heure de la mort, une matiere de trouble & d'inquiétude.

Combien ſeroit-il plus ſeûr de veiller ſur ſa langue, de telle ſorte qu'il ne vous échappât jamais de médiſance? Cela n'eſt nullement impoſſible, mais ſi vous avez envie d'obtenir cela de vous-même, il faut néceſſairement ſuivre le conſeil, que je m'en vais vous donner. Ce n'eſt pas aſſez d'éviter les diſcours qui bleſſent tout viſiblement la juſtice, & qui font des plaies mortelles à la réputation; il faut s'interdire une fois pour toutes, toutes ſortes d'entretiens, toutes ſortes de paroles, dont la charité peut-être choquée le moins du monde, quand même elles n'engageroient à nulle réparation. Quiconque ſe donne la liberté de dire le mal qu'il ſait de quelqu'autre, quoique ce ne ſoit qu'un petit mal, quiconque parle volontiers des défauts d'autrui, quoi-que connus de tout le monde, celui-là tombera infailliblement dans de veritables médiſances. Il a beau dire qu'il ne permettra jamais à ſa langue d'aller plus-loin, il ne connoît ni la force, ni la corruption de la nature, il ſe joûë avec un lion dont il ne ſera pas toûjours le maître, un lion qu'il ne pourra pas empécher de donner de tems-en-tems quelque coup de

dent ou de patte, & qui aprés avoir été d'abor assez souple, se déchaînera enfin, & remplira tout de meurtres & de carnage. Je veux dire, Messieurs, que les petites fautes qu'on se pardonne en cette matiére, ne laissent pas de fortifier la mauvaise inclination, de former une habitude de médisance, qu'il est comme impossible de retenir dans les bornes qu'on s'étoit d'abor prescrites.

Ajoûtez à cela, que parmi les détractions méme légeres, il est mal-aisé que, soit par ignorance soit par inconsideration, il n'en échappe de trés-importantes, elles ne seront pas mortelles à cause du défaut de réfléxion, mais on ne laissera pas d'étre obligé à réparer le dommage qu'elles auront fait, tout de méme qu'on est obligé de restituër le bien d'autrui, quand on reconnoît qu'il ne nous appartient pas, quoique d'abor on l'eust pris de bonne-foi, & qu'on n'eust pas peché en le retenant.

C'est pourquoi si vous voulez entretenir un grand calme dans vôtre cœur, si vous avez envie de le conserver dans une pureté, dans un grand éloignement de tout ce qui peut vous separer de vôtre Dieu: Je vous conseille, Messieurs, que sans examiner si la chose est légere ou importante, s'il y aura peché mortel ou seulement veniel, si même il y aura du peché, ou s'il n'y en aura pas, vous fassiez une résolution ferme & inviolable de ne parler jamais mal de qui que ce soit. Je ne le fais pas, me direz-vous, ni par haine, ni par jalousie: & que

m'importe quel motif vous engage à detracter ; ſi vôtre médiſance m'ôte l'honneur & la réputation ? Je n'en ai parlé qu'à une ſeule perſonne; c'eſt toûjours autant de perdu pour moi, quel droit aviez-vous de me décrier auprés de cette perſonne là ? Mais c'eſt un homme ſage & diſcret : c'eſt encore pis, j'aimerois mieux avoir perdu l'eſtime de cent autres, que celle d'un homme de ce caractere. Je n'ai pas tout-à-fait aſſeûré la choſe : on ne laiſſera pas de la tenir pour certaine. Vous ſavez que le monde eſt étrangement porté à croire le mal, en tout cas, vous m'avez rendu ſuſpect, & l'on ſait aſſez que cela ne manque jamais de nuire beaucoup. Mais ſi je n'ai nommé perſonne ? Si vous n'avez nommé perſonne on aura fait cent jugemens teméraires, on aura ſoupçonne pluſieurs perſonnes fort innocentes. Vous avez dit en général que c'étoit un Prêtre, un Religieux, on en fera moins d'état de tous les Religieux, & de tous les Prétres. C'eſt un crime tout public que celui que je vous apprens ; je le crois, mais enfin le ſcandale n'étoit pas encore venu juſqu'à moi, pourquoi faut-il que ce ſoit vous qui me communiquiez cette peſte, qui n'a déja fait que trop de ravage ? Vous le ſaviez déja, me dittes-vous, cela peut-étre, mais pourquoi m'en faittes-vous reſſouvenir, s'il y a du mérite à rappeller dans la mémoire des hommes les miſtéres de Jesus-Christ, & les autres choſes qui les édifient, croiez-vous qu'il n'y ait point de peché à leur remettre devant les yeux, ce qui les a déja ſcandaliſez ?

Pone Domine custodiam ori meo,& ostium circumstantiæ labiis meis,& non declines cor meum in verba malitiæ. Mettez donc, ô mon Dieu mettez sur mes levres comme un corps de garde, pour arréter tout ce que vous m'ordonnerez de retenir dans le cœur. Que la prudence & la circonspection servent de porte à ma bouche, pour la fermer à tous les discours qui approchent tant soit peu de la médisance. Vous ne m'aves donné une langue que pour vous loüer , & pour porter les autres à vous benir avec moi ; faittes , s'il est possible, qu'elle ne se délie jamais que pour cet usage;quoi cette langue que vous santifiez si souvent par les sacrez attouchemens de vôtre Corps adorable , par ce mystére de vôtre amour , seroit-elle donc profanée par des discours contraires à la charité ? Non Seigneur , vous ne le permettrez pas , & de mon côté je n'oublierai rien, pour m'empécher de tomber dans ce desordre. Je ne vous offence déja que trop par mes pensées , dont je ne suis pas toûjours le Maître, mais puisque je puis prendre sur ma langue un pouvoir entier & absolu , deust-elle garder un perpetuel silence , je l'observerai avec tant de soin , qu'elle ne proferera jamais de paroles qui ne soient pour vostre gloire , soit à adoucir les peines des affligez , réünir les esprits où regne la division , ou à instruire ceux qui ne vous connoissent pas assez , ô mon Dieu, à entretenir tout le monde de vostre grandeur & de vostre misericorde , allumer vostre amour dans tous les cœurs , vous loüer , vous benir , vous

glorifier. Voila deſormais à quoi je conſacre ma langue & tous mes diſcours: Oui mon Dieu! ou je parlerai à vous, ou je parlerai de vous, ou je me tairai pour l'amour de vous, afin que je puiſſe un jour méler mes loüanges avec vos éleûs dans la gloire, où nous conduiſe le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit.



ORAISON FUNEBRE DE TRES-NOBLE ET TRES-VERTUEUSE DAME FRANCOISE MAGDELAINE DE NERESTANG, ABBESSE DU MONASTERE ROYAL DE LA BENISSON-DIEU,

Decedée le 21. May, 1675.

Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.

Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous. Luc. c. 23.



MESSIEURS, voici le quarantiéme jour que nous ne cessons de pleurer la vertueuse & l'incomparable Dame FRAN-

çoise Magdelaine de Nerestang, la plus-illuſtre, la plus-ſage, j'oſe même dire la plus ſainte Abbeſſe qui ait gouverné cette Roiale Maiſon : On n'a jamais rien veû de ſi triſte que la fatale nuit qui nous l'enleva, ſes derniéres paroles faillirent à faire étouffer de douleur tous ceux qui furent témoins de ſon agonie ; elle n'eût pas plûtôt expiré que tout ce Monaſtere retentit de pleurs ; & parut changé en un moment en une affreuſe ſolitude, & le ſon lugubre des cloches qui rendit publique un moment aprés, la nouvelle de ſa mort, porta la deſolation dans tous les lieux, d'où il pût étre entendu.

Je ne parlerois pas de ſes funerailles, ſi la plûpart de ceux qui ſont ici n'avoient été préſens à cette ceremonie, car quelle éloquence pourroit bien exprimer un ſi grand duëil ? On ne pouvoit diſtinguer ni ſes vaſſaux de ceux qui ne l'étoient pas, ni ſes domeſtiques des étrangers, ni ſes parens de ceux qui ne lui étoient rien ; tout le monde pleuroit, tout le monde s'affligeoit, comme ſi chacun euſt perdu ſa ſœur, ou ſa mere. Les pauvres qui s'y trouverent en grand nombre, rempliſſoient cette Egliſe de cris pitoiables ; durant l'Office Divin on ne put entendre d'autre voix que celle de ces malheureux. Ces pauvres Dames qui étoient obligées de chanter malgré la douleur dont elles avoient le cœur ſerré, ne pouvoient arracher de leur poitrine que des tons ſourds, & des paroles à demi-formées, encore furent-elles contraintes pluſieurs fois d'interrompre leur chant pour donner paſſages à des ſan-

glots, qu'elles ne pouvoient plus retenir, il n'y eût pas jusqu'aux vêtemens ſacrez, juſqu'aux linges qui ſervent aux Miſtéres de l'Autel, qui ne fuſſent moüillez des larmes des Prêtres. Ceux de qui l'on pouvoit attendre quelque conſolation étoient eux-mêmes inconſolables, il n'y eût perſonne qui ne cruſt avoir perdu beaucoup en cette mort, perſonne qui ne cruſt y avoir perdu plus que tous les autres.

Cette douleur ſi amere, & ſi génerale n'eſt pas encore appaiſée, & je ne viens pas ici pour la combattre, elle eſt une eſpece d'éloge bien plus-glorieux à la memoire de Madame de Nereſtang, que celui que vous attendez de moi; & d'ailleurs elle me paroît ſi juſte que je ne pourrois la condamner ſans démentir mes plus véritables ſentimens. Pleurez donc, Meſdames, oui, vous avez raiſon de le faire ; le Seigneur vous a ôté une grande Superieure, une Superieure éclairée, vigilante, pleine de zele, pleine de moderation & de tendreſſe pour vous; une Superieure que vous aviez d'autant plus de ſujet d'aimer, que ſi toutes les apparences ne trompent, elle étoit extrémement cherie de Dieu. Pleurez Meſſieurs, vous qui perdez en ſa perſonne non-ſeulement une tres-bonne parente, mais encore un des plus-beaux ornemens de vôtre illuſtre Maiſon. Pauvres affligez, pauvres malades, je vous pardonne juſqu'à vôtre deſeſpoir, vôtre bonne Mere eſt dans le tombeau, vous voila privez de celle en qui vous mettiez toute vôtre eſperance aprés Dieu, & qui dans vos plus preſſantes néceſſitez

vous étoit une ressource infaillible. Et vous tous ses bons sujets où trouverez-vous une Maîtresse plus équitable, & qui ait plus à cœur vos véritables interests. Moi-méme, Chrètiens Auditeurs, & tous ceux de nôtre Compagnie, nous avons peut-étre encore plus de raison de nous affliger. La plûpart des gens savent quels étoient à notre égar les sentimens de cette vertueuse Dame, elle n'avoit que trop d'estime, & trop de bonté pour nous, & nous sommes obligez de reconnoître que nous n'eumes jamais ni une protectrice plus zelée, ni une plus généreuse bienfaitrice. Pleurons donc, Chrétienne Compagnie, pleurons à la bonne heure, puisque nous en avons tant de sujets, mais souvenons nous, que c'est sur nous qu'il faut pleurer, nullement sur nôtre illustre Defunte. Il me semble que c'est elle-même qui nous donne cét avis: Reservez vos larmes pour vous-mêmes, je ne veux point avoir de part à vôtre dueil, je ne suis point un objet de compassion, *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* En effet, Messieurs, on n'est gueres à plaindre, quand aprés de longues & des penibles recherches, on a enfin trouvé tout ce qu'on cherchoit. Or je veux vous faire voir aujourd'hui, que la mort a procuré cét avantage à celle dont nous honorons ici la memoire, la mort l'a mise en possession de Dieu. Bien loin d'avoir lieu d'en douter, j'en rapporterai tantôt des témoignages qui sont peut-étre divins, & par consequent incontestables: la mort l'a donc mise en possession de Dieu, & je m'en vais vous faire voir dans

les deux parties de ce discours, que c'est ce qu'elle a cherché durant tout le cours de sa vie & que c'est l'unique chose qu'elle a cherchée. Elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu, voila tout son panegirique. Saintes Ames, c'est à vous principalement à juger de mon entreprise, vous savez si pour une Dame Chrêtienne & Religieuse il est possible d'imaginer un éloge plus magnifique que celui-là, & vous verrez par ce que je m'en vais dire, que jamais personne ne l'a mieux mérité que nôtre Abbesse.

Quelque établie que soit la coûtume de commencer l'éloge des personnes de qualité par celui de leurs Ancestres, toutefois aiant à parler d'une fille consacrée à Dieu, & d'une fille aussi sainte que l'a été Madame de Nerestang, je n'ai pas crû qu'il fust de la bie..-séance de me rendre à cét usage. S'il y a quelque gloire dans la Defunte d'étre née dans une famille des plus illustres du Roiaume, c'est parce qu'elle a comté pour rien cét honneur, c'est parce qu'elle l'a même consideré comme une disgrace, & qu'elle a souvent témoigné à ses confidentes, qu'elle se seroit estimée heureuse, si Dieu l'avoit fait naître bergere.

Je ne crains pas méme que ceux d'entre-vous, Messieurs, qui auroient plus d'interêt à voir publier les avantages de la Maison de Nerestang, soient choquez de mon silence sur ce point, au contraire comme j'ai beaucoup de choses à dire, je leur ferois tort, si je perdois une partie du tems à raconter les actions de leurs Peres, desquelles

tout le monde eſt ſi bien inſtruit,au lieu de mettre au jour des vertus que leur ſainte Parente a pris tant de ſoin de cacher à tout le monde.

Vôtre Nom , Meſſieurs , eſt aſſez connu dans toute l'Europe ; la France a peu de ſujets , elle a même peu d'ennemis qui ignorent la valeur de vos Aieulx , tout le monde ſait & les grands ſervices qu'ils ont rendus à l'Etat,& les récompenſes honorables qu'ils en ont reçeû. Tous les livres parleront toujours des Meſtres de Camp, des Maréchaux de Camp , des Capitaines des Gardes , des Gouverneurs de Provinces , des Grands-Maîtres de ſaint Lazare que vous comtez dans vôtre Famille. Les grandes preuves de fidelité,de courage & de conduite qu'ils ont données en tant de rencontre,font un trop bel ornement pour nos Annales , pour n'y étre pas inſerées , & quand l'Hiſtoire ſeroit muëtte ſur leur pieté, les Monaſteres qu'ils ont fait bâtir , cette Roiale Maiſon qui ne leur eſt gueres moins obligée qu'aux Rois mêmes qui l'ont fondée, rendront un témoignage éternel du zele qu'ils ont eû pour l'honneur de Dieu.

Il n'eſt pas de même des éminentes vertus de celle que nous pleurons , ſi je n'en inſtruiſois le public elles demeureroient enſevelies dans la ſolitude où elle a paſſé ſes jours. On ſait à quel prix elle a cheri ſa clôture. Helas vous vivriez peut-étre encore , grande Abbeſſe ! vous ſeriez encore l'appui, l'ornement, la joye de cette Maiſon, ſi vous n'aviez mieux-aimé mourir que d'en ſortir pour changer d'air. Ainſi , Meſdames,

toute sa vie, sa vertu a été comme renfermée dans l'enceinte de vos murailles ; de plus comme elle étoit trés-interieure, j'ose dire qu'elle n'a pas même été connuë des personnes avec qui elle vivoit. La plus grande peine en cette occasion a été de percer les voiles dont son humilité avoit pris soin de la couvrir. Il a fallu consulter les Directeurs, il a fallu recourir aux conjectures, il a fallu deviner, pour ainsi dire, sa sainteté, mais enfin je me suis convaincu si parfaitement qu'elle a toujours cherché Dieu, qu'elle n'a jamais cherché que Dieu, que j'espere pouvoir encore vous en convaincre. Elle a cherché Dieu, Mesdames: ce qui me fait croire qu'infailliblement elle l'a trouvé, c'est qu'elle a commencé de bonne heure à le chercher, qu'elle l'a cherché avec ardeur, qu'elle l'a cherché avec constance.

Je ne prétens pas faire passer pour l'effet d'une vertu avancée, la retraitte qu'elle fit en ce Monastere en un âge, où elle ne pouvoit connoître encore ni la Religion, ni le monde, je l'attribuë uniquement à la providence de Dieu, lequel préparoit déslors cette belle Ame à une grande pureté. Le Seigneur se hâta de la retirer de ce monde corrompu, où il est si mal aisé de se conserver dans l'innócence, il voulut qu'elle apprît à parler parmi des personnes, de qui elle pust en même-tems apprendre à vivre, parmi des personnes qui la portassent à lui donner son cœur, avant qu'une créature le lui pust ravir. En effet elle conçeût d'abor un si grand desir d'imiter ces saintes filles, qu'il fallut user d'artifice pour

l'empêcher de pratiquer les glus rigoureuſes obſervances de la Regle, encore rendoit-elle tous ces artifices inutiles par ſa vigilance & par ſa ferveur.

Le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST qui a été le livre de tant Saints, a été juſqu'à la mort l'oracle de feu Madame, on peut dire que l'amour de la priére, lequel eſt inſeparable de l'amour de Dieu, a toûjours été ſa plus forte paſſion; mais pourrez-vous bien croire que ces deux choſes aient fait les délices de ſes premiéres années? qu'elle ait goûté les maximes de ce livre d'or, preſqu'auſſi-tôt qu'elle l'a pû lire? qu'elle ait commencé à mediter en un temps, où les autres ſavent à peine prier de bouche: dans ſa plus grande jeuneſſe on ne la trouvoit preſque jamais, qu'elle n'eût ce petit livre d'une main, & de l'autre une horloge de ſable, pour meſurer le temps de ſes priéres mentales. Ces deux choſes partageoient déja ſon cœur & ſes occupations. Il ſemble que dés ce tems elle avoit compris ce mot de S. Bernard; Cherchez Dieu & vous le trouverez, cherchez-le par la lecture, & vous le trouverez par la méditation. *Quærite lectione & invenietis meditatione.*

Lors qu'elle eût été reçeüe Novice, non ſeulement elle continua de chercher Dieu, mais elle crût même l'avoir trouvé en la perſonne de ſa Maîtreſſe. On ne peut imaginer une ſoûmiſſion ni plus aveugle ni plus prompte que la ſienne. On ne l'a jamais entendu ſe plaindre du joug de l'obéiſſance, elle qui dépuis étant

Abbesse trouvoit le faix de sa Charge si accablant. J'ai appris de celles qui étoient ses compagnes de Novitiat; qu'on n'avoit jamais rien apperçeu en elle qui fust digne de repréension; vous m'avez bien dit davantages, Mesdames, vous m'avez asseuré qu'elle même ne voioit jamais rien de repréensibles dans les autres, parce que toute jeune, toute Novice qu'elle étoit, on se composoit en sa présence, on craignoit de commettre à ses yeux les plus legeres irregularitez, on avoit deslors pour sa vertu le même respect qu'on eût pour son caractére lors qu'elle fut Superieure, de sorte qu'on pouvoit la comparer à ces Chesnes si celebres dans l'antiquité paienne, qu'on adoiroit dans les forêts long-tems avant qu'on se fust avisé d'en faire les Statuës des Dieux, & de les placer sur les autels.

J'ay dit que ses Sœurs n'avoient jamais rien trouvé à redire en sa conduite, du tems même qu'elle étoit tout-à-fait jeune; comme les yeux des Superieures sont plus perçans, Mesdames ses Tantes croioient avoir souvent des sujets de se plaindre d'elle, mais on ne se ressouvient pas qu'elles aient jamais rien eû à lui reprocher que des excés de ferveur, elle ne se ménageoit en rien, elle n'avoit égar ni à son âge, ni à sa complexion, elle avoit eû dés ce tems-là de cruelles maladies; c'étoit une santé déja ruinée, elle ne laissoit pas de faire tout ce que faisoient les plus robustes, c'est-à-dire que non-seulement elle a commencé de bonne heure à chercher Dieu, mais qu'elle a commencé de bonne-heure à le

chercher avec ardeur. Il ne faut donc pas s'étonner que dans la ſuite de ſa vie, lors qu'elle a eû plus de lumiére, elle ait été ſi ſoigneuſe, ſi ardente dans ſes recherches.

Nôtre Dieu eſt par tout, Chrêtiens Auditeurs, auſſi le cherchoit-elle en tout lieu & en toutes choſes, par les réflexions continuelles qu'elle faiſoit ſur ſa préſence, & ſur ſes operations dans les créatures. Mais l'Evangile nous apprend que ſur la terre il eſt plus-particuliérement dans l'Euchariſtie, dans les pauvres, & au milieu de ceux qui ſont aſſemblez en ſon nom : C'eſt-là auſſi que nôtre Abbeſſe l'a toûjours cherché avec plus d'empreſſement; Pardonnez-moi, Meſdames, ſi je repréſente ſi mal cette merveilleuſe ardeur, cette langueur amoureuſe qui accompagnoit les actions & les paroles que je vais rapporter de vôtre Mere, quoi-que vous en aiez été témoins, vous m'avez confeſſé que vous-mêmes ne pouviez bien exprimer de ſi tendres mouvemens.

Vous ſavez peut-être, Meſſieurs, que ces Saintes Filles, paſſent preſque toute leur vie devant le Saint Sacrement de l'Autel, elles y ſont quelquefois depuis les deux heures du matin juſqu'à midi, & toûjours chantant, ou répandant leur cœur par la méditation en la préſence de leur Bien-aimé; Aprés midi elle s'y raſſemblent juſqu'à trois fois; Outre l'office du ſoir elles font une ſeconde méditation aprés leurs Vépres; ce ſeroit dequoi rebutter, de quoi accabler des eſprits, en qui il reſteroit quelque choſe de l'eſprit du monde. Feu Madame l'Abbeſſe étoit la pre-

reſte dans la vie, voudriez-vous refuſer ce ſoulagement aux maux extrêmes que vous n'ignorez pas que je ſouffre? Que dittes-vous de ces ſentimens, Ames tiédes? vous qui vous ſentez fatiguez d'une Meſſe d'une demi-heure, eſt-il bien poſſible qu'à l'égar de ce miſtére, vous aiez la même croiance que cette vertueuſe Dame?

Plût à Dieu, Meſſieurs, que la plûpart des Chrêtiens ſe diſpoſaſſent à la Communion, que la plûpart même des Prêtres ſe préparaſſent à offrir ce ſaint Sacrifice, avec autant de ſoin qu'elle ſe préparoit à y aſſiſter. Elle avoit pour cela un exercice particulier qui n'étoit de gueres moins de dimi-heure, elle le faiſoit quelquefois à ſon oratoire avant que de ſortir de ſa chambre : c'eſt là qu'elle recueilloit ſon eſprit, & qu'elle congedioit toutes les penſées de la terre ; c'eſt-là qu'elle ſe purifioit par mille actes interieurs ; c'eſt là enfin qu'elle les uniſſoit aux intentions de l'Egliſe, & à celles de Jesus-Christ, lequel s'immole lui-même en ce Miſtére. Peut-on chercher Dieu avec plus d'empreſſement, peut-on le chercher avec plus de ſoin, peut-on manquer de le trouver quand on le cherche de la ſorte?

Meſſieurs, Jesus-Christ n'eſt pas ſeulement caché ſous les foibles eſpeces du pain & du vin, on le peut encore trouver dans les pauvres. Mais helas bien loin de le chercher en leur perſonne, on le rebute bien ſouvent lors-qu'il ſe préſente. Parlez donc pauvres Malades, pauvres Veuves, pauvres Orphelins, pauvres Vieillards de quel-

que païs que vous ſoiez, en quelque tems que vous vous ſoiez préſenté, quelque neceſſité que vous aiez euë, eſt-il un ſeul d'entre-vous qui puiſſe dire que feu Madame l'ait refuſé une ſeule fois. Et vous Meſdames qui avez été chargées de la diſtribution de ſes aumônes, l'avez-vous trouvée quelque fois peu diſpoſée à vous écouter, lorſque vous lui avez repreſenté les beſoins des miſerables.

Combien de fois vous a-t'elle commandé, & ce qui marque encore mieux le deſir ardent qu'elle avoit d'être obéïe, combien de fois vous a-t-elle prié tendrement & au nom de Dieu de ne renvoyer perſonne, de donner non-ſeulement les choſes groſſiéres, mais encore les délicates & juſqu'aux précieuſes, plûtôt, que de ſouffrir que quelcun ſe retiraſt mal-content. Comme elle cherchoit ſon Dieu en ces malheureux, il ſemble qu'elle appréendoit que Jesus-Christ ne lui échapat en celui qui auroit été rejetté, *Date omnibus, ne cui non dederitis, ipſe ſit Chriſtus.* Ce mot eſt de ſaint Auguſtin, mais nous pouvons bien le mettre à la bouche de nôtre illuſtre Defunte, puiſqu'elle l'avoit dans le cœur, Donnez à tous, mes cheres Sœurs, de peur que celui à qui vous ne donneriez pas ne ſoit Jesus-Christ.

Ce même motif la faiſoit paſſer encore bien plus-avant, non-ſeulement elle donnoit à tous ceux qui demandoient, mais elle n'oublioit rien, pour donner à tous ceux qui ne pouvoient pas, ou qui n'oſoient pas demander; jamais Dame ne fut plus ſoigneuſe, plus vigilante pour faire re-

connoître, & pour faire exiger ses droits que celle-ci l'étoit pour découvrir, & pour soulager les miseres de ses vassaux, elle avoit des personnes qui l'en informoient exactement, elle s'informoit elle même de son Chirurgien s'il y avoit des malades dans le pais, elle l'obligeoit à les aller voir, à lui rapporter en suitte en quel état il les avoit trouvez; s'ils avoient de quoi se faire servir en leur maladie; de quels secours ils pouvoient avoir besoin: Elle n'avoit pas plûtôt appris leurs néceſſitez que touchée en même-tems de deux mouvemens bien contraires, de compassion pour leurs maux, & de joie pour l'occasion qu'elle avoit de pratiquer la charité, elle envoioit sur l'heure tout ce qu'elle jugeoit capable de leur donner du soulagement.

Mais ce qui fait bien voir que c'étoit en effet Jesus-Christ qu'elle cherchoit dans les pauvres, c'est qu'elle n'oublioit rien pour faire que Jesus-Christ fût en eux, & avec eux, lorsque sa santé lui permettoit de faire l'aumône par elle-même, elle l'accompagnoit toujours d'une instruction, ou d'une exortation courte & fervente; Quand elle la donnoit par d'autres mains, ceux qu'elle emploioit pour cela, étoient toujours chargez de quelque bon mot, de quelque conseil important qu'elle vouloit qu'on donnât de sa part à tous ceux qu'elle aſſiſtoit. Allez, disoit-elle, faittes bien comprendre à ces pauvres gens, que c'est Dieu qui les visite, dites leur qu'ils se soûmettent à la volonté de Dieu, qu'ils se rendront leurs maux utiles par la patience. Dittes à

cét autre qu'il se confesse au plûtôt, qu'il se mette bien avec Dieu, qu'il se garde de l'offencer; à cette famille qu'ils aient soin de se conserver dans une grande union, qu'ils tâchent de bien vivre avec leurs voisins, qu'ils s'entr'aiment les uns les autres. On ne sauroit dire combien de paroles dittes ainsi à propos ont coûtume d'étre efficaces; le présent qu'on y joint leur ouvre l'entrée du cœur, & leur sert de veïcule pour les porter jusqu'au fond de l'ame. Oui, riches, vous devez étre les peres des pauvres, & vous en pouvez étre comme les Sauveurs & les Apôtres; Dieu vous a donné de quoi les rendre heureux, & même de quoi les faire Saints sans beaucoup de peine, ils ont une docilité merveilleuse dans le tems qu'on leur fait un peu de bien. Cét exemple de charité chrêtienne qu'ils reçoivent de vous, cette preuve effective que vous leur donnez de la providence qui se sert de vous pour les tirer de la derniére nécessité, tout cela les dispose fort à craindre Dieu, à esperer en lui, à faire quelque chose pour l'amour de lui. Que vous étes malheureux, que je vous trouve peu de Réligion & même peu d'humanité, si vous aimez-mieux vous rendre vos richesses inutiles ou par vôtre avarice, ou par vôtre luxe, que de répandre par tout, comme vous le pouvez faire, la joie & la sainteté, que de vous en servir pour vous ouvrir le Ciel à vous-même, & pour l'ouvrir encore à vos freres?

Le zele de feu Madame l'Abbesse ne s'est pourtant pas borné à si peu de chose, il s'est éten-

du bien plus loin que ſa liberalité, la mort même n'en a pas arrété l'effet. Vous avez entendu parler de ces Miſſions qu'on a renouvellées en nos jours, & ſur tout en ce Roiaume avec tant de ſuccés. Pluſieurs Prédicateurs Apoſtoliques s'aſſemblent dans une ville, ou même dans un village à deſſein d'en bannir tous les deſordres, & d'y rallumer la ferveur. Ils y viennent pourveûs par nos Seigneurs les Evêques d'un ample pouvoir d'abſoudre de toute ſorte de cas, même des reſervez: on publie d'abor une indulgence pleniére pour quiconque voudra profiter de leur travail, aprés quoi pendant l'eſpace d'environ un mois on préche trois ou quatre fois le jour tout ce qu'il y a de plus terrible, tout ce qu'il y a de plus touchant dans les veritez du Chriſtianiſme, durant tout ce tems-là le ſaint Sacrement eſt devoilé, on donne la Benediction aprés chaque Prédication, tout le reſte de la journée ſe paſſe en divers exercices publics qui ſont tous d'une grande utilité; on fait dans l'Egliſe à haute voix la Priere du matin & celle du ſoir, on aide les idiots à former durant la Meſſe des actes interieurs, conformes aux myſteres qu'elle repréſente; on fait de frequentes inſtructions ſur le Sacrement de Penitence, ſur la ſainte Communion, ſur la préparation à la mort, ſur tous les Commandemens, ſur toutes les obligations générales & particuliéres; c'eſt comme une longue retraitte qu'on fait faire en même-tems à tout un peuple, pour le diſpoſer à recevoir la plenitude de l'eſprit de Dieu. Les fruits de ces ſaints exerci-

ces ne peuvent étre compris que par ceux qui le recueillent : Ce sont comme des torrens de feu qui consument tous les vices, qui changent, qui purifient, qui renouvellent toutes choses. On voit des bourgades entieres passer en quinze jours d'une ignorance grossiére à une connoissance de Dieu tres-parfaite ; on conte jusques à huit ou neuf cens Confessions générales, dans les Villages qui ne sont que de mille Communiants ; des villes entiéres toutes divisées par des factions & des cruelles inimitiez, rentrent dans la paix par des réconciliations tres-sinceres, on n'y parle plus de dances, ni de cabarets, au lieu des blasphémes, des juremens, des chansons lascives, on n'entend par tout que des Cantiques sacrez, l'usage des Sacremens, de la méditation, de la mortification interieure, & exterieure y devient commun : Si je disois tout ce que j'ai veû en cette matiére, je suis asseûré qu'on ne m'en croiroit pas sur ma parole, j'ai eû peine moi-méme d'en croire à mes oreilles & à mes yeux.

Feu Madame entendit parler de ces sortes de Missions il y a quelques années, elle ne se contenta pas qu'on en fist délors dans les terres qui dépendent de l'Abbaïe, elle fit le dessein d'en fonder une pour toujours, qui se renouvellât de deux en deux ans, tantôt en un quartier, tantôt en un autre. Le dessein a été exécuté, on a parcouru divers villages, & je ne doute point qu'à son entrée dans le ciel, il ne soit déja venu au devant d'elle plusieurs ames bien heureuses, qui avoient appris à bien mourir des Missionnaires

qu'elle leur avoit envoiez. La joie qu'elle eut à cette rencontre lui ſera ſouvent renouvellée durant pluſieurs ſiécles; elle aura longtems le plaiſir de voir, que ſon zele fructifie encore aprés ſa mort, qu'il arrache des proies au demon ; elle verra le Paradis ſe peupler inſenſiblement de citoiens, qui la reconnoîtront aprés Dieu pour leur liberatrice; & ſi dés cette vie quand on a un peu de veritable amour, on s'eſtime ſi heureux de pouvoir procurer quelque gloire à Dieu, je vous laiſſe à penſer quel ſurcroît de felicité ce doit être en l'autre vie, où l'amour eſt ſi pur ſi & ardent, de voir que l'on continuë à glorifier celui qu'on aime, & à le faire aimer des autres hommes.

C'eſt ſans doute un des plus beaux endroits de la vie de feu Madame l'Abbeſſe : Il eſt vrai néanmoins que je ne m'y ſuis arrété qu'avec peine, par l'impatience où j'étois de paſſer à ce que je m'en vais dire.

J.C. nous aſſeûre dans l'Evangile, qu'il ne manque jamais de ſe trouver au milieu de nous, lorsque nous ſommes aſſemblez en ſon nom c'eſt-à-dire, lors qu'il eſt le ſujet de nos converſations; c'eſt pour cela que cette ſainte Fille qui cherchoit par tout ſon Dieu avec un empreſſement incroiable, ne parloit jamais que de lui. Tout autre entretien lui étoit devenu inſupportable ; ce n'étoit pas bien lui faire ſa cour, que d'aller à elle ſans avoir fait proviſion de quelques ſaintes penſées pour l'en regaler; quand on ouvroit un diſcours de pieté, on voioit ſon cœur s'épanoüir, comme une terre alterée qui ſe ſent ra-

fraichie par une pluie abondante ; au reſte elle n'étoit jamais ſatisfaite ſur ce point. Aprés les ſentimens de l'oraiſon, elle vouloit encore qu'on lui dît ce qu'on avoit retenu de la lecture, & quand on s'étoit épuiſé, qu'on avoit dit tout ce qu'on ſavoit, elle demandoit encore au nom de Dieu qu'on continuât, mais elle le demandoit d'une maniére ſi touchante, avec un air ſi paſſionné, qu'on voioit bien que c'étoit ſon cœur qui parloit, & qui brûloit d'une ſoif inſatiable. Parlez-moi un peu de Dieu, diſoit-elle, parlez-moi un peu de Dieu; & quand, on étoit au bout, dites-moi encore quelque choſe. Mais Madame j'ai tout dit, je ne ſai plus rien ; hé ma fille, dites-moi encore quelque choſe.

Il me ſemble, Chrêtiens Auditeur, d'entendre l'Epouſe du Cantique, qui cherche ſon bien aimé, qui s'addreſſe à toutes ſes compagnes, qui les fatigue à force de leur en demander des nouvelles: *Num quem diligit anima mea vidiſtis* ? Filles de Jeruſalem n'avez vous point veû celui, que j'aime? Dites-moi je vous prie où c'eſt que je le pourrai trouver ? quelle route il faut que je tienne pour aller à lui? Je ne ſai ſi pour ſe ſanctifier il eſt une voie plus efficace que de parler des choſes Saintes, mais quand on en parle avec goût, quand on eſt venu juſqu'à ne pouvoir entendre parler d'autre choſe, juſqu'à ne pouvoir ſe paſſer du plaiſir qu'on trouve à cét entretien, je ne penſe pas qu'il y ait une marque de Sainteté plus ſeûre que celle-là. C'eſt pour moi quelque choſe de plus qu'un miracle. Il faut pour cela que

non-seulement l'ame soit toute penetrée de l'amour de Dieu, mais encore que l'imagination en soit remplie, que cét amour soit répandu, pour ainsi dire, jusques dans les sens, que Dieu soit devenu l'objet de tous les desirs, de toutes les passions ; en un mot, que le cœur brûle d'une charité parfaite en quoi consiste la parfaitte Sainteté. Mais l'auriez-vous crû, mes chers Auditeurs, qu'étant terrestres, & serviles comme nous le sommes, connoissant si peu le Seigneur, ne le voiant que dans des enigmes, ne voiant que les voiles qui nous le couvrent, on peut néanmoins trouver de si grandes délices à s'entretenir simplement de lui ? Voila qui me fait concevoir quelque chose du bon-heur des Saints: Car si dés cette vie les Saints n'ont point goûté de plaisir pareil à celui d'entendre parler de vous, ô mon Dieu, que sera-ce de parler à vous, de vous entendre parler vous même, de vous voir, de vous posseder éternellement ? Croiez-moi, Chrêtienne Compagnie, c'est là un bien qui mérite d'ètre cherché avec ardeur, mais ce n'est pas assez pour l'acquerir, il faut le chercher avec constance.

Quand pour perseverer dans la pratique de toutes sortes de vertus, feu Madame l'Abbesse n'auroit eû à se defendre, que de la legereté qui est si naturelle à tous les hommes, ce seroit pour elle une loûange de dire qu'elle a résisté à ce foible, qu'elle ne s'est jamais lassée de chercher Dieu, qu'au contraire son ardeur s'est toûjours augmentée jusqu'au dernier souffle. Mais lorſ-

que je fais réflexion qu'outre cette pente que nous avons au changement, sur tout quand nous sommes en un état où la nature est genée, qu'outre cela, dis-je, sa ferveur a eû de continuelles maladies à combattre, qu'elle n'a jamais eû un moment de veritable santé, j'avoûë, Messieurs, que sa vertu me cause une admiration que je ne saurois bien exprimer.

C'est une verité que cette sainte Fille a été malade autant de temps qu'elle a vêcu, dés l'âge de cinq à six ans elle a éprouvé les cruelles douleurs de la pierre, il s'en formoit une chaque mois dans ses reins. Lors que Dieu l'a appellée il y avoit plus de vingt-ans qu'on avoit desesperé de sa vie, qu'on avoit commencé à ne conter plus sur elle & ce n'étoit pas un seul mal qu'elle souffroit, elle en avoit plusieurs, & tous extrémement douloureux, des maux de reins, de grans maux de teste, de grandes douleurs de costé, des épuisemens, des langueurs, des défaillances, c'est une merveille que tant de violentes maladies aient été si long-tems à la consumer, mais n'est-ce pas un miracle encore plus-grand, qu'elles n'aient jamais pû ébranler sa patience que son esprit n'en ait jamais été troublé, qu'elle ne se soit point ennuiée de souffrir, qu'on ne l'ait jamais oûi former une plainte, ni témoigner qu'elle se soûmît avec peine aux ordres de la Providence; Dieu est le maître, disoit-elle, mon corps est l'ouvrage de ses mains, il est juste qu'il en dispose comme il lui plaira. Quand je n'aurois jamais appris autre chose de la vie de cette Da-

me, je ſerois perſuadé qu'elle eſt dans le ciel, & qu'elle y eſt fort élevée. Quarante ans d'extrémes douleurs ſupportées avec une extréme patience, c'eſt bien de quoi purifier une ame auſſi innocente que la ſienne! Mais à quoi m'arreſte-je, Chrétiens Auditeurs, tout cela n'eſt rien en comparaiſon de ce qui ſuit. Quand Dieu nous envoie des afflictions, il ſemble que dans la néceſſité, où nous ſommes d'en paſſer par où il lui plaît, il ne faut qu'un peu de bon ſens, pour aimer mieux ſe faire un mérite auprés de lui d'une obéiſſance indiſpenſable, que de s'attirer ſa colére par une réſiſtance inutile; mais quand on peut trouver du ſoulagement à ſes maux; quand on croit méme pouvoir s'en guerir par des voies aiſées & permiſes négliger de prendre ces voïes, aimer mieux ſouffrir, aimer mieux mourir à la fleur de l'âge, que de s'expoſer à donner quelque légere atteinte à la plus ſevere regularité, certainement c'eſt quelque choſe de fort héroïque. C'eſt ce qu'elle a fait, Chrêtiens Auditeurs. Il eſt ſeûr qu'en France nous avons des Bains dont l'uſage lui auroit été fort utile, elle ne doutoit pas elle-même que changer d'air n'euſt été pour elle un remede ſouverain, je ne ſai ſur quoi étoit fondée cette perſuaſion, mais elle en étoit fortement perſuadée, comme elle étoit maîtreſſe de ſes actions, elle auroit bien pû ſe permettre ce qu'on accorde tous les jours à la néceſſité des ſimples Religieuſes, Meſſieurs ſes Parens l'en ont priée mille fois, tous les Medecins de Paris qu'on avoit conſultez ſur ſon indiſpoſition, lui

avoient ordonné de quitter l'Abbaïe pour quelque tems, tout autre auroit non seulement crû que l'obligation de la clôture cessoit pour elle, mais que dans ces circonstances elle étoit même obligée de sortir: Mais, non, dit cette grande ame, il ne faut pas que l'amour de la vie, de cette courte, de cette miserable vie, ait plus de pouvoir sur moi que le zele de ma Regle & de mes Vœux. Il ne sera jamais dit que mon exemple serve de prétexte aux Religieuses lâches & inquiétes pour sortir de leur Monastére; il ne tiendra pas à moi qu'elles ne demandent jamais de dispense sur ce point. Comment osons-nous dire que nous aimons Dieu de tout nôtre cœur, si nous craignons de mourir pour son amour? Mourons, mourons, s'il le faut, plûtôt que de rien faire qui soit contre la perfection de nôtre état, mourons plûtôt que de donner aux plus foibles le moindre sujet de scandale, & ne refusons pas cét exemple de constance aux plus généreux.

En verité, Messieurs, pensez vous qu'on puisse porter plus loin la générosité Chétienne? ce que je m'en vais dire n'est pas tout-à-fait si éclattant, mais il est encore plus admirable. J'ai dit qu'elle avoit souffert, sans se plaindre de ses maux, & sans y chercher de remede, j'ajoûte qu'elle a toûjours agi comme si elle n'avoit pas même souffert; tout le monde convient que c'est quelque chose de fort rude que la vie réguliére, lors qu'elle est bien observée: mais à qui n'a pas de santé, à moins d'une vertu & d'une constance

de Martir, elle est tout-à-fait insupportable. Aussi du moment qu'une personne Religieuse est malade, on l'exempte de toutes les observances exterieures, les Régles elles-mémes dispésent alors de vivre regulierement Il n'y a peut-étre jamais eû que nôtre illustre Défunte qui n'ait pas usé de ces priviléges. Elle avoit coûtume de dire qu'il n'y avoit que Dieu seul, qui sceût ce qu'elle souffroit : Mais comment est-ce que les hommes en auroient quelque connoissance, généreuse Fille, on vous voit la premiére à tous les exercices publics ; vous passez tous les matins six & sept heures de tems à prier avec les autres, vous ne sortez du Chœur que quand il n'y a plus personne ; les plus robustes ont de la peine à vous suivre dans vôtre ferveur, qui s'aviseroit de penser que vos intestins sont tous corrompus, que vôtre tête est comme percée de douleurs aiguës & pénetrantes, que tout vôtre corps est à la torture ? Il est vrai, Messieurs, que de tems en tems le mal avoit des redoublemens qu'elle ne pouvoit dissimuler. Dans ces occasions on a veû quelquefois ses cheres Filles se venir jetter à ses genoux pour la supplier de prendre quelque relâche, de s'absenter de l'Office du moins pour un tems, mais en vain toutes leurs priéres, lorsque les forces lui manquoient pour aller au Chœur, elle s'y rendoit en se traînant, ou enfin elle s'y faisoit porter, quoi-qu'elle n'ignorât pas qu'elle s'abbregeoit ainsi ses jours, & qu'elle se mettoit en danger de mourir subitement autant de fois qu'elle faisoit de pareils efforts.

Que j'aurois des choſes à vous dire ſur tout cela, mes chers Auditeurs, ſi le tems me permettoit de vous communiquer mes réflexions. Qu'il y a peu de gens au monde qui cherchent Dieu comme il faut ! Qu'il y en a beaucoup au contraire qui fuient Dieu qui les cherche & qui les pourſuit par ſes inſpirations. Malheureux que vous étes, il viendra un jour, ce ſera le jour de la mort, lequel viendra peut-étre dans peu de jours, il viendra un jour que vous chercherez Dieu, & qu'il vous fuïra, & que vous ne le trouverez pas. *Quæretis me & non invenietis, & in peccato veſtro moriemini.*

Mais s'il y a peu de perſonnes qui cherchent Dieu, le nombre de ceux qui ne cherchent que Dieu eſt encore bien plus petit. Non, mes chers Auditeurs, il n'eſt rien de ſi rare au monde qu'une perſonne qui ne cherche purement que Dieu, la plus-part de ceux même qui font profeſſion de pieté, en cherchant Dieu ſe cherchent encore eux-mêmes. On ſe cherche dans les emplois les plus ſaints, où l'intereſt du Seigneur n'eſt pas toujours le ſeul que l'on conſidere, ſi ce n'eſt peut-étre en tant qu'il ſe rapporte à nôtre propre intereſt. On ſe cherche dans les perſonnes, nous les convertiſſons, nous les obligeons, nous les inſtruiſons, nous les aimons, parce qu'elles nous ſont ou utiles ou agréables. Enfin on ſe cherche même dans la dévotion, dans l'exercice des bonnes œuvres, on ſe cherche juſques dans la mortification & dans les croix, l'amour propre qui ſemble étre conſumé par le feu de l'amour

divin, trouve le moien de se nourrir de ce feu, ou du moins de renaître de ses cendres : Et ainsi c'est un grand éloge pour feu Madame de Nerestang, de dire que non-seulement elle a cherché Dieu, mais qu'elle n'a cherché que Dieu. C'est la seconde partie de ce discours, où je m'en vais vous montrer en peu de mots, que cette sainte Fille n'a jamais cherché que Dieu dans ses emplois, qu'elle n'a cherché que Dieu dans les hommes, qu'elle n'a cherché que Dieu, dans Dieu même.

Ce n'est pas sans raison que les personnes les plus-vertueuses, celles qui sont les plus dignes des grandes Charges, craignent davantage d'y étre élevées;il faut avoir bien de la solidité pour n'étre pas ébloui par l'honneur qu'on y reçoit, le respect & la complaisance des inferieurs corrompent l'esprit insensiblement, on s'aveugle soi-même,on s'accoûtume à des défauts,& comme on n'est plus exposé à la répréension, on vient peu à peu jusqu'à se persuader qu'on est irrepréensible.Mais sur tout c'est merveille si dans la facilité qu'on a de faire tout ce qu'on veut, on n'est pas tenté quelque-fois de vouloir ce que la nature desire,si l'on est constant à ne chercher que Dieu seul, en un état où l'on se considere soi-même comme une petite divinité.

Ce peril a tenu feu Madame l'Abbesse en une continuelle crainte, il lui a fait regarder sa dignité comme une disgrace qui lui devoit attirer la compassion de tout le monde; souvent il lui a fait prendre la résolution de se

dépoſer ; une fois entre autres elle avoit pris toutes ſes meſures pour ce deſſein;c'étoit un affaire faite ſi ſon Directeur ne lui eût fait concevoir qu'en conſience elle étoit obligée de porter le faix juſqu'aux bout.Cette raiſon de la conſience étoit ſi puiſſante ſur ſon Eſprit,qu'elle n'avoit jamais rien a y repliquer, il faut tout ſouffrir diſoit-elle, il faut tout perdre pour ne déplaire pas à Dieu ; mais ne craignez rien, grande Abbeſſe, quand on appréende le danger autant que vous l'appréendez , on eſt bien éloigné d'y perir. En effet , Meſſieurs , je ſuis obligé de rendre ce témoignage à la verité , je me ſuis informé ſoigneuſement , & ſans faire connoître mon deſſein, je me ſuis informé,dis-je, de la conduite particuliere de cette illuſtre Superieure , j'ai voulu ſavoir ſi elle ne s'étoit point prévaluë de ſon autorité,& des grands biens dont elle avoit l'adminiſtration pour ſe procurer quelque plaiſir,quelque amuſement qui lui adoucît la vie , que ſes douleurs lui devoient rendre ſi ennuieuſe. Non ſeulement j'ai trouvé qu'elle ne tiroit nul avantage de ſa charge pour cela ; mais encore qu'elle n'avoit nul plaiſir, nul divertiſſement en la vie. Je n'ai garde de condanner ces ſaints Perſonnages, qui n'ont pas crû que ce fuſt une choſe contraire à la haute vertu dont ils faiſoient profeſſion, de prendre quelque plaiſirs innocens pour relâcher leur eſprit , que quelques-uns aient aimé les fleurs , que d'autres ſe ſoient pleûs à la peinture, qu'il y en ait eu qui ſe ſoient diverti à la muſique;d'autres à élever des oiſeaux, quelques-uns

même

même à faire de vers, & à lire les Auteurs les plus polis de l'antiquité, je ne les en estime pas moins, mais j'admire une fille laquelle a eû assez de courage, assez de force d'esprit pour se passer de tout, pour ne s'occuper que de son devoir, que de Dieu seul; une Abbesse qui n'a point cherché à se desennuier dans sa solitude, ni à charmer les maux dont elle étoit accablée, qui s'est fait un plaisir de se priver de toute sorte de plaisir.

Il y a dans la prélature un autre écueil encore plus caché que celui dont je viens de vous entretenir, c'est le desir de plaire, & de se faire aimer de ceux qu'on gouverne. Je sai que pour bien réüssir dans la conduite des autres, c'est un fort mauvais moien que de se faire haïr, mais vous n'ignorez pas aussi Messieurs, que le bon Prélat n'a point d'autre fin que de faire aimer son Dieu, & que celui qui outre cette veuë, songe encore à se menager l'estime & l'amitié des inferieurs, s'engage insensiblement à de lâches condescendances, à des égars qui ruinent la discipline, ou qui alterent la pureté. Jamais Superieure n'aima ses filles plus tendrement que feu Madame l'Abbesse, elle a souvent témoigné qu'elle envoieroit à cent lieuës pour leur procurer un soulagement dans leurs moindres peines, elle disoit qu'elle ne pourroit jamais se resoudre à donner le voile à une personne qui n'auroit pas pour elle quelque simpathie, de peur qu'elle n'eust trop à souffrir sous sa conduite. Durant vingt ans qu'elle a été

Maîtreſſe dans cette Maiſon, elle n'a pas donné un ſeul exemple de ſeverité; mais néanmoins lorſqu'il s'agiſſoit de ſon devoir, on n'a jamais veû de ſuperieure plus zelée, plus ferme dans ſes réſolutions, moins ſuſceptible de crainte humaine, de ce qu'on appelle reſpect humain, elle vouloit que Dieu fuſt ſervi, que la Regle fuſt obſervée, quoi-qu'on en pût dire. Pour étre perſuadé de cette verité il ne faut que conſiderer l'état où elle a laiſſé ce Monaſtere. J'oſe dire qu'il n'en eſt pas en France de plus floriſſant; l'Office Divin ne ſe celebre nulle part avec plus de reſpect & d'edification; les grilles, ſi l'on n'y prend garde, ſont des breches par où l'ennemi fait irruption dans les Cloîtres, des ouvertures par où l'eſprit de Dieu s'évapore; mais ici les parloirs ſont ſi reglez, on y prend tant de précaution contre les maux qu'ils cauſent ordinairement, qu'on n'a pas ſujet d'en rien craindre. La charité chrétienne que Madame récommãdoit ſi ſouvent, cette belle vertu qui eſt l'ame des communautez qui fait toute la douceur de la vie Religieuſe; cette vertu, dis-je, eſt la principale étude de ces ſaintes filles, ou plûtôt elles n'ont plus beſoin de s'étudier à la cultiver, elles l'entretiennent ſans ſoin, elle leur eſt devenuë comme naturelle. Je ne parle point de la dévotion interieure, du ſilence, de la mortification, de l'union avec Dieu, & de cent autres vertus qui ſe pratiquent ici dans un degré fort éminent, j'en pourrois parler, toutefois, & j'en ſuis aſſez inſtruit pour en dire des choſes fort ſingu-

lieres. Ce que je ne saurois taire, c'est que lors que j'entre dans cette Maison, il me semble que je sens Dieu qui y habite, & qui y prend ses délices au milieu de ses épouses. Pardonnez-moi, Mesdames, si j'ose tenir ce discours en vôtre présence, ce n'est pas qu'en parlant de vos autres vertus j'aie oublié vôtre modestie, mais j'ai crû que je devois moins considerer la peine que je vous ferois en publiant ces veritez, que la gloire qui en reviendra à vôtre Abbesse ; car il faut le confesser, ce Monastere est un grand éloge pour elle ; elle ne l'auroit pas santifié si elle n'avoit été sainte elle-même, elle n'y auroit pas fait regner Dieu, comme il y regne uniquement, si dans son administration elle avoit cherché quelque autre chose que Dieu seul, Dieu seul est encore tout ce qu'elle a cherché dans les hommes ; si elle fait l'aumône, elle ne considere ni si les personnes sont de ses sujets, ni même s'ils sont du pais, ou de quelque Province étrangere, c'est assez pour elle qu'ils soient indigens, & comme elle le disoit elle même, qu'ils lui représentent JESUS-CHRIT, elle en avoit entretenu durant plusieurs années qui étoient de plus de soixante lieuës d'ici, & que sa seule liberalité arrétoit dans le voisinage. Il y a divers tems en l'année ausquels l'Abbaïe nourrit pendant quelques jours un certain nombre de pauvres; parmi ceux qu'on lui nommoit pour recevoir cette charité, elle n'a jamais voulu qu'on préferast quelques personnes qu'elle aimoit particulierement, parce que quoi-

qu'elles fussent dans la misere, il y en avoit de plus miserables. Pour la conversation, elle a toûjours fait plus de cas de la vertu que de l'esprit, & des autres talens naturels. Plus on avoit de pieté, plus on avoit de part à sa confidence, témoins cette pauvre bergere qu'elle faisoit venir tous les jours, & qu'elle recevoit avec tant d'accueil, parce qu'elle trouvoit en elle une grande connoissance de Dieu jointe à une grande simplicité.

Mais rien n'a mieux fait paroître la pureté, & la droiture de ses intentions que le choix des filles qu'elle recevoit ; elle étoit bien éloignée de l'aveugle empressement de ces Pasteurs, dont parle saint Augustin ; qui ne cherchent qu'à grossir leur troupeau, ou pour se glorifier dans le nombre de leurs brebis, ou pour satisfaire l'ambition qu'ils ont de commander à plusieurs, ou pour contenter leur avarice par l'utilité qui leur en revient, *vel gloriandi, vel dominandi, vel acquirendi cupiditate.* Il est certain qu'elle avoit ce triple interest à faire quantité de Religieuses, l'heureux état de son Abbaïe faisoit qu'on lui en offroit de toutes parts, cependant elle n'en a fait que cinq en vingt ans qu'elle a gouverné. On m'a dit, qu'on lui avoit presenté jusqu'à dix mille francs pour la dotte d'une Demoiselle qu'elle refusa. Ce n'étoit pas ce qu'elle cherchoit dans les prétendantes, elle vouloit trouver en elles une veritable vocation, un esprit docile, une humeur traitable, & accommodante qui ne fût

fâcheuſe à perſonne, & qui ne leur rendît pas à elles-mêmes le joug de la religion trop penible. On ne ſauroit dire combien elle prenoit de précaution pour n'y être pas trompée, combien d'examens il falloit ſubir avant que de pouvoir paſſer; elle ne s'en tenoit pas à ce qu'elle en penſoit elle-même; elle vouloit encore avoir le témoignage des perſonnes éclairées, dont la probité & le deſintereſſement lui fuſſent connus.

Mais Seigneur, quelle ſera vôtre liberalité envers cette ſervante fidelle? de quelles douceurs ne comblerez-vous pas un cœur ſi pur, une ame qui pour vous plaire a renoncé à toutes les douceurs de la vie, qui ne connoît plus d'autre intereſt que celui de vôtre gloire. Meſſieurs, toute la recompenſe que feu Madame a receuë ſur la terre de ſon admirable detachement, ont été des peines de corps & d'eſprit. Non ce n'eſt point par les goûts interieurs, ni par les délices de l'amour divin qu'elle a été attirée au ſervice de ſon bon Maître; au contraire elle n'y a trouvé que des amertumes; les troubles, les fraïeurs, les deſolatiõs, les ſechereſſes de cœur ont été les voïes par où il a pleû à Dieu de la conduire, c'eſt à dire, qu'il l'a conduite par le chemin des Heros qu'il l'a traittée en femme forte. Il eſt facile de perſeverer, lors que Dieu nous fait ſentir combien il eſt doux, il y a pour lors une eſpece du ſenſualité à le ſervir, mais être conſtant malgré ſes rebuts, ſuivre un époux qui vous maltraitte, qui ſemble vous mépriſer, & avoir horreur de vos

embrassemens, agréer même ce procedé, & protester qu'on est content qu'il en use toûjours de la sorte, c'est ce que cette sainte Fille a fait durant tout le tems qu'elle a vêcu, & c'est ce que j'appelle ne chercher que Dieu dans Dieu-même.

Cela est rare, Chrêtiens Auditeurs, la plûpart des amantes de Jesus-Christ courent aprés l'odeur de ses parfums, on en voit peu qui soient à l'épreuve de ses rigueurs, & c'est pour cette raison que les Maîtres de la vie spirituelle regardent l'état d'une consience scrupuleuse, comme un état extrémément dangereux; parce qu'il arrive ordinairement que quand on ne trouve nulle satisfaction dans la pratique de la vertu, on en va chercher jusques dans les ordures du vice. Celle dont nous parlons a souffert au sujet de sa consience des inquietudes qu'on n'a j'amais bien pû calmer, mais bien loin de perdre courage, elle s'est toûjours soutenuë par cette pensée tout-a-fait digne d'une vertu qui est arrivée à son comble, que ne pouvant étre martire de la foi, elle le seroit de la soumission à la volonté divine, que quand on ne cherche que Dieu, il importe peu qu'il se fasse sentir par des coups, ou par des caresses, que pourveû qu'il soit avec nous, nous devons être contens.

Voila, Messieurs, quelle a été la vie de nôtre illustre Defunte, sa mort a été subite, quoi-qu'on s'y attendît tous les jours depuis vingt ans; on peut dire qu'elle est arrivée lors qu'on s'y attendoit le moins: c'est une nouvelle preuve de

cette parole infaillible du Sauveur du monde, Vous mourrez à l'heure que vous n'y songerez pas, *Quâ horâ non putatis* : Cela est aussi vrai pour les gens-de-bien, que pour les pecheurs, mais cela n'est pas également terrible pour les uns & pour les autres. Car qu'étoit-il nécessaire que nôtre Sainte Abbesse eust une longue agonie, elle qui portoit son ame entre ses mains, toûjours disposée à suivre les ordres de son Créateur ? elle qui prenoit trois jours, & souvent même dix jours entiers chaque mois, pour se préparer à mourir, pour s'exercer à ce dangereux passage, & faire par avance tout ce que nous soûaittons de faire à la derniere heure ? elle qui quatre jours auparavant avoit fait une Confession générale de toute sa vie ? qui ce jour-là même avoit entendu deux Messes, & qui avant que de se coucher avoit fait sa priére avec ses Dames, & s'étoit examinée comme pour paroître devant Dieu. Que lui restoit-il à faire aprés cela, si ce n'est à recevoir la derniere benediction du Prêtre, à recevoir le saint Viatique, l'Extréme-Onction, & à prendre congé de ses cheres Filles. Elle eût du tems pour toutes ces choses, elle fit tout cela, Messieurs, mais avec tant de courage, avec un si grand redoublement de ferveur, qu'on voioit bien qu'elle approchoit de son centre.

Il y auroit de la cruauté à repeter les derniéres paroles qu'elle prononça, cela ne se pourroit faire sans renouveller en tous ceux qui furent

préſens, la plus vive douleur qu'ils aïent jamais reſſentie. Il ſuffit de dire, que ſe ſentant prés du dernier moment, elle ſe tourna du côté de ſon Confeſſeur, & de toutes les Religieuſes qui étoient accouruës au premier bruit,& nommant celui-là ſon cher Pere, ſon tres-cher Pere, & celles-ci ſes bonnes Filles, elles leur demanda pardon à mains jointes, mais avec une action ſi touchante & ſi animée, avec une voix ſi forte & ſi douce en même tems, en des termes ſi humbles & ſi tendres qu'il n'y eût perſonne, qui n'en eût le cœur comme percé; aucun des aſſiſtans n'eût plus la force de retenir ſa douleur,il s'éleva dans toute la chambre un cris pitoiable accompagné d'une ſi grande quantité de pleurs, que tout le pavé en fut arroſé. Perſonne ne pût plus parler, on ne pût plus entendre parler perſonne. Cependant Madame ſe remit en la poſture qu'elle étoit auparavant, & ſon viſage bien loin de devenir affreux,comme il arrive quand on va rendre l'eſprit, il parût ſi beau, ſi ſerein, dans une blancheur ſi vive & ſi éclatante, qu'on ne douta point qu'il n'y eût du ſurnaturel. Ce fut un ſigne ſenſible qu'elle mouroit dans les embraſſemens de ſon Epoux.

Elle vouloit dire par cette tranquillité, par cette joie qui ſe produiſoit dans ſes yeux & ſur ſon front qu'elle avoit déja trouvé ce qu'elle cherchoit, & qu'elle ne le pouvoit plus perdre: *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.* En effet une perſonne qui eſt en répu-

tation de sainteté priant le lendemain pour le repos de son ame, crût la voir dans le Ciel ravie & abîmée dans la contemplation de la bonté infinie de Dieu. La personne m'a raconté elle-même cette revelation avec des circonstances qui me la rendent trés-probable. Mais ce qui ne me permet pas de douter du bon-heur de nôtre illustre Défunte ; c'est ce que j'ai fait voir en tout ce discours, elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu, & c'est une verité Evangelique qu'on ne le cherche point inutilement : *Omnis qui quærit, invenit.*

Ce n'est donc pas sans raison, Bien-heureuse Ame, que j'ai dit dés le commencement, que nous ne devions pas pleurer sur vous ; si parmi les délices dont nous croions que vous joüissez, vous étiez encore susceptible de quelque douleur, vous auriez bien plus de sujet de verser des larmes sur nous-mêmes, que vous voiez ici bas environnez de tant de perils, si éloignez non-seulement du terme où vous êtes heureusement parvenuë ; mais encore du chemin que vous avez tenu pour vous y rendre. Enfin vous voila au bout de toutes vos douleurs, de toutes vos peines, vous voila enfin au port, & nous, nous ne savons pas même si nous y arriverons jamais, nous vivons dans un exil, que nous aimons à la verité, mais outre qu'il nous le faudra quitter quelque jour & pour toûjours, nous ignorons si ce sera pour passer à nôtre Patrie. Je ne doute point qu'à la veûë de tant de miseres, de tant de

dangers vous n'aiez aujourd'hui pour les vivans la même compassion que vous aviez n'aguercs pour la défunte, & que vous ne fassiez de grandes instances auprés de Dieu pour nous procurer les graces, qui nous doivent disposer à la gloire. *Ainsi soit-il.*

FIN DES SERMONS.

MEDITATIONS
SUR
LA PASSION
DE NOSTRE SEIGNEUR
JESUS-CHRIST,
PRECHE'ES A LONDRES
les Vendredis de Carême.

Par le R.P. CLAUDE LA COLOMBIERE, *de la Compagnie de* JESUS.

AVIS
AU LECTEUR.

TANDIS que l'on imprimoit les Sermons du Pere la Colombiere, on a trouvé parmi ses écrits des Meditations sur la Passion de Nostre Sauveur. Il les a données à Londres les Vendredis des Carêmes qu'il y a préchez, & elles y ont été receuës avec applaudissement. C'est assez la coûtume qu'on se neglige dans ces sortes d'Ouvrages, & qu'on cherche à adoucir les fatigues de la Predication, parce que l'Auteur se laisse aller à sa dévotion, sans s'attacher si exactement aux regles de la justesse, & qu'il se contente de prevoir en gros les poincts du suiet qu'il doit proposer à mediter. Mais on ne pourra pas dire

que le Pere la Colombiere en ait usé de la maniére. Il a travaillé ces méditations avec beaucoup de ſoin ; elles lui ont coûté toutes les réflexions & tout le tems d'un Sermon; & il ne leur manque ni la ſolidité, ni l'arrangement, ni la force du diſcours. Outra cela, ce Predicateur habile y a répandu par tout cet air devot & touchant qui fait le principal caractere de ce genre de compoſition. Ce ſont les raiſons pourquoi on a crû qu'elles pouvoient avoir place dans le corps de ſes Sermons.





PREMIERE MEDITATION.

DE LA

PENITENCE

DE

JESUS SOUFFRANT.

Attendite & videte si est dolor sicut dolor meus.

Considerez & voiez s'il y a une douleur pareille à la mienne.
Jerem. c. 1.

QUOI-QUE JESUS-CHRIST ait souffert pour expier les pechez des hommes, ce n'a pas été toutefois l'unique motif qu'il a eû dans sa Passion; une des choses qu'il a eû en veûë, ç'a été de nous donner des exemples héroïques de toutes les vertus chrêtiennes, afin qu'en les considerant

l'égar du corps, elle l'humilie & l'afflige de même. Représentez-vous JESUS au jardin : *Tristis est anima mea*, pâle, tremblant, abbatu, suant le sang & l'eau, gemissant, criant, se prosternant. Savez-vous bien ce que c'est, c'est un homme percé & accablé de douleur. Mais le sujet ? ce sont les pechez des hommes. Il n'y eût jamais de douleur pareille à cause du nombre des pechez, à cause qu'il en connoissoit l'énormité, l'ingratitude, l'innocence, l'injustice, parce qu'il aime infiniment son Pere & les hommes. C'est pourquoi Saint Thomas dit, que cette douleur a surpassé toutes les douleurs, soit des hommes, soit des Anges, naturelles ou surnaturelles, la raison est évidente. *Consolantem me quæsivi & non inveni : magna est velut mare contritio tua, quis medebitur tibi ?*

Les pechez n'étoient, ni ne pouvoient être personnels, & néanmoins, ô mon Sauveur, à quel comble vôtre affliction est-elle montée ; D'où vient donc que j'aî si peu de douleurs des miens ; c'est que je vous connois peu, mon Dieu ! je vous aime peu, ô c'est encore que je ne m'aime gueres moi-même, je ne connois pas bien ni le nombre, ni l'énormité de mes pechez. Emploions donc ce Carême à la consideration de nos pechez, nous aurons pour motifs de douleur, outre ceux que JESUS-CHRIST a eûs, la douleur même & les souffrances de JESUS-CHRIST, qui peuvent bien servir à nous inspirer la componction. Pour moi j'avoûë qu'elle m'inspire une grande compassion de l'état du

pecheur. Il m'arrive à son égar ce qui m'arrive à l'egar d'un malade phrenetique ; à le voir comme il est gai, comme il est transporté de joie, comme il ne parle que de plaisir, il fait plus d'envie de rire que de pleurer ; mais quand je considere le Medecin qui examine le malade avec un visage qui le condanne à la mort, que je vois une mere qui se desole, qui pleure, qui se desespere, d'autant plus que le malade se laisse emporter à cette joie phrenetique, d'autant plus je comprens la grandeur du mal & du peril, & je ne puis retenir mes larmes. O mon Dieu! quel est donc ce crime que j'ai fait qui vous fait pâlir, trembler, suër ? d'où vient que j'y suis insensible ! puisque vous étes si bon que de pleurer mes maux, faittes-moi la grace que je les pleure moi-même.

2. La penitence humilie. Quels sujets d'humiliation dans le peché! Quoi de plus-déraisonnable, de plus-injuste, de plus-ingrat ? Cette humiliation dans JESUS-CHRIST a paru en toute sa passion par son silence & par sa patience. Il semble qu'il avoûë qu'il se trouve digne de tout, que ce n'est encore rien en comparaison de ce qu'il mérite. Qui croiroit que vous étes innocent ? L'innocence est hardie, elle se plaint, elle parle, elle crie, elle insulte ses accusateurs & ses juges, mais c'est lors qu'elle est impatiente : Celle de JESUS est bien differente, elle n'éclate ni en reproches, ni en injures, elle ne forme pas la moindre plainte. Comment se comporteroit-il autrement, quand il seroit atteint

& convaincu des plus grans crimes? Voila les sentimens d'une ame vraiment penitente, vraiment pénetrée de la grandeur de ses crimes. Le souvenir de ses ingratitudes la rend à ses yeux si criminelle, si indigne de la vie, si digne du mépris de toutes les créatures, qu'elle ne s'étonne point d'aucun mauvais traittement, elle s'étonne comme on la peut supporter, il lui semble que tout doit s'armer contre elle. *Omnis qui invenerit me, occidet me*, dit-elle par un sentiment d'horreur de soi-même, non-seulement elle souffre avec patience les maux qui lui arrivent par ses pechez, comme la confusion, les repréensions, les chatimens, les maladies qui lui restent de ses excez, mais les choses qu'on lui fait souffrir injustement: *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum.* S'ils méritent cela pour avoir peché contre leur frere, que mérite-je moi, &c.

Ces grandes occasions de souffrir arrivent rarement, mais l'ame chrétienne fait se comporter comme il faut dans les petites dont la vie est remplie. Qu'on lui parle incivilement, qu'on passe sans la saluër, qu'on soit lent, qu'on soit négligent à la servir, au lieu de se fâcher, tout cela l'humilie en la faisant ressouvenir de son peché. Son peché est toûjours du parti de ceux qui l'offencent & l'oblige d'avoûër qu'ils ont raison: *peccatum meum contra me est semper.* Comment prétendrois-je que les hommes m'honorassent, moi qui deshonore Dieu, qui me suis deshonoré moi-même. Il est juste qu'on donne à châcun ce qui lui est deû, ai-je gardé cette regle à l'égar de

Dieu. Cét enfant me manque de respect, quand en avez vous eû pour Dieu ? Qui peut souffrir des serviteurs orgueilleux, négligens: Il y a trente ans que vous servez Dieu comme cela, & il vous souffre. Quand on parle des autres, qu'on exaggere leur injustice, leur ingratitude, il ne s'étonne point de cela, il s'humilie, il trouve qu'il a fait plus que tout cela. C'est à un homme, se dit-il en lui-même, & moi à Dieu. Il n'en avoit point reçeu de bien, & moi j'en suis accablé, c'est une fois, & moi un million. O si durant ce Caréme nous nous exercions dans ces sentimens, si nous avions toûjours ces pensées, que nous le passerions saintement, que nous serions asseûrez d'obtenir le pardon de nos fautes. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum & humiliatum Deus non dispicies.*

Non, Seigneur ; vous ne mépriserez pas un cœur ainsi brisé de douleur & humilié en vôtre présence. O le beau sacrifice, l'agréable parfum pour vous & pour tout le paradis. Que vous aurez de plaisir à voir cette ame ainsi penetrée de sentimens de penitence, que vous écouterez volontiers ses soûpirs, que vous oublierez volontiers ses infidelitez passées. Que vous tiendrez sa faute & vôtre gloire bien reparée, que vous reparerez vous-même abondamment la perte qu'elle a faitte des graces & des dons surnaturels, qu'elle aura sujet de se consoler de son mal-heur, que vous lui ferez bien sentir vôtre présence, & le pardon que vous lui accorderez. Çà donc mon ame, travaillons ce Caréme à exciter dans nous-mêmes de veritables sentimens

de penitence, aions sans cesse devant les yeux & ce que Jesus a souffert pour nos pechez, & ces mémes pechez pour lesquels il a souffert. Que la douleur que nous concevrons à cette veüë nous rende incapables de toute vaine joie, que l'humiliation qu'elle nous inspirera nous défende de toute impatience, de tout murmure. Ce sont les sentimens interieurs où tous les veritables Chrêtiens doivent passer le Carême, une sainte tristesse & une salutaire confusion qui les éloigne également & de cette dissolution & de cét orgueil, &c. Helas, Seigneur, comment pourrois-je me réjoüir, voiant les larmes que vous versez pour moi dans la veüë de tant de crimes, & de quoi puis-je me plaindre aprés ce que j'ai mérité, punissez-moi par les maladies, par les mépris, emploiez en cela l'imprudence, la haine, l'ingratitude des hommes, pourveû que vous ne me livriez pas aux demons, & que je ne tombe pas entre les mains de vôtre justice éternelle.

La penitence se produit à l'exterieur, le corps aiant eû part à nos pechez, il prend aussi part à la douleur & à l'humiliation. C'est pour cela que Jesus a voulu étre tourmenté & humilié en sa chair. Mais de quels tourmens & de quelles humiliations? En toutes les parties de son corps, en tous ses sens, & en toute maniére, quoi qu'il fust fort sensible. Il est étrange qu'il y ait aprés cela des gens qui blâment les mortifications corporelles, car s'il étoit vrai ce qu'ils disent, que ce que Jesus a souffert en son corps suffit pour tous, sa contrition pourroit donc aussi suffire pour

tous, mais nous ne sommes pas ici pour disputer je parle à des gens convaincus. Il faut expier nos pechez & satisfaire à la justice divine par les penitences corporelles. Je ne vous exôrterai pas aux cilices, aux disciplines, non que je croie cela trop-rude, ou peu-propre à la plûpart des gens, tout le monde en est capable, les noms de ces choses sont plus rudes que les choses mêmes, & il y a plus de mérite à s'y resoudre qu'à les pratiquer. Dés qu'on a commencé on ne peut plus se retenir, les plus délicats sont les plus fervents; quand on a un vrai repentir on s'en fait des délices, on a quelquefois vû des Cours entieres où cela étoit autant en usage que dans les Monasteres. Mais laissons ces austeritez de conseil, il en est qui sont d'obligation. Commençons par le jeûne qui est de necessité, rien ne fait voir le peu de repentir qu'on a, comme cette desobéissance. Helas nous avons fait des pechez, que quarante ans de jeûne au pain & à l'eau ne pourroient expier. L'Eglise nôtre bonne Mare reduit cela à quarante jours. Mais de quel jeûne ? si aisé aujourd'hui & si facile ! & on ne peut s'y résoudre ? Je sai qu'il y a des raisons pour s'en faire dispenser, mais combien de faux prétexte ? De plus, comment oserions nous exôrter les fidelles à faire des mortifications, puis qu'on ne peut les obliger à s'abstenir des plaisirs. Le Carême n'est point un tems de divertissement pour ceux qui ont un peu de Christianisme, c'est le moins que nous puissions pour nos pechez, il y a des divertissemens qui ne sont Chrétiens en nulle saison,

mais en celle-ci, ceux-mêmes qui sont permis doivent être interdits. C'est pour cela que l'Eglise défend les nôces quoique saintes, à cause des divertissemens qui les accompagnent; elle retranche les cantiques, même spirituels, la musique & les instrumens dans les Elises. Faut-il s'étonner que Dieu nous envoie ensuite des fleaux; nous l'y contraignons, il faut bien qu'il le fasse, s'il nous aime, nous ne voulons faire nulle penitence, rien souffrir. Il faut cependant satisfaire pour nos pechez. O mon Dieu, un peu de ce zele, un peu de ces lumieres que vous avez données aux vrais penitens, à ces grandes ames qui ne pouvoient se saouler d'amertumes & de mortification, qui avoient tant d'horreur des délices & des plaisirs. Quand ce seroit ici la region des plaisirs, les plaisirs doivent-ils être pour les pecheurs. Non, desormais mon plus grand plaisir sera de faire souffrir cette chair, laquelle aussi bien n'est bonne qu'à cela, mon plaisir au moins durant ce Caréme, sera de me retrancher l'usage de tous les plaisirs. Seigneur, donnez-nous la force dexécuter ces saintes résolutions, donnez-la à mes Auditeurs, & s'ils s'y appliquent, je vous conjure de combler leurs cœurs de ces consolations, au prix desquelles toutes les autres consolations sont si fades & si imparfaittes. Je ne crains pas s'ils les ont une fois goutées, qu'ils reviennent aux vains divertissemens du monde, ils en seront dégoûtez pour toûjours.

Enfin la vraie penitence renferme encore l'humiliation du corps : celle de Jesus été prodi-

gieuse,non-seulement à cause que toutes ses peines ont été infames & accompagnées d'ignominie ; sur tout les soufflets , la flagellation & le crucifiment,mais encore parce qu'il a été soüillé de crachats,traîné dans la bouë, vêtu en fou, en Roi ridicule , pour punir le luxe & la vanité, pour donner un témoignage public de sa douleur.Si vous considerez Jesus en cét état , vous en serez touché infailliblement,& si vous faittes réflexion sur vous,peut-être serez-vous honteux de vous voir dans un état si peu conforme à celui d'un pecheur penitent. Il y a des habits , & des manieres de s'habiller qui ne sont jamais Chrêtiennes.Il faut qu'il y ait toûjours de la difference à cét égar entre nous & les Paiens ; mais en Caréme on doit se défendre par esprit de penitence , les choses mêmes qui ne blessent point la modestie Chrêtienne.L'Eglise nous l'enseigne, non seulement parce que les Prélats prennent des habits moins riches , & comme une espece de deuil ; mais encore par la couleur triste dont elle orne ses Prêtres & ses Autels. J'espere donc que les Dames Chrêtiennes se ressouviendront en se coiffant, de la teste de Jesus - Christ couronnée d'épines ; en s'habillaut , de l'habit ridicule dont il a voulu se révêtir. Quelle consolation pour nôtre bonne Mere , si nous attachant ainsi à ses sentimens , nous passions le Caréme en la maniére que je viens de dire. Dieu consoloit son Prophete affligé de l'infidelité des Iuifs , en lui représentant que quoique la plus grand' part eût manqué de foi , il y avoit encore six mille

personnes qui avoient fait leur devoir. Ce seroit une consolation trés-grande dans le petit nombre de Catôliques s'ils faisoient bien, mais si ce reste de gens qui en font profession, se relâchent, s'ils ne sont Catôliques qu'à l'Eglise, & d'une autre Religion à leur table, dans leurs divertissemens, dans leurs habits, quelle mortelle douleur! Finissons donc cette Méditation, en disant chacun en particulier : Mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes passées, je n'ai jamais encore fait le Caréme en veritable Chrétien, je n'ai peut-étre pas bien seû ce que c'étoit, & à quoi m'obligeoit l'honneur que j'ai d'étre enfant de vôtre trés-sainte Eglise; mais je suis dans la résolution de commencer cette année à faire mon devoir, fusse-je tout seul, vous aurez un serviteur fidelle, je ne rougirai point de faire ce que je dois, & ce ne sera pas par mon exemple que s'introduira le relâchement, & que vôtre Nom sera blasphemé.

Je n'ai été que trop pecheur, je n'ai que trop vécu à leur mode, je veux commencer une vie penitence ce Caréme, peut-étre que ma vie finira avec cette penitence de quarante jours, & que c'est tout ce qui me reste : Tout ce Caréme sera pour moi partagé entre la méditation & l'imitation de vos souffrances, entre la consideration & l'expiation de mes fautes. J'espere que quand vous verrez mon cœur & mon corps ainsi affligez & humiliez, vous aurez compassion de moi, & que vous me pardonnerez, quand vous me verrez ainsi conforme à vôtre Eglise, vous exau-

cerez les prieres qu'elle fait pour moi & pour tous ceux de ſes enfans qui lui rendent obéiſſance.

Pour moi je ſuis ſi perſuadé de la bonne volonté des Catôliques, ſi convaincu que s'ils ne font pas plus, ce n'eſt que faute d'être avertis & inſtruits, que je ne doute nullement du fruit de ce diſcours. Rendez-le encore plus grand que je ne l'eſpére, ô mon Dieu, vous à qui en doit être toute la gloire. *Amen.*





SECONDE MEDITATION.

DE LA

CHARITE'

DE

JESUS SOUFFRANT.

Commendat autem charitatem suam Deus in nobis, quoniam cùm adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est.

Dieu fait éclatter la grandeur de sa charité envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pecheurs, JESUS-CHRIST *est mort pour nous.* S. Paul aux Rom. c.5.

JE ne m'étonne point que la Passion ait été appellé un excés. Elle est en effet un excés de charité de JESUS-CHRIST, cette vertu lui a fait souffrir ce qu'il ne devois

pas souffrir. Il a souffert plus qu'il ne devoit souffrir, il a souffert pour des gens pour qui il n'avoit pas sujet de souffrir.

La charité ordinaire nous porte à avoir compassion des miserables & à les soulager. J'ai souvent dit que si les grans voioient ce que souffrent les petits, il y auroit peu de malheureux dans le monde, parce qu'ils en seroient touchez, & il leur seroit aisé de les tirer de la misere, mais je ne pense pas qu'ils en vinssent jamais jusqu'à ce point que de se rendre eux-mêmes miserables pour les rendre heureux. Vous seul, ô Jesus, avez été capable de cét amour excessif, je ne m'étonne point que connoissant parfaitement la grandeur des maux que nous aurions deû souffrir pour nos pechez, vous aiez soûaité de nous en delivrer, que prévoiant ceux dont nôtre vie est assiégée, vous aiez voulu les adoucir, mais que pour cela vous aiez voulu souffrir vous-même; qui auroit jamais osé ou esperer ou même soûaitter un amour si excesif?

Représentez-vous Jesus en quelque endroit de la passion qu'il vous plaira, si vous voulez à la colomne. Son amour l'y a attaché, & l'a mis au triste état où vous le voiez. Pourquoi? pour nous épargner les peines que nous avons méritées par nos crimes. *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* La tristesse au jardin pour mes fausses joies, la flagellation pour mes plaisirs, la couronne d'épines pour mon orgueil, la croix pour mes im-

patiences, les cloux pour mon libertinage & ma desobéissance. *Ipse autem vulneratus est, &c.* Mais pourquoi tant de peines, tant de travaux, mon Sauveur ! chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau. Une éternité de peines est étrange, mais pourquoi ne souffrirai je pas ce que vous souffrez ? Vous vous trompez bourreaux, vous prenez l'innocent pour le coupable. Pere Eternel vous trompez vous aussi, vous qui ordonnez ces supplices, ne savez-vous pas que c'est-là ce Fils qui vous a été si soumis, ou bien est-ce que vôtre amour pour nous est aussi excessif que celui de cét aimable Fils?

Il a souffert pour nous adoucir le calice, pour en boire le plus amer, pour nous épargner les maux inévitables dans la vie, pour ce qu'il y a à endurer dans les tentations, dans les afflictions, dans la pratique de la vertu, pour nous encourager par son exemple, pour les rendre glorieuses, pour nous faire voir qu'elles n'étoient pas insupportables. *Christus pro nobis mortuus est, ut sequamini vestigia ejus, qui peccatum non fecit.* Afin que nous n'eussions pas sujet de murmurer, si l'on nous menoit par un chemin si rude, afin que nous ne nous plaignissions pas de la dureté de nos maux, voiant qu'il n'avoit pas pardonné à son Fils, *proprio filio non pepercit.* Cette charité demande nos reconnoissances & nôtre imitation Aprés l'avoir admiré, vous admirerez premiérement nôtre insensibilité, qui n'avons pas de compassion pour ce que JESUS souffre pour nous. S'il souffroit pour ses propres crimes, nous devrions être touchez

de la grandeur de ses maux, on pleure à la veuë d'un scelerat qui reçoit la juste récompense de ses actions,& sur un innocent qui souffre pour nous, nous demeurons insensibles. On se réjoüit dans le tems que l'Eglise celebre sa Passion ; à nous voir croiroit-on que Jesus souffre, & que c'est pour nous. O mon Dieu donnez-nous un cœur de chair.

Cette charité demande nôtre imitation, exerçons la charité envers nos freres,sinon dans cét excez,du moins en quelque maniere. En premier lieu par la comparaison;pour cela il faut s'en informer;si nous en prenions la peine nous ferions beaucoup de bien. Actions de graces, sentimens d'humilité;c'est mon frere, compassion, consolation. Secondement, par l'aumône c'est une des obligations du Carême, l'Eglise nous fait jeûner dans cette intention. Il ne faut pas que la penitence épargne pour l'avarice; ce qu'on retranche de la table, des habits, des plaisirs doit être pour les pauvres. Ce sont-là les aumônes qui charment le ciel, & dont Jesus-Chrsit se pare. Les pauvres qui donnent nonobstant leur pauvreté, qui partagent ce qui leur seroit nécessaire comme la veuve de Sarephta, font des miracles, emportent le ciel. Les Gransne peuventpas faire cela;mais ils peuvent se priver de leurs plaisirs.Helas pendant que vous perdez avec chagrin dix, vingt, trente écus, que vous en emploiez dix ou douze à la comedie, cinquante en un habit,il y-a cinquante familles qui n'ont pas de pain. Combien

d'honnêtes gens qui depuis un mois n'ont pas changé de linge, pourroient dire que depuis plus de deux mois ils n'ont goûté ni chair ni poisson. Vous rencontrerez des familles de huit ou dix personnes qui n'ont pas mangé un morceau de pain depuis le matin jusqu'au soir. Helas mon Sauveur, est-il vrai que c'est vous qui souffrez dans les pauvres, si vous aviez été aussi insensible que serions-nous devenus. Prenons les sentimens de ce cœur tendre & généreux, faisons résolution d'aimer les pauvres, de retrancher quelque chose de nos plaisirs. Si les riches faisoient cela, tout le monde dîneroit, personne ne manqueroit de pain, on ne mettroit pas de tres-honnêtes personnes en prison faute d'avoir dequoi paier le lit où elles couchent, car Messieurs, il y a des miseres de toutes ces maniéres, informez-vous-en, j'avoüë qu'il y en a qui les cachent, mais la charité découvre tout avec un peu de soin, cela mérite qu'on en prenne. Les Rois sachant que JESUS-CHRIST étoit né dans une étable vinrent le chercher, s'exposerent à mille perils, à mille fatigues, pour lui venir faire des presens. Ce méme JESUS-CHRIST souffre en des lieux pires que des étables, vos chevaux, s'il m'est permis de le dire, sont incomparablement mieux que lui.

2. p. Non-seulement il a souffert ce qu'il ne devoit pas souffrir, mais il a souffert plus qu'il ne devoit souffrir. Une larme pouvoit laver toutes nos fautes. Une goûte de sang pouvoit nous mériter tous les secours. Pourquoi donc tant de

ſang, faut-il demander des raiſons à qui aime ; il n'en peut rendre d'autre que ſon amour. On croit toûjours quand on aime que quoi-que ce ſoit que l'on donne,ce ne ſera jamais aſſez. C'étoit plus qu'il ne falloit pour nos beſoins, pour la juſtice de ſon Pere,pour la haine de ſes bourreaux. S'il ſuë,c'eſt juſqu'à ce que le ſang vienne aprés l'eau, s'il verſe ſon ſang,c'eſt juſqu'à la derniére goute. A la flagellation, il reçoit des coups plus que la loi n'ordonne, plus qu'il n'en peut ſupporter ſans miracle. Il n'a plus de force, il veut encore porter la croix, il n'a plus de ſang, plus de partie en ſon corps ſans plaie,& il crie encore: *Sitio.*

Mais n'eſt-ce pas trop, mon adorable *Sauveur !* Oui, vous répondra-t-il, c'eſt trop pour appaiſer mon Pere, trop pour éteindre la haine de mes ennemis, trop pour effacer tous les pechez de la terre, trop pour étouffer tous les feux d'enfer, mais ce n'eſt pas aſſez pour toucher ton cœur,pour t'inſpirer le moindre ſentiment de reconnoiſſance, ç'a été aſſez pour emouvoir mon juge, mes bourreaux, pour faire fendre les rochers, &c. O dureté, ô inſenſibilité ! En effet tous ces excez n'ont pû vaincre nôtre lenteur nôtre tiédeur. Je parle aux ames qui craignent Dieu ; mais qui ne l'aiment pas aſſez ; qui gardent ſes commandemens, mais qui reſiſtent aux ſaintes inſpirations ; qui ont de grans deſirs, mais qui different de les exécuter. Qu'attens-tu mon ame!que Jesus faſſe quelque choſe de plus ! Il a porté les choſes aux derniers excez. Ecoute-le

le qui te dit, *Quid potui facere vinea mea, &c.* Je vous ai touché, éclairé, convaincu, reduit à n'avoir à me dire autre chose sinon que vous ne vouliez pas avoir compassion de moi. Puisque je vous trouve toûjours à me disputer des bagatelles; à examiner les choses à quoi vous étés précisement obligé, vous ne ferez donc jamais rien par amour, jamais rien pour moi. Jusqu'à quand vous entendrai-je dire, il n'y a point de peché mortel, je n'y suis pas obligé; & Jesus étoit-il obligé de mourir pour vous? & à quoi n'étes-vous pas obligé pour reconnoître une si grande bonté.

Promettons aujourd'hui de ne nous plus ménager avec Dieu, de faire pour lui tout ce que nous croirons, qui pourra lui plaire, voions ce qu'il nous demande au fond du cœur, de quitter cette vanité, de renoncer à ce plaisir, de pratiquer cette charité, cette mortification, comparons cela à ce qu'il a fait pour nous; nous serons tous honteux de l'avoir laissé si long-tems-à-attendre si peu de chose, & j'espere que nôtre cœur s'élargira, & qu'il prendra de plus généreuses résolutions.

Le troisiéme point & le troisiéme excez, il a souffert pour des gens pour qui il n'avoit pas sujet de souffrir. Ce fut un grand terme pour Jacob que quatorze ans de service, il falloit qu'il aimât bien Rachel pour cela, mais aussi Rachel étoit fort aimable, & il ne faut pas douter qu'il n'en fût aussi bié aimé. Je me represéte ce Patriarche parmi les fatigues de sa profession, au chaud,

au froid, à la pluie, il ne faut pas douter que cela ne lui fit bien de la peine, mais dans ses plus mauvaises heures la veuë de son amour, le souveuir de celle pour qui il souffroit; soûtenoit son courage & lui donnoit des forces pour perseverer. Mais il n'est pas de même de J.C. car il souffroit pour des gens qui étoient dans le peché, qui étoient ses ennemis, *pro impiis mortuus est; cum adhuc peccatores essemus*. Au milieu de ses plus grandes douleurs vous vous presentiez à ses yeux, mais que voioit-il, helas vous le savez, un cœur froid, ingrat, attaché au monde, des mépris, des dégoûts, une résistance éternelle à ses volontez, nulle complaisance, nulle gratitude, une ame soüillée de pechez, c'est-à-dire, horrible, plus difforme à ses yeux que les demons; un impie, un libertin, un voluptueux. Vous n'étes plus cela; mais vous vous presentiez à lui en cét état. Vous n'étes pas si vicieux, vous n'étes pas un objet si odieux, mais confessez qu'il ne voioit rien en vous qui lui deût causer de grands transports. Quel objet! que cela étoit peu capable de l'encourager!

Cependant voila ce qu'il a aimé avec tant d'excez: on dit que l'amour est aveugle, qu'il couvre les défauts. Si les objets des plus grandes passions étoient parfaittement connus, on les verroit bien-tôt refroidies, mais Jesus connoissoit nos vices, nos miseres, il nous connoissoit, tels que nous nous connoissons nous-mêmes à certains momens où nous sommes plus raisonnables, & où nous nous déplaisons si fort; son

amour a surmonte tout cela, ces miseres l'ont excité. davantage.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui soiez capable d'aimer ainsi, on ne trouve rien de pareil parmi les hommes, on aime son plaisir; son interest, on aime des choses aimables, ou du moins qu'on croit aimables; vous des personnes odieuses & dont vous connoissez les vices. D'où vient que j'ai tant de peine à aimer mes ennemis? n'ont-ils rien d'aimable pour nous, Jesus les a aimez tels qu'ils sont, & tels qu'ils sont il nous ordonne de les aimer, n'est-ce pas assez? Mais vous mon divin Sauveur, quand vous ne setiez pas aussi aimable que vous l'étes, un si grand amour mériteroit tout le mien; d'où vient donc, que je ne vous aime point, quoi-que vous soiez si parfait, si accompli, que vous soiez si grand, si éclairé, si sage, si doux, si bien-faisant, si fidele, si liberal envers vos amis?

La raison, pardonnez moi Seigneur, si j'ose vous le dire, c'est que vous ne m'avez pas encore assez aimé. On peut encore ajoûter à ces excez. C'est vôtre amour méme. Je sai que vous trouvez des obstacles dans mon cœur, un poison froid qui l'empéche de prendre feu & de s'enflammer, je m'en vais travailler à le purifier, je vais rompre ces attaches que j'ai au monde, aux créatures, à l'argent, au jeu, à la vanité des habits, à la réputation, à moi-même: faut-il s'étonner qu'un cœur embarrassé de la sorte ne puisse donner place à vôtre amour, qui veut regner seul; je suis seûr que quand je vous l'offrirai

vuide, vous ne me refuserez pas de le remplir de vôtre amour, d'y venir habiter vous-même, d'en faire un Paradis terrestre, & de le disposer à cette charité parfaitte dont il doit brûler éternellement avec les Seraphins.





TROISIEME MEDITATION.

DE LA PATIENCE DE JESUS SOUFFRANT.

Sicut ovis ad occisionem ducetur, & quasi agnus coram tondente se obmutescet, & non aperiet os suum.

Il sera conduit comme une brebis à la boucherie; & il ne fera pas plus de bruit qu'un agneau devant celui qui lui ôte la laine, & il n'ouvrira pas la bouche. Isai. 53.

De toutes les vertus que Jesus a pratiquées à sa Passion, celle qui a éclatté davantage c'est la patience. Aussi faut-il avoûer

qu'il n'y en avoit point dont l'exemple nous fut si nécessaire. Nous souffrons dés nôtre naissance jusqu'à la mort. Tous les âges ont leurs maux, tous les états, tous les temperamens. Nous souffrons des créatures les plus insensibles, de tous les hommes superieurs, inferieurs, égaux; de nos ennemies; de nos amis, de nous-mêmes. O qui pourroit être ferme & inébranlable au milieu de tout cela! Rien n'est plus capable de nous mettre dans cette belle disposition que l'exemple de Jesus-Christ.

L'impatience se produit par la langue, par le changement de visage, & par les mouvemens du cœur. La Patience modere les dereglemens de ces trois parties, elle lie la langue par le silence, elle compose le visage par la tranquillité, elle carme le cœur par la douceur.

Prenez Jesus en quelque endroit de la Passion qu'il vous plaira, depuis qu'il est pris jusqu'aux moment qu'il expire, vous ne sauriez tomber à faux, c'est par tout un agneau, une brebis; vous le trouverez par tout muët, tranquille, & plein de douceur. Jesus s'est trouvé à sa Passion dans toutes les circonstances, où il est le plus difficile de se taire. On lui fait des injustices si visibles; on dresse contre lui de si noires & si fausses accusations, on lui fait endurer des indignitez si brutales, & si inhumaines, que c'est un prodige qu'il puisse souffrir tout cela sans dire un seul mot. De plus, il souffre de si grandes cruautez, que la violence de la douleur auroit deû lui arracher quelque parole. Mais non, il demeure

sans replique. On crie, mille témoins s'élevent; on s'échauffe, on l'accuse sans preuve, sans raison, sans apparence même de raison, les témoignages s'entredétruisent : *Iesus autem tacebat, ego autem non contradico.* Il avoit les plus beaux prétextes du monde. La gloire de son Pere à procurer, sa doctrine à soûtenir, le scandale à éviter, il va perdre tout le fruit de ses travaux, les Prêtres lui commandent, Pilate le presse, Herode l'interroge : *Iesus autem tacebat.* Il n'auroit pas peché, il auroit fait des réponses fort édifiantes, mais ce silence vaut mieux mille fois.

O adorable silence que vous étes éloquent, que vous me donnez de belles leçons ! Vous vous taisez Seigneur, vous qui étes la parole du Pere, dans de si grands maux, dans un sujet si avantageux, dans une occasion si importante ! Quel prétexte puis je avoir à l'avenir de murmurer & de me plaindre. Mais comment, s'en empêcher? Une ame qui veut imiter JESUS-CHRIST, s'en défend avec sa grace ; en premiér lieu par l'humilité elle croit qu'elle en mérite encore plus. En deuxiéme lieu, par le desir qu'elle a de souffrir, qui lui fait trouver ces maux si petits qu'elle n'oseroit en parler. En troisiéme lieu, par respect à la volonté de Dieu. En quatriéme lieu, par la crainte de perdre son trésor. Une croix secrette est quelque chose de bien précieux.

Les ames imparfaittes croient que pourveû qu'on ne s'emporte point, on peut conter ses maux à toute la terre : Semblables en cela à un homme qui a trouvé une bourse pleine d'or, &

qui va semant cet or en son chemin. Si elles ne les publient pas, du moins il leur faut quelques amis, quelques confidens; une ame sainte au contraire veut que tout se passe entre elle & son Epoux. Mais je parle de mes maux comme de ceux d'un autre, au lieu d'en murmurer j'en loüë Dieu. Cela est bon, mais outre que l'on s'expose à la vanité, qu'on est paié par les loüanges, on se soulage; Il me semble que c'est la fleur de la patience qui s'en va, il n'y a plus de secret, & par consequent le plus doux, le plus précieux est perdu. Vous ne répandez pas le parfum, vous l'évantez. Voiez la suite des maux qui naissent de ces plaintes, il arrive qu'on vous flatte si on en est touché, qu'on vous met en colere, si l'on n'en fait pas de cas. On cherche à être plaint, & on ne vous plaint point, on est importuné, on ne trouve point que vous aiez tant de raison, vous faittes voir vôtre foiblesse plus que l'injustice d'autrui; au lieu de leur attirer l'indignation de vos confidens, vous vous attirez leur mépris. On croit se soulager, & au contraire la colére, le dépit s'augmente en voulant persuader qu'on a eû grand tort; on se le persuade à soi-même, en voulant exaggerer les maux, on se les grossit à soi-même. Nous en voions tous les jours, qui aiant d'abor reçeû des afflictions avec assez de patience, à force de les dire se sont si fort échauffez, si fort animez eux-mêmes, qu'ils ont passé jusqu'aux plus grands excez.

S'il faut se plaindre, plaignons-nous à Jesus crucifié, mais en vôtre présence, mon Sauveur!

de quoi aurai-je à me plaindre, que sont mes maux en comparaison des vôtres, que vous souffrez dans un si grand silence? De plus, Seigneur, je pourrois persuader à quelqu'autre qu'il y a de l'injustice, mais à vous cela ne se peut, vous connoissez mes crimes, vous savez que j'en mérite mille fois davantage. Comme c'est vous-même qui étes l'auteur de ces maux, ce sera vous faire des reproches. *Quid dicam aut quid respondebit mihi, cum ipse fecerit.* Je viendrai toutefois pour comparer mes maux aux vôtres, ma patience à la vôtre. Je viendrai pour me plaindre à vous, non pas de mes maux, ni de mes ennemis, mais de moi-même & de mon impatience. Je viendrai y prendre des forces & m'encourager au silence, & à souffrir comme vous avez souffert.

2. Aprés avoir consideré le silence de Jesus-Christ, je vous prie de jetter les yeux sur son front & sur son visage. On se fait quelquesfois violence pour ne pas produire les sentimens de son cœur, mais qu'il est mal-aisé quand on nous mal-traitte de n'en étre pas même émeû; & quand on a le cœur émeu, son trouble passe incontinent dans les yeux & sur le visage; on lit sur le front ou la vengeance que le cœur respire, ou la colere qu'il a conceûë, ou du moins la tristesse qui l'abbat. Or considerez, je vous prie, si vous decouvrirez sur le visage du Sauveur quelque signe de ces mouvemens. Si cela avoit paru, s'auroit été sans doute quand on le saisit, lui qui ne résistoit point. Quand on lui donna un

soufflet, il n'avoit rien dit de mal. Voila vingt-neuf coups de fouët, c'est autant que la Loi en ordonnoit, il ne les a pas méritez, sa patience ne s'échappe pas cependant; mais pourquoi y en ajoûter un seul, pourquoi doubler le nombre sans ordre? quelle malignité! cela ne s'est jamais fait à personne, cela ne se peut supporter, JESUS a la patience de s'en laisser donner jusqu'à cinq mille. Quand il prend sa Croix les forces lui manquent, on le voit bien, il plie, on le presse, on le releve à coups de pié. Quoi mon divin Maître, n'étes-vous point surpris? Quoi pas le moindre mouvement d'indignation? nul changement, nulle altération sur ce visage? Mais remarquez que ce n'est pas un air riant ni triomphant, c'est un air humble & modeste. Que cela est beau, que cela est divin! ô qu'il y a de plaisir de vous considerer en cét état! ô que j'aime bien mieux voir cela que de voir marcher des boiteux, & des morts sortir du sepulchre! Anges du ciel descendez pour étre témoins de la patience de JESUS. Non vous ne voiez rien de si beau dans le ciel! O heureuse Veronique qui cûtes le bon-heur de retirer le portrait de ce visage! quel trouble, quels mouvemens de colere pûtes vous y remarquer? Une si grande tranquillité n'est-elle pas capable de les calmer?

Vous me demandez s'il y a du mal à sentir ces émotions: non, mais il y a de l'imperfection, c'est signe qu'on s'aime encore soi-même, qu'on n'a pas pris assez de soin de

mortifier ses passions, qu'on a encore bien de l'orgueil & de l'attache à sa propre volonté, la parfaite pieté va jusqu'à étouffer ces mouvemens, quiconque s'y applique peut esperer d'y parvenir, & méme plûtôt qu'on ne sauroit croire, quand on y va comme il faut. O mon Dieu, quand il n'y auroit que cela à gagner à vôtre service, que cette force, cette immobilité, cette indolence chrêtienne, cette paix inalterable de l'ame, cette égalité de visage & de mouvemens, que tout le monde ensemble, toutes les prosperitez ne peuvent donner, ne seroit-ce pas toujours beaucoup? mais d'où vient cette constance?

1. D'une humilité profonde. On ne s'étonne point qu'on mal-traitte un pecheur, on offence Dieu, pourquoi ne me déplaira-t-on pas? 2. D'une grande attache à la volonté du Seigneur, qui est une ancre qui nous rend immobiles, parce que tout ce qui arrive est toujours selon cette volonté. Je me représente un homme assis sur un rocher au milieu de la mer, la mer vient battre à ses piés, il la regarde de sens froid, il prend plaisir à conter ses flots hors de tout peril. Il s'éleve des tempêtes, cela ne le touche point, pendant que d'autres qui sont sur des fragiles vaisseaux, pâlissent, tremblent, sont agitez au gré des vents, tantôt ensevelis dans les abîmes, tantôt suspendus en l'air sur la pointe d'un flot. Est-il possible que nous ne portions point d'envie à cette heureuse personne? est-il possible que pouvant nous attacher à

les rend coupables. Nous aurions bien plus de sujet de faire le même quand on nous fâche, il y a le plus souvent plus de legereté, d'inconsideration, que de malice dans la personne qui nous offence, c'est un effet de son naturel brusque & colere, elle étoit en mauvaise humeur, elle a eû dit cela plûtôt qu'elle n'y a pensé. Nous faisons ordinairement tout le contraire, nous exaggerons les choses comme si c'étoient des crimes, comme si c'étoient de grandes injustices, & souvent il n'y a pas un peché veniel. Nous nous réjouissons des maux de ceux que nous regardons comme nos persecuteurs, nous nous affligeons de leur prosperité. O que cela est foible, qu'on a sujet de s'humilier quand on sent ces mouvemens, que cela est bas, que cela ressemble à la bête. Mon Dieu, dis-je en moi-méme, si vous nous jugiez de la sorte, nous serions tous perdus? Si cette personne qui se plaint, avoit fait la même chose, elle trouveroit que ce n'est rien. On peut, si on le veut, donner cent bons biais à cela, & on aime mieux le prendre en mauvaise part.

2. Non-seulement Jesus fait justice à ses bourreaux, mais il est touché d'une veritable compassion, il déplore leur aveuglement & les maux qu'ils s'attirent, il dit dans son cœur, *Quoniam si cognovisses & tu quæ ad pacem tibi.* Il trouve que tous ces maux ne sont rien en comparaison; *Nolite flere super me, &c.* Voila le sentiment que nous devrions avoir pour ceux qui nous offencent. Quel mal me font-ils] si je suis patient?

Quel bien ne me font-ils pas au contraire? Mais quel mal ne se font-ils pas à eux pour le present & pour l'avenir. 3. Il est touché d'amour à leur égar, il ressent pour eux une compassion effective, il prie, il souffre pour eux, & il souffre avec tendresse, il soûaitte de les sauver, & il le fait; car sa priere n'est point inutile. Ceux qui se convertirent à la Prédication de saint Pierre étoient ceux-là mêmes. *Hunc per manus iniquorum affligentes interemistis. Vos autem sanctum & justum negastis, & petistis virum homicidam donari vobis, autorem verò vitæ interfecistis.* Que nous serions heureux si nous pouvions sauver vos ennemis par nos priéres! Quelle joie, quel triomphe dans le Ciel! quelle seroit leur reconnoissance! Elle sera grande en ceux qui auront été sauvez par leurs amis, mais quel comble pour ceux qui devront leur salut à ceux qu'ils ont persecutez.

Discite à me non mundum fabricare, non cuncta visibilia, &c. mais quelque chose de plus divin. Pour apprendre cette leçon que le cœur de Jesus-Christ soit n'ôtre école, faisons-y nôtre sejour durant ce Carême, étudions-en les mouvemens & tâchons d'y conformer le nôtre. Oui divin Jesus, je veux m'y loger, verser tout mon fiel dans ce cœur, il l'aura bien-tôt consumé. Je ne crains pas que l'impatience vienne m'attaquer dans cette retraitte. Là je m'exercerai au silence, à la résignation à vôtre divine volonté, à une constance invincible. Je m'en vais faire tous les jours des priéres pour vous remercier de mes croix & pour vous demander par-

don pour ceux qui me perſecutent. Je m'en vais travailler tout de bon à aquerir cette patience, Je ſai que ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, mais il ſuffit que je ſache qu'on y peut parvenir à force de travail. Je vous demande vos prieres, ô doux Jesus, vous les avez offertes pour vos ennemis, ne me les refuſez pas à moi qui ſoûaitte de vous aimer ; d'aimer méme la croix & mes ennemis pour l'amour de vous, *Amen.*



fait une guerre ouverte par ses actions & par ses discours, cependant il n'en a jamais tant témoigné de mépris qu'à sa passion.

C'est ici une vertu qu'on s'imagine quelquefois n'être que pour les cloîtres & pour les personnes consacrées à Dieu. On se trompe, tout Chrêtien a le monde pour ennemi & par consequent il doit le combattre sans cesse, mais il ne le vaincra jamais s'il ne le méprise. Voions l'exemple que nôtre Sauveur nous en a donné aux deux derniers jours de sa vie, & de quelle maniére nous devons tâcher de l'imiter.

Je trouve dans la passion un grand mépris des discours du monde, un grand mépris des jugemens du monde, un grand mépris des mépris mêmes du monde. Si le Saint Esprit veut bien nous éclairer; cette méditation nous peut être fort utile, comme elle nous est fort nécessaire. Si nous pouvions bien nous resoudre à mépriser le monde lequel est si méprisable, & à souffrir ses mépris qui nous font si peu de tort, nous entrerions bien-tôt dans la voie des Saints, & je ne pense pas que rien fust capable de nous arrêter. Mon Dieu assistez-nous donc aujourd'hui d'une grace particuliere, faites-nous connoître la foiblesse de nôtre plus grand ennemi, je le tiens pour vaincu si elle peut être connuë.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que Jesus-Christ a eû dans sa passion de grandes occasions de mépriser les discours du monde. Il ne fut pas plûtôt pris & conduit devant les Prêtres,

que plusieurs faux témoins se présenterent pour l'accuser, & lui imposerent des calomnies que tout le conseil entendit avec joie, qu'il approuva quoi-qu'elles n'eussent nulle apparence de verité, & que les témoignages qu'on portoit contre lui s'entre-détruisissent les uns les autres. Si JESUS avoit voulu dire un mot pour fermer la bouche & aux témoins & aux juges; quoi de plus-aisé que de refuter des accusations qui se détruisoient elles-mêmes, cependant JESUS ne daigne pas dire une parole. Ensuite on le méne chez le Gouverneur de la Province, & les Prêtres & les Docteurs lui disent en arrivant, Seigneur voici un criminel que nous vous remettons entre les mains pour être crucifié. Quel crime a-t-il fait? Si ce n'étoit pas un scelerat & un méchant homme nous ne vous le mettrions pas entre les mains, nous ne sommes pas gens à demander la mort d'un innocent. *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum.* En effet il y avoit beaucoup d'apparence à ce qu'ils disoient, car ce n'étoit pas un seul homme, ni des hommes du commun, ni des personnes qui eussent la réputation d'être méchans; néanmoins il en fallut venir en détail, & JESUS le plus-saint, le plus irréprochable de tous les hommes, en présence d'une grande assemblée & de Juifs & de Romains fut déchiré de la maniére du monde la plus indigne. On l'accuse d'avoir fait des courses dans toute la Judée excitant le peuple à la revolte, se faisant passer pour Roi des Juifs, défendant qu'on ne paiât à l'Empereur les

tributs qu'il exigeoit , qu'il s'étoit vanté , qu'il renverseroit le temple de Jerusalem , qu'il avoit même tâché de corrompre la Religion des peuples , que pour donner plus de crédit à sa fausse doctrine , & s'attirer plus de partisans contre Cesar, il avoit fait de faux miracles par l'invocation des démons , & avoit voulu persuader qu'il étoit Dieu. Ils produisoient des témoins de tout cela. JESUS essuie toutes ces fausses accusations. Mais je vous prie de remarquer ce qu'il auroit pû faire en cette occasion. Vous ne doutez pas qu'il ne fut tres éloquent, que son innocence ne lui fournît la matiére d'un tres beau discours & d'un grand triomphe, s'il avoit voulu user de recrimination, comme l'on dit, déplier aux yeux du peuple la vie de ses ennemis , les convaincre de mille actions honteuses & sacrileges , les faire pleurer, les épouvanter, revolter le peuple contre eux, les confondre comme Daniel confondit les vieillars. Avec quelle gloire ne se seroit-il pas purgé , qu'aurions nous fait si nous avions eû les mêmes avantages ?

Devant Herodes & toute sa Cour & tous les Officiers de son Armée , on le décrie de même, on lui ôte une tres-grande réputation , que le bruit de son éloquence & de sa vertu lui avoit aquise dans l'esprit de ce Roi , tous ses Courtisans , tous ses Capitaines s'étoient assemblez, & l'attendoient avec impatience. O mon Sauveur, que vos sentimens sont éloignez de ceux du monde. Helas la médisance , les discours des hommes nous paroissent si insupportables. Nous

croions étre obligez en consience de ne les pas souffrir, nous sommes si délicats sur cét honneur, sur cette réputation, lorsqu'on a dit de nous quelque chose, qui peut alterer la bonne opinion, que nous croions qu'on a de nous, nous nous emportons, nous sommes hors de nous-mêmes, & vous ne daignez pas dire une seule parole, pour dissiper de si noires accusations. Ce n'est donc pas un si grand mal d'étre accusé, d'étre l'objet de la médisance & de la calomnie, on n'a pas tant de sujet de se croire mal-heureux, pour n'en étre pas tout-à-fait exemt.

Voulez-vous, Chrêtiens Auditeurs, que je vous dise les pensées, par lesquelles il me semble qu'on peut se calmer sur cela. Premiérement supposé qu'on parle de vous, avez-vous vû quelcun si sage qu'on n'en ait rien dit ? & qui ? vos meilleurs amis. Cela est commun, cela se voit tous les jours, d'où vient donc que vous en étes si fort surpris ? comment doutiez-vous de cela ? 2. Faisons-nous justice, nous avons fait ce qu'on dit, ou du moins quelque chose de ce qu'on dit, ou nous y avons donné quelque occasion, nous avons fait bien des choses qu'on ignore. Nous avons souvent fait le même tort aux autres. 3. Si nous sommes innocens, moins vous parlerez, plus on vous croira, ce ne sont pas les plus criminels, qui se taisent. Il y a assez d'apparence que qui a assez de vertu, pour souffrir patiemment une médisance, n'est pas trop capable de faire la chose dont on l'accuse. 4. Il vous fâche qu'on vous impute une chose fausse ; & moi,

quand on médit de moi, je triomphe quand celà est faux, il y a cent choses de vraïes à dire, mais les choses fausses se dissipent d'elles-mémes. Plus le crime est odieux, plus je rends graces à Dieu de ce que je n'en suis pas coupable.

5. Si nous sommes innocens, quelle douceur de pouvoir ressembler en cela à nôtre bon Maître, de l'aller joindre avec ses calomnies. d'avoir deux vertus que le monde ignore, & que l'on prattique pour l'amour de lui. Celle que l'on nous accuse de n'avoir pas, & celle que nous pratiquons en souffrant qu'on nous accuse. Soïez éternellement glorifié, mon divin Maître. J'ai souvent pensé en vôtre présence, qu'il s'en falloit beaucoup que je ne fusse à vos yeux aussi bon que le monde le pensoit, & c'est pour moi une grande peine de songer qu'on sera quelque jour desabusé à ma confusion; s'il arrive donc qu'on me calomnie, il me suffit d'esperer que quelque jour je serai justifié. Quoi qu'il en soit, je veux souffrit cela pour l'expiation des médisances que j'ai faittes, pour l'expiation de mes fautes secrettes pour lesquelles j'ai mérité tant de confusion, pour imiter vos exemples; enfin pour faire voir que je ne fais cas que de vous : ô mon Sauveur! & que c'est pour vous seul que je travaille. Tandis que le monde me fera justice, qu'on me croira aussi bon que je suis, qu'on me loüëra, j'aurai sujet de craindre que le peu de bien que je fais, ne soit récompensé. Je douterai si c'est pour vous ou pour le monde, que je m'éloigne du vice, mais du moins cette vertu est à couvert par le

moien de la calomnie, vous m'en récompenserez Seigneur, s'il vous plaît, aussi bien que de ma patience, &c.

2. Le mépris que Jesus a fait des discours du monde a été d'autant plus heroïque, qu'on en a fait des jugemens fort desavantageux. Cela l'a fait passer pour un fou & pour un imposteur. Herode le voiant muet dans une occasion de si grande importance pour sa reputation & pour sa vie, voiant qu'il négligeoit sa faveur, & la gloire qu'il auroit pû aquerir, jugea qu'il étoit vraiement insensé, & toute la Cour fut de ce même sentiment. Voila comme le monde juge des vertus les plus excellentes, *quacumque ignorant, blasphemant*, tout ce qui ne se rapporte pas à leurs maximes, tout ce qui est au dessus de la portée de leur esprit, & de leur courage, au lieu de l'admirer, ils le décrient autant qu'ils le peuvent. Jesus-Christ un fou, ô Dieu du Ciel & de la terre quelle extravagance, quelle absurdité, quel ridicule jugement! c'est ce qu'on ne s'étoit point encore avisé de lui reprocher. On a admiré sa sagesse à l'âge de douze ans; on s'est étonné souvent dans la Sinaguogue de la profondeur de sa science. *Nonne hic est filius fabri..... quomodo hic litteras scit, cùm non didicerit ..... numquam sic locutus est homo.* Il a rendu inutile par ses prudentes réponses les demandes captieuses des Prétres. On l'a accusé de relâchement dans sa morale, de magie, d'ambition, &c. mais de folie on ne s'en est point encore avisé. Si vous étiez un peu entendu en matiere de phisionomie,

que trouverez-vous dans cét air, sur ce visage qui vous donne lieu de faire ce jugement? Aprés cela je ferai quelque état des pensées, du monde, de ce monde au jugement duquel Jesus Crhist a passé pour fou? O mon Dieu qu'on me prenne pour ce qu'on voudra, il n'y-a pas grand honneur d'avoir l'approbation de si méchans juges, il me semble au contraire qu'il me doit être glorieux d'être condanné par ceux qui vous ont condanné vous même; aussi n'en fit-il pas grand état, car quoi-qu'il eût prévû ce jugement, il ne daigna pas dire un mot pour le prévenir.

Son silence & sa patience donna lieu à quelque chose de pire encore; il fit juger qu'il étoit vraiment coupable d'hipocrisie & d'imposture. Voila pourquoi on lui disoit sur la croix, *Salvum fac tem ipsum & nos. Alios salvos fecit, &c.* S'il avoit fait cela par une puissance qui lui fût propre, il s'en serviroit en cette occasion. *Si filius Dei est descendat de cruce & credimus ei.* Mais s'il ne descend pas, s'il est contraint de ceder à ses ennemis, comment pouvons-nous croire qu'il est Fils de Dieu? Vous croirez ce qu'il vous plaira, mais pour tous vos jugemens Jesus ne descendra pas de la croix, il ne laissera pas son sacrifice imparfait. Que serions nous devenus, mon aimable Redempteur, si vous aviez fait plus de cas de ces jugemens que du salut de vos créatures & de la volonté de vôtre Peré?

Chrêtiens, si nous faisons réflexion sur nous-mêmes, nous n'aurons pas de peine à admirer en cela la force du Fils de Dieu. Les Ames saintes

ſavent combien il leur a coûté de vaincre ces jugemens ; & celles qui ne ſont pas encore dans la voie de la perfection, quoi-qu'elles y ſoient attirées par des fréquentes inſpirations, m'avouëront franchement que c'eſt là un des plus-grands obſtacles qu'elles aient à ſurmonter. Que penſera-t-on de moi ſi je me retire des compagnies, ſi je m'habille ſimplement, ſi je m'occupe tout entier à mon ſalut, ſi je ne témoigne nul reſſentiment, ſi je préviens ceux qui m'ont offencé. On dira que je ſuis fou, qu'une humeur noire m'a tellement ſaiſi, que j'en ai perdu l'eſprit. On dira du moins que je porte les choſes dans l'excés, qu'il n'y a pas de raiſon en ma conduite, que c'eſt faute d'eſprit & de ſavoir accommoder la vie du monde avec les regles de la pieté ; Si je prétens que les autres ſe veulent danner & que je veux ſeul me ſauver. D'autres croiront que ma dévotion eſt intereſſée, que ce n'eſt que bigotterie, & hipocriſie. Que c'eſt l'effet de quelque dégoût, &c. Que je veux tâcher de regagner par là ce que j'ai perdu d'ailleurs. O mon Dieu quel mal-heur, & qui pourra jamais aſſez le déplorer ! Je vous avoûë Meſſieurs, que je vois avec une trés-grande peine ce grand nombre de perſonnes que l'amour des plaiſirs, de la gloire, des richeſſes attache au monde, je regrette fort que tant d'ames ſi belles ſi propres pour la ſainteté, tant de cœurs nez pour aimer Dieu, ſe laiſſent amuſer à la vanité, à la bagatelle du monde. Mais quand j'en vois qui ſont toutes perſuadées, toutes convaincuës, qui n'ont point ni trop d'attache au

bien, ni trop d'amour pour le plaisir, qui connoissent la sainteté, qui sentent que Dieu les y appelle, & qui méprisent tous ces sentimens, qui rendent toutes ces dispositions inutiles pour un respect humain, par la veûë de ce qu'on pourra penser d'elles & qu'on n'en pensera peut-étre jamais. Oui Messieurs, j'en ai le cœur percé de douleur, & je ne puis quasi m'en consoler. O mon Dieu, est il possible que pour si peu de chose, nous renonçions à une si belle couronne? Vous étes donc resolu à résister à Dieu éternellement. Si vous étes dans le dessein de vous rendre quelque jour, pourquoi non à cette heure, car plus vous irez, plus le monde sera surpris de vôtre changement, plus il trouvera à gloser sur les motifs de vôtre changement; & je crois que c'est proprement d'eux que Jesus a dit, *Nemo respiciens retro*, pour voir ce qu'on dit, si on ne rit point, si on ne nous montre point au doit, *aptus est regno Dei*.

Voulez-vous savoir ce que je pense de ces personnes? Que jamais elles ne seront tout-à-fait à Dieu, quelques demarches qu'elles semblent avoir faittes, parce que cét obstacle durera toûjours, Dieu peut ôter les richesses & nous en détacher, ainsi il peut enlever la beauté, l'âge éloigne les plaisirs, la mort enleve ceux qui arrétent nôtre cœur, mais le monde ne changera jamais d'humeur. De plus je pense qu'ils ne conserveront pas long-tems les vertus qu'ils ont, Dieu retirera ses graces qui les soûtiennent. *Dominus dissipavit ossa eorum, qui hominibus placent, confusi*

sunt quoniam Dominus sprevit eos. En troisiémé lieu Dieu permettra qu'on dira des choses d'elles pires que ce qu'elles craignent; le contraire arriveroit, si elles avoient passé par dessus ces considerations. On disoit à Jesus : *Descendat de cruce & credimus ei.* Il ne descendit pas & neanmoins qu'arriva-t-il ? *Omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, & videbant, quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur.* Je pense qu'à l'heure de la mort on pourra nous dire, *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam, surgant & opitulentur vobis, & in necessitate vos protegant.* Les autres diront en tremblant, Voila à quoi leur a servi leur folle complaisance. *Videbunt justi, & timebunt, & dicent, Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum.* Car comment oser s'addresser à Dieu, aprés avoir disputé si longtems entre lui & le monde, & donné enfin l'avantage à son ennemi ?

Mon Dieu à quoi ai-je pensé jusqu'aujourd'hui, & comment ose-je me présenter devant vous, aprés une lâcheté si horrible ? Je me flatte d'étre à vous, & je cherche encore à plaire au mõde vôtre ennemi mortel, & la crainte de lui déplaire me fait mépriser vôtre volonté & vos saintes inspirations ? Pardonnez-moi mon Dieu l'injustice que je vous ai faitte, je confesse qu'elle est énorme & qu'il falloit être aveugle, étre ensorcelé pour balancer un seul moment sur un choix, où il y avoit d'un costé un Dieu à satisfaire, & de l'autre le monde, c'est-à dire un fou, un insensé, un fantôme à contenter. J'avouë, que si desor-

mais je veux encore plaire à ce monde; quoique je fasse je ne suis nullement vôtre serviteur & que je suis indigne de l'étre. *Si adhuc hominibus placerem, servus Dei non essem.* Mais qu'ils pensent à l'avenir ce qu'il leur plaira, je ne daignerai pas y faire réflexion, je serai sans cesse attâché à songer à ce que vous pensez de moi, à ce qu'en peuvent penser les Saints & toute la Cour celeste. *Mihi autem pro minimo est, &c.* Quand le monde m'aura condanné que me fera-t-il? Que peut-il contre un serviteur ou une servante de Jesus-Christ, quelles fâcheuses suite peut avoir cét injuste jugement? Mais si vous me condannez, Seigneur, je suis perdu & tout l'Univers ne me peut sauver de vos mains.

Disons un mot du dernier point. Jesus-Christ a porté les choses plus-loin; il a méprisé les mépris du monde. On l'a jugé fou, cela se pourroit peut-être souffrir, mais on l'a traitté en fou, & qui? les plus qualifiez, un Roi, un Gouverneur, un Juge, les Docteurs? Que cela est dur en présence de tout un peuple qui l'avoit adoré, &c. 2. Non seulement on a jugé qu'il étoit un imposteur, en disant qu'il étoit Fils de Dieu, mais on l'a traitté comme s'il l'eût été en effet. 3. On l'a accusé d'avoir voulu usurper injustement la roiauté, il a été exposé à la cruelle derision qu'il souffrit chez Pilate la nuit avant sa mort. Il savoit bien qu'en declarant que son Pere l'avoit envoié, & qu'il lui avoit donné un plein pouvoir, il s'attireroit ces sanglants mépris, mais tout cela ne l'étonne point pourvû

que son Pere soit glorifié par ses mépris, ils lui sont trés-agréables, il les prefere à tous les honneurs que les hommes lui peuvent rendre.

Messieurs, je ne vous propose point cét exemple pour l'imiter, Dieu ne nous mettra pas à de si rudes épreuves. Mais pour admirer le zele de Jesus-Christ, son admirable détachement, le grand mépris qu'il a fait des honneurs de la terre. Pour nous confondre nous qui voulons étre adorez en toutes rencontres; qui trouvons étrange si l'on ne s'abbaisse pas devant nous jusqu'à ramper, nous qui méprisons souvent les autres & ceux qui sont nos freres. Pour nous encourager dans les petits mépris, pour nous les faire mépriser, nous n'avons qu'à considerer que Jesus, qui méritoit tant d'honneur a été traité si indignement; Pour nous obliger à reparer ces outrages, adorons-le souvent dans ces états, aiant une particuliére devotion à Jesus voilé, revétu d'une robe blanche, couronné d'épines; honorons-le dans les pauvres, où il est si méprisable & si méprisé des hommes.

O Jesus, que vous me paroissez adorable, digne de tout respect dans ces états si humilians! Que j'ai du plaisir de vous reconnoître pour mon Dieu, mon Roi, mon Maître, sous ces déors qui vous rendent si méprisable aux yeux des hommes. Que les autres vous adorent sur le Tabor, à vôtre Resurrection triomphant, à l'Ascension assis à la droite du Pere, pour moi j'affecterai de vous rendre mes honneurs dans les états où vous étes le plus méprisé des hommes. Non,

mon Divin Maître, ces mépris ne vous attireront point les miens, je vous aime encore plus ainsi méprisé du monde; ces mépris me devroient devenir aussi aimables que j'ai de honte de ne les aimer pas, moi qui en suis si digne. Helas Seigneur j'avoüe ma foiblesse. Je ne desespere pas que quelque jour vous ne me donniez des sentimens si généreux. Mais en attendant que je les desire, faites que je méprise du moins la gloire, que je n'en sois pas si avide, que si je ne la méprise pas, que du moins je n'en fasse pas autant de cas que de ma perfection, que de vôtre grace, que de vôtre gloire.





CINQUIE'ME MEDITATION.

DE

L'ABNEGATION ENTIERE

DE LA

PROPRE VOLONTE'

DE

JESVS SOVFFRANT.

Non mea voluntas sed tüa fiat.

Que vôtre volonté soit faitte non la mienne. S. Luc c.22.



Es paroles furent prononcées par Jesus-Christ au jardin de Getsemani un moment avant le commencement de sa Passion, mais le sentiment qu'elles expriment ne l'abandonnera point jusqu'à la mort. Elle nous represen-

tent la conformité parfaite de sa volonté à la volonté de son Pere, ou plûtôt une Abnegation entiére de sa propre volonté, qui est une vertu d'un côté néceſſaire au salut, & d'ailleurs si excellence qu'elle conduit infailliblement à la plus haute perfection, qu'elle renferme peut-être toute la perfection, lorsqu'elle est pratiquée comme Jesus-Christ nous l'a enseignée par son exemple. Pour reduire cette meditation à la metôde ordinaire.

Représentez-vous le Sauveur du monde non-seulement au jardin, mais chez Caïphe au prétoire, chez Herodes, sur le Calvaire, dãs tous les lieux & dans tous les tourmens qu'il a soufferts, lequel avec une résignation parfaitte de cœur & d'esprit, dit au fond de son ame ces belles paroles. *Non mea, sed tua voluntas fiat.* Il les addreſſe à son Pere, à ses juges, à ses bourreaux, & à tous ceux qui ont contribué quelque chose à ses souffrances, & renonce par tout à sa volonté propre, pour suivre celle d'autrui. Jesus! quel bon-heur pour moi si je pouvois apprendre de vous aujourd'hui cette admirable vertu, si avant que de sortir d'ici, je pouvois me resſoudre à vous faire un sacrifice entier de ma volonté, si du moins je pouvois m'exercer à faire ce sacrifice. Je ne puis rien esperer que dé vous, ô mon aimable Rédempteur, mais j'attens de vôtre misericorde, qu'aprés m'avoir fait entendre les leçons que vous me faites, vous me donnerez les graces qui me seront néceſſaires pour pratiquer ce que vous m'aurez enseigné.

Il y a deux volontez en JESUS-CHRIST, non-seulement la divine & l'humaine, mais deux volontez humaines comme dans tous les hommes: Une volonté inferieure qui avoit une repugnance infinie à souffrir, parce qu'elle ne regardoit que ce que les souffrances avoient de contraire à la nature. Une superieure qui envisageoit dans ces mêmes souffrances la volonté de son Pere, qui s'y soumettoit entiérement, & qui lui faisoit prononcer ces paroles. *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Cette premiére vûë causa le combat, l'agonie du jardin, combat le plus fort, le plus violent qui se soit jamais passé dans l'ame d'aucun homme.

Considerez-le dans cette foiblesse, ce spectacle vous surprendra, mais vous n'en tirerez pas un petit profit dans la suite. La seconde vûë de la volonté de son Pere reprima ces agitations, surmonta cette repugnance, & fit qu'il alla s'offrir de son plein gré aux soldats, qui le cherchoient, mais admirez le pouvoir que cete considération a sur son esprit. Il vient de suër durant trois heures au seul souvenir de ce qu'il doit endurer, & cependant le voila qui se présente avec un sens froid, une tranquillité, une serenité de visage qui surprend ses ennemis, qui les déconcerte, avec une liberté d'esprit si parfaitte qu'il fait toutes choses sans trouble, sans empressemens sans embarras, avec toute la dignité d'un Dieu, comme si c'étoit un autre qui souffrît, aux souffrances duquel il ne prît aucune part. On diroit que son Pere l'a exaucé, & qu'en effet il ne doit

doit point boire le Calice dont il est question. Il fut dans cette même dispositiou jusqu'au dernier soûpir de sa vie. Un respect profond pour la volonté de son Pere : *Inde silentium.* Un amour tendre pour cette même volonté : *Inde prompta obedientia.* Ce n'est pas que la nature ne murmurât, que le corps ne sentît, qu'il ne le sollicitât à former des plaintes contre la malignité de ceux qui l'accusoient faussement, contre l'injustice des Juifs & la cruauté des bourreaux ; mais à tous ces murmures la bonne volonté répondoit à la rebelle, *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibum illum? Quomodo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri? In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam, Deus meus volui & legem tuam in medio cordis mei. Legem tuam, id est, voluntatem tuam quæ mihi est pro lege.* Pour y regner & regler tous ses mouvemens: *Iota unum aut unus apex, &c.*

Que dittes-vous de cette soûmission, n'est-ce pas là vraiment un bon Fils, à qui le bon plaisir de son Pere tient lieu d'une loi souveraine, & peut faire agréer toutes sortes de dispositions ? Qu'en dittes-vous Pere Eternel, je ne m'étonne point de l'amour que vous lui portez, & de la complaisance que vous prenez en lui. O que vous avez raison de l'aimer & de dire, *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* Mais si vous l'avez dit sur le Thabor, lors-qu'il faisoit vôtre volonté, que direz vous aujourd'hui qu'il se soûmet dans des choses si difficiles, &c. Voulez-vous que nous nous conside-

tions dans ce miroir, & que nous voions en quoi nous ressemblons à JESUS CHRIST ? Mais en quoi avons-nous occasion de l'imiter, dans la rigueur des saisons, dans les maux publics, dans les maladies, dans les affaires, en ce qui touche nos parens, enfans, amis, dans les imperfections d'autrui, *ipse fecit nos, &c.* dans leurs fautes, dans celles des enfans, des domestiques, ne s'en point fâcher pour nôtre interest, dans nos imprudences & nos sottises, on tombe, on se blesse, on s'impatiente, on parle mal à propos, on dit ce qu'on ne voudroit pas avoir dit, quel tresor si on en vouloit profiter à tous les momens, à quelle sainteté parviendroit-on en peu de tems ? Cela n'est difficile que dans l'application qu'il y faut apporter. Que cela fait de plaisir à Dieu ! Avec quelle cōplaisance voit-il une ame ainsi disposée !

Dans ces accidens imprévûs qui peuvent surprendre les ames saintes, ne vous impatientez pas ; dittes au contraire, *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum ?* C'est Dieu qui a permis ceci ; ces calamitez publiques nous chagrinent, nous nous affligeons des maux de nos amis & de nos parens, cét accident me trouble, je me sens émeû à la veûë de cet ennemi, cét affront qu'on m'a fait paroît pousser ma patience à bout, le mal n'est pas à ces premiéres saillies de l'ame, dont à peine les plus justes se peuvent défendre, il n'y a point encore de peché, combattez, résistez, tenez ferme reprochez vous vôtre lâcheté & vôtre peu de courage, dittes vous à vous-même avec un veri-

table sentiment de honte & de confusion : *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum ?* C'est Dieu qui a permis cette perte & cette affliction, il faut s'y soûmettre. Ainsi peu à-peu nous nous apprivoisons aux maux, & nous méritons beaucoup.

O mon Dieu si nous pouvions embrasser cét exercice ! Et qui nous en empechera ? S'il y a de la peine, les douceurs qui l'accompagnent prévallent à toutes ces difficultez qui me conduisent au plus-haut point de la perfection. J'y suis tout resolu, je le ferai, je vais commencer aujourd'hui. Il faut pour cela faire à toutes les heures, aprés chaque action, au commencement, & à la fin de la journée, un examen & une priére sur ce qui arrivera & sur ce qui est arrivé. J'ai manqué de me conformer à la volonté de Dieu, faisons le à cette heure, c'est un peu tard, mais enfin il ne sera rien arrivé à quoi je ne me soûmette dans le temps que j'y ferai réflexion.

2. Jesus n'a pas renoncé à sa volonté propre, pour suivre non seulement celle de son Pere, mais encore celle des Superieurs, quoi-qu'il n'en eust aucun ; quoi-qu'il fût le maître de tous, & que tous ces maîtres n'eussent qu'une vaine ombre de superiorité sur lui, il a voulu s'y soûmettre, parce que dans l'ordre ordinaire les Princes, les Juges & ceux qui ont autorité peuvent nous commander, & nous devons obéïr ; *Qui potestati resistit, Dei voluntati resistit.* C'est dans cette veûë que Jesus s'est entiérement soûmis à ses Juges, qu'il ne leur a résisté en quoi que ce soit quelque in-

Juste que fût leur procedé, il les a respectez, on le condanne, & quelque innocent qu'il se reconnoisse, quelque avû qu'en fasse ce Juge injuste, il se soumet. *Non invenio in eo causam... corripiam ergo illum & dimittam... Innocens ego sum à sanguine justi hujus.* Et non-seulement il se soumet aux Juges, mais aux bourreaux, à la colomne, quād il fallut se charger de la croix, quand il fallut y étre cloûé avec quelle douceur, quelle facilité tendit-il les mains. O que cela est beau, c'est le Fils unique du Pere Eternel, ô que j'ai de plaisir de penser en même-tems que je le vois ainsi obéïr, de penser, dis-je, que c'est-là le Maître de l'Univers, &c. On croit que l'obéïssance est une vertu qui n'est propre que pour les animaux, ou pour les hommes qui leur ressemblent, & moi je tiens qu'elle ne peut étre parfaitte que dans les grandes ames, mais quoi-qu'il en soit, elle est en toutes personnes extrémement avantageuse, parce qu'elle nous exempte de tout peché & même de rendre conte, *Ipsi enim invigilant tanquam rationem pro animabus vestris reddituri.* 2. C'est presque l'unique mérite : Car dans les choses que nous faisons de nous-mêmes, la propre volonté, l'amour propre gâte quasi tout, même les plus saintes. 3. Elle rend méritoires les choses les plus indifferentes, celles qui sont les plus conformes à la nature, boire, manger, se divertir, &c. Dans cette consideration, dittes-vous à vous-même, O que je suis aveugle, moi qui aime tant la liberté, & qui trouve si pesant le joug de l'obéïssance, moi qui ne cherche qu'à m'affranchir

de toute servitude , ô le méchant caractére,de ne pouvoir s'assujetir à rien,de ne vouloir être contraint en rien,d'être sans cesse porté au murmure contre tout ce qui nous est commandé! Heureuses mille fois les personnes religieuses , dont la vie est une pratique continuelle de cette vertu ! quel bon-heur de pouvoir dire qu'on ne fait pas un pas de son choix , &c. tout étant ordonné ou par la Regle ou par les Superieurs ! Mais pourquoi ne les imiterons-nous point autant qu'il sera en nôtre pouvoir?Combien de mérite pour une femme qui voudroit s'accommoder aux humeurs , aux volontez de son mari par cét esprit d'obeïssance , & qui affecteroit de ne rien faire dans les choses indifferentes que par son ordre,ni dans les bonnes même contre son ordre,puisque Dieu l'y a soûmise. Un enfant qui se rendroit obeïssant au pere & à la mere, un domestique à son maître & à sa maîtresse,au directeur à l'égar des choses de la consience; & il est vrai que sans cela nulle vertu parfaitte,nulle perseverance dans une vertu même mediocre,des illusions,des troubles,des inquietudes,au lieu qu'étant soûmis , non-seulement je ne fais pas mal , mais je fais bien & tres-bien , & si bien dans les choses les plus-menuës, même en ne rien faisant, qu'on ne peut rien faire de meilleur. Le directeur peut mal faire faute de zele , de courage , de soin , de lumieres par une fausse complaisance , mais pour vous rien de mieux que de lui obéit. Mais on n'a pas toûjours un directeur à ses costez , & on ne veut pas tous les jours recourir à lui:il ne le faut pas , il y au-

roit de l'excés, mais pour suppléer à cela, reglez vôtre vie, je le disois il y a quelque tems, cela n'est pas impossible, il le faut faire selon ses occupations & autant qu'elles le permettent. Quand les affaires empécheront de l'observer, soiez sans inquietude, mais autant qu'il se pourra il faut se coucher, se lever, manger, se divertir, vaquer à la lecture, à la priére, &c. dans le tems que vous vous serez prescrit pour toutes ces différentes actions, & qu'on ne dise pas que cela est malaisé; j'avoûë qu'il est plus-aisé aux femmes qui sont plus-maîtresses de leur tems, mais je connois des hommes extrémement occupez & dans les plus-grandes affaires qui vivent dans une admirable regularité. Il faut l'être autant qu'on le peut, on ne peut pas tous les jours, du moins les jours qu'on le peut, afin de mettre tout à profit, & de ne consumer pas mal-heureusement nôtre tems. Je ne fais pas difficulté de proposer ces points d'une pieté un peu élevée au dessus du commun, parce que je suis persuadé, & c'est l'experience qui me l'a persuadé qu'on se défie trop de la bonne volonté des Auditeurs, que bien des gens rampent faute de savoir comment il faut s'élever, & pour croire que les grandes vertus ne sont pas pour eux. Quand il n'y auroit qu'une ame destinée à être à Dieu, je serois au desespoir, si elle manquoit par ma faute des instructions nécessaires.

Cette regle établie, & si vous voulez approuvée, ce qui seroit encore mieux, il ne faut plus vous coucher, parce que vous étes pressé du som-

meil, ni aller à la priére, parce que vous y étes attiré, &c. Que je sois d'humeur ou non je veux faire mon devoir. *Iota unum, aut unus apex non præteribit à lege.* O la belle vie, quelle est riche, précieuse, sainte, qu'elle est douce, que de benedictions sur une ame qui en usera ainsi! L'experience seule peut vous apprendre le fruit d'une vie ainsi reglée, qu'il sera aisé d'en rendre conte à la mort, qu'avez-vous fait un tel jour? Seigneur vôtre volonté, & ainsi tous les autres jours de ma vie, je n'ai pas fait de grandes austeritez, mais j'ai fait tout ce que vous avez voulu, &c. Mais pourquoi ne ferions-nous pas cela, veû que le fruit en est si grand, & que cela est si aisé? Mon Dieu donnez-nous une veritable volonté d'être à vous, car rien ne nous manque que cela. C'est une illusion que le demon nous met dans l'esprit, quand il nous persuade que la sainteté consiste en je ne sai-quelle chimere, que nous ne comprenons pas, ou qui surpasse nos forces; toutes ces voies sont unies, il n'est point de petite fille si ignorante qui n'y puisse entrer sans peine, mais ces fantômes que nous forgeons dans nôtre esprit, sont des effets de nôtre peu de bonne volonté. Mais qui nous la donnera? Dieu seul le peut.

3. JESUS-CHRIST a porté l'abnegation de la volonté propre à un dégré encore plus haut, qui est le souverain dégré: C'est qu'il a préferé à sa volonté celle d'autrui, & même celle de ceux qui n'avoient nulle autorité sur lui, & à qui par consequent il ne devoit nulle obeïssance, il s'est

soûmis aux bourreaux qui le flagelloient , aprés les trente coups il pouvoit se plaindre& opposer à leur cruauté la loi , & aux soldats qui lui banderent les yeux,qui lui mirent la couronne.Croyez-vous, Messieurs , que dans l'intervalle des douleurs du Fils de Dieu, il n'eût pas été bien aise de prendre un peu de relâche, d'être laissé seul pour s'entretenir avec son Pere ? Non il faut qu'il serve de joüet à sa garde , qu'il les divertisse à ses dépens, & il a pour eux cette complaisance , il aime mieux faire en cela leur volonté , que de suivre l'inclination qui l'auroit porté à la retraitte. Voila ce qui s'appelle avoir fait le sacrifice entier , avoit anéanti la volonté propre , ne s'en être rien réservé du tout.O l'excellent sacrifice, mille fois plus-précieux , plus-glorieux à Dieu que celui de vôtre corps & de vôtre vie!O sainte volonté vraiment digne d'être la regle de toute volonté angelique & humaine , d'être accomplie & au Ciel & sur la Terre , & sur la Terre comme au Ciel ! comment ferai-je difficulté de soûmettre la mienne qui est si aveugle,si portée au mal, puisque vous avez assujetti la vôtre qui étoit si sainte & si éclairée ?

Mais avons-nous des occasions d'imiter encore ce point de perfection ? Nous le pouvons en cent occasions , où de deux choses également bonnes ou indifferentes , il dépend de nous de choisir ce qui nous plaît , ou de suivre le goût d'autrui, & en ces occasions une ame attentive à plaire à Dieu,ne manque point d'en laisser la détermination aux autres , & de s'accommoder à

leur goût plûtôt que de ſuivre le ſien propre. On peut pratiquer cette vertu avec les égaux, & même avec les inferieurs, quand cela ne regarde que nous, ſi on joûë ce ſera un jeu où les autres voudront ſe divertir, je leur condeſcendrai; ſi on va ſe promener, on ſe laiſſera conduire au lieu où on aura quelquefois moins d'inclination; ainſi pour le livre qu'on doit lire, pour le ſujet de la converſation, pour l'habit qu'on doit mettre il faut s'accommoder à la volonté d'autrui, &c. A l'égar de ſoi-même il n'y a preſque moment qu'on ne puiſſe ſe regler par la volonté d'autrui. Il faut ſe contraindre, ne point trop déclarer ſes inclinations, ne prétendre pas donner la loi, & gêner les autres pour ſe ſatisfaire. Et qu'on ne diſe pas que c'eſt trop raffiner, puiſque ce n'eſt faire pour Dieu que ce que la civilité fait pratiquer aux gens du monde, & ce qui diſtingue parfaitement les honnêtes gens de ceux qui ne ſavent pas bien vivre. Helas, Seigneur, nous avons tant de complaiſance pour les hommes, nous ne nous laiſſons que trop conduire, helas, à ceux qui nous ménent au précipice, Dieu ſait combien d'ames ſe perdent par-là, combien de bonnes inſpirations & de ſaints deſirs cette mal-heureuſe complaiſance rend inutiles; vous le ſavez, ô mon Dieu, combien par-là vous avez perdu d'ames, que vous deſtiniez à être vos épouſes; & à vous glorifier par des dons extraordinaires de vertu. Quoi donc, nous n'aurons de force que quand il faudra vous réſiſter? le motif de vous plaire rendra-t-il ridicule, im-

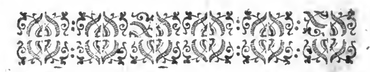
possible ce que le motif de plaire au monde ; peut rectifier, peut rendre & si aisé & si raisonnable.

Ca donc, Ame Chrétiene pour conclusion de cette Méditation, resolvons-nous à faire aujourd'huy le sacrifice de nôtre volonté propre. J'avoûë qu'il est grand, mais c'est pour cela qu'il est digne de Dieu & des grandes ames, rien n'est si élevé, on ne peut porter plus-loin la perfection, mais aussi il est aisé & l'on fait partie malgré qu'on en ait, partie de plein-gré par des considerations humaines, tout ce qu'il renferme de plus-difficile. Voila à quoi il tient que vous ne soiez Saints, il faut pratiquer en tout ce qui vous arrive une conformité entiére à la volonté de Dieu. Il faut prattiquer en tout ce que vous faites une obeïssance parfaitte au superieur ou à la regle, il faut prattiquer en toute rencontre raisonnable le renoncement, la soûmission de vôtre volonté à celle d'autrui.

Que de benedictions vont tomber sur une ame qui entreprendra cét exercice! Que de faveurs, que de caresses elle recevera de la-part de son bon Maître! *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* C'est-ici vraïment mon bien-aimé à qui j'ai donné toute ma tendresse, il m'a donné sa volonté, il sera le maître de la mienne ; je m'attacherai à le satisfaire en tout, je n'attendrai pas ses prieres pour lui accorder ce qu'il desire, je préviendrai même ses desirs, non-seulement pour ce qui le

touche, mais encor pour ce qui regarde ceux qu'il aime, enfin je le comblerai de biens temporels & spirituels en cette vie &,de biens éternels en l'autre. *Amen.*





SIXIE'ME MEDITATION.

DU ZELE

DE

JESUS SOUFFRANT.

Pro omnibus mortuus est Christus, ut qui vivunt non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est.

JESUS-CHRIST *est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux.* S. Paul, aux Corinth. c. 5.

ON ne peut pas porter le zele plus loin, il ne peut avoir ni plus d'ardeur puisqu'il va jusqu'à mourir, ni plus d'étenduë puisqu'il embrasse tout l'Univers, & qu'il ne tient pas à Jesus que

tous les hommes ne soient sauvez;de sorte,Messieurs, que si nous nous dannons, nous n'en pouvons pas accuser nôtre bon Maître, car il a donné sa vie pour la rédemption des hommes,& il est trés-certain que nous ne sommes pas exclus de cette rédemption. *Dilexit me & tradidit semetipsum pro me.*

Il me semble que comme nous avons tous dessein de passer les jours qui nous restent jusqu'à Pâques dans une plus grande retraitte, & aux piés de Jesus crucifié, nous ne saurions nous y occuper plus utilement, qu'à considerer le zele qui l'a attaché à cette croix, & le dessein qu'il a eû que tout le monde profitât de ses souffrances. En quelque état que nous soions; de ferveur, de tiédeur, ou d'insensibilité, nous y trouverons des considerations qui pourront nous confirmer dans la pratique du bien, ou nous y faire entrer tout de bon, ou nous retirer du mal si nous étions assez mal-heureux pour y être plongez.

Jesus est mort pour les fervents, il est mort pour les tiédes, pour les insensibles; ou pour les Saints, les pecheurs, les reprouvez. Un homme fervent, c'est une personne dont la volonté est tellement disposée qu'elle se porte par tout où elle voit le bien, à peu prés comme le feu va à sa sphere, ou la pierre à son centre; qui n'aiant qu'une seule veûë qui est de plaire à Dieu, conte pour rien tout le reste, surmonte tous les obstacles, se rit des risées des hommes, méprise leurs discours & leurs mépris, ne fait plus d'état ni des biens, ni de la santé, ni de la vie qu'autant

qu'il plaît à Dieu, auquel ſeul elle deſire de plaire. C'eſt une ame qu'il faut toûjours retenir, & qui eſt devenuë ſi amoureuſe de la mortification & de la croix pour l'amour de Jesus - Christ, qu'elle mérite plus à s'abſtenir de ſouffrir, que les autres en ſouffrant. C'eſt une ame qui n'heſite jamais entre deux partis differens, que tandis qu'elle doute quel eſt le meilleur, mais dés le moment qu'elle a reconnu ce qui eſt le mieux la voila entiérement determinée.

Y a-t-il de ces ames-là? Ouï, ſans doute; car ce n'eſt pas en vain que Jesus eſt mort d'une maniére ſi cruelle, & qu'il nous a donné des exemples de tant & de ſi excellentes vertus, ſi perſonne ne devoit ſuivre ces exemples. Oui mon Dieu vous le ſavez, qu'il y en a & par tout & plus qu'on ne penſe, mais il n'y-a que vous qui le ſachiez, multipliez en le nombre puiſqu'elles donnent tant de gloire, qu'elles font tant d'honneur à vôtre croix. Chrétiens, Jesus eſt mort pour tout le monde, mais il faut avoüer qu'il eſt mort particuliérement pour ceux-là qu'il a eû en veûë, en ſouffrant pour ceux qui devoient l'imiter par un dépoüillement parfait, par une exacte imitation de ſa patience, de ſon abnegation, &c. J'oſe dire que la mort de Jesus a été pour tout le monde, mais toutes les circonſtances ſont pour les ames ferventes.

Il eſt mort pour leur procurer ces grandes graces, ces lumiéres, ces ardeurs, cette force, il n'eſt pas néceſſaire d'exciter leur reconnoiſſance. Perſonne ne peut dire qu'elles mêmes les obliga-

sions qu'elles ont à Jesus-Christ. *Non fecit taliter omni nationi.* Elles n'ont qu'à considerer ce qu'elles ont été, quand elles étoient comme le reste du monde, & les changemens qui se sont faits. Je les conjure de faire souvent cette consideration durant cette semaine sainte, de voir dans les plaies de Jesus-Christ les sources de leur bon-heur 2. C'est pour vous principalement qu'il a été crucifié; c'est-à-dire afin que vous l'imitassiez, il attend cela de vous. *Respice & fac secundum exemplar, quod tibi in monte monstratum est.* Considerez tous les traits de Jesus souffrant, & voiez la difference qui se rencontre entre lui & vous. *Quos vocavit hos & prædestinavit conformes fieri imagini filii sui.* Il faut ôter autant qu'il est possible toutes ces differences, & ne point cesser que vous ne puissiez dire, *Christo confixus sum cruci.* Car enfin à quoi n'étes vous point obligées? que devez-vous trouver de difficile, aprés le bel exemple qu'il vous a donné? Mais quel fruit tirerons nous de ce point, nous qui n'avons pas receû ces grandes graces, qui vivons dans la tiédeur, nous nous confondrons en présence de Jesus crucifié. Nous remarquerons toutes les differences qui se trouvent entre nôtre lâcheté & la ferveur de ces saintes Ames. Nous admirerons le peu de fruit que nous avons tiré de de tant de souffrances. Nous avons tous été enfantez par Jesus-Christ à la croix, mais n'est-il pas bien étrange, ô mon Dieu, qu'un méchant avorton vous ait coûté tant de douleurs, ou que de si cruelles tranchées n'aient produit qu'un

avorton? Mais si c'est là le modele des prédestinez, il y en a peu sans doute. En suis-je? si je lui ressemble cela est, je n'en doute point; sinon c'est un grand mistére, je n'ai rien à dire, si ce n'est que les apparences sont contre moi. O que les hommes qui tremblent au seul nom de prédestination, se mettent peu en peine de ce qui devroit les toucher en effet; travaillez à vous faire un prédstiné. *Fac ut prædestineris.* Entrez dans le chemin, l'ignorez-vous? allez l'apprendre d'un sage Directeur, vous a-t-il fait craindre justement d'aller en enfer par ce chemin? abandonnez-le pour en prendre un meilleur. J'espere que cette fois ici nous ouvrirons les yeux, mais le second point nous y servira beaucoup.

2. Son zele s'est étendu jusqu'aux tiédes, jusqu'aux pecheurs. Ceci est plus admirable, parce que ceux-ci devoient en user d'une maniére si peu honnéte, témoigner si peu de reconnoissance ou plûtôt tant d'ingratitnde, que c'est merveille qu'il se soit mis en peine de les tirer du malheur où ils étoient. On dira peut-être qu'il y a des hommes qui ont du zele pour les pecheurs, il y a de la difference. Ils n'en ont pas été offencez. 2. S'ils n'en sont pas récompensez par les pecheurs, ils le seront par Jesus-Chr it.

O mon Dieu quand d'un côté je considere ces souffrances, & ces ardeurs pour souffrir, & que de l'autre je fais réflexion pour qui c'est; pour nous, pour nous, dis-je, qui ne voudrions pas faire pour vous ce qui coûte la moindre chose. 1. Qui vous disputons des bagatelles. 2. Qui n'estimons

n'estimons pas même ce bien-fait. 3. Qui ne daignons pas en profiter. Quelle bonté, quel zele, mais qu'il est pur, qu'il est desinteressé! Que ne la laissez-vous perir cette malheureuse ame, qui fait tant la dédaigneuse, qui se fait tant prier, &c. Je le mériterois sans doute, mais vôtre compassion a été plus grande que tous mes crimes. Vous avez été touché de voir la perte qui j'allois faire, les maux où j'allois tomber; & cette vûë malgré mon indignité vous a fait desirer la mort pour me sauver.

Mais que me sert cette compassion, si je ne laisse pas de me perdre? Que me sert ce zele, si je n'en ai pas pour moi-même? Il est vrai que sans nous, vous ne vous sauverez pas, *qui creavit te sine te, sine te non salvabit te.* Mais peut-on voir une pareille negligence? Avons-nous quelque affaire de si peu de consequence qui ne nous touche plus? Avons-nous jamais bien pensé de quoi il s'agit.

Occupation pour la solitude de la Semaine Sainte.

1. De quoi s'agit-il? On nous parle tant de ce salut, de cette ame, de cette éternité, on nous en a tant prêché. Est-il bien vrai que je ne suis au monde que pour me sauver? Est-il bien vrai que Jesus-Christ ne se soit fait homme que pour cela? Est-il bien vrai que je dois mourir, être jugé, rendre compte, être puni ou récompensé éternellement? Nous avons les oreilles battuës de ces discours; mais tout cela est il bien vrai?

Suis-je convaincu que Dieu me voit, qu'il est témoins de mes lâchetez, que c'est lui que je rebute quand je rejette une inspiration, que c'est lui que j'offence, que c'est son sang que je foule aux piés. Ou ce sont des songes, ou des veritez ? Si ce sont des songes, nous en faisons encore trop, divertissons-nous, *Fruamur bonis quæ sunt, edamus, bibamus: &c...... Nullum sit pratum quod non pertranseat luxuria nostra.* Continuons à aimer le monde, à faire plus d'état des hommes, que de Dieu, du corps que de l'ame. Mais si ce sont des veritez comme je le crois, si cela est vrai, comme il est vrai que je vis, que je parle, &c. à quoi est-ce que je songe & que j'ai songé jusqu'à cette heure? & si j'étois mort, & si je mourois à present, qu'ai-je fait ? Mon Dieu que vous étes bon de m'avoir attendu ! Mais vous ne pourrez pas toûjours attendre. La mort viendra bientôt, peut-être pas si tôt, mais songez de quoi il s'agit, dit saint Jean Chrisostôme, sur un peut-être hazarder son ame, c'est avoir perdu l'esprit.

Voions donc si cette affaire est en seûreté. Suis-je dans le chemin qui conduit au Ciel ? suis-je seûr qu'en continuant comme je fais, 1. cela suffira, 2. je n'en deviendrai pas pire, 3. je serai content à l'heure de la mort? Mais je ne pretens pas toûjours vivre ainsi ; si vous étes mal, vous serez encore pire; car quand on est une fois dans le relâchement, on n'en revient pas si facilement. De plus ce tems ne viendra peut-être jamais, c'est sur l'état où vous serez, & non sur celui où vous aviez fait dessein d'être, qu'on vous jugera. Appellons une fois nôtre raison à conseil. Si je

crois fermement,que veux-je dire, où est ma raison,où est mon sens? Quand il n'y auroit qu'un doute, voiez ce marchand comme il abandonne ses marchandises, cét homme comme il jette ses meubles crainte du feu, comme il sort en chemise; cet autre comme il donne son argent, ce malade comme il se laisse couper. Mais ce n'est pas un doute c'est une verité. Eh quoi mon salut est en hazar, je suis en danger de perir éternellement,il ne tient qu'à moi de me mettre en seûreté,& je ne fais pas tout ce que je puis, je ne fais presque rien,je ne fais rien. Il faut se determiner, ce n'est pas une affaire de rien, si c'est une éternité qui nous attend, cinquante ans de vie ne sont rien.

Messieurs,quand on examine cela de sens froid & avec un esprit qui n'est pas préoccupé, on ne sait plus où l'on en est, on ne sait si on est raisonnable, si on a vêcu dans l'enchantement; mais mon Dieu, dit-on, il faudroit bien vivre d'une autre maniére; je ne songe pas à ce que je suis, tout mon esprit est rempli des desseins de ma fortune, & c'est-la un amusement. Eh mon Dieu, ce n'est point de quoi il s'agit, ce sont des choses passagéres, & j'en ai à ménager qui durent toûjours. Comment ai-je vécu, comment me suis je tant amusé, comment ai je tant fait de cas de ce qui en merite si peu; je dois donc passer pour un insensé dans l'esprit des personnes sages & judicieuses.Non,on ne peut vous croire tel,car on voit bien qu'en toute autre chose vous avez de là raison : mais qu'en ceci vous vous comportiez avec tant de nonchalance, c'est ce

qu'on ne croiroit pas si on ne le voioit tous les jours. Je ne suis pas celui qui ai le plus penetré ces veritez, mais pour le peu d'intelligence que j'en ai, j'avouë que la conduite du monde en cela m'est plus impénetrable que la Trinité, que l'Eternité. Je ne trouve rien dans nos mistéres qui soit contraire à la grandeur, à la bonté, à la puissance de Dieu, mais ici tout me paroît opposé à nos propres lumiéres, ce sont d'effroiables contradictions entre la foi, la raison & nôtre conduite.

Voila ce qui surprend, mais ce qui touche, c'est que ce qui nous détourne ne sont que des bagatelles & de fausses craintes, c'est que cela sera de la sorte jusqu'au bout, comme si on n'en avoit jamais parlé; c'est qu'on ne peut bien faire comprendre ce qu'on sent. O mon Dieu, que nous sert la raison? Eh bien, dois-je continuër dans cette maniére de vivre? oui, par quelle raison? je vous défie de m'en donner une seule. Changeons donc dés aujourd'hui, parce que peut-être il ne sera plus tems demain. Faisons quelque chose pour nous, pour qui JESUS-CHRIST a tant fait, il nous a appris ce qu'il falloit faire. Mon Dieu, rendez-nous cette considération utile, nous voila convaincus, mais que servira tout cela sinon pour nous rendre inexcusables.

3. Il est mort pour les Réprouvez. *Christus mortuus est pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed & pro totius mundi.* Pourquoi cela? pour n'avoir rien à se reprocher, que les Réprouvez n'aient rien eux-mêmes à lui reprocher,

& qu'ils n'aient rien à dire quand on les condannera à l'enfer. C'est pour ce sujet qu'au jour du jugement la Croix adorable de mon Sauveur, ses Plaies convaincront les Reprouvez de leur obstination, ils se tairont à ce spectacle. Auront-ils la hardiesse des se défendre sur l'impossibilité des commandemens qu'on leur a faits, on leur présentera la Croix d'où les graces découloient pour les encourager, pour les fortifier ; diront-ils qu'ils ne savoient pas dequoi il s'agissoit, qu'ils ont été trompez, & qu'ils ne pensoient pas que l'affaire fût si considérable, qu'ils avoient regardé le peché comme une bagatelle ? Aurois-je donc donné mon Sang, dira Jesus-Christ, pour une bagatelle, un Dieu mourant devoit du moins vous persuader que l'affaire demandoit quelques momens d'une serieuse réflexion. Prétexteront-ils qu'ils ignoroient par où il falloit aller au ciel, & ne leur a-t-on pas prêché tant de fois ? n'ont ils pas tant d'exemples devant les yeux, tant de livres qui le leur apprennent ?

Pourquoi est il mort ? pour mettre sa justice à couvert, & que les dannez ne pussent pas se plaindre de la maniére équitable, mais tres-rigoureuse dont ils les punira. Vous ne voulez pas, pecheurs à présent considerer un Dieu crucifié, pour l'amour de vous & pour vous sauver ; vous l'aurez pendant toute l'éternité devant les yeux, & cét objet dont vous n'aurez pas voulu profiter, sera vôtre plus grande peine, ces plaies, ce sang, cette agonie si cruelle vous reprochera éternellement vôtre insensibilité, accablé de ces repro-

ches vous gemirez inutiliment, vous le direz & vous ne le direz jamais sans desespoir. Un Dieu est mort pour moi, & je suis danné éternellement. Mon ame a été rachettée à un si grand prix, & elle est perduë sans resource. Dieu m'a aimé jusqu'à ce point, & me voici mal-heureux pour toujours. Un Dieu s'est fait homme pour m'ouvrir le paradis, & je suis danné. Dieu vouloit me placer dans le ciel, voila ce qu'il a fait pour ce sujet, c'est une marque qu'il en avoit bien envie, & je n'ai pas voulu profiter de tant de douleurs, de tant d'efforts:de si grands soins, une si grande satisfaction ne m'a servi de rien. Je vous exôrterois à avoir du zele les uns pour les autres à l'imitation de Jesus-Christ; mais si vous étes des fervens, je n'ai que faire de vous exôrter à cela, quand on a connu l'importance du salut & combien Dieu est aimable, on y travaille sans y songer. Si nous sommes tiédes comment sommes-nous susceptibles de zele pour le salut des autres, vû que nous négligeons le nôtre, si nous ne faisons pas les choses nécessaires pour nous, comment ferons-nous pour les autres les choses de surerogation. Je n'ai donc qu'à vous prier d'écouter Jesus-Christ, qui du haut de sa Croix vous dit: Toutes ces peines m'ont paru legeres en comparaison de celles que je vous épargnois. Pourquoi en faites-vous si peu de cas, pourquoi tant flatter ce corps dans la vûë du mien tout déchiré, à quoi bon tant de plaisirs, tant de douceurs, si je m'en suis entiérement privé pour l'amour de vous. *Miserere animæ tuæ placens Deo.* Aiez pitié de vôtre ame, la mort n'en

terminera par les miseres puisqu'elle est immortelle. Vôtre corps perira, il n'en restera plus rien, & vous le gorgez de plaisirs qui augmenteront les tourmens de l'ame pendant toute l'éternité; *Miserere animæ tuæ.* Croiez-moi aiez pitié de vôtre ame de qui j'ai eû tant de compassion. Vous ne pouvez pas sauver vôtre ame, si vous voulez conserver vôtre corps, elle perira infailliblement, c'est un article de foi, si vous ne faittes perir le corps. Soiez donc sage une fois & dans une affaire de si grande consequence; rangez-vous au plus seûr; il n'y a pas d'autre chemin pour le ciel que celui que je vous ai montré, je vous l'ai fraié, j'y suis vôtre modele, & en aiant le premier essuié toutes les difficultez, que devez vous craindre aprés de si grands exemples? Embrassez donc cette Croix, c'est par elle seulement que vous pouvez entrer dans le paradis, que je vous promets, si vous vous y attachez avec moi: Il n'en faut pas douter, ames saintes, il n'y a point de salut hors de la Croix, dans cette vûë dittes-lui avec le Disciple du Sauveur, *O bona crux quæ decorem ex membris Christi accepisti.* Mais dittes-le de bon cœur. O bonne Croix, aimable Croix que vous vous faittes desirer, que vous vous faittes attendre, où étiez-vous donc cachée lorsque je vous cherchois avec tant d'inquiétude, que vous m'avez coûté de larmes & de soupirs, mais enfin je suis trop heureux puis qu'aprés tout cela je vais vous posseder & mourir entre vos bras.

Si ce sont-là les sentimens que JESUS-CHRIST & les Saints ont eû de la Croix, mon Dieu, que nos sentimens sont differens! Avec quel em-

preſſement les Saints n'ont ils pas cherché la Croix ; avec quels ſoins ne l'évitons-nous pas. Il faut que nous aions des interêts biens differens, ou ſi Jesus-Christ ne s'eſt pas trompé, que nous ſoions dans une erreur effroiable. Mais quoi promettrons-nous à Dieu d'aller chercher à l'avenir les plus rudes croix ? Non, Chrêtiens Auditeurs je n'ai garde de vous donner ce conſeil, cela eſt encore trop fort pour nous, nous manquerions à nôtre parole ; il ne faut rien promettre à l'oraiſon que nous ne puiſſions tenir, il faut ſonger que c'eſt à un Dieu que nous promettons. Que nous ſervira donc la vûë de tous les tourmens de ce divin Sauveur, à nous humilier, à nous confondre ? Que je ſuis honteux d'avoir ſi mal reçû les croix, d'avoir témoigné ſi peu d'amour, ſi peu de ſoûmiſſion. Mon Dieu, comment me ſuis-je comporté à la moindre parole, que de lâchetez : Quels diſcours ai-je tenus ! Quelle conſolation ſi j'avois ſouffert patiemment tout ce qui m'eſt arrivé, quel tréſor de graces & de mérites ! tous ces maux ſont paſſez, & il me reſteroit des mérites, & des récompenſes éternelles. Si je ne puis forcer mon cœur à aimer les croix, je l'obligerai du moins à aimer un peu moins le plaiſir. Je m'en paſſerai ſouvent pour l'amour de vous, ô mon Dieu, & par-là je me diſpoſerai peut-être à recevoir de plus grands biens. Mon divin Jesus beniſſez nos réſolutions, rendez-les efficaces.



SEPTIE'ME MEDITATION.

DE LA TRAHISON DE JUDAS.

Juda, osculo Filium hominis tradis.

Iudas vous traïssez le Fils de l'Homme par un baiser. Luc. 22.



Oici un grand sujet de Méditation: c'est la traïson de Judas, le plus énorme & le plus étonnant de tous les crimes qui ait jamais été commis. Faisons, s'il vous plaît, quelques réflexions, 1° Sur son peché. 2° Sur son obstination dans son peché. 3°. Sur sa mort en son peché. Il n'y a rien que de singulier, rien que d'extraordinaire en tout cela. Mon Dieu, donnez-nous des lumié-

res pour profiter du malheur de ce traître ; & pour concevoir tant d'horreur de ſa perfidie,que nous ne l'imitions jamais.

Judas s'étant apperçû du deſſein des Prêtres & des vains efforts qu'ils avoient déja faits pour ſe ſaiſir de la perſonne du Fils de Dieu, conçût dans ſon cœur le plus-deteſtable deſſein, qui ait jamais été formé par nul autre homme. Il alla trouver les ennemis de ſon Maître, & il leur dit: Je vous vois bien embarraſſez dans le deſſein que vous avez de prendre Jesus de Nazaret: Le jour vous craignez le peuple, la nuit vous ne ſavez pas où il ſe retire, que me donnerez-vous, & je vous le livrerai? Quoi malheureux, vous le livrerez, vous traîrez vôtre bon Maître, vous le mettrez entre les mains de ſes plus cruels ennemis, vous vous ſervirez de l'amitié qu'il a pour vous pour lui faire cette perfidie? Il s'offre pour cela,on lui promet trente deniers,il donne ſa parole, & dés-lors il ne cherche plus que l'occaſion favorable pour s'aquiter de ſa promeſſe. Il vient à la Cene, il ſort, il demande des Soldats, il leur donne un ſignal, il aborde le Fils de Dieu, il le ſaluë, il le baiſe; on ſe ſaiſit de lui. Sur cela on peut faire pluſieurs conſiderations.

La premiére ſur la grandeur de ce crime, ſur l'injuſtice de ce traître, livrer un Innocent, un Saint, un Dieu; ſur ſon ingratitude, ſon Apôtre le traîr,le témoin de ſes miracles, & de ſon pouvoir; ſur le motif, trente deniers. 1. Admirez la foibleſſe & la fragilité épouvantable de l'homme.

Mon Dieu, dequoi est-ce qu'un homme n'est pas capable, puis qu'un Apôtre a pû vous vendre comme un esclave, & vous mettre entre les mains de ceux qui vous cherchoient pour vous perdre. Que cela nous doit inspirer & d'humilité & de crainte. Quand aujourd'hui je serois un Apôtre, je puis être demain un Judas. Tout ce qu'a pû faire un autre homme je le puis faire, je ferois encore pis que tous ceux dont la vie & les actions me scandalisent, si vous m'abandonniez un seul moment. Ne m'abandonnez donc pas, ô mon Dieu, toute ma confiance est en vous; je suis assez persuadé de ma foiblesse, si je ne tombe pas dans les plus grands desordres, toute la gloire vous en est dûë, je n'en ai que trop d'experience, & j'ai assez vû par ce que j'ai fait, ce que je suis capable de faire.

En second lieu, admirez jusqu'où l'avarice peut porter un cœur quand une fois elle s'en est renduë la maîtresse. Vous savez, Messieurs, les haines, les divisions, les querelles, les meurtres que l'amour de l'or & de l'argent cause dans le monde, c'est la source de la plûpart des grands crimes. Ne la nourrissez-vous point dans vôtre cœur cette cruelle passion ? Comment pourrez-vous le connoître. N'avez-vous point de peine à donner l'aumône, à paier vos dettes, à donner ce qui est nécessaire à vôtre famille, quand vous perdez soit par le jeu, soit par quelqu'autre accident, n'étes-vous point troublé, &c. Ne traïssez-vous point quelquefois Jesus Christ pour de l'argent, ou pour en gagner, ou de peur d'en perdre, ne mentez-vous point, ne jurez-

vous point, Judas le fit pour trente deniers, la somme n'étoit pas si petite que vous pensez, combien de fois pour moins vous étes-vous emporté, avez-vous médit, outragé, trompé peut-étre. Mon Dieu, quelle honte de vous vendre ainsi pour de la bouë, & vendre en même-tems mon ame, le Paradis, & mon salut éternel. Malheureux or que je n'ai que trop aimé, que je te haïrai à l'avenir, puisque tu m'as si souvent porté à offencer Dieu. Mon Dieu, que ne puis-je racheter par la perte de tous mes biens, les pechez que l'amour du bien m'a fait commettre; je le ferai, mon Dieu, en faisant part aux pauvres de ce même bien, en vous le donnant par les mains des pauvres, il m'a été une occasion de vous déplaire, il me sera desormais un moien de vous servir.

En troisiéme lieu, considerez que Judas n'en est pas venu si avant du premier coup, il avoit une pente naturelle à l'avarice, & Jesus-Christ l'aiant fait son trésorier, il déroboit de tems en tems quelque petite chose dans la bourse commune. Un homme fort prudent, & qui auroit eû envie de se sauver, auroit prié Jesus-Christ de confier cét argent à un autre, c'étoit peu que ce qu'il prenoit, il ne pouvoit pas prendre beaucoup, mais cela nourrissoit toujours, & faisoit croître sa passion, elle en vint au point que nous avons dit. Messieurs, de tous les avis qu'on peut donner à un homme, soit pour la vie civile & morale, soit pour la vie chrêtienne & parfaitte, le plus utile, le plus nécessaire, le plus important, c'est celui-ci; connoissez

vôtre paſſion & ſoiez continuellement en garde contre elle, Ce n'eſt rien dans le commencement, mais ſi vous la négligez, vous verrez que dans la ſuite elle vous jouëra quelque mauvais tour. Un jour viendra que vous n'en ſerez plus le maître, il ſe préſentera une occaſion, le démon vous tentera fortement, vous ſuccomberez, vous perirez. Quoi que vous ne faſſiez aujourd'hui que de petites fautes, l'habitude ne laiſſe pas de ſe former comme elle feroit par des grandes. Vous ne dites que de petits menſonges pour vous excuſer de petites fautes, vous vous accoûtumez à mentir, ſi l'on ne vous croit pas, pour excuſer de grandes fautes, vous vous parjurerez : Vous ne dérobez que peu de choſe, mais la paſſion d'avoir, croitra, & vous en déroberez de grandes dans la ſuitte. Aujourd'hui ce ne ſont que des penſées, ou tout au plus des regards, la ſuite en ſera funeſte. Ai-je donc de la paſſion, de l'empreſſement pour quoi-que ce ſoit, même pour des choſes permiſes, je dis davantage, pour des choſes ſaintes ; arrachons-là de bonne heure, ſi j'en ai pour le jeu, pour la comedie, pour des perſonnes & même d'un autre ſexe, pour le gain, pour m'élever, &c. Détruiſez ces monſtres naiſſans ; vous ne ſacrifierez pour eux dans les commencemens que vos priéres, pendant leſquelles ils vous troubleront, mais aprés cela ira juſqu'à ſacrifier vôtre ame, vôtre Religion. Mon Dieu, ne le permettez-pas, gueriſſez moi de mes paſſions, je m'en vais veiller deſormais avec ſoin, pour m'empêcher de ſatisfaire à ma paſſion quelque innocente qu'elle paroiſſe, ce ſera aſſez que

je m'y sente trop de pente, trop d'empressement, je tâcherai de conserver mon cœur libre, afin que vous seul en soiez le maître, que vous y regniez tout seul & avec un empire absolu.

Nous verrons encore mieux ce que peut une passion déja établie par l'obstination de Judas dans son peché. Car Messieurs, on peut dire que Jesus-Christ n'oublia rien pour le faire revenir. 1. Comment peut-il résister à l'adieu que Jesus-Christ fit à ses Apôtres au Cenacle, leur disant qu'il alloit verser son Sang pour eux, que l'heure en étoit venuë, qu'il vouloit manger avec eux pour la derniere fois; ne pouvoit-il pas penser, que puisqu'il prévoioit sa mort, il prévoioit aussi son crime: mais Jesus le declara tout haut, il dit: Un de vous me traïra, & Judas lui aiant demandé si c'étoit lui, il lui répondit qu'oui: Il ajoûta même que c'étoit comme une nécessité qu'il mourût, mais mal-heur à celui qui le traïroit. Il ne laissa pas de lui laver les piés, de le communier. Au jardin il lui dit, *Amice ad quid venisti*? Il lui parle encore plus clairement, dans le tems même qu'il exécute son dessein, que c'est une chose faite, qu'il le livre, *Iudá, osculo Filium Hominis tradis.* Mon Dieu que vous avez de peine à nous perdre, qu'il vous fâche de nous voir perir! Que ne faittes-vous point pour l'empécher! Que de reproches, que de remontrances douces & amoureuses, que d'instances, que de poursuites avant que de nous desesperer: Mais quelle est nôtre dureté de résister à un si grand zele!

Messieurs, ne sommes-nous point coupables

de cette faute, examinez-vous un peu là-deſſus, ne reſiſtez-vous point à Dieu ? Ne, demande-t-il point quelque choſe que vous ne voulez pas lui accorder ? Il y a ſi long-tems que cette conſience eſt inquiétée, elle ſe ſent chargée de je ne ſai-quoi qui ne lui donne pas de repos, vous n'entendez jamais parler de Dieu, vous ne ſongez jamais à la mort, vous ne rentrez jamais en vous-même, que vous ne ſoiez troublé ; vous entrevoiez je ne ſai-quoi qui ne va pas bien, vous ne voudriez pas mourir comme vous êtes. Mais pourquoi dira quelqu'un, je ne fais pas grand mal, je ne me ſens coupable de nul grand peché, & cependant je ne ſuis pas ſatisfait. Prenez garde, c'eſt que Dieu demande quelque choſe de plus que ce que vous faites pour lui, ce n'eſt pas aſſez, veu les graces qu'il vous a faites. Que je ſuis malheureux de vous reſiſter, ô mon Dieu ! de m'oppoſer ainſi à mon bon-heur. Quand je n'aurois nul intereſt à faire ce que vous demandez de moi, ne ſeroit-ce pas aſſez que vous me faittes l'honneur de me le demander, de m'en preſſer, de me faire comprendre que je vous plairai en le faiſant, que je vous en ſerai plus-agréable. Mais prenons garde à une choſe, c'eſt qu'aprés avoir reſiſté long-tems par obſtination, par lâcheté, enfin on réſiſte par impuiſſance, on ne ſe rend pas au commencement, parce qu'on ne le veut pas, mais à la fin on eſt inſenſible, parce que Dieu ne veut plus de nous, quand on a réſiſté durant un certain tems & juſqu'à un certain point, c'en eſt fait. Toutes les plus grandes graces de Dieu nous deviendront inutiles, on emploira en

vain & les caresses & les menaces, quand on feroit des miracles, on ne nous changera pas, tout le monde se convertira à nos yeux,& nous ne pourrons pas les imiter.

On en trouve de cette espece, quand j'en vois, je les plains, je fremis, mais je ne pers gueres de tems aprés eux. Ne sommes-nous point déja dans cét état, à Dieu ne plaise, nous serions perdus sans ressource, mais n'y serions-nous point peut-étre bien-tôt? Non, Seigneur, parce que dés-ici je me rens à vous,& je vous promets à la vûë & du ciel & de la terre, que je ne vous résisterai plus. Je vous demande pardon mille fois de ce que j'ai si long-tems abusé de vôtre bonté; Qu'elle est grande, qu'elle est excessive cette bonté, de ne s'étre point rebuttée pour tant de mépris que j'ai faits d'elle! Mon Dieu, que je vous suis obligé de ne vous étre point encore lassé, de ne m'avoir point encore abandonné. C'a mon ame sans aller plus loin, voions ce que Dieu demande de nous, & ne differons plus de l'exécuter, *Domine quid me vis facere?* Peut étre une Confession générale, une restitution, l'éloignement du jeu, des compagnies, un peu plus de charité envers le prochain, éh que fais-je de mon bien, de mon loisir, & de tous les talens que Dieu m'a donnez pour gagner le ciel,&dont il me doit redemāder conte, un peu plus de regle dans ma vie, un peu plus de douceur, un peu plus de serieux, de modestie, moins d'affectation, un peu plus de soûmission, de mortification, &c. quoi que ce soit, mon Dieu, vous allez étre content.

Le comble de l'obstination, c'est lorsque l'on va

va jusqu'à l'impenitence finale, quand on meurt dans son peché: Mais qui seroit assez mal-heureux, pour vouloir finir ses jours dans son peché & ne faire pas penitence au moins en mourant? Ecoutez, Messieurs, une des choses les plus-étonantes qui soient jamais arrivées en matiére de penitéce. Judas n'eût pas plûtôt livré son Maître aux soldats qui le cherchoient, que se retirant de la troupe, il commença à songer au crime qu'il avoit fait; toutes les bontez de Jesus-Christ, toutes les graces qu'il en avoit receûës, lui revinrent à l'esprit, il se ressouvint de la posture où il l'avoit veû à ses piés, de la maniére douce & amoureuse dont il l'avoit averti, du baiser qu'il avoit bien voulu recevoir; d'ailleurs il se represente l'innocence, le zele, la charité, la sainteté de cet homme, & à toutes ces veûës on ne sauroit dire combien son peché lui paroît énorme, combien il se trouve abominable à ses propres yeux, de quel trouble, de quelle douleur il est saisi. Il avoit crû que Jesus s'échaperoit d'eux comme il avoit fait si souvent. *Quare tenete eum & ducite cautè.* De plus, il ne pouvoit s'imaginer qu'on trouvât jamais de quoi le condanner à la mort, ou que le peuple pût souffrir cette injustice; mais quand il vit que la chose alloit plus-loin qu'il n'avoit pensé, qu'il avoit été déclaré digne de mort par les Pontifes, & qu'on l'alloit livrer aux Gentils pour étre crucifié, & que la mort d'un Dieu alloit étre le fruit de son avarice; sa douleur s'augmente à un tel point, qu'il s'en va trouver les Prêtres, confesse sa faute hautement, *peccavi*, rend l'argent,

tombe dans le dernier desespoir. Quelle penitence, & qu'il est étrange qu'elle lui soit inutile ! Il confesse son peché, il se détache de l'objet de sa passion, il conçoit un horreur de son crime si grande, qu'il ne peut se supporter soi-même. Enfin sa douleur va si loin que la vie lui devient insupportable aprés son crime, & cependant, Messieurs, il est danné. Ce n'est pas faute de douleur, de confession, &c. c'est faute d'esperance, il est vrai, mais qu'importe d'où vienne le défaut, si enfin il est perdu? O combien de penitences dont les apparences sont les plus-belles du monde, & qui au fond sont de fausses penitences, des impenitences veritables ! Que dirons-nous de la vôtre qui est si froide, si imparfaite, si Dieu n'a pas voulu accepter celle de Judas ? voila ce que c'est que de differer, que de pousser Dieu à bout, que d'attendre à l'extrémité.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que ce fut principalement le souvenir de la bonté de Jesus-Christ qui lui causa cette excessive douleur, & que ce même souvenir ne pût le rasseûrer contre le desespoir, il le crût si bon, qu'il jugea que son crime ne meritoit nul pardon, & il ne crut pas qu'il fust assez bon pour lui pardonner. Helas! si dans l'excés de sa douleur il étoit venu se jetter aux piés de Jesus-Christ, & que devant Pilate, en présence de tout le peuple il lui eût demandé pardon ; Si sur le Calvaire, tandis qu'il étoit en Croix, avec quelle joie Jesus auroit-il veû venir cette brebis égarée! Voila, Messieurs, le plus-grand outrage qu'il ait fait à Jesus-Christ? Voila les deux plus-grandes tenta-

tions. La premiére, pecher dans l'esperance du pardon, & aprés avoir peché, refuser de se convertir par desespoir d'en venir à bout. On ne sauroit dire quel est le plus grand de ces deux maux, il y a en tous deux quelque chose d'horrible. Ne suis-je point coupable du premier? quelle brutalité? offencer Dieu parce qu'il est bon. C'est parce que vous êtes bon que je veux me garder de vous offencer, que je veux éviter les moindres fautes, que je veux chercher à vous plaire en tout. Je deteste, j'ai en horreur ma brutalité passée, mais néanmois je ne desespere pas de vôtre bonté, je ne me flatte pas de la fausse esperance des pecheurs, qui s'imaginent qu'ils y seront toûjours à tems, qu'il suffit de demander pardon, quand ils ne pourront plus offencer Dieu. Mais j'espere que vous vaincrez ma résistance, que vous me donnerez la force de surmonter mes passions, de faire une prompte, & une veritable penitence, de mourir à mes vices long-tems avant la mort, de consacrer le reste de mes années à vôtre service. Voila ce que j'espere de vous, ô mon Dieu, & voila ce que je vous demande. Mais pourquoi ne l'espererai-je pas, puisque je sens déja que mon cœur se détache des choses qu'il a le plus aimées, qu'il commence à desirer ardemment d'être à vous, & de n'aimer plus que vous. Soûtenez ces desirs, Seigneur, puisque c'est vous qui me les avez donnez, rendez les efficaces par vôtre grace, ne permettez pas que je perde plus de tems, mais que je commence à faire dés aujourd'hui ce que je voudrai avoir fait, & ce que je ne pourrai pas faire à la mort. *Amen.*



HUITIE'ME MEDITATION.

DE LA CHEUTE DE SAINT PIERRE.

Amen dico tibi quia in hac nocte, antequam gallus cantet, ter me negabis.

Ie vous dis en verité qu'en cette nuit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. S. Matth. c. 26.



Uoi-que la cheûte de S. Pierre ne soit pas si funeste que celle de Judas, elle n'est ni moins surprenante ni moins instructive. Il est dit dás l'Evágile que J.C. étant pris

& conduit chez les Pontifes, saint Pierre le suivit de loin jusqu'à la maison d'Anne & de Caïphe, & qu'étant entré dans la sale avec plusieurs autres, il s'approcha du feu, où plusieurs domestiques du Pontife hommes & femmes parloient entre eux en se chauffant. Une servante l'aiant envisagé fixément, N'étes vous pas, lui dit-elle, un des disciples de cet Homme ? Non, répondit S. Pierre, je ne suis point de ses disciples, je ne le connois pas. Deux & trois fois il se mit à detester, & jurer qu'il ne le connoissoit point. Voions les causes de cette cheûte du côté de saint Pierre, les causes de cette cheûte du côté de Dieu, & la penitence de saint Pierre. D'où vient qu'il a fait une cheûte si funeste ? D'où vient que Jesus-Christ a permis que le premier des Apôtres tombât d'une maniére si funeste ? Quelle penitence en a-t'il fait ?

Les causes du côté de saint Pierre, sont sa présomption, sa négligence, & son imprudence. Vous savez que Jesus-Christ aiant prédit à tous ses Apôtres que sa Passion leur seroit une pierre de scandale, & qu'elle les détacheroit tous de sa personnes, Pierre eut la témerité de dire qu'à l'egar des autres, cela pourroit être vrai, mais qu'à son égar, on lui arracheroit plûtôt la vie. Voila une extréme présomption. Eh quoi Pierre, vous croiez donc que vôtre Maître se trompe, qu'il parle à l'étourdie, & qu'il ne sait ce qu'il dit ? Mais je me sens une résolution forte de mourir pour lui. Mais lequel des deux vous paroît le plus probable, ou que Jesus-Christ a fait une

fausse prophetie, ou que vous changerez de résolution ? Il ne pense point à tout cela, & le Sauveur pour rabbatre son orgueil, pour l'humilier lui aiant dit qu'il le renonceroit trois fois cette même nuit, il lui donna un dementi,& lui ajoûta que quand il faudroit mourir avec lui,il ne le renonceroit pas. Il y avoit en saint Pierre de la présomption à parler de la sorte,quoi que le crime fût énorme, & qu'il n'eût jamais commis de pareille lâcheté. Mais si nous avions cette même confiance en nos propres forces, aprés tant de cheûtes ce seroit encore bien pis. Travaillons à nôtre salut, Chrêtiens Auditeurs, & travaillons y avec courage, mais travaillons y avec crainte. *Cum timore & tremore salutem vestram operamini*, Helas mon Dieu,si les cedres ne peuvent résister à un petit soufle de vent, si une servante a fait tomber la principale colonne, la pierre fondamentale de vôtre Eglise,comment est-ce que par moi-même je puis resister à tant d'ennemis & domestiques, & étrangers,à tant d'objets,à tant de mauvais exemples, à tant d'occasions, à tant de demons qui me persecutent, & qui ont juré ma perte.

La deuxiéme cause fut son imprudence, aiant été averti du peril, il falloit veiller, prier, être sur ses gardes, comme Jesus-Christ l'avoit ordonné. *Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem, spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* Où je vous prie de remarquer en passant, que Jesus Christ en lui donnant un avis, semble aussi lui préparer une excuse pour sa faute.

Il semble même l'excuser par avance, afin que quand il sera tombé il ne se desespere pas. Je sai bien que si vous m'offencez, ce sera bien plus par fragilité que par malice; l'esprit & le cœur sont pleins d'amour. Ne sommes-nous point coupables de cette imprudence; *Vigilate*, sommes nous sur nos gardes, marchons-nous toûjours les yeux ouverts, pour voir s'il n'y a point de pieges où nous posons le pié. Ce livre, cete compagnie, cette conversation, ce lieu, ne sont-ce pas des dangers à eviter. C'est merveille de voir comme quand on craint Dieu, on craint jusqu'à l'ombre du peché, comme se on défie de tout. Je ne saurois assez admirer la vigilance des Saints. Un Bien-heureux Loüis de Gonzague n'ose regarder en face l'Imperatrice, non pas même sa mere, &c. Voila comme on en use quand on vous craint, ô mon Dieu, faut-il s'étonner si je tombe, je marche sans armes tout découvert au milieu des ennemis: Mais quelle peine, quelle contrainte de marcher toûjours avec tant de circonspection; Oui, quand c'est par une crainte servile: mais quand c'est l'amour, il n'y a point de peine, s'il y en a, on en est recompensé par la pureté du cœur, par la pensée que Dieu en est témoin, par la paix: il faut du soin pour garder une ville, mais aussi on dort en seureté. *Orate.* Pour se défendre du peché, un peu d'oraison tous les jours; nulle chûte que faute de cela; on a remarqué que tous les scandales ont commencé par là; comment se pourroit-il faire qu'une personne qui s'entretient tous les jours avec Dieu,

aprés avoir consideré sa grandeur infinie puisse l'offencer ce jour-là.

La troisiéme cause est son imprudence, il connoît sa foiblesse & il se jette dans l'occasion, c'est déja un peché de se mettre dans l'occasion. La plû-part des gens ne seront pas tant dannez pour avoir peché, car qui peut s'empêcher de tomber dans le mõde, puisque on a tant de peine à se tenir ferme dans la solitude, mais ce sera pour s'être mis dans l'occasion. Examinez vous & promettez à Dieu d'en sortir. Mon Dieu! je suis seûr qu'en faisant comme cela, je ne vous offencerai point, mais quand je vous offencerai nonostant tous ces soins, je viendrai me jetter, à vos piés avec confiance, & je vous dirai, *Domine tu nosti figmentum meum, quoniam pulvis sum....quis potest facere mundum de immundo conceptum semine nisi solus Deus?* Remarquez que les mauvaises compagnies sont dangereuses, on s'y corrompt insensiblement: pour moi si j'etois dans le monde, je ne voudrois avoir commerce qu'avec les gens de bien, outre les avantages temporels, ils sont fideles, raisonnables, plus doux, moins interessez, il n'y a rien à craindre pour l'ame: mais quand il n'y auroit que vôtre consideration Seigneur, voudrois-je bien avoir pour ami un de vos ennemis, pourrois je me joindre avec des ames dont vous avez horreur? puis-je dire que je vous aime veritablement, tandis que j'aimerai vos ennemis; ne crains-je point d'être envelopé avec eux dans les accidens, qui peuvent leur arriver, aimer des ames qui sont au demon! Je veux

peu d'amis, ô mon Dieu, parce que vous me ſuffirez, mais ſi j'en ai, ils ſeront les vôtres, ou je les choiſirai tels, ou je les rendrai tels, ſi je puis, ou ſi je n'en puis venir à bout, je les renoncerai pour toûjours.

Les raiſons de la cheûte de ſaint Pierre du côté de Dieu, ce n'étoit pas ſimplement pour le punir, mais pour prévenir les ſcandales. Car qui s'étonnera de voir des cheûtes aprés que le premier des Apôtres eſt tombé? C'étoit pour donner courage au pecheur, voiant que ſaint Pierre n'en a été ni moins grand, ni moins careſſé, qu'il n'en a reçeû nul réproche, qu'il n'a pas laiſſé d'être le chef de l'Egliſe. Saint Grégoire dit que c'étoit afin d'obliger ſaint Pierre à qu'il donnoit les chefs de ſon Paradis, de ne pas être rude aux pecheurs, de ne pas faire le difficile. Comme il avoit beaucoup d'amour pour Jeſus-Chriſt, il eut été dangereux que ſon zele ne l'eût rendu fort ſevere aux penitens, il en avoit donné une marque, quand le Fils de Dieu lui aiant ordonné de remettre les pechez, il lui demanda, *quoties, uſque-ſepties?* Mais aprés cette cheûte peut-on dire combien il eut de compaſſion de tous les pecheurs, aprés avoir reçeu avec tant de facilité la remiſſion de ſon crime, comment auroit-il pû la refuſer aux autres. Se preſenta-t'il jamais à lui de pecheur, qu'il ne fût touché; qu'il ne ſe reſſouvint de ſa propre faute, qu'il ne la pleûrât amerement &c. Eſt-il bien vrai que vous voulez non ſeulement nous pardonner, mais encore qu'on nous traitte avec

douceur. Mon Dieu que nous sommes mal-heureux de vous avoir offencé, mais que nous sommes miserables de ne pas retourner à vous au plûtôt ! De plus croiez-vous que quelque présomptueux qu'eût été saint Pierre, le Fils de Dieu eût permis sa cheûte, s'il n'eût seû qu'elle lui devoit être avantageuse ; Il aimoit Jesus-Christ. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum,* il prévoioit qu'il en seroit plus humble & plus circonspect, combien s'est-il attiré de graces par son humilité, qu'il n'auroit jamais eûës ? Combien a-t'il évité de fautes par sa circonspection où il seroit tombé. Il prévoioit que son amour en seroit plus ardent aprés une si grande indulgence. Pour moi, Messieurs, je vous dirai ce que je pense ; je ne doute point que saint Pierre n'ait été incomparablement plus saint que s'il n'avoit jamais peché. O mon Dieu si je pouvois faire cet usage de mes pechez, seroit-il bien possible que je tirasse encore du profit de mes plus grands maux ? Il ne tiendra qu'à nous, faisons-nous des remedes de nos propres maux: Que nôtre penitence repare toutes choses avec avantage, récompensons par nôtre ferveur le tems que nous avons perdu, faisons servir nos propres pechez à la pratique des plus excellentes vertus, comme à l'humilité en les confessans, à l'esperance en esperant en Dieu, malgré ces sujets de desespoir, en l'aimant d'autant plus qu'il nous a aimez lors que nous les haïssions, &c.

La penitence de saint Pierre fut prompte, amere & continuelle. Saint Pierre aiant renié

pour la troiſiéme fois, le coq chanta, & Jesus le regarda. Il n'en fallut pas davantage,il ſe réſouvint de la prédiction. Voila un cœur qui ſe fend, qui s'éclatte de douleur, voila une ame noiée, dans l'amertume, deux fontaines de larmes coulerent de ſes yeux,il ſe retire,il ne paroît plus, il s'en va s'enfermer pour donner liberté à ſa douleur. O vertu ! O force des regards de Jesus Christ! Mon Dieu quand eſt-ce que vous me regarderez de la ſorte? *Domine quando reſpicies* ? Mais ne l'a-t-il point fait déja ſouvent, helas combien de fois vous a-t-il non ſeulement regardé, mais touché interieurement, combien de fois nous a-t-il parlé au fond de l'ame? N'en avons-nous point de confuſion, mais cela ne nous fait-il point de peur ? Voila la difference qu'il y a entre les cheûtes des prédeſtinez & des réprouvez. Les prédeſtinez tombent comme les autres, car quel eſt l'homme qui ne peche point, mais ce n'eſt que pour un moment, à peine le mal eſt-il fait qu'on s'en repent,& qu'on le repare. La premiére inſpiration, la premiére grace, le premier bon mot qu'on entend perce le cœur de douleur : un reprouvé peche, & il demeure dans ſon peché,& il s'y plaît, & il s'en glorifie, on a beau prêcher & crier, ce n'eſt pas pour lui qu'on parle. Ne ſommes nous point de ceux qui réſiſtent? Oüi mon Dieu juſqu'ici, mais s'en eſt fait je ne croûpirai plus dans mon peché, je voudrois bien pouvoir vous promettre que je ne vous offencerai plus, mais du moins ne dormirai-je point ſur mon peché, je ne laiſ-

ferai point croupir mes fautes au fond de ma consience, je me confesserai souvent, & s'il arrivoit que je fisse quelque peché considerable, ce que vous ne permettrez pas, s'il vous plait, Seigneur, je préviendrai le tems ordinaire.

La penitence de saint Pierre fut amere, ce ne fut pas de ces douleurs superficielles, il eut le cœur brisé, c'est pourquoi il sort du lieu où il l'a commis, il a horreur de tout ce qui l'a porté au crime, il se va cacher, il ne lui faut pas dire de sortir de l'occasion. Comparons cela à tant de Confessions que nous avons faites. Mon Dieu, est ce donc si peu de chose que de vous avoir dépleû? sai-je bien le mal que je me suis fait à moi-même? helas! le moindre mal que je me fais ou aux piés ou à la teste, ou même au bout du doit, me met en desordre: mais à l'ame, je ne daigne pas en considerer les plaies, je m'en moque; je ne voudrois pas voir faché un de mes amis, non pas même un miserable, que je ne connoîtrois point, je suis si tendre pour les personnes que j'aime, d'où vient donc ma dureté envers vous? seroit-ce que je ne vous aime point? *Quis det capiti meo aquam & oculis meis fontem lacrimarum, & plorabo die ac nocte.* Il n'y a que vous mon Dieu, de qui je puisse esperer cette grace, &c.

Sa penitence fut perpetuelle, quelle plaie au cœur de saint Pierre, qui ne cessa de saigner jusqu'à la mort, toutes les nuits se passoient à verser des larmes, ses jouës sillonnées le faisoient assez voir; pour un seul peché, où il avoit si peu démeuré, où il y avoit eû tant de fragilité, &

moi qui ne me confeſſe jamais, que je ne me trouve coupable de pluſieurs infidelitez, je m'imagine que ma penitence a duré aſſez, lors que j'ai recité cinq fois le *Pater noſter* : Combien de dannez pleureront éternellement de moindres pechez & un moindre nombre de pechez. Que veut dire cela, Chrêtiens Auditeurs, que toute nôtre vie doit étre une vie de penitence ? Sainte Magdeleine en uſa encore ainſi. Ce n'eſt pas à dire qu'il faille ſe retirer dans la ſolitude, porter la haire, &c. Il y a une penitence propre de toutes les conditions, & c'eſt la bonne, le detachement du monde, ſe faire chez ſoi une ſolitude, porter comme un deüil continuel, & dans ſes habits par la modeſtie de ceux qu'on porte, & dans le cœur. Fuir & avoir en horreur la vaine joie des gens du monde. Mais cela eſt triſte. Qu'en ſavez-vous, demandez-le à ceux qui en ont la pratique, cette triſteſſe s'accorde avec une joie incroiable. Mais quand je ne trouverois point d'autre joie que celle de vous vanger, ô mon Dieu, de punir mes ſens, de ſatisfaire vôtre juſtice, & de purifier mon ame, de la rendre agréable à vos yeux, & de me preſerver de nouvelles cheûtes, n'eſt-ce pas aſſez pour me faire aimer la vie du monde la plus-triſte en apparence ?



NEUVIE'ME MEDITATION.

DE LA

CONDUITE

DE

PILATE

DANS LA PASSION

DE

JESUS-CHRIST.

Ego nullam invento in eo causam.

In ne truve cet homme coupable de rien.
Joan. 18.

LA conduite de Pilate dans la passion de Jesus-Chrit à quelque chose de si singulier & de si instructif, que j'ai crû qu'il seroit

bon d'en faire le sujet de l'une de nos considerations. Quelques-uns soûaitteroient sans doute que je m'attachasse aux circonstances de ces mistéres qui regardent plus immediatement Jesus Christ, & qui paroissent plus propres pour exciter la dévotion, mais je me suis imaginé que dans les commencemens, il valloit mieux prendre des sujets capables de nous instruire, & propres pour toutes sortes de personnes. Les douleurs de Jesus-Christ sont plûtôt des sujets de contemplation que de méditation, & ceux qui se sentent attirez à les méditer, n'ont gueres besoin de secours pour y réüssir. Peut-être qu'on aura encore l'occasion de traitter ces points plus tendres & plus propres à exciter la compassion, cependant travaillons à purger nôtre ame, à purifier le cœur, qui sont les dispositions, sans quoi on n'entre point dans l'intelligence des mistéres.

Messieurs, Pilate connût Jesus-Christ, il le voulut sauver, & pourtant il le condanna. Voila les trois points de cette méditation.

Pilate connût Jesus-Christ: *Quid enim mali fecit?* Le silence, la patience, la modestie de Jesus-Christ le persuada, qu'il ne pouvoit être un aussi méchant homme qu'on le disoit, il n'avoit point l'air d'un seducteur, son visage, son procedé démentoit toutes les accusations. Que lui reste-t-il pour l'adorer, pour lui rendre les honneurs qui lui sont deûs, pour se faire son disciple. O mon Dieu! qu'il y a de distance entre vous connoître & vous aimer. Helas pres-

que tout le monde vous connoît, il est peu de personne à qui vous ne présentiez du moins quelque-fois je ne sai quelles lumiéres qui leur font trés-bien entendre ce que vous voulez quelles entendent; mais la plû-part de ces gens se contentent de voir ces lumieres, de les admirer, puis c'est tout.

Lors-que Jesus commença à paroître dans la Judée, on n'a jamais rien veu de pareil aux mouvemens qu'il excita dans tous les esprits, il n'y eût pas un cœur qui ne fut émeu, on ne pouvoit se rassasier de l'entendre, on le suivoit dans le desert, sur les montagnes, jusques sur le bord de la mer. *Nunquam sic locutus est homo*, disoit-on; Le fruit de cela, une Magdelaine, un Saint Mathieu converti, douze Apôtres, quelques disciples, quelques femmes; que servit-il à tout le reste? de pierre de scandale, d'occasion d'une plus-grande condannation. *Positus est hic in ruinam & resurrectionem multorum.* Chrêtiens. Auditeurs, le même arrive encore tous les jours. On vient à la Prédication, c'est la parole de Dieu qu'on y debite, & quelque miserable que soit le prédicateur, il ne sauroit affoiblir la vertu divine de cette parole. *Vivus est enim sermo Dei & efficax & penetrabilior omni gladio ancipiti & pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum.* On en est donc touché pour ainsi dire, malgré qu'on en ait; quelques-uns, quatre ou cinq profitent, changent entiérement-tout le reste se contente d'admirer cette parole. On avoüe franchement que le Prédicateur a

raison,

raiſon, qu'il faudroit bien faire ce qu'il dit, qu'on eſt bien malheureux de ne ſe pas rendre, ils voudroient mieux faire, mais cependant ils ne font rien. Saint Jacques compare cette ſorte d'Auditeurs, à des gens, qui ſe regardent dans un miroir, & ſe retirent enſuite ſans ſe nettoier de leurs ordures. Ce ſont des gens qui croient qu'il ſuffit d'être touché, de prendre plaiſir à la Prédication, d'en parler, & qui s'en tiennent là, Cependant le tems des Sermons ſe paſſe, & l'on oublie tout ce que l'on a entendu. Cela ſuffit-il pour les juſtifier ? au contraire cela ſuffit pour les rendre inexcuſables. C'eſt en quoi je trouve le ſort des Prédicateurs bien malheureux, ils ne ſervent quaſi qu'à la condannation des pecheurs, & pour juſtifier la juſtice de Dieu. On diſoit de Jesus : *Poſitus eſt hic in ruinam & reſurrectionem*, on peut dire, *in ruinam multorum & reſurrectionem paucorum*.

Voila aſſez de conſidération. Venons maintenant à la réflexion. Deſquels ſommes-nous ? Chrêtiens Auditeurs, quel fruit tirons-nous de la parole de Dieu, ne nous contentons-nous point de l'admirer ? Qu'avons-nous fait ? Si nous avons profité, quel ſujet de joie ! voila une grande marque de nôtre prédeſtination. Croiez-moi, ce n'eſt pas une petite faveur. Il vient bien des gens au Sermon, mais il y en a bien qui s'en retournent tout comme ils y ſont venus. Mais ſi nous ſommes toujours les mêmes, ſi nous voions le bien ſans l'embraſſer ; Que veut dire cela mon ame, d'où vient cette dureté ? Quelle funeſte

marque est celle-là? Quel obstacle trouve en moi cette parole ? Il faut que j'en fasse mon profit à l'avenir. *Venit hora in quâ mortui audient verbum Dei, & qui audierint resurgent.* Que ferons-nous? Nous fuirons les occasions, nous romprons les habitudes, nous renoncerons à la vanité, nous nous reconcilierons avec Dieu, nous nous occuperons dans les œuvres de charité, nous donnerons plus de tems aux exercices de pieté.

Pilate aiant connu JESUS-CHRIST pour ce qu'il étoit, quoi-qu'il ne prît pas la résolution de le suivre, il voulut du moins le sauver? Que ne fit-il point pour cela ? il prit des soins incroiables, où il n'y avoit rien de si aisé : il l'envoie à Herodes, il le propose avec Barrabas, il le fait foüetter, il declare qu'il ne se charge point de l'injustice qu'il y avoit à le faire mourir. Il n'avoit qu'à dire, je ne le veux pas, à le tirer d'entre les mains des Prêtres, à les menacer de les faire châtier comme des imposteurs. Mais il vouloit sauver JESUS-CHRIST, & en même-tems ne perdre pas l'amitié des Prêtres. Il vouloit contenter Dieu & le monde ; malheureuse politique, aveugle prudence des hommes, qui veut allier des choses qui sont aussi incompatibles que Dieu & le monde ! Mais que cela arrive souvent encore aujourd'hui ! Voila une personne que Dieu éclaire, qu'il presse interieurement de mieux vivre. Elle voit clairement, non je n'ai nulle dévotion, je ne vis point en Chrêtien, tout sent le aien en moi. Il faut changer ; mais quel moien, il faut trouver un temperament. Je ne veux plus
il

faire du mal dans les compagnies, mais je ne laisserai pas de m'y trouver pour me divertir. Pour ces habits,ces ajustemens je ne saurois m'en détacher, mais je me veux confesser toutes les semaines. Je joüërai,mais il y aura toûjours quelque chose pour les pauvres, je n'irai plus tant à la comedie, mais je la lirai chez moi.

Chrêtiens Auditeurs, il auroit mieux valu & pour JESUS-CHRIST & pour Pilate, que ce Juge se fût d'abor résolu à le faire mourir. Car il fut cause des risées qu'il souffrit chez Herodes, qu'on lui préfera Barrabas, qu'il fut flagellé, & au bout de tout cela il n'en fut ni plus ni moins. Ainsi il vaudroit mieux que ces faux dévots n'eussent jamais eu la pensée d'aimer la dévotion, ils lui font tort,ils se font tort,puisqu'ils ne sauroient perseverer dans cét état;tout ce qu'ils font pour le monde, ne contente pas le monde, Dieu n'est nullement content, & ainsi s'ils ne brisent entiérement leurs chaînes, ils sacrifieront enfin leur Dieu, & Dieu à son tour les abandonnera. C'est pourquoi il me semble qu'à voir de quelle maniére on debutte,on peut quasi juger de la perseverance ; en verité on ne s'y trompe gueres à cette marque.Dés le moment que vous voiez une ame qui ne demande point de quartier, qui est prête à tout donner, Dieu a pris possession de ce cœur, c'en est fait. Mais tandis qu'on demande à traitter, il n'y a encore rien de fait, il faut toujours bien esperer,mais il ne faut pas faire grand fond sur le peu de bien qu'on fait.

Eh bien, Messieurs, parlons franchement à

nôtre Dieu, confessons nôtre misere en sa présence. Voila comme nous avons fait jusqu'à cette heure : nous l'avons mis en comparaison avec le monde, nous avons voulu servir ces deux maîtres avec des soins égaux, que dis-je égaux, de combien s'en est-il fallu. Quelle honte ! mais dans le projet de vie que je fais aujourd'hui n'est ce point-là le plan que je me suis tracé. Helas il est vrai mon Dieu, je m'imaginois que c'étoit prudence, discretion d'en user de la sorte ; mais mon Dieu, je commence à découvrir le piége. Non je ne veux avoir qu'un maître, quand je saurois d'en pouvoir contenter deux, je voudrois étre à vous seul. Allons donc, plus de reserve pour nôtre Dieu, tout ce que je puis faire n'est rien, & je voudrois encore un partage. Cela est-il fait, la résolution en est-elle prise, je prie Nôtre-Seigneur qu'il verse sur vous mille benedictions, mais je n'ai que faire de l'en prier, il les a déja répanduës avec abondance, c'est un torrent dont vous avez rompu la digue, &c.

Pilate voiant qu'il ne peut sauver Jesus-Christ & contenter ce peuple, dans toutes les regles devoit préferer la justice à l'injustice. Mais il s'étoit rendu indigne de la grace qu'il lui falloit pour cela ; il le condanne contre sa confience, quel reproche pour toute sa vie ? Ce fut donc, Messieurs, à vrai dire, ce fut un respect humain qui le condanna ; on lui fit entendre qu'on se plaindroit à Cesar ; il vit qu'il s'attireroit toute la Sinagogue, & pour cela Jesus-Christ est condanné. Vous voila donc, ô

mon bon Maître, vous voila immolé à une consideration humaine, par un homme sage & éclairé, qui connoît vôtre innocence, vôtre sainteté, &c. quelle injustice ! quelle foiblesse ! mais quelle folie de craindre Dieu moins que les hommes! Mon Dieu, que vous souffrez souvent la même injustice! Car il est vrai, on trouve des personnes, & on en voit tous les jours tellement touchées de Dieu, tellement dégoûtées, désabusées des plaisirs & de la vanité, remplies de tant de ferveur, qu'elles ne sentent plus de repugnance à rien; que la solitude, les mortifications leur seroient agréables; rien ne leur fait de la peine que cette déclaration qu'il faut faire, & les discours qu'on va s'attirer par-là.

Que dira le monde si je fais cela ? mais que dira Dieu si vous ne le faittes pas ? si vous aimez-mieux lui déplaire aprés tant d'inspirations; qu'a-t-il dit des autres ? qu'en dit-il ? on ne prendra pas garde à vous, quand on diroit quelque chose; est-ce qu'on ne dit rien de ceux qui demeurent dans la vanité ? Dieu permet que l'on dise des choses étranges d'une personne qui a craint de passer pour devote. Mais que m'importe qu'en puisse dire le monde ? Est-ce le monde qui doit me juger ? ce monde me tirera-t-il de vos mains ? il s'en va, il passe, quel gré me saura-t-il des égars que j'aurai pour lui ? Mon Dieu, qu'il dise tout ce qu'il voudra, celui-là est indigne de vous servir qui craint de passer pour vôtre serviteur, vos ennemis se déclarent & vos amis seront lâches & timides. Je veux donc bien que

tout le monde le sache, je ne l'ai que trop servi, il faut que je commence à songer à mon Dieu, pour le service duquel j'ai été créé. Je veux que tout le monde le sache, afin qu'on perde toute esperance de me rengager dans les vains amusemens du monde. *Mihi mundus crucifixus est & ego mundo.* Le pis que me puisse faire le monde c'est de me mépriser, de me traitter comme il a traitté Jesus-Christ. C'est tout ce que je soûhaitte, &c.





DIXIE'ME MEDITATION.

DE L'EMPRESSEMENT.

DE

STE MAGDELAINE

POUR E'TRE AUX PIE'S

DE JESUS.

Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus, & soror matris ejus Maria Cleophæ & Maria Magdalene.

La mere de Jesus *& la sœur de sa mere Marie femme de Cleophas, & Marie Magdelaine étoient auprés de la Croix,* S. Jean c. 19.

COMME je cherchois sur le Calvaire un sujet pour nôtre derniere méditation, je me suis attaché à ce que j'ai trouvé le plus prés de la Croix de Jesus-

Christ, je me suis attaché à Magdelaine que j'ai trouvée elle-même attachée à cette Croix, & la serrant étroittement entre ses bras, & comme je la consideroîs ainsi desolée aux piés de Jesus crucifié, il m'est venu dans l'esprit, que quelque-part que l'on cherche cette sainte Amante, on la trouvoit toujours aux piés de son bien-aimé. Nôtre Evangile nous fit hier le recit de sa pénitence, elle se fit chez Simon le Pharisien, Jesus y étoit prié à dîner, Marie y vint & elle se tint aux piés du Fils de Dieu, elle les baisa, elle les arrosa de ses larmes, elle les essuïa avec ses cheveux, elle les embauma de parfums tres-précieux. Quelque tems aprés Jesus lui fit l'honneur de venir en sa maison à la priére de sainte Marte, je trouve encore la Magdelaine aux piés de Jesus, qui le considere, & qui l'écoute parler, *quæ etiam sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius*. Enfin sur le Calvaire elle retient encore sa place. Messieurs, il auroit été plus regulier de me tenir précisément à ce qui regarde la passion, & il y avoit mille sujets que nous n'avons point touchez, mais il me semble que je vois qu'on entend parler assez volontiers de sainte Magdelaine, & je vous avouë que j'en parle aussi volontiers. D'ailleurs rien de plus-beau, rien de plus-édifiant que les considerations qu'elle nous fournit.

Magdelaine fit sa pénitence aux piés de Jesus chez Simon le Pharisien, cette pénitence fut parfaitte, aussi obtint-elle bien-tôt ce qu'elle vouloit, qui étoit la remission de ses pechez. Ames

pénitentes, je vous prie de la considerer & de l'imiter. 1. Elle a une grande confusion de ses pechez, *stans retro*, elle en a sujet & nous aussi; comment osons-nous paroître devant Dieu, aprés le mépris que nous avons fait de ses graces. 2. Un grand courage, sa confusion n'est pas de paroître devant les hommes, mais devant JESUS-CHRIST, elle fait sa pénitence avec autant de hardiesse qu'elle avoit été hardie à pecher. Elle n'avoit nulle habitude dans cette maison, on étoit à table, il n'y avoit que des hommes : elle vient pourtant : mais en quel équipage? toute déparée, toute deshabillée, toute échevelée. Mais que dira-t-on dés le premier jour, ne voudroit-il point mieux faire cela peu à peu? peut-étre que si vous me demandiez conseil, je vous dirois qu'oui : mais si vous étiez rempli de l'esprit dont sainte Magdelaine étoit animée, vous n'en croiriez rien, vous ne demanderiez pas même conseil là-dessus.

Le premier sentiment qu'inspire la grace de la pénitence, c'est une grande confusion. Mon Dieu, comment est-ce que j'ai vécu jusqu'ici, quelle ingratitude, quelle vanité, qu'elle inconstance, quelle vie; oserai-je bien me présenter devant Dieu? mais autant qu'on a honte de paroître devant Dieu, autant en a-t-on peu de paroître devant les hommes. On dit ses pechez avec une ardeur, une douleur mélée de plaisir; on prend le méme plaisir qu'à la vengeance. Deplus on a honte de ses pechez, mais on ne l'a point de la pénitence. N'est ce point en moi tout

le contraire, ne crains-je point les discours, je ne les ai pas craints en pechant, quoi-qu'ils fussent à craindre, si j'avois un veritable repentir, la Confession ne me feroit pas tant de peine. Voiez avec quel plaisir une personne affligée se répand en réproches contre l'auteur de sa douleur: Voila la disposition d'une ame vraiment penitente. 2. Elle ne se contente pas d'avoir renoncé à tout, elle fait un usage tout contraire des instrumens de sa vanité, ses yeux, ses cheveux, ses parfums, tout sert à sa penitence. C'est ainsi qu'on donne aux pauvres l'argent qu'on consumoit à la débauche, au jeu; qu'on revest les autels des habits qui avoient servi à la vanité.

Voila pour nôtre exemple, voici pour nôtre consolation. Quel est le fruit d'une penitence faite de la sorte? Voiez-le dans Magdelaine, elle la tire du nombre des pecheresses, *remittuntur tibi peccata tua*. Elle la met au nombre des amantes de Jesus-Christ, & au dessus de la plû part des Saints les plus fervents. Simon ne le croioit pas, il murmuroit, *quia peccatrix est*, mais que dit le Fils de Dieu, *vides hanc mulierem?* voiez-vous cette femme? Elle est plus pure que vous, elle aime plus Dieu que vous ne l'avez jamais aimé, elle a plus fait en ce moment que vous n'avez fait en vostre vie. Quoi, mon Dieu, avez-vous si tôt oublié nos pechez? Sainte Térese s'en plaignoit à lui. On voit tous les jours des pecheurs à qui Dieu dés le deuxiéme jour fait plus de graces qu'il n'en fait aux ames les plus fidelles. Les personnes qui ne font pas de grandes

fautes, mais qui ne sont pas assez bonnes, sont bien malheureuses de se laisser ainsi surmonter. *Erunt novissimi primi*: les femmes prostituées vous devanceront au Roiaume de Dieu.

Voiez, ame Chrêtienne, voiez cét homme, cette femme qui n'a fait sa Confession générale que depuis quatre jours, vous la méprisez encore dans vôtre cœur, mais les Anges, Dieu même en fait bien un autre jugement, elle a peché, il est vrai, mais dés le moment que Dieu l'a eû éclairée, elle a fait des sacrifices à Dieu que vous lui disputez depuis bien du tems, elle a tout quitté, elle a brisé tous ses liens, & peut-être que vous disputerez encore avec Dieu sur un rien, que vous vous tenez dans un entre-deux, dont il ne peut vous tirer par toutes ses graces. Ah! Chrêtiens Auditeurs, à quoi songeons-nous de servir nôtre Dieu avec tiedeur, & de ne nous donner à lui qu'à demi? On dit que quand les soldats combattent aux yeux de leur Prince, sur tout si le Prince est grand & d'un merite extraordinaire, ils vont au peril teste baissée & ne trouve rien de trop difficile. Ils esperent d'avoir son estime, & ils savent bien qu'elle est toûjours suivie de recompenses. Cela est vrai s'ils échappent. mais nous, nous servons lâchement le plus grand de tous les maîtres & à ses yeux. Faisons des résolutions selon l'état où nous sommes, mais quoi que nous aions à faire, tâchons d'être fervens au service de nôtre Dieu, c'est le moien de lui plaire, de faire beaucoup & avec facilité en fort peu de tems.

Jesus étant allé loger en passant chez Sainte Marte, il ne fut pas plûtôt entré en sa maison, qu'aiant pris sa place ; Magdelaine s'alla asseoir à ses piés pour l'entendre parler & pour s'instruire. C'est ce que doit faire une ame qui s'est purifiée par la penitence, si elle a envie de se conserver dans ce bien-heureux état, il faut qu'elle se tienne le plus prés de Jesus-Christ, qu'il est possible; car sans cét appui il sera difficile qu'elle ne retombe. Le démon a un étrange dépit, quand il perd une ame sur laquelle il faisoit fond, & qu'il contoit déja pour sienne ; d'ailleurs, quand on est gueri recemment de grandes plaies; qu'on releve d'une maladie mortelle, on est encore bien foible, il faut donc se tenir le plus-prés qu'on peut de Jesus-Christ par l'usage fréquent des Sacremens, on en a besoin, & j'ose dire que sans cela on n'ira pas loin. Je n'en suis pas digne ? Vous en serez encore moins digne aprés un mois. Vous n'en étes pas digne, personne n'en est digne, & vous y étes tres-bien disposé, &c. 2. Par l'usage de la lécture des Livres saints. 3. Par un peu de Meditation ; c'est un moien infaillible pour assûrer sa perseverances ; tandis qu'on entend la parole de Dieu, elle nous fortifie, mais quand on ne dira plus mot, il faudra se tenir aux piés du Fils de Dieu, & l'oüir parler lui-même de tems-en-tems, y repasser ce qu'on aura appris & ce qu'on nous aura dit au fond du cœur. De plus, il faut se tenir autant qu'on peut auprés du Fils de Dieu dans quelque action qu'on fasse ; dans la conversa-

tion parler de lui, dans la solitude songer à lui.

Marte travailloit avec grand zele pour régaler Nôtre-Seigneur, elle se plaignit de ce que sa sœur ne l'aidoit pas, Jesus lui répondit, *Martha Martha sollicita es & turbaris erga plurima.* Que veut dire cela ? Faut-il laisser ses affaires & même les œuvres de pieté, pour vaquer à la Meditation ? Non, mais il faut moderer les occupations exterieures, si elles nous dissipent, quelque belle apparence de pieté qu'elles aient, mais le meilleur c'est de les joindre ; Marie & Marte, dit ; saint Bernard, représentent l'action & la contemplation, il faut que l'une aide l'autre, & par ce moien tout se fait avec douceur & avec mérite, chacun a ses affaires, il y faut vaquer, mais il faut, s'il est possible, s'y appliquer sans se détacher du Fils de Dieu. Mon doux Jesus, que jusqu'ici nous avons été éloignez de cette pratique. 1. Combien de choses qui ont dû éloigner Jesus-Christ de moi. 2. Avec quelle dissipation ai-je fait les indifferentes. 3. Celles même qui sont les plus saintes. Aussi qu'a été ma vie ? elle a été semblable à la course d'un étourdi & d'un insensé, qui court sans penser, ni sans regarder où il va. Il n'avance point, il s'égare, il fait beaucoup de chemin, il prend beaucoup de peine & ne fait rien. 2. Il tombe à chaque pas & court mille perils en une heure de tems. Quelle perte ! que j'aurois amassé de merite ! que je serois avant dans les bonnes graces de Dieu, si j'avois

vecu avec un peu plus de réflexion. Mais soiez beni éternellement, ô mon Dieu, de ce que vous me donnez aujourd'hui des lumiéres, que je n'avois jamais eûës. Je prens dés cette heure ma place à vos piés ; c'est la meilleure part, & on ne peut point l'ôter à qui l'a une fois prise, j'espere que vous m'y souffrirez, que vous m'y retiendrez, que vous m'y attacherez de telle sorte que je ne l'abandonnerai jamais.

Vous savez, Messieurs, que la Passion du Fils de Dieu fit un si grand changement dans la plûpart de ceux qui étoient les plus attachez à sa Personne. Dans Magdelaine nul changement, allez-vous en sur le Calvaire, vous la trouverez, comme par tout ailleurs, aux piés de son Amour crucifié. C'est quelque chose de plus que nous ne pensons, parce que la foi nous donne une idée fort avantageuse de la Croix de Jesus-Christ; mais imaginez-vous une Dame, qui s'iroit attacher à la potence d'un homme qu'on pendroit, & cela à la vûë de toute la terre ; Voila la derniere preuve de l'amour parfait, on voudroit savoir, si on aime bien Dieu, on croit que tout consiste à sentir des ardeurs, à soûpirer : nullemẽt. C'est de se sentir aux piés de Jesus Christ, moqué, méprisé, crucifié, de se tenir même à sa Croix, je veux dire de ne se contenter pas d'être bon, d'honorer la vertu parmi des gens qui l'honorent, mais en faire gloire parmi ses plus grands ennemis. 2. Se tenir attaché à Dieu, non seulement au festin & lors-qu'il nous instruit & nous éclaire, mais dans les croix interieures,

dans les tentations, dans les secheresses, on n'est jamais plus heureux qu'alors, jamais plus assuré qu'on plaît à Dieu, on ne gagne jamais tant de mérite, & c'est pour lors qu'il faut le serrer étroittement, de peur que le démon ne nous arrache de nôtre appui, plus de fidelité alors, plus d'exactitude à sa regle, à la mortification. 3. Dans les croix exterieures aimer Jesus-Christ crucifié, s'attacher à sa Croix, aimer à l'y considerer, à porter la Croix avec lui, se rendre semblable à lui dans cét état, nous ne sommes pas encore venus là, mais prenons courage, cela n'est point impossible, essaions cette semaine à imiter sainte Magdelaine, c'est la semaine sainte, c'est à-dire une semaine où tous les Chrêtiens doivent vivre saintement, tâchons de le faire, pour voir s'il n'y auroit point d'esperance de nous y addonner tout de bon.

Occupez-vous donc sous la Croix avec Magdelaine, à recueillir les gouttes de sang qui y tombent, mettez-vous vous-mêmes sous la Croix & recevez cette pluïe sur vôtre corps, afin qu'elle vous santifie, considerez toutes les plaïes de Jesus, entrez dans toutes ses plaïes & jusque dans son cœur, considerez toutes les vertus qu'il pratique, & tachez au moins durant ces huit jours de les pratiquer en toutes les occasions, la patience, l'humilité, le pardon, l'obéïssance, le zele, la charité, la mortification. 2. Crucifiez-vous pour ces huit jours, privez-vous de toutes Compagnies, de tous plaisirs, ne vous habillez point si proprement, imposez-vous

quelque petite pénitence, dittes-lui mille fois le jour que vous voudriez pouvoir vous attacher à la même Croix, puisque vous ne le pouvez pas, mettez-vous quelquefois à genou en sa présence & les bras étendus quelque tems en forme de croix. Enfin, s'il vous vient quelque croix exterieure, imaginez-vous que c'est Jesus-Christ qui vous l'envoie, réjoüissez-vous en, remerciez-le mille fois, portez-la de bonne grace.

Mon Dieu, je ne vois personne ici qui ne soit tres-disposé à tout cela, mais comme c'est une route nouvelle pour quelques-uns, si vous ne leur servez de guide, si vous ne les prenez par la main, ils auront bien de la peine & ils n'en retireront que peu de fruit, mais je suis seur que pour peu qu'ils fassent d'efforts, & qu'ils se disposent de leur côté, ils vous trouveront fort prés d'eux, ils sentiront plus de forces & plus de capacité pour ces exercices, qu'ils ne l'auroient crû. *Ainsi soit-il.*

FIN.

